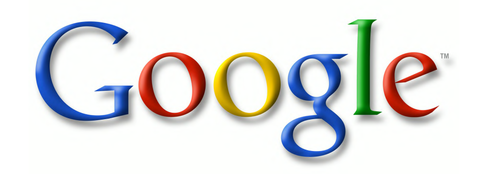
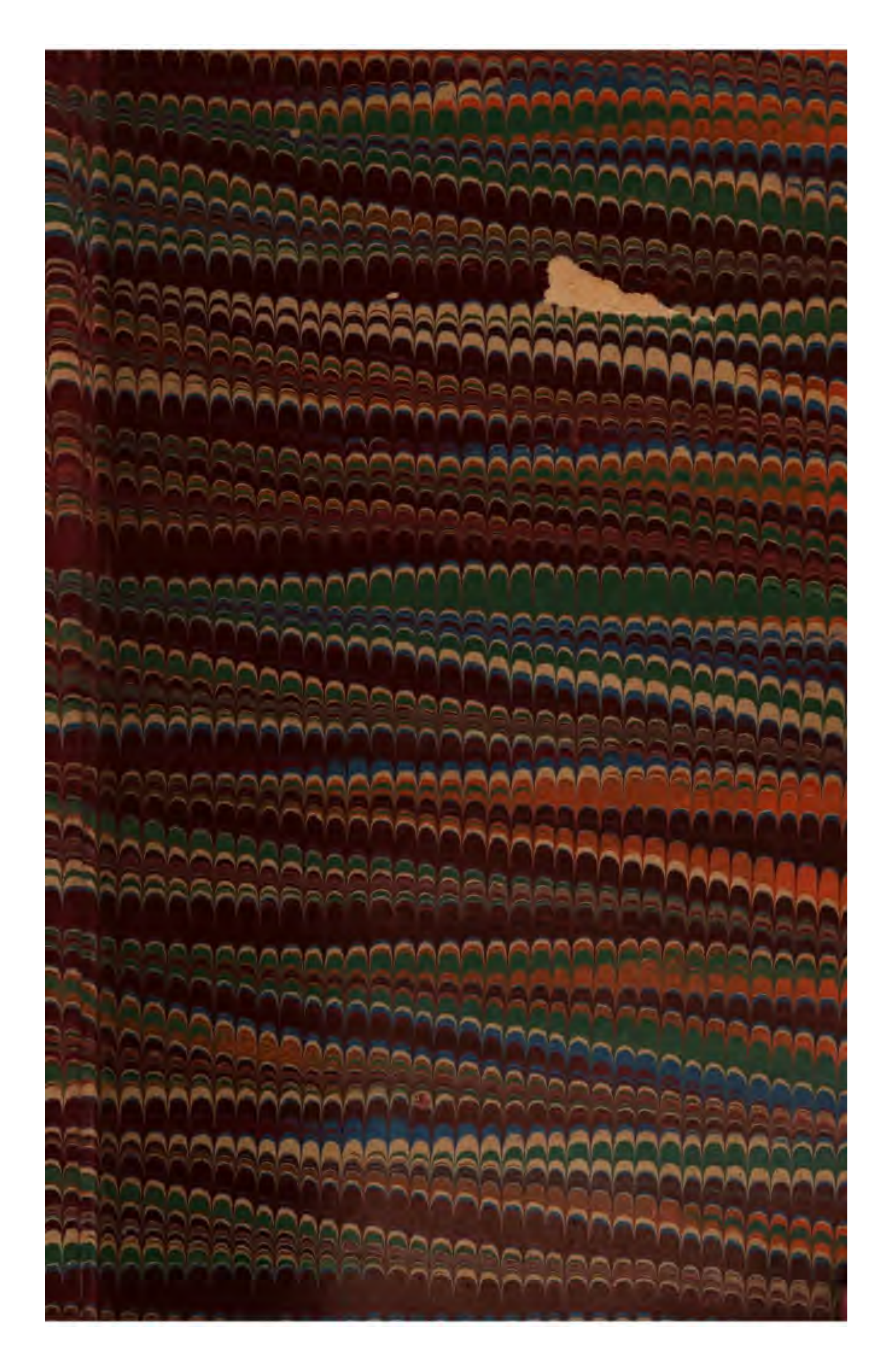

Google


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1874



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (Cl.) 88, 5-4

PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III

ROMAN

Siècle. — Mars-Septembre 1846.



PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III

CINQUIÈME PARTIE

I

L'INCONNU.

Quelques jours après cette scène, le greffier Manuelo Escovedo reçut une lettre ainsi conçue :

« Vous ferez signer sur les registres de l'ordre le jeune
« frère qui a, dites-vous, des révélations à faire au premier
« ministre ; ensuite vous le conduirez et le laisserez au palais,
« chez M. le duc de Lerma, que j'ai prévenu et qui l'at-
« tendra.

« Le grand inquisiteur,

« BERNARD Y ROYAS DE SANDOVAL. »

Alliaga, à l'arrivée de cette lettre, vit donc enfin s'ouvrir devant lui les portes de l'inquisition. Tous les tourments qu'il avait jusqu'alors soufferts dans sa vie n'étaient rien à côté des angoisses qu'il avait éprouvées depuis huit jours.

Il était près d'Aïxa et ne pouvait la secourir !... La mort

était suspendue sur sa tête et il ne pouvait la détourner!... Mais enfin il était libre!... il allait veiller sur elle !

Il signa tout ce qu'on lui présenta, et le nouveau frère de Saint-Dominique arriva, avec le greffier du saint-office, au palais du roi; car c'était là que demeurait le duc de Lerma, non par orgueil, mais par prudence, et pour tenir toujours sous sa main son esclave couronné.

On n'entrait pas facilement dans la demeure royale, et il fallut montrer la signature du grand inquisiteur aux gardes de la porte ainsi qu'aux officiers de l'escalier. Un huissier du palais reçut la lettre d'audience que lui présenta fray Alliaga, et fit entrer celui-ci dans un vaste vestibule qui servait de salle d'attente.

Piquillo, qui croyait avoir un long entretien particulier avec le duc de Lerma, fut étrangement désappointé en voyant la foule de solliciteurs qui l'avait précédé et qui attendait comme lui.

Des gens de robe, des gens d'église, des militaires et des grands seigneurs encombraient cette vaste antichambre. Des dames même s'y montraient en grand nombre, et n'étaient ni les moins intrépides, ni les moins opiniâtres.

La foule était considérable surtout vers la porte du cabinet du duc de Lerma ; chacun s'y pressait dans l'espoir de passer des premiers. Quelques vieux solliciteurs plus expérimentés se tenaient à l'autre extrémité de la salle, à la porte en face, par laquelle devait entrer le ministre pour se rendre dans son cabinet. On pouvait lui glisser ainsi au passage quelques flatteries, quelque pétition, ou quelques mots adroits desservant d'avance un concurrent.

L'audience devait commencer à dix heures, et midi venait de sonner à la grande horloge du palais. L'impatience était grande, la chaleur encore plus. On avait ouvert de larges portes vitrées qui donnaient de la salle d'attente sur les jardins du roi. Quoique l'air fût doux et pur, les arbres en fleurs et les gazons verdoyants, personne n'était tenté d'en profiter et de se promener dans ce parc magnifique, qui

déroulait vainement à tous les yeux ses vastes allées et ses épais ombrages.

La cupidité ou l'ambition les retenait tous entassés dans le même endroit, à la même place, tant ils avaient peur de perdre un mot, un regard, une minute de l'idole qu'ils attendaient et qui tardait bien à paraître.

Enfin la porte s'ouvrit.

A un brouhaha de satisfaction générale succéda un léger murmure de désappointement sur-le-champ réprimé.

Piquillo vit paraître un homme richement habillé, d'une taille noble et élégante ; l'intelligence et l'esprit brillaient dans son regard autant que la fierté et l'impertinence. Il portait la tête haute, et, même quand il s'inclinait, il avait l'air de recevoir plutôt que de donner un salut.

Ce qui étonna surtout Piquillo, c'était son air de jeunesse : il paraissait avoir tout au plus trente-six ans.

— Quoi? demanda-t-il tout bas à l'un de ses voisins, un vieux chevalier de Calatrava, quoi ! c'est là le duc de Lerma ?

— Vous ne le connaissez donc pas?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Eh bien, ce n'est pas lui, mais un autre lui-même; celui qui fait tout dans sa maison, son majordome politique.

— Qui donc ?

— Son secrétaire intime, don Rodrigue de Calderon, comte d'Oliva. Le duc n'aura pas pu donner audience, ce qui lui arrive souvent. Dans ce cas-là, c'est Rodrigue de Calderon qui s'en charge.

— Ce n'est pas la même chose, s'écria Piquillo interdit.

— Exactement, répondit le chevalier. En fait de pétitions pour emplois, titres et honneurs, le secrétaire écoute, accorde, ou refuse, selon son bon plaisir, certain d'avance d'être approuvé par son maître le duc de Lerma, lequel l'est toujours par le roi Philippe III, notre auguste souverain.

Le sous-favori s'avançait lentement, se dirigeant vers son cabinet et saluant de la main la foule qui l'entourait.

— Pardon, messeigneurs, de vous avoir fait attendre.

— En effet, dit avec hauteur un fier hidalgo qui avait peine à cacher son impatience, voilà près de deux heures de retard, et je prierai monsieur le secrétaire du duc de Lerma de me recevoir avant tout ce monde, car on m'attend chez le roi.

— Qui êtes-vous?

— Le comte de Bivar! s'écria l'hidalgo avec un orgueil qui lui sortait par tous les pores.

— Je ne connais pas, répondit Calderon avec le flegme le plus impertinent.

— Si monsieur Calderon avait lu l'histoire, il aurait vu qu'un de mes aïeux, Rodrigue de Bivar, surnommé le Cid, a été autrefois à la tête des armées du roi, et moi, je suis dans son antichambre.

— J'ai lu l'histoire, monsieur le comte, répondit Calderon, en s'inclinant d'un air moitié respectueux, moitié railleur, et j'y ai vu que les Bivar ont toujours été mis à leur place.

Un sourire d'approbation circula dans l'assemblée; le descendant du Cid se mordit les lèvres, et le secrétaire d'État continua sa marche.

Au milieu de la foule qui se pressait à la porte de son cabinet, Calderon aperçut un simple soldat, un invalide, qui de loin et de la main semblait lui faire des signes de reproche ou de colère.

— Permettez-moi, messeigneurs, dit-il, d'écouter d'abord ce soldat qui désire me parler. Vous me pardonnerez ce passe-droit, c'est mon père.

Et il entra avec le vieillard dans son cabinet, en lui disant :

— Eh bien, seigneur mon père, qu'avez-vous à m'annoncer?

— Tu n'y prends pas garde, mon fils... si tu savais tout ce que l'on dit de toi, ce que je viens d'entendre tout à l'heure encore dans cette salle d'attente...

— Eh bien, mon père...

— Ça ne peut pas durer ; ça finira mal; il t'arrivera malheur.

— Bien, bien, mon père!

— Tu es trop audacieux, tu es trop insolent : tu parles en maître à des gens qui ont des aïeux, toi qui es fils d'un soldat et d'une servante flamande, la pauvre Marie Sandelen, ma défunte!

— Oui, oui, mon père, mes parents n'étaient rien, et moi je suis beaucoup. C'est le contraire chez le comte de Bivar et chez bien d'autres grands seigneurs.

— Qui pourront bien te renverser, mon fils.

— Soit! mais non pas m'abattre. Ne craignez rien, mon père, rentrez à l'hôtel, buvez, mangez, et tenez-vous en joie.

Puis, se retournant vers l'officier de service :

— Guzman, lui dit-il, où est la liste de ceux qui attendent? Quel est le premier?

— Le seigneur Bernardo, un riche épicier de Madrid... pour un chargement qui lui arrive de la Véra-Cruz. La seconde personne, dona Antonia, veuve d'un officier...

— Bien... bien... Et le comte de Bivar?

— Le dixième sur la liste, mais on peut commencer par lui.

— Non! A son rang, c'est-à-dire à son tour.

Et l'audience commença.

Je n'oserais pas, après l'immortel auteur de *Gil Blas*, esquisser une des audiences de Rodrigue de Calderon, ce favori d'un favori, ce fier parvenu qui, fils d'un soldat, avait eu la faiblesse de renier son père et, ensuite, le courage de s'en repentir; qui l'avait placé près de lui, à la cour, comme expiation de sa faute, et comme souvenir continuel de son origine; ce Calderon, un des plus curieux caractères que puisse étudier le moraliste ou l'historien.

Lesage ne pouvait et ne devait l'envisager qu'au point de vue de l'auteur comique. Ce qu'il n'a pas dit et ce que l'histoire ajoute, c'est que Rodrigue de Calderon soutint l'adversité

plus fièrement encore qu'il n'avait supporté la fortune; c'est qu'il se montra réellement digne de sa grandeur et de ses titres, le jour où il lui fallut les perdre; c'est que, chrétien et philosophe, sa longue captivité fut plus héroïque et sa mort plus sublime que sa prospérité n'avait été insolente.

Mais alors il était au plus haut point de cette prospérité, et Piquillo, contemplant avec effroi la masse de solliciteurs qui devaient passer avant lui, calculait déjà que Calderon, en accordant seulement cinq minutes à chacun d'eux, ne pourrait jamais donner audience à tout le monde.

D'ailleurs, ce n'était pas à Calderon, c'était au duc de Lerma qu'il voulait parler. On avait beau lui dire que c'était exactement la même chose, il ne pouvait confier à Calderon, à un favori en sous-ordre, le secret de l'Etat, et surtout un autre secret bien plus important pour lui, celui qui concernait Aïxa.

Préoccupé de cette idée, fray Alliaga était sorti, sans s'en apercevoir, de la salle d'attente. Dans l'agitation à laquelle il était en proie, il marchait toujours devant lui, et se trouva, sans s'en douter, au milieu des jardins du palais.

Une caisse d'oranger contre laquelle il se heurta le fit revenir à lui. Il était à l'entrée d'une grande allée, près d'un parterre où croissaient les fleurs les plus rares.

Un homme d'une taille moyenne et d'un air distingué cueillait en rêvant ces fleurs et en faisait un bouquet; sa préoccupation égalait au moins celle de Piquillo, car il ne l'avait pas même entendu venir.

Sur l'exclamation du jeune moine, il se releva et s'écria vivement :

— Qui êtes-vous? que voulez-vous?

Et voyant la robe de Saint-Dominique, il s'arrêta et s'inclina profondément.

— Pardon, seigneur cavalier, dit Alliaga; je viens, je crois, de me perdre dans ce parc, et si vous êtes, comme je le pense, du château...

— Oui, oui, j'en suis, dit l'inconnu en souriant.

— Daignez alors m'indiquer mon chemin pour retourner à la salle d'audience.

— Ah ! vous avez audience au palais... aujourd'hui?

— C'est-à-dire j'aurais voulu au prix de tout mon sang en obtenir une, et je ne le puis pas.

— Et pourquoi donc?

— Il y a tant de monde, c'est si difficile !

— Si je pouvais vous aider... répondit l'inconnu.

— Quoi! seigneur cavalier, vous auriez ici quelque crédit?

— Pas beaucoup!... mais enfin ce que j'en ai est à votre service.

— Merci! merci mille fois!... Eh bien! pourriez-vous me faire parler en ce moment, non pas à Rodrigue de Calderon, mais au duc de Lerma... au duc lui-même?

— En ce moment, c'est difficile, mais je puis, si vous le voulez, vous faire parler au roi.

— Ah! dit Alliaga, ce n'est pas la même chose!

L'inconnu rougit et dit :

— Pardon, mon père, c'est tout ce que je peux faire.

— C'est égal! c'est égal! s'écria vivement Piquillo, j'accepte! Et même, maintenant que j'y pense, je l'aime mieux.

— Cela se trouve bien, répondit l'inconnu en souriant.

— Oui! oui! s'écria-t-il, il y a une chose que le roi seul doit savoir.

— Venez alors, dit l'inconnu, suivez-moi.

Et ils se dirigèrent du côté des appartements du roi.





II

L'AUMONIER DE LA REINE.

— Quel est votre nom, mon père? dit l'inconnu pendant qu'ils marchaient côte à côte dans une longue allée ombragée par de vieux arbres.

— Luis Alliaga.

— Alliaga... reprit l'inconnu en s'arrêtant; seriez-vous parent d'un Piquillo Alliaga auquel je porte le plus vif intérêt?

— C'est moi-même, seigneur cavalier!

— Vous!...

L'inconnu regarda alors Piquillo avec une attention qui déconcerta le jeune frère. Il n'aurait jamais cru qu'un nom aussi obscur que le sien pût produire autant d'effet.

— C'est vous que les révérends pères de Jésus ont fait moine malgré lui, à ce que m'a raconté Fernand d'Albayda?

— Oui, seigneur cavalier, dit Piquillo interdit; mais je ne me rappelle pas avoir jamais vu Votre Seigneurie.

— Jamais, c'est la première fois...

— D'où vient donc l'intérêt dont vous daignez m'honorer?

— Eh mais, dit l'inconnu en souriant, Fernand d'Albayda, en qui j'ai toute confiance, est votre ami... et puis vous connaissez la duchesse de Santarem.

— C'est d'elle que je veux entretenir le roi.

— Est-il possible! Parlez, parlez! dit vivement l'inconnu, de quoi s'agit-il?

— De la protéger, de la défendre! On en veut à ses jours!

— Et qui aurait cette audace? s'écria l'inconnu, dont le visage devint pourpre et dont les yeux étincelèrent de colère. Malheur à qui l'oserait tenter!

— Ah! se dit Piquillo enchanté, je ne pouvais pas mieux m'adresser qu'à ce digne cavalier... Oui, continua-t-il, ce sont des personnes puissantes, dangereuses... les plus élevées de la cour...

— Silence, mon père! dit l'inconnu en lui serrant la main. Il venait d'apercevoir dans une des allées latérales un groupe d'officiers et de jeunes seigneurs qui s'inclinèrent respectueusement.

— Fernand d'Albayda, dit l'inconnu à l'un d'eux, en lui faisant signe de la main, venez ici.

A ce nom, Alliaga avait frémi de surprise, et Fernand tressaillit de joie en retrouvant dans le palais du Buen-Retiro l'ami dont il déplorait la perte.

— Piquillo! s'écria-t-il, Piquillo auprès de Votre Majesté!

— Le roi! dit Alliaga stupéfait.

— Lui-même! répondit Philippe en rentrant dans l'allée couverte, où l'on ne pouvait plus les entendre. Je vous ai promis de vous faire parler au roi, et je tiens ma parole. Parlez donc; mais rappelez-vous que personne, pas même le duc de Lerma, ne doit connaître ce que vous allez m'apprendre. C'est vous et Fernand d'Albayda qui seuls exécuterez mes ordres.

— Qu'y a-t-il donc, sire? demanda Fernand avec émotion.

— Il y a, monsieur, qu'un indigne complot a été ourdi contre nous!

— Contre vous, sire!

— C'est la même chose! contre une amie intime de la reine, contre une personne que j'estime, que j'honore! la duchesse de Santarem; on veut la tuer!

— Aïxa! s'écria Fernand pâle de terreur.

— Oui, dit Piquillo, ses jours sont en danger.

— Qui donc ose les menacer? dit Fernand en portant la

main à son épée. Parlez, sire, ordonnez; où faut-il courir?... tout mon sang, s'il le faut...

— Bien, Fernand, bien ! je te remercie, dit le roi en lui prenant la main ; mais calme-toi ; voilà tes traits bouleversés et ta main est glacée. Toi, du moins, tu es de ceux sur qui je puis compter, et que rien n'effrayera, car il s'agit, à ce que m'a dit ce jeune moine, de s'attaquer à des personnes des plus haut placées.

— Qu'importe ! nous les démasquerons ! s'écria Fernand.

— Nous arracherons Aïxa à ses ennemis ! continua Piquillo.

— Oui... oui, nous la sauverons ! dit le roi avec chaleur.

Pour quelqu'un qui aurait pu lire au fond des cœurs, c'était une étrange et curieuse situation que celle de ces trois hommes,de positions et de rangs si différents, qu'animaient en ce moment la même pensée, les mêmes craintes et le même amour; ces trois hommes qu'une seule idée rapprochait, qu'un seul nom venait de rendre alliés, et qu'un mot de plus peut-être eût désunis et rendus ennemis.

— Parlez, parlez, répétaient le roi et Fernand à Alliaga, nommez-nous le coupable.

— Quel que soit son rang ou sa famille, ajouta le roi, je signe à l'instant l'ordre de l'arrêter.

— Et moi, disait Fernand, je l'exécuterai, cet ordre, au milieu même de la cour, et quand vingt épées devraient briller pour défendre le coupable; parlez ! parlez ! nommez-le !

Et Piquillo se taisait.

En entendant Fernand s'exprimer ainsi, une foule d'idées auxquelles il n'avait pas pensé d'abord étaient venues l'assaillir. Ces coupables qu'on le pressait de nommer, ce n'étaient pas seulement le père Jérôme et Escobar, qui avaient conseillé le crime, c'étaient encore la comtesse d'Altamira et le duc d'Uzède, qui s'étaient chargés de le commettre. La comtesse était la tante de Fernand d'Albayda et de Carmen ; c'était la sœur de don Juan d'Aguilar. L'accuser, c'était

livrer à la honte et au déshonneur la famille à laquelle, lui, Piquillo, devait tout ! Et quant au duc d'Uzède, complice de la comtesse, quelque coupable qu'il fût, Dieu seul pouvait savoir si Piquillo, en le faisant condamner, ne devenait pas plus criminel que lui.

— Sire, dit-il, et vous, Fernand, daignez m'écouter. J'espère que vous ne douterez point de la vérité de mes paroles. J'atteste, comme homme, et comme prêtre, ajouta-t-il en tressaillant, puisque les vœux que j'ai prononcés m'en imposent les devoirs, j'atteste devant Dieu et devant vous que je connais tous ceux qui ont tramé ce complot, et que je ne puis les nommer.

— Eh ! qui donc vous en empêcherait ? s'écria Fernand avec colère.

Alliaga regarda son ami et lui répondit :

— Mon devoir... des raisons sacrées !...

— Auriez-vous appris ce secret par la confession ? dit le roi.

— Oui... oui, sire, dit vivement Piquillo, en saisissant cette idée; c'est ainsi que j'ai connu ces projets.

— Comment alors protéger Aïxa ? reprit Fernand.

— Qui veillera sur la duchesse ? s'écria le roi.

— Moi !... moi seul ! répondit Piquillo, si vous daignez le permettre. Je jure de la sauver ou de mourir !

— Et qui donc êtes-vous pour elle ? demanda le roi d'un air inquiet.

Fernand alors expliqua à Philippe les liens de parenté qui existaient entre Aïxa et le jeune moine ; l'affection du roi en redoubla pour celui-ci, et il dit :

— Je vous donnerai un acte signé de moi approuvant d'avance les mesures que vous prendrez pour déjouer et combattre les ennemis de la duchesse.

— L'essentiel, répondit Piquillo, c'est que je sois sans cesse près d'elle, afin de veiller à tous les instants, et cette surveillance devient impossible si les vœux que j'ai prononcés m'obligent à rentrer dans un couvent, si, de nouveau, je suis enfermé sous les grilles d'un cloître...

— J'entends qu'il soit libre ! dit le roi.

— Qu'il réside ici, à la cour, ajouta Fernand.

— Pour cela, continua le monarque, il faudrait un titre qui ne le rendît dépendant que de moi...

— Qui l'attachât à la chapelle de Votre Majesté... à votre aumônerie.

— Il n'y a point de place vacante, et en créer une nouvelle, ce serait exciter les réclamations du grand inquisiteur, ce serait toute une guerre à soutenir... sans compter que cela éveillerait les soupçons.

— Il y a une place dans la maison de la reine, dit vivement Fernand ; son premier aumônier est mort.

— C'est vrai, c'est vrai, répéta le roi avec joie... Mais, poursuivit-il d'un air découragé, cela dépend toujours du grand inquisiteur, et surtout du duc de Lerma, qui nomme à tous ces emplois-là... Or, je sais qu'il a déjà promis formellement cette place au duc d'Uzède, son fils, pour je ne sais quel protégé.

— Si ce n'est que cela, reprit timidement le jeune moine, je me fais fort de l'obtenir.

— Vous, Piquillo ! s'écria Fernand.

— Vous ! dit le roi ; forcer le duc de Lerma à manquer de parole à son fils, et surtout lui faire faire ce qu'il ne veut pas ! je n'oserais le tenter, moi... le roi !

— Et moi, continua Piquillo toujours d'un air timide et modeste, si Votre Majesté le permet, j'espère réussir.

Le roi et don Fernand le regardèrent avec étonnement.

— Soit, dit Philippe, vous pouvez sur-le-champ vous mettre à l'œuvre... Voyez-vous au bout de cette longue allée ce grave personnage qui vient à nous ?... c'est le duc de Lerma qui sort de son appartement.

— Où il s'est reposé, se dit Piquillo en lui-même, pendant que son secrétaire Rodrigue de Calderon donnait pour lui ses audiences.

Le duc avançait lentement et cherchait à deviner quelles étaient les deux personnes qui s'entretenaient aussi intime-

ment avec le roi. Il avait déjà reconnu de loin don Fernand d'Albayda et fronça le sourcil. Tout porte ombrage à un favori. A l'égard du jeune moine, la perspicacité du ministre fut en défaut, et son front se rembrunit encore en voyant un nouveau visage.

— Mon cher duc, lui dit le roi en s'avançant vers lui, voici un jeune religieux qui a une demande à vous faire, demande que nous vous recommandons.

Il salua de la main le duc, qui s'inclina d'un air gracieux, et le roi continua sa promenade en causant avec Fernand. Ils suivirent l'immense allée qui s'étendait au loin, et ne revinrent sur leurs pas que quand ils en eurent atteint l'extrémité.

Le duc, resté avec Piquillo, le contemplait en silence d'un œil sombre et inquiet, qui eût déconcerté tout autre solliciteur. Aucun de ceux qui connaissaient les manières habituelles du duc de Lerma ne se fût hasardé, en pareil cas, à présenter sa supplique. Piquillo aussi regardait le duc, mais d'autres pensées le préoccupaient : ce ministre si puissant, ce souverain *de fait* de la monarchie espagnole, qu'il voyait pour la première fois, n'était peut-être pas un étranger pour lui. Le même sang peut-être coulait dans leurs veines. Et pendant que le duc, impatienté de son silence, lançait sur lui un regard où respiraient la colère et le dédain, Piquillo, le contemplant d'un air ému et indécis, se disait :

— Si c'était mon aïeul !

— Eh bien ? fit le duc, voyant que Piquillo ne parlait pas.

— Eh bien, monseigneur, puisque Sa Majesté vous l'a dit, je venais demander à Votre Excellence...

— Cela ne se peut pas ! grommela brusquement le duc, qui ne l'avait pas même écouté.

— Je n'ai pas dit ce que je demandais, monseigneur.

— C'est une place ?

— Oui, monseigneur.

— Elles sont toutes données.

— Alors, monseigneur, je vous demanderai...

— Quoi encore?

— La permission de vous rendre un immense service.

— A moi?

— A vous-même.

— Qui êtes-vous? dit le duc étonné.

— Le frère Luis Alliaga.

— Piquillo Alliaga! reprit le duc en l'examinant lentement de la tête aux pieds.

— Encore ce nom, pensa en lui-même le jeune moine, qui produit son effet.

— C'est vous qui m'aviez fait demander une audience pour une révélation importante?

— D'où dépend votre salut, monseigneur.

— Eh bien, Calderon ne vous a-t-il pas reçu? Cela suffit, il me dira ce dont il s'agit.

— Il ne pourra rien dire à Votre Excellence, car je ne lui ai pas parlé, je ne l'ai pas vu.

— Et pourquoi?

— Je suis venu, j'ai attendu plus de deux heures dans son antichambre, c'est-à-dire dans la vôtre, et je m'en suis allé.

— Vous voulez parvenir, et vous ne savez pas attendre!

— Je ne veux pas parvenir.

— Que voulez-vous donc?

— Je vous l'ai dit : vous rendre service.

— Et ce que vous vouliez me révéler, reprit le duc avec dédain, vous venez de le raconter au roi.

— A personne, monseigneur; cela ne regardait que vous.

Le duc s'adoucit tout à coup. Un éclair de bienveillance brilla sur son front assombri. Il fit signe à Piquillo de marcher à côté de lui, et tous deux continuèrent à causer en se promenant, mais du côté de la grande allée opposé à celui où était le roi.

— Parlez, mon frère, je vous écoute.

— Depuis longtemps, monseigneur, un complot se trame contre vous. On veut vous renverser, on veut se mettre à

votre place ; il n'y a là rien de nouveau ni d'extraordinaire ; ce qui l'est peut-être, ce qui vous semblera inouï... épouvantable... inexplicable, c'est le nom de celui qui dirige ce complot.

— Quel est-il ? demanda le duc avec émotion.

Piquillo baissa la voix, et dit :

— Votre fils, le duc d'Uzède !

Le malheureux père poussa un cri, et s'arrêta en cachant sa tête dans ses mains.

— Je vous avais prévenu, monseigneur, que cela vous paraîtrait impossible.

— Tout est possible... *ici !* murmura le duc d'une voix sourde.

Le père avait poussé le premier cri, un cri de douleur ; mais ce fut le ministre qui, levant vers Piquillo un œil où brillait la rage, lui dit, en lui serrant la main avec force :

— Je m'en suis toujours douté !...

— Vous, grand Dieu ! s'écria Piquillo interdit.

— Oui... oui ! Achevez, mon père, reprit le duc d'un air affectueux.

— C'est le duc d'Uzède et la comtesse d'Altamira qui conspirent contre vous, d'accord avec le père Jérôme et Escobar, prieur du couvent et recteur de l'université d'Alcala.

— C'est cela même, c'est évident ; cette comtesse, mon ennemie mortelle, à laquelle il faisait la cour pour me servir, disait-il ; ce voyage qu'il a fait avant-hier à Hénarès, près de ce frère Escobar, son confesseur... Je voyais tout cela... je ne voulais pas le croire ! Quand on est ministre, quand on a le pouvoir, on ne devrait avoir ni famille ni parents ; c'est autant d'ennemis donnés par la nature. Je verrai, je m'informerai... Nous reparlerons de cela, mon père. Je vous en remercie toujours. Adieu... Ah ! à propos, quelle place me demandiez-vous ?

— Il n'y en a plus, c'est vous-même, monseigneur, qui me l'avez dit.

— Peut-être. Ce que vous venez de me confier peut en rendre vacantes plusieurs.

— Peu m'importe, à moi, qui n'en veux qu'une, et pas d'autre.

— Laquelle ?

— Celle d'aumônier de la reine.

Le duc, cherchant à cacher son embarras, répondit avec hésitation :

— Certainement, je le voudrais... mais cela ne dépend pas de moi .. cela dépend du grand inquisiteur. Vous êtes de son ordre, à ce qu'on m'a dit : l'ordre de Saint-Dominique ; mais c'est depuis si peu de temps ! depuis quelques jours, je crois ?...

— De ce matin seulement.

— Et vous demandez une des premières places de la cour... Il faudrait, pour cela, avoir rendu des services...

— Je n'ai pas achevé, monseigneur !

— Quoi ! ce que vous venez de m'apprendre...

— Était de peu d'importance, dit froidement Piquillo, et n'avait rien d'extraordinaire. Il s'agissait seulement d'un ministre à renverser et d'un fils ingrat ! Des ministres, on peut en trouver... et des ingrats, il y en a partout, ajouta-t-il en regardant le duc, qui baissa les yeux. Ce qui me reste à vous faire connaître est bien autrement important, car il s'agit du salut de l'Espagne.

— Que voulez-vous dire ?

— Que l'Espagne est perdue si vous ne vous hâtez, et peut-être déjà est-il trop tard !

Piquillo déroula alors au ministre, en détail et avec une clarté parfaite, tous les desseins de Henri IV, desseins dont le duc ne se doutait même pas ! Sécurité tellement incroyable (si l'histoire n'était pas là pour l'attester) qu'il n'y avait pas un seul préparatif de défense pour repousser la ligue formidable qui menaçait l'Espagne. Pas un vaisseau en état, pas une armée sur pied, pas même un corps de troupe pour protéger la frontière. Et le plan de Henri IV commençait

déjà à s'exécuter : toute la Savoie était en armes; Lesdiguières, avec douze mille hommes, avait déjà envahi le Milanais; Henri IV n'attendait plus, pour entrer en campagne, que les contingents des princes allemands.

Le duc, pâle et respirant à peine, cherchait vainement à cacher son trouble à Piquillo. Jamais imprévoyance et incapacité plus grandes ne s'étaient révélées. Le ministre comprenait trop bien, en ce moment, qu'il avait amené l'Espagne au bord de l'abîme, et il ne voyait aucun moyen de l'en retirer.

— D'où tenez-vous ces renseignements, mon frère? dit-il enfin d'une voix tremblante.

— C'est mon secret, monseigneur ; mais peu importe d'où ils viennent pourvu qu'ils soient exacts. C'est à vous de vous en assurer.

— C'est ce que je ferai... Vous n'en avez pas parlé au roi?

— Pas un mot, monseigneur; je vous l'ai dit. Sa Majesté s'occupe peu des affaires d'État...

— Oui, oui, reprit le ministre en baissant les yeux, elle s'en repose sur moi. Le même silence avec tout le monde! ajouta-t-il vivement; vous me le promettez?

— Je vous le jure.

— Vous serez aumônier de la reine, dit le ministre d'une voix haute et ferme, quels que soient vos concurrents! Et ce matin cependant j'avais signé le brevet; je l'ai là.

Il le tira de sa poche, le froissa et le déchira.

— Je l'avais promis au duc d'Uzède, qui devait venir le prendre chez moi, ce matin même!

Tout à coup le ministre tressaillit.

— Qu'est-ce? dit vivement Piquillo.

— Rien, répondit le duc, en se remettant sur-le-champ; ne le voyez-vous pas? C'est lui qui s'avance.

En effet, le duc d'Uzède sortait en ce moment des appartements, et se dirigeait vers son père et vers le roi, qui se promenaient, lui avait-on dit, dans la grande allée du parc.

Piquillo crut qu'une scène terrible allait avoir lieu ; à sa grande surprise, le duc accueillit son fils, le sourire sur les lèvres.

— Vous venez, je le vois, mon cher duc, pour ce brevet d'aumônier de la reine, et vous me voyez dans un véritable chagrin... Je ne puis vous l'accorder.

— Vous me l'avez promis, mon père, dit Uzède, en changeant de couleur.

— C'est vrai, répondit froidement le ministre, mais qui peut répondre de tenir ses promesses ?

— Me manquer de parole, monseigneur, à moi ! votre fils !

— Justement. Il vaut mieux que cela tombe sur vous que sur un autre... Je trouverai plus d'indulgence pour ma position. J'ai eu la main forcée. Vous vouliez donner cette place à Escobar ?

— Un homme de talent, mon confesseur.

— Je le sais bien ! celui qui dirige votre conscience, dit le duc avec un accent que Piquillo seul put comprendre ; mais le roi a préféré ce jeune religieux et m'a contraint de nommer le frère Luis Alliaga.

Piquillo, qui jusque-là avait baissé la tête, leva en ce moment un œil fier et menaçant sur le duc d'Uzède, qui, à son aspect, demeura atterré de surprise et de rage. Le ministre salua de la main le jeune moine et s'élança vers les appartements.

En apercevant le roi et Fernand d'Albayda, qui, revenus du bout de l'allée, s'avançaient pour le rejoindre, d'Uzède, humilié et furieux, courut au-devant du roi, près duquel il avait toujours été en grande faveur, et, certain de l'emporter sur un aventurier, sur un inconnu, il se plaignit avec amertume de l'injustice et de l'affront dont il était victime.

Le roi regarda Fernand avec un étonnement impossible à décrire, et dit gaiement à d'Uzède :

— Quoi ! votre père vous retire cette place qu'il vous avait promise ?

— Oui, sire. C'est indigne, n'est-ce pas?

— Et il la donne au jeune frère Luis Alliaga?

— Il vient de me le dire à l'instant même.

— C'est à confondre! dit le roi.

— N'est-il pas vrai, sire? Et il prétend que c'est vous qui lui avez forcé la main, que c'est par votre volonté qu'un homme sans naissance, un homme de rien m'est préféré.

— Vous ne le croyez pas? dit le roi, vous savez que le duc et votre oncle Sandoval nomment à toutes les places vacantes dans notre maison et dans celle de la reine, quitte à nous à ratifier leur choix.

— C'est ce que Votre Majesté ne fera pas! s'écria d'Uzède.

— Pourquoi donc, moi qui n'ai pas l'habitude de contrarier votre père, commencerais-je aujourd'hui à l'égard d'un jeune homme de talent et de mérite, ami de don Fernand d'Albayda?

En parlant ainsi, tous les trois arrivèrent à l'endroit de l'allée où Piquillo était resté.

— Je veux qu'on sache, dit le roi en posant sa main sur l'épaule du jeune religieux, que nous approuvons le choix de notre ministre, que nous tenons en haute estime le frère Luis Alliaga, et que nous le nommons, dès aujourd'hui, premier aumônier de la reine, sauf l'approbation de ma femme, ajouta-t-il gravement.

Le roi s'appuya sur le bras de Fernand et rentra dans ses appartements.

Le duc d'Uzède, confondu de tout ce qu'il venait d'entendre, resta seul avec Piquillo, qui fit un pas vers lui, et, le regardant bien en face :

— Vous avez voulu que je fusse moine, monseigneur, dit-il; n'accusez donc que vous-même de ma nomination, et rappelez-vous surtout que vous avez eu tort de me chasser, il y a un an, de votre hôtel; on a souvent besoin d'un plus petit que soi!

Pendant ce temps, tout pâle, tout effrayé encore de ce

qu'il venait d'apprendre, le duc de Lerma courut chez son frère Sandoval. Il trouva celui-ci dans le ravissement. Depuis plusieurs mois il s'était livré de nouveau, et sans relâche, à son rêve politique et religieux. Il avait repris, d'accord avec Ribeira, son projet favori, ce projet si utile, si glorieux pour l'Espagne et l'inquisition, l'expulsion des Maures. Forcé d'ajourner cette mesure, il ne l'avait jamais abandonnée. La volonté bien ferme de la reine, la protection évidente qu'elle accordait aux Maures, la crainte, si on se mettait en hostilité ouverte avec elle, de la voir se réconcilier avec le roi, s'emparer du pouvoir et favoriser le père Jérôme et la compagnie de Jésus, toutes ces considérations avaient, comme nous l'avons vu, suspendu la volonté opiniâtre de Sandoval et arrêté le zèle fougueux de l'archevêque de Valence; mais les torrents que l'on retient ne deviennent que plus furieux et finissent par briser toutes les digues.

Les deux prélats n'avaient pas renoncé à leur proie. Ils n'attendaient que l'occasion de la saisir ; et, pensait Sandoval, cette occasion venait de nouveau se présenter. Selon lui, l'amour du roi pour Aïxa rendait nulle l'influence de la reine. Celle-ci aurait beau se réconcilier avec son royal époux, elle ne pouvait plus reprendre désormais aucun empire, ni saisir comme autrefois le pouvoir. La protection qu'elle accordait aux Maures était donc nulle; c'était le moment d'agir : il fallait faire signer au roi l'ordonnance de bannissement, ordonnance que lui, Sandoval, se chargeait d'exécuter, et pour cela il avait déjà dirigé vers Valence les deux ou trois régiments composant toute la force militaire dont l'Espagne pouvait alors disposer. Tel était l'admirable plan qu'il se complaisait à dérouler au duc de Lerma. Mais celui-ci l'interrompit en lui prouvant que jamais, au contraire, les circonstances n'avaient été plus défavorables pour l'exécution d'un tel projet ; que l'amour du roi pour Aïxa le rendait impossible.

— Et pourquoi? s'écria Sandoval.

— Parce que Aïxa est Maure! parce qu'elle est la fille de Delascar d'Albérique!

— Est-il possible! s'écria l'inquisiteur consterné... Et le roi le sait-il?

— Le roi l'ignore.

— Il faut le lui apprendre... il faut tirer de là un moyen de succès, les perdre tous et elle-même la première; nous aurons pour nous les foudres du Vatican, le pape, les cardinaux et l'excommunication.

— Eh! s'écria le ministre avec impatience, ce n'est pas là le danger le plus grand! Ministre et inquisiteur, nous songeons à anéantir quelques ennemis inoffensifs, et la monarchie, prête à s'écrouler, va nous écraser sous ses ruines.

Il lui raconta alors la ligue des princes protestants, dont le roi de France était l'âme et le chef. Il lui rappela tous les complots secrets que, depuis dix ans, l'Espagne tramait contre la France; il était évident que Henri IV voulait rendre son éternelle ennemie incapable désormais de lui nuire; que lui seul avait soulevé cet orage, que des préparatifs aussi considérables n'annonçaient point une entreprise ordinaire; qu'un roi tel que Henri IV, le premier général de son siècle, à la tête d'une armée aussi formidable, devait et pouvait tout oser; que la ruine et le démembrement de l'Espagne étaient son but; que lui et ses alliés se la partageraient ou s'enrichiraient de ses dépouilles. Le ministre terminait en avouant que, dans l'état où étaient l'armée et le trésor, il n'avait aucun moyen d'empêcher le roi de France d'arriver jusqu'à Madrid.

Le grand inquisiteur était confondu.

— Mais pourtant, disait-il, Marie de Médicis et tous ses amis sont pour nous. D'Épernon nous est dévoué; Éléonore Galigaï et Concini, Italiens devenus Français, sont Espagnols dans l'âme. Tous les galions arrivés du Mexique ont été employés à nous les gagner.

— Oui, s'écriait le ministre; seulement au Louvre, ce n'est

pas comme à l'Escurial. Il y a là autant d'intrigues, et plus peut-être que chez nous; mais les intrigues de cour n'influent en rien sur la marche des affaires, avec un homme aussi dur, aussi peu maniable que Sully, et un roi comme Henri, qui voit tout par lui-même.

— Cependant, grâce au ciel, il a des maîtresses.

— Et beaucoup; mais elles ne règnent pas le jour, et ne décident pas de la paix et de la guerre. Je ne vois donc, pour détourner l'orage, aucune ressource possible, aucun moyen humain.

— Le ciel alors peut encore nous en fournir! s'écria l'inquisiteur.

— Le pape et l'inquisition, foudres usées, armes émoussées, avec un ennemi comme le Béarnais! Ne s'est-il pas fait catholique? ne va-t-il pas à la messe... quand il a le temps! Et cela ne l'empêche pas d'être à la tête du protestantisme contre le royaume le plus catholique du monde, contre l'Espagne, que nous avons inondée de moines et d'eau bénite! Non, non, ne comptons point sur le ciel!

— Peut-être! dit l'inquisiteur. Mais enfin, si Dieu arrêtait le torrent qui nous menace, s'il détournait ou dissipait l'orage avant même qu'il eût le temps d'éclater, hésiteriez-vous encore à suivre nos avis à Ribeira et à moi? Ne consentiriez-vous pas à nous accorder ce que nous vous demandons dans l'intérêt du ciel et de la foi?

— Oui, oui, sans doute! s'écria le duc, qui dans ce moment-là eût tout donné, tout accordé.

— Vous nous jurez donc, si la guerre n'a pas lieu, si tout s'arrange avec la France, de vous unir à nous pour l'expulsion des Maures?

— Je vous le jure!

— De consacrer à cette grande œuvre tous vos soins et toutes les ressources du royaume?

— Je vous le jure!

— Bien, bien, mon frère; il y a encore de l'espoir! Dieu combattra pour nous!

Le grand inquisiteur alla prier, et le ministre, qui n'avait qu'une médiocre confiance dans l'intervention céleste, songea, s'il ne pouvait sauver l'Espagne, à se sauver lui-même. S'il avait peu de prévoyance pour les intérêts du royaume, il en avait beaucoup pour les siens; il avait perdu depuis deux ans sa femme Félicité Henriquez de Cabrera et, dans sa douleur, il s'était fait ecclésiastique pour la forme. On n'avait vu là qu'un acte de piété; c'en était un de haute prévision : il avait songé, si les dignités de la terre l'abandonnaient, à se réfugier dans celles de l'Église. On peut cesser d'être ministre, on ne cesse point d'être cardinal ni pape. Il ne pensait donc en ce moment qu'au cardinalat. Il avait déjà fait dans ce but quelques démarches, qu'il fallait en ce moment rendre plus pressantes et plus actives, et, pendant que son frère priait, il alla écrire à la cour de Rome.

Piquillo cependant était sorti, libre, puissant et protégé, de ce palais où il était entré presque comme prisonnier. Tout autre que lui eût été ébloui de sa fortune et de la perspective qui s'offrait à ses yeux... Aumônier de la reine, et bientôt sans doute en faveur près d'elle par le crédit d'Aïxa, protégé par le roi, qui lui accordait sa confiance intime, et tout-puissant déjà sur le duc de Lerma, dont il se trouvait posséder tous les secrets, le fils de la Giralda, le Maure, l'aventurier, le bohémien, l'obscur Piquillo préludait ainsi, sans le vouloir et sans s'en douter, à la haute fortune où, quelques années plus tard, l'histoire nous montre le frère Luis Alliaga définitivement parvenu. Mais loin de lui alors toute idée d'ambition; une seule pensée l'occupait, sauver Aïxa. Et peut-être, se disait-il, il est déjà trop tard!

Aussi, et même avant de courir à l'hôtel de Santarem pour embrasser cette sœur chérie, Piquillo, en sortant du palais, dirigea ses pas vers la demeure de la comtesse d'Altamira.

La comtesse était souffrante et ne recevait pas.

— Il faut qu'elle me reçoive, répondit le moine d'une voix menaçante ; dites-lui que je suis Luis Alliaga.

Ce nom produisit sans doute son effet accoutumé. La comtesse, effrayée autant qu'étonnée d'une pareille visite, ordonna de faire entrer le jeune moine.





III

LE FLACON.

La comtesse avait fait annoncer qu'elle était souffrante, et, cette fois, elle avait dit vrai. Ses yeux plombés, son teint livide, annonçaient des nuits d'insomnie. Elle qui, depuis tant d'années, soutenait contre le temps une lutte victorieuse, semblait enfin, cette fois, avoir perdu la partie : elle n'était plus belle. Un mouvement nerveux et convulsif agitait ses traits, et sa parole brève et saccadée annonçait le dépit et l'impatience.

— Vous ici! dit-elle à Piquillo. Qui vous amène?

— Nous n'avons pas de temps à perdre et je vais vous apprendre l'objet de ma visite. Renvoyez d'abord cette femme de chambre.

— Pour vous, mon jeune frère? reprit la comtesse en essayant de sourire.

— Non, madame la comtesse, pour vous!

La femme de chambre sortit. Dès qu'ils furent seuls, dès que les portes furent bien fermées :

— Madame la comtesse, vous avez juré de perdre une jeune fille que moi j'ai juré de défendre. C'est Aïxa, ma sœur.

— Quelle idée! répondit la comtesse en souriant avec ironie; moi perdre la duchesse de Santarem... elle n'a pas besoin de moi pour cela... et la favorite du roi...

— Saura défendre son honneur et sa réputation, vous pouvez vous en rapporter à elle, madame la comtesse ; et

comme vous dites très-bien, elle n'a besoin de personne pour cela. Mais il ne lui sera pas aussi facile de défendre ses jours contre de lâches complots.

— Qu'entendez-vous par là? s'écria la comtesse en tressaillant.

Et elle regarda Piquillo d'un œil inquiet et menaçant.

— Ce que je veux dire... répondit tranquillement Piquillo, votre trouble suffirait pour me l'expliquer, si j'avais besoin d'explications... mais nous ne sommes pas ici chez les révérends pères de la compagnie de Jésus.

— En effet, dit la comtesse en cherchant à se remettre, vous n'y êtes plus; on prétend que vous vous en êtes évadé.

— Oui, madame, chacun son goût, je ne me plaisais pas à ce couvent; il y a de grandes dames qui ne sont pas comme moi et qui s'y plaisent... Mais, contre l'ordinaire de ces bons pères, laissons de côté les détours, et parlons franchement : Vous avez juré de vous défaire d'Aïxa, qui vous gêne.

— Moi! monsieur! dit la comtesse avec hauteur et indignation.

— Vous voulez la tuer...

— Une pareille calomnie...

— Par le poison!

— Votre nouvel habit ne vous donnera point l'impunité, et je me vengerai de pareils outrages.

Elle voulut se lever pour sonner et pour appeler. Piquillo la prit par la main,et, la forçant de se rasseoir :

— Vous n'appellerez pas et vous m'écouterez! S'il n'avait fallu que vous perdre, je ne serais pas ici, j'aurais porté ma plainte au tribunal de l'inquisition, dont je suis membre aujourd'hui, et vous et vos complices, vous seriez déjà sous sa main redoutable; mais vous êtes la tante de don Fernand d'Albayda et de Carmen, vous êtes la sœur de don Juan d'Aguilar, mon protecteur et mon père. C'est ce souvenir qui vous a sauvée. Je garderai le silence, mais à une condition, c'est que vous renoncerez à vos desseins, si déjà il n'est

pas trop tard, si déjà, continua-t-il en voyant le trouble de la comtesse, ils ne sont pas exécutés...

— Moi! dit la comtesse en tremblant de tous ses membres ; quels desseins?

— Vous les connaissez mieux que moi ; mais Dieu les connaît aussi.

Et d'une voix grave et solennelle comme celle d'un juge qui prononce un arrêt, Piquillo ajouta :

— Vous avez reçu du père Jérôme un flacon en cristal...

La comtesse poussa un cri d'effroi.

— Fermé par un couvercle en or et orné d'une émeraude.

La comtesse cacha sa tête dans ses mains, et Piquillo continua :

— Ce flacon renferme un poison... poison lent et mortel.

La comtesse tomba à genoux, en étendant les bras.

— Bien, vous voilà à votre place ; mais vous n'avez pas besoin de me prier : ce n'est pas à moi, je vous l'ai dit, c'est à votre noble frère don Juan d'Aguilar que vous devez votre grâce. Il nous contemple tous deux en ce moment, et en son nom, madame, vous allez me remettre ce flacon.

— Moi! dit la comtesse, en jetant sur Piquillo un regard épouvanté.

— A l'instant même. Je ne puis laisser entre vos mains une arme pareille, dont vous comptiez vous servir contre ma sœur... et peut-être.... contre moi. Vous allez donc me le rendre.

— Mais, mon père...

— Je le veux! dit Piquillo d'une voix menaçante, ou don Juan d'Aguilar ne pardonnera pas, ni moi non plus.

La comtesse se leva en chancelant, ouvrit un petit meuble fermé à clé et prit le flacon.

— Au moins, monsieur, dit-elle en s'avançant vers Piquillo, vous m'apprendrez comment ce secret a pu être découvert par vous.

— C'est ce que vous ne saurez jamais! s'écria Piquillo, en observant le regard faux de la comtesse.

Et il ajouta avec intention :

— Je me réserve ce moyen, pour connaître ainsi, à l'avenir et sur-le-champ, tous les complots que vous pourriez tramer encore.

La comtesse ne put retenir un mouvement de dépit et de rage qu'elle se hâta de réprimer, et elle remit le flacon à Piquillo.

Il le regarda et poussa un cri de terreur. On s'était servi du flacon ! C'était évident, car il n'était plein qu'aux trois quarts. Piquillo pâlit, une sueur froide inonda son visage, et, près de tomber, il s'appuya contre un meuble. La comtesse s'élança vers lui ; Piquillo reprit toute sa colère, et, n'ayant plus désormais qu'à venger sa sœur, il s'écria :

— Le crime est consommé !... Je ne vous dois plus rien, ni pardon, ni pitié !

Il fit un pas pour sortir. Elle se jeta à ses pieds.

— Je vous jure, lui dit-elle, que je ne me suis point servie de ce flacon. Il m'a été remis tel que vous le voyez par le père Jérôme... Je vous le jure ! monsieur... je vous le jure !

Et voyant Piquillo qui, saisissant avidement cet espoir, s'arrêtait et paraissait hésiter, elle lui cria avec un accent de franchise qui semblait partir du cœur :

— Vous le savez bien, monsieur, puisque vous connaissiez ce flacon, puisque vous l'avez vu et tenu dans vos mains avant qu'il me l'eût remis.

— Ainsi donc, les jours d'Aïxa ont été respectés ?

— Elle n'a rien à craindre, répondit la comtesse avec un trouble visible.

— Vous me le jurez ?

— A quoi bon mon serment ?... vous verrez bien par vous-même que j'ai dit la vérité... Et le regardant d'un œil curieux, elle ajouta : Puisque vous connaissez les effets de cette liqueur.

— Oui, dit Piquillo, c'est dans un mois... un mois seulement, qu'elle doit commencer à donner la mort... et depuis dix jours ce flacon est entre vos mains.

— Eh bien! si je vous avais trompé, si le moindre danger menaçait... ou semblait menacer la personne que vous protégez, vous seriez toujours, comme aujourd'hui, à même de me perdre!

— Et rien alors n'arrêterait ma vengeance, dit Piquillo, vous pouvez en être sûre. Quant au père Jérôme et à Escobar, que je ne pourrais frapper sans vous atteindre, dites-leur à quelle condition je pardonne; qu'ils aient soin, comme vous, de respecter Aïxa. A ce prix, trêve entre nous, je le veux bien; sinon, la guerre! Adieu, madame la comtesse.

Le soir même, la terreur régnait au couvent de Hénarès et parmi les révérends pères de la Société de Jésus.

Comment Piquillo s'était-il emparé de leur secret? C'était inexplicable, magique, diabolique! ni la comtesse, ni les moines ne pouvaient le deviner... Mais quand Escobar apprit plus tard qu'il fallait renoncer à ses espérances, qu'il n'était point aumônier de la reine, que cette place, qui lui avait été promise et même accordée, venait de lui être enlevée par Piquillo :

— L'ingrat! s'écria-t-il, moi qui l'ai éclairé, baptisé et ordonné!

Les bons pères étaient, contre leur ancien frère et disciple, dans un tel état d'exaspération, qu'une guerre à mort lui fut jurée. En conséquence, on proposa d'abord de lui faire des offres de paix, d'alliance et d'amitié.

— Il ne s'y laissera pas prendre, dit Escobar, il est notre élève.

— Il l'a été si peu! répondit le supérieur.

— C'est égal. Ce qu'on apprend chez nous ne s'oublie pas. Les premiers principes restent toujours.

— D'ailleurs, poursuivit le révérend père Jérôme, cet homme, qui prétend connaître nos secrets, ne se doute pas du plus important; sans cela il en aurait parlé!

— C'est vrai, dit la comtesse.

— Ou il aurait pris des mesures en conséquence, surtout maintenant.

— C'est juste, dit la comtesse avec joie.

Dès ce moment elle respira plus à l'aise et commença à se rassurer. Il y avait, en effet, un événement récent bien autrement grave, un terrible secret qu'ignorait Alliaga, et c'est là-dessus que le père Jérôme et ses amis fondèrent, dès ce moment, leurs espérances et le succès de leurs nouveaux complots.

Depuis quelques jours cependant, Piquillo avait revu Aïxa, dont la joie, à son aspect, avait été si vive et si tendre, qu'une telle amitié devait, selon lui, suffire au bonheur de toute une existence. Demeurant à l'hôtel de Santarem, où sa sœur l'avait retenu, il voyait ses plus doux rêves réalisés. Du matin au soir, ses jours s'écoulaient près d'Aïxa. C'est à lui maintenant qu'elle confiait ses joies, ses peines, ses plus secrètes pensées, non pas toutes, peut-être! mais celles qu'elle lui cachait, elle eût voulu se les cacher à elle-même. Occupée sans cesse de ce frère chéri, elle cherchait, par les soins les plus empressés et les plus assidus, à embellir la vie d'épreuves et de sacrifices qu'il avait acceptée pour elle. C'est elle-même qui avait veillé à l'arrangement de son appartement et surtout de sa bibliothèque; tout ce que le luxe et l'opulence peuvent ajouter de bien-être et de charmes à nos jours, elle ne se lassait pas de le lui prodiguer, bien qu'il n'y fit pas attention. Les instants qu'elle ne passait pas à la cour, c'est à lui qu'elle les consacrait. Entre sa sœur et Carmen, Piquillo avait retrouvé le temps le plus heureux de sa vie, les longs entretiens et les douces soirées de l'hôtel d'Aguilar. Des trois amis, Carmen était la plus gaie, la plus heureuse. Déjà le mois était à moitié écoulé et elle voyait approcher le moment objet de tous ses vœux, celui où elle allait être unie à Fernand.

— Oui, disait Aïxa en s'efforçant de sourire, Carmen va se marier; dans quinze jours, elle épousera celui qu'elle aime et dont elle est aimée, et dans ta nouvelle situation, frère, une consolation du moins te sera réservée, c'est toi qui les béniras.

— Je l'espère bien, disait Carmen, et mon bonheur sera plus grand encore, puisqu'il me viendra de notre meilleur ami.

— Hélas ! s'écria Piquillo, craignez plutôt que je ne vous porte le malheur qui partout m'accompagne.

— Pas ici du moins, disait Aïxa, car voix-tu bien, frère, notre vie se passera ainsi : toi, Yézid et moi nous ne nous quitterons plus !

Et elle lui répétait le projet qu'elle avait formé et qu'elle avait déjà confié à la reine, celui de ne jamais se remarier.

Cette idée seule comblait tous les vœux du pauvre moine; elle lui faisait oublier ses souffrances et ses sacrifices, et il se serait cru heureux, sans une inquiétude de tous les instants qui troublait le repos de ses nuits et le charme de ses jours : malgré les serments de la comtesse, il n'était qu'à moitié rassuré. Elle avait pu le tromper, pour gagner du temps et pour échapper à sa vengeance. Chaque jour il interrogeait les traits d'Aïxa, avec doute d'abord, puis avec crainte, et enfin avec angoisse, car il ne pouvait se dissimuler le changement qu'il remarquait en elle : plus le mois avançait, plus Aïxa paraissait pâle et souffrante. Carmen et même Yézid ne s'apercevaient de rien. Quant à Fernand, il ne levait presque jamais les yeux sur elle et ne venait guère qu'aux heures où elle était à la cour; mais rien n'échappait à l'œil clairvoyant de Piquillo. Cette sœur, sur laquelle étaient concentrées toutes ses affections, lui semblait en proie à un abattement et à une faiblesse extrêmes : elle voulait marcher et s'arrêtait épuisée ; elle cherchait vainement à s'égayer avec Carmen, et à prendre part à sa joie, le rire expirait sur ses lèvres glacées.

Un jour, Piquillo la regardait, pâle lui-même et tremblant d'effroi.

— Qu'as-tu donc, frère, à me regarder ainsi ? lui dit-elle.

— Tu me sembles changée.

— Moi ! dit Aïxa en rougissant, je ne le crois pas.

— Quoi ! tu ne ressens pas une souffrance secrète, intérieure ?

— Qui te le fait croire ?

— Je le vois, je le devine.

Et Aïxa, qui tout à l'heure avait rougi, devint pâle comme la mort.

— Tu le vois bien ! s'écria Piquillo. Tu veux vainement me le cacher... Avoue-moi ce que tu éprouves ; apprends-moi tout.

— Tais-toi... ne me demande rien, dit Aïxa presque à genoux.

— Je sais le danger qui te menace.

— Il n'y en a pas.

— Plus que tu ne crois ; et pour t'en préserver, s'il en est temps encore, j'aime mieux te faire connaître la vérité.

— Quelle qu'elle soit, je puis l'entendre ! parle donc, frère, parle.

Et rassemblant tout son courage, Aïxa écouta, froide et immobile comme une statue.

Piquillo lui raconta alors l'horrible projet de la comtesse, la manière dont il l'avait découvert, et la visite que dernièrement il avait faite à l'hôtel d'Altamira.

A mesure qu'il parlait, Aïxa revenait à elle : ses joues et ses lèvres si pâles reprenaient leur couleur, son front, sa sérénité, et son cœur, tout son calme.

— Quoi ! lui dit-elle, quand il lui eut raconté le complot formé contre sa vie, ce n'est que cela ?

— Que cela ! dit Piquillo étonné de sa tranquillité ; quoi ! tu n'es pas plus émue ! Tu ne m'as donc pas entendu quand je t'ai parlé de ce flacon de cristal... de ce poison qui donnait la mort ?

— Eh bien ? dit Aïxa.

— Eh bien, si tu en étais victime ?

— Plût au ciel, frère ! s'écria-t-elle avec égarement.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'au lieu d'arrêter la comtesse, il fallait la laisser faire.

— Et pourquoi ?... Réponds-moi.

— Pourquoi, pourquoi? dit-elle en revenant à elle... Je suis folle... J'ai là, vois-tu bien, et elle porta la main à son cœur et à sa tête... une douleur aiguë qui ne me quitte pas, et c'est une souffrance telle que je me dis parfois qu'il vaudrait mieux mourir... Mais cela se passera, je te le jure! Rassure-toi, frère.

— Non, non, je ne me rassure pas. Te rappelles-tu, depuis l'époque dont je t'ai parlé, t'être trouvée avec la comtesse?

— Une ou deux fois à la cour... Mais je ne lui ai pas parlé.

— Tu n'as rien reçu de sa main?

— Non, frère... J'ai beau chercher, non.

— Aucun aliment, aucun breuvage?

— Aucun, je te jure!

— Et cependant, s'écria Piquillo, ce flacon dont on s'était servi!...

— Ce flacon, dit Aïxa; montre-le moi.

— A quoi bon?

— Pour le voir! il ne m'est pas défendu d'être curieuse.

— Tiens, sœur, le voici.

Elle l'examina avec attention.

— C'est singulier! dit-elle.

— Qu'en veux-tu faire?

— Le briser...

— Non pas!... Pour effrayer la comtesse, il faut qu'elle le sache toujours entre nos mains, ne fût-ce que comme preuve de son crime!

— Eh bien! je le garderai.

— Soit; mais prends bien garde!

— Sois tranquille, et ne crains rien, dit-elle en lui serrant la main.

Malgré cette promesse, Piquillo continua à observer, et, plus le mois avançait, plus les souffrances intérieures d'Aïxa semblaient augmenter; mais, hormis son frère, personne ne le remarquait. Il est vrai que la jeune fille, habile à les cacher, épuisait son courage devant les autres et ne craignait

pas de se trahir devant ce frère bien-aimé, qui la regardait sans rien dire et souffrait de sa douleur : c'était presque la calmer !

L'époque du mariage approchait. C'était dans deux jours. La reine y prenait le plus vif intérêt. Elle avait déclaré qu'elle voulait l'honorer de sa présence, et désirait qu'il fût célébré avec pompe, dans la chapelle même du palais. Elle s'était entretenue, à ce sujet, avec son premier aumônier, qu'elle avait tout d'abord accueilli avec une grande faveur. C'était le frère d'Aïxa et de Yézid, et d'ailleurs, le jeune Luis Alliaga avait assez de mérite pour se faire remarquer, même sans protection. Il était donc aumônier de fait, mais il n'avait pas encore son brevet ; ce brevet l'attendait au palais de la sainte inquisition, et il résolut de l'aller prendre, avant la célébration du mariage de Carmen. En même temps, il avait à commander des messes pour le repos de l'âme de la senora Urraca. En effet (et nous avons oublié de faire part de sa perte au lecteur) Piquillo, dès qu'il avait été libre, avait couru à Madrid, à l'hôtel de Vendas-Nuevas, où il avait laissé sa grand'mère. L'excellente femme, qui s'était convertie à la fin de ses jours, était morte, depuis plusieurs mois, dans les sentiments les plus chrétiens, tout en parlant toujours des succès de la Giralda, sa fille, des cabales de Lazarilla, et en priant Piquillo, son petit-fils, de faire dire, à son retour, des messes à son intention.

C'est de ce devoir qu'il allait s'acquitter. Il s'adressa pour cela à son ami, le greffier, Manuelo Escovedo, qui enregistra sa commande, et passa au secrétariat pour chercher le brevet de l'aumônier de la reine. Pendant que Piquillo se promenait dans la pièce d'attente, où se pressaient plusieurs solliciteurs, arriva un homme d'une tournure étrange ; il était vêtu de noir et portait un manteau des plus râpés ; il pouvait avoir de vingt-neuf à trente ans ; son front était jaune, son teint bilieux, ses lèvres pâles et minces ; il s'avançait d'un air sombre et les yeux baissés.

— Pauvre solliciteur ! se dit Piquillo, le voilà tel que j'étais

il y a trois semaines! Arrivé des derniers, il ne risque rien d'attendre.

Il se trompait. L'inconnu, en apercevant la foule qui obstruait le passage, leva un œil hagard; ses traits s'animèrent, et, avec l'air et l'accent d'un inspiré, il s'écria :

— Place! place! *Cœli aperite portas!*

La foule étonnée s'écarta pour voir d'où partait cette voix singulière, et l'huissier qui gardait la porte s'avança vers l'inconnu. Chacun crut que c'était pour le renvoyer; au contraire, l'huissier du saint-office lui dit d'un air de déférence :

— Suivez-moi.

L'inconnu avait repris son air sombre; il baissa les yeux, et, croisant ses mains sur sa poitrine, entra dans le cabinet du grand inquisiteur. Un sourd murmure de mécontentement circula dans la foule des solliciteurs désappointés qui attendaient depuis le matin. Ce qui redoubla leur mauvaise humeur, c'est que le nouveau venu, abusant de ses avantages, prolongea son audience d'une manière démesurée.

Pendant ce temps revint le greffier Manuelo.

— Pardon, mon frère, dit-il à Piquillo, de vous avoir fait attendre si longtemps. Votre brevet était signé; mais, pour que tout fût en règle, il a fallu y faire apposer le sceau du saint-office. C'est ce qui m'a retardé.

En ce moment la porte du grand inquisiteur s'ouvrit, et l'inconnu sortit aussi gravement qu'il était entré.

— Connaissez-vous cet homme? dit Piquillo au greffier.

— Non; tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas Espagnol, il est Français; d'après ses papiers, que j'ai lus, il est né à Angoulême, où il était maître d'école.

— Et son nom?

— Son nom? dit le greffier. On le nomme Ravaillac, et il retourne en France.





IV

LE MARIAGE.

Aïxa n'était pas le seul sujet de crainte pour Piquillo, Yézid excitait aussi ses inquiétudes. Il n'était plus le même ni pour son frère ni pour ses amis. Fernand d'Albayda, qui l'aimait tendrement, ne pouvait revenir d'un changement pareil.

— Qui aurait jamais cru cela de lui? disait Fernand à Carmen, Yézid est ambitieux.

— Ambitieux! disait la jeune fille.

— Oui, matin et soir, il est à la cour, il n'en sort pas. J'ai cru d'abord que c'était pour veiller sur sa sœur Aïxa et la protéger.

— C'était tout naturel, dit Carmen.

— Certainement, s'écria vivement Fernand; c'était bien! il avait raison, je l'approuvais; mais, même en l'absence d'Aïxa, il ne quitte pas les salons de réception. Il n'y a pas de courtisan plus fidèle et plus assidu. Ce spectacle, auquel ses yeux n'étaient pas habitués, ces titres, ces honneurs, ces cordons l'ont ébloui et séduit... Lui aussi veut parvenir!

— A quoi? demanda ingénument Carmen.

— Je l'ignore... car, d'après les lois de Philippe II, lui qui est Maure, et qui n'a pas été baptisé, ne peut occuper aucune place, aucun emploi...

— Ne peut-on pas le servir et l'aider?

— C'est fort difficile. D'abord il ne demande rien jusqu'à présent, et l'on ne sait pas encore ce qu'il veut; mais, quel

que soit l'objet de ses désirs, il aura grand'peine à réussir, malgré l'influence d'Aïxa, et malgré même le crédit de Piquillo, qui commence à en avoir beaucoup. En attendant, ce pauvre Yézid n'est pas reconnaissable ; lui, le type de la beauté et de l'élégance, lui, le plus charmant cavalier d'Espagne, a perdu toute sa fraîcheur! il dessèche, il maigrit, et ce caractère si bon, si ouvert, si enjoué, s'est changé en une humeur taciturne, sombre et mélancolique.

— Ah! s'écria Carmen en soupirant, ce que c'est que l'ambition !

Ce que disait Fernand était vrai. Yézid dépérissait chaque jour, et Piquillo était désolé. Il suivait, il voyait les ravages d'un mal secret. Yézid était en proie à une fièvre ardente ; parfois des larmes roulaient dans ses yeux ; son cœur plein de sanglots paraissait prêt à éclater, et quand Piquillo le serrait dans ses bras, s'écriant :

— Ne suis-je pas là pour te plaindre, pour te consoler, pour pleurer avec toi! parle, mon frère, dis-moi tout.

— Je ne le puis !... je ne le puis! répondait Yézid. Mais reste là, près de moi, ta vue me fait du bien.

Aïxa lui en disait presque autant, et Alliaga, plus malheureux peut-être qu'eux tous, était leur appui et leur consolation. Sa vie se passait à alléger des peines qu'il ne connaissait pas et qu'il partageait. Oubliant ses maux pour ne penser qu'aux leurs, il accomplissait noblement sa tâche et le vœu qu'il avait fait de se dévouer pour les siens. Sur lui seul retombaient leurs douleurs, et, loin de succomber sous le poids, il puisait chaque jour de nouvelles forces dans l'ardent et sublime amour qui remplissait son cœur, dans l'abnégation de lui-même, et, s'il faut le dire aussi, dans cette religion qu'il avait embrassée par contrainte et qu'il commençait à aimer, car c'est l'amie du pauvre et du faible, c'est la religion des cœurs souffrants et blessés.

Yézid avait été réveillé de son accablement par un mot de son père :

— Viens, mon fils, j'ai besoin de toi, viens sur-le-champ.

Et quelque grand que fût sur lui, comme le disait Carmen, le *pouvoir de l'ambition*, quels que fussent les liens qui le retenaient à la cour, Yézid pouvait tout leur sacrifier, excepté le devoir, et son premier devoir était d'obéir à son père ; un seul mot du vieillard était un ordre pour lui. Il courut donc chez Aïxa pour lui annoncer son départ. Les deux enfants du Maure se regardèrent en silence, avec effroi, et les yeux pleins de larmes.

— Mon frère! mon frère ! dit Aïxa, tu as donc bien souffert?

— Et toi donc, ma sœur?...

— Oui, lui dit-elle à demi-voix, en lui montrant son cœur, le mal est là, je le sens!

— Et moi aussi, dit Yézid.

Et il s'enfuit ; il s'éloigna de Madrid et de la cour, dont l'air était mortel pour lui.

Cependant le grand jour approchait, il allait arriver. On était à la veille du mariage de Fernand et de Carmen. Celle-ci, tout entière à son bonheur, ne pouvait s'occuper de rien ; Aïxa s'était chargée de tous les ordres et de tous les détails. Elle avait surveillé jusqu'aux bijoux, jusqu'à la parure de la mariée ; son courage avait doublé ses forces, et puis une idée la soutenait, cette idée qui fait que l'ouvrier, ou le voyageur épuisé, se ranime en apercevant la fin de sa tâche.

Le soir elle avait défendu sa porte. Elle était dans un petit salon avec Carmen, qui lui parlait de son bonheur. Aïxa accomplissait son acte de dévouement jusqu'au bout : elle avait le courage d'écouter son amie et de lui sourire. On vint annoncer à Carmen sa robe de mariée à essayer pour le lendemain. Elle poussa un cri de joie et donna à son amie le baiser d'adieu, comme ne devant plus la revoir, car, une robe de noce à essayer, c'était une longue et importante affaire qui devait probablement la retenir le reste de la soirée.

Aïxa, soulagée par ce départ qui l'affranchissait de toute contrainte, respira plus librement ; et, laissant tomber sa tête

sur sa poitrine, elle goûta le seul bonheur qui lui eût été donné dans cette journée : celui d'être malheureuse à son aise.

Un bruit de voiture l'interrompit dans sa rêverie. Qui donc, lorsqu'elle avait annoncé qu'elle voulait être seule, pouvait ainsi pénétrer chez elle? A l'une des deux extrémités du salon, le double rideau de tapisserie qui formait la portière s'entr'ouvrit, et elle vit paraître don Fernand d'Albayda.

— Pardon, senora, lui dit-il d'un air troublé, on m'avait annoncé que Carmen était avec vous dans ce salon.

— Elle y était tout à l'heure encore, et je crains que vous ne puissiez la voir en ce moment, elle essaie sa robe de noce.

— Ah! en effet, dit Fernand, dont l'embarras redoublait. Je crois qu'il ne serait pas convenable... d'ailleurs... cette robe... demain je la verrai... et ce soir peut-être... ce serait contrarier Carmen.

— Et vous ôter à vous le plaisir de la surprise, ajouta Aïxa en souriant.

— Comme vous dites, senora, répondit Fernand.

Pendant quelques instants ils gardèrent tous les deux le silence, silence que le trouble de Fernand rendait surtout embarrassant et pénible, car Aïxa avait déjà retrouvé son calme apparent. Aussi elle s'empressa de prendre la parole et d'entretenir Fernand, avec une aisance gracieuse, de la cérémonie du lendemain, de l'honneur que la reine lui faisait en daignant y assister.

Fernand ne répondait rien.

Aïxa lui parla alors de Carmen, de sa beauté, de ses vertus, et surtout de l'amour immense, dévoué et sans bornes qu'elle portait à son fiancé, à son mari.

Fernand, pâle, les yeux baissés et le cœur oppressé, ne l'écoutait pas. Enfin Aïxa lui montra du doigt l'aiguille de la pendule.

— Il est tout naturel, lui dit-elle en souriant, qu'un pré-

tendu s'oublie chez sa future. Mais cependant il est tard, et demain vous devez être ici de bonne heure.

Elle se leva. Fernand se leva aussi, et, prêt à partir, il lui dit :

— Écoutez-moi! Ce que vous avez voulu, je l'ai fait; je vous ai obéi. Ce sacrifice, que je croyais impossible... demain sera accompli.

Aïxa, à son tour, garda le silence.

— Fidèle à l'honneur et au devoir, j'aurai tenu les serments que j'ai faits à don Juan d'Aguilar et à vous!... N'exigez rien de plus.

Aïxa le regarda avec étonnement.

— Oui, si j'ai résisté à tous les tourments que j'endurais, si j'ai eu la force de vivre, c'était pour tenir ma promesse, c'était pour donner ma main et mon nom à la fille de don Juan d'Aguilar. Une fois ce devoir rempli, je suis quitte de tout... Maître de mes jours, je puis en disposer... Et demain, Aïxa... demain... j'aurai cessé de souffrir, adieu!

— Fernand! s'écria-t-elle, restez, restez, je vous l'ordonne!

Fernand s'avançait pour soulever la portière; il resta immobile.

— Non, monsieur, continua Aïxa, vous ne serez pas quitte de votre serment. Le tenir ainsi, c'est se parjurer, c'est forfaire à l'honneur! Vous n'avez pas seulement promis à don Juan d'Aguilar de donner votre main et votre nom à sa fille. Que vous a-t-il dit? J'étais là, je l'ai entendu. Il vous a confié le bonheur de son enfant. « Rends-la heureuse! » s'est-il écrié. Et vous, don Fernand d'Albayda, en noble gentilhomme, et levant la main au ciel, vous avez répondu : « Je le jure! » Et ce serment, vous pensez le tenir en privant Carmen de tout son bonheur, en lui enlevant celui qu'elle aime, en la condamnant au veuvage, à des pleurs éternels, à la mort peut-être! Que don Juan d'Aguilar se lève et juge entre nous!

— Vous pouvez avoir raison, dit Fernand en baissant la

tête; mais si je vivais, elle serait plus malheureuse encore. J'aime mieux qu'elle me pleure mort que de me haïr infidèle. Je n'aurais jamais, je le sens, ni l'adresse, ni la force, ni le courage de lui cacher l'amour qui bat dans mon cœur. Il a triomphé de moi et de ma raison. J'y succombe.

— Eh! que diriez-vous donc, vous Fernand, homme de cœur et brave militaire; que diriez-vous d'un de vos soldats qui, jugeant le danger trop grand, ou l'ennemi trop redoutable, fuirait plutôt que de combattre? quel nom lui donneriez-vous?

— Ah! dit Fernand en rougissant de honte, ce serait un lâche!

— Vous ne l'imiterez pas! quelque difficile que soit votre tâche, vous la remplirez. Vous saurez vous vaincre vous-même; vous commanderez à votre cœur, à vos regards; vous aurez le courage enfin d'être malheureux, pour qu'elle soit heureuse!

— C'est impossible!

— Impossible? dit Aïxa avec mépris, impossible d'avoir ce courage?... Je l'ai bien, moi! qui ne suis qu'une femme!

A ce mot, Fernand poussa un cri d'ivresse et étendit les bras vers Aïxa.

— Taisez-vous!... taisez-vous! lui dit-elle; ce mot qui est échappé à mon trouble, ce mot qui devrait me couvrir de honte, je ne le regretterai pas, s'il vous donne le courage de m'obéir.

— Tout m'est possible maintenant! parlez, commandez!

— Eh bien! comme don Juan d'Aguilar, moi aussi, je vous confie le bonheur de Carmen, ma sœur et mon amie. Que tous vos instants soient consacrés à la rendre heureuse, tous vos efforts à oublier un autre amour, et tous vos soins à le cacher. Vous partirez dès demain avec elle; la reine, que j'implorerai, vous fera nommer gouverneur, ou de Valence ou de Grenade. Vos services et votre naissance vous donnent le droit d'aspirer à tout.

— Et vous, Aïxa! vous?...

— Moi, je vous dirai : En agissant ainsi, vous me réhabiliterez à mes propres yeux. Ce sentiment dont je rougissais tout à l'heure, j'en serai presque fière, en pensant qu'il était si dignement placé. Partez donc, Fernand, partez avec mon estime, avec mon amitié ! Quant à moi, ne vous en inquiétez pas. Je suis déjà habituée au malheur. S'il est plus grand que mes forces... si j'y succombe, vous vous direz (et cela vous donnera peut-être consolation et courage), vous vous direz : Je n'étais pas seul à souffrir.

Fernand, hors de lui-même, s'écria :

— J'obéis ! j'obéis ! je serai digne de vous ! mòn courage égalera le vôtre, et, dussé-je aussi en mourir, je jure devant vous le bonheur de Carmen !

— Taisez-vous, dit Aïxa en écoutant... N'avez-vous pas entendu le froissement d'une étoffe?

— Non... non, dit Fernand, je n'entends rien, si ce n'est le vent qui agitait cette draperie que tout à l'heure j'ai vue remuer.

Et il montrait une des portières du salon.

— Adieu ! adieu ! dit Aïxa, il est tard ; partez !... et à demain.

Elle reconduisit Fernand jusqu'à la seconde pièce, rentra dans celle qu'elle venait de quitter, et dit en écoutant encore :

— Cest singulier... J'avais cru entendre marcher tout à l'heure dans la pièce voisine !

Elle y regarda, il n'y avait personne ; elle rentra dans sa chambre en se disant :

— Je m'étais trompée.

Non, elle ne s'était pas trompée.

Pendant que Carmen essayait sa robe de mariée, elle avait entendu un carrosse rouler dans la cour de l'hôtel ; elle connaissait le bruit de cette voiture, et donna ordre à l'une de ses femmes de voir si ce n'était point celle de Fernand d'Albayda.

La femme revint et dit :

—Le seigneur d'Albayda vient d'arriver; je lui ai annoncé que la senora ne serait point visible ce soir.

Carmen eut d'abord un mouvement d'impatience, qu'une autre idée sans doute lui fit bien vite oublier; car elle répondit en souriant :

— C'est à merveille!

— Et le seigneur Fernand est entré chez madame la duchesse de Santarem.

— Dépêchez-vous alors de m'habiller.

Lorsque enfin, et non sans peine, on eut étudié cette robe, qui, par le plus grand des hasards, se trouva aller bien, quoique ce fût la seconde fois seulement qu'on l'essayât, Carmen voulut la garder quelques instants encore, et dit :

— Laissez-moi maintenant.

Son idée était de descendre ainsi habillée dans le salon où étaient son mari et son amie pour leur faire une surprise, ou plutôt pour que Fernand vît le premier, et avant tous les autres, une toilette qui, le lendemain, appartiendrait à tout le monde. Quand ses femmes se furent retirées, elle descendit donc, tout doucement et sans lumière, sur la pointe du pied, se dirigea vers le petit salon, souleva la première portière en tapisserie, et, au moment où elle allait écarter la seconde, elle entendit prononcer son nom.

— Ah! ils s'occupent de moi, se dit-elle avec émotion et reconnaissance. Écoutons.

Elle écouta, en effet, et, au bout de quelques secondes, tout son bonheur était détruit, toute son existence était brisée. Elle avait, il est vrai, la plus noble et la plus généreuse des amies... mais cette amie... Fernand l'adorait... il en était aimé... C'était pour obéir à don Juan d'Aguilar, c'était pour tenir un serment que Fernand l'épousait! et ce dévouement allait peut-être coûter la vie aux deux seuls êtres qu'elle aimât sur la terre!

Plus pâle et plus blanche que sa robe de mariée, la pauvre fille, en habits de fête et couverte de fleurs, écoutait son arrêt et se sentait mourir. Elle voulut leur crier :

Ingrats, je vous pardonne, soyez heureux..... moi, je meurs !

La voix expira sur ses lèvres ; prête à se trouver mal, elle fit un pas en arrière et se retint à la première portière, celle qu'elle avait déjà franchie. Ce fut dans ce moment qu'Aïxa avait cru entendre du bruit. Elle s'était empressée de renvoyer Fernand, et Carmen, la tête perdue, égarée, était remontée chez elle, ne demandant plus au ciel qu'une grâce... celle de mourir.

Le lendemain, l'hôtel de Santarem retentissait d'un mouvement inusité. Les domestiques montaient, descendaient les escaliers, transportaient des couronnes de fleurs. La musique du régiment que commandait Fernand d'Albayda faisait retentir la cour de l'hôtel de ses joyeuses aubades. Les pages de la reine arrivaient, chargés de riches présents que Sa Majesté envoyait à la mariée. Les deux portes de l'hôtel s'ouvraient aux nombreuses voitures des grands d'Espagne et des nobles dames.

On vit d'abord entrer celle de la comtesse. Comme tante de Carmen et de Fernand d'Albayda, elle était invitée de droit. C'était elle qui devait conduire sa nièce à l'autel. Aussi arriva-t-elle la première. Mais, au lieu d'entrer dans la salle de réception, elle monta à la chambre de Carmen, pour surveiller la toilette de la mariée, et aussi pour lui donner sa bénédiction.

Aïxa cependant, debout au milieu de son salon, belle et pâle, le sourire sur les lèvres, la mort dans le cœur, et le front étincelant de diamants, recevait les conviés, et faisait les honneurs avec la grâce et la dignité d'une reine. Deux portes s'ouvrirent presque en même temps. Par l'une entra don Fernand d'Albayda, richement habillé et décoré des insignes de grand d'Espagne. A l'autre porte apparut un jeune prêtre, qui s'avançait calme et résigné. Au milieu de cette foule dorée, il ne voyait qu'une personne... Aïxa ! et il s'effraya de sa pâleur. Quant à Fernand, à la vue de celui qui allait consacrer son union, il avait tressailli ; mais ses

yeux rencontrèrent en ce moment ceux d'Aïxa, et il retrouva tout son courage. On n'attendait plus que la mariée : elle ne paraissait pas ; chacun s'étonnait de ce retard. Enfin la porte s'ouvrit.





V

LE VOEU A LA VIERGE.

Au lieu de la jeune fiancée, au lieu de Carmen, on vit paraître la comtesse d'Altamira dans le plus grand désordre et tout effrayée. Soit que ce trouble fût affecté ou véritable, elle raconta qu'étant montée, en arrivant, chez sa nièce, elle l'avait trouvée en proie à une fièvre ardente, ou plutôt à un délire étrange, à en juger par les phrases entrecoupées et sans suite qu'elle prononçait, et que cet accès était devenu tellement violent que, si on ne parvenait à le calmer, le danger le plus grave était à craindre.

Fernand et Aïxa coururent près de Carmen ; Piquillo les suivit, pendant que tous les conviés se dispersaient fort étonnés d'un tel événement, les dames surtout, qui se disaient : « C'est la première fois que l'excès du bonheur aura produit un pareil effet. »

Le lendemain et les jours suivants, la reine, inquiète de ne voir ni Aïxa ni Piquillo, envoya savoir des nouvelles de leur jeune amie, et, pendant huit jours, on répondit qu'on désespérait de Carmen. Pendant huit jours, ni Aïxa, ni Piquillo, ni Fernand ne quittèrent la pauvre jeune fille. Fernand, à genoux près de son lit, demandait au ciel la guérison de sa fiancée, à laquelle il jurait un amour éternel, et il disait vrai. Il ne croyait pas autant l'aimer. Piquillo priait pour l'amie de son enfance, pour la fille de don Juan d'Aguilar; et Aïxa, pressant dans ses mains la main de Carmen, murmurait tout bas à son oreille : « Je te suivrai, ma sœur, tu ne mourras pas seule ! »

Enfin, le neuvième jour, cette fièvre ardente parut diminuer et céder : la jeunesse de Carmen avait triomphé du mal et de la douleur dont elle se mourait.

La pauvre jeune fille était bien faible, mais elle était calme ; elle rencontra les yeux de Fernand et ceux d'Aïxa qui étaient fixés sur les siens; elle détourna la vue, et, apercevant Piquillo, elle lui tendit les bras comme au seul ami qui lui fût resté fidèle, comme au seul cœur qui ne la trahissait pas ! Tous les trois s'empressaient autour d'elle; mais elle leur fit signe de la main qu'elle ne pouvait encore leur parler, et qu'elle désirait qu'on la laissât seule. Ce fut aussi l'avis du docteur. Pendant deux jours, cette solitude se prolongea ; et, comme le médecin répétait que la malade était sauvée, qu'il n'y avait plus de danger, qu'il répondait de sa guérison, Aïxa et Fernand s'étonnaient qu'elle ne demandât pas à les voir.

Le troisième jour, Carmen fit appeler Piquillo... lui seulement ! et durant plusieurs heures ils causèrent ensemble. Après cet entretien, elle désira que l'on fît venir sa sœur et son fiancé. Quand ils entrèrent, Carmen était tranquille ; son visage rayonnait d'une angélique bonté et d'une céleste résignation. Elle leur tendit la main, et, leur souriant comme autrefois, elle leur fit signe d'approcher. Ils cherchèrent alors des yeux Piquillo, et l'aperçurent dans un coin de l'appartement, à genoux et sanglotant.

— Ce n'est pas bien, Piquillo, lui dit-elle, je t'ai appelé pour me donner du courage, et tu vas me l'ôter ! Viens donc, continua-t-elle, viens près de moi, et vous aussi, mes amis, rapprochez-vous, car je ne suis pas encore bien forte, et ne peux pas parler bien haut.

Elle s'arrêta un instant, comme pour reprendre des forces, mais en réalité pour cacher son émotion.

— Fernand, et vous Aïxa, vous qui m'aimez tant, écoutez-moi. J'ai été bien malade, j'ai cru vous quitter, j'ai cru ne jamais vous revoir ! Au moment où je sentais la vie m'abandonner et mon âme prête à s'envoler vers le ciel, où m'at-

tendait mon père, j'ai pensé à la douleur que j'allais vous causer... et j'ai voulu vivre... pour vous, mes amis, pour que vous puissiez me voir encore ! Et je me suis adressée à la Vierge Marie ! je l'ai priée avec ferveur, et je lui ai dit : « Si tu intercèdes pour moi auprès du Dieu vivant, si tu sauves mes jours, si tu me rends à mes amis, je te jure, Vierge Marie, de te donner en échange cette existence que je te devrai, et de te la consacrer à jamais ! »

— Qu'avez-vous fait ? s'écria Fernand.

— Le vœu de me consacrer aux autels, dit Carmen ; et soudain j'ai senti la mort qui s'éloignait de moi ; la fièvre s'est apaisée, mes yeux se sont ouverts... Je vous ai aperçus, mes amis !... La vie et le bonheur m'étaient rendus... et à l'instant même j'ai cru entendre une voix céleste, qui me disait : « Celle qui t'a exaucée compte sur ta promesse. »

— Et vous la tiendrez ? s'écrièrent Aïxa et Fernand.

— Et depuis quand, mes amis, un serment n'est-il pas sacré ? Si vous en aviez fait un, dit-elle en les regardant avec bonté, vous lui seriez fidèles, j'en suis bien sûre ! Dois-je me croire bien dégagée parce que ma promesse n'a été faite qu'à Dieu ?

— Mais avant cette promesse, dit Aïxa, tu en avais fait une à Fernand... tu devais l'épouser... tu l'aimais !

— Eh ! si je ne l'aimais pas, dit vivement Carmen, aurais-je eu la force... de faire ce que j'ai fait ?

— Que dites-vous ! s'écria Fernand.

— Que je ne veux que votre bonheur.

Puis s'arrêtant, et craignant de se trahir, la douce créature poursuivit avec un douloureux sourire :

— Si j'étais morte, Fernand, vous auriez été trop malheureux, n'est-ce pas ? Vous auriez trop regretté une amie si tendre et si dévouée... et comme cela, du moins, vous la verrez toujours. Elle ne sera pas à vous, mais elle ne sera qu'à Dieu ! De celui-là, je l'espère, vous ne serez point jaloux... cela doit faire tant de mal d'être jaloux !

— Croyez-vous donc, lui dit Fernand avec chaleur, que

ce ne soit pas un tourment aussi grand d'être témoin d'un pareil sacrifice ? Non, Carmen, ce n'est pas possible, vous ne renoncerez pas à moi ! vous ne m'abandonnerez pas !

— Moi, vous abandonner ! jamais, jamais ! dit-elle vivement ; je prierai Dieu pour vous... je n'aurai que cela à faire. Je prierai Dieu pour qu'il vous envoie quelqu'un, non pas qui vous aime plus que moi, son pouvoir même n'irait pas jusque-là... mais quelqu'un du moins à qui il soit permis de vous rendre heureux... c'est mon seul vœu, et le ciel permettra qu'il soit exaucé.

— Et moi, dit Fernand, je ne consentirai jamais à une telle résolution.

— Ni moi non plus ! s'écria Aïxa.

— Piquillo, Piquillo ! murmura Carmen, viens à mon secours ; les voilà deux contre moi. C'est à toi de défendre une pauvre malade qui use sa force à les aimer et qui n'en a plus pour les combattre.

— Oui, dit Piquillo en étendant la main, je vous jure que j'ai tout employé pour la faire renoncer à son dessein ; elle m'a répondu constamment : « Je le veux, je le veux, je l'ai juré... je n'existe qu'à cette condition, et si on m'empêche de la remplir, j'aurai trompé Dieu lui-même, je lui aurai dérobé cette vie que je lui dois, et je la lui rendrai... je me tuerai... »

— As-tu dit cela ? s'écria Aïxa épouvantée.

— Je l'ai dit et je le ferais, répondit froidement Carmen. Oui, mes amis, et ne me regardez pas ainsi d'un air étonné ; j'ai toute ma raison. Laissez-moi donc exécuter un dessein que rien désormais ne pourra changer. Je n'appartiens plus qu'à Dieu. Je ferai comme toi, Piquillo, lui dit-elle en lui tendant la main, je prononcerai des vœux éternels, et nous serons frère et sœur dans le ciel, comme nous l'étions sur la terre. Il y a, continua-t-elle, dans cette ville où j'ai été élevée, où j'ai passé des jours si doux près de vous et de mon père, il y a à Pampelune un couvent, celui des Annonciades, où nous allions souvent, tu le sais, Aïxa ? Tu te rappelles la

vieille abbesse, qui était si bonne pour nous? Eh bien! je lui avais écrit, avant d'être malade et quand j'étais heureuse, je lui avais écrit pour lui apprendre mon mariage. Les nonnes du couvent m'ont répondu que la pauvre abbesse ne pourrait le bénir, qu'elle était morte.

— Morte! dit Aïxa.

— Oui! Et toi, ma sœur, qui as du crédit près de la reine, toi aussi, Piquillo, vous lui demanderez pour moi cette place. La reine est bonne, elle me l'accordera. Je serai abbesse. J'étais votre fiancée, Fernand, je serai celle du Seigneur. Allons, mes amis, continua-t-elle en les voyant fondre en larmes, ne pleurez pas ainsi. Je serai près de mon père; c'est là qu'il repose et m'attend. Soyez tranquille, Fernand, je lui dirai que, fidèle à l'honneur, vous avez tenu tous vos serments... ou que du moins c'est moi qui n'ai pas permis... moi et le ciel, auquel nous devons tous obéir et nous soumettre. N'est-il pas vrai, Piquillo?

Quoique, à cette époque, des vocations aussi subites et de pareilles résolutions fussent très ordinaires, même chez les personnes du plus haut rang (témoin le roi d'Espagne Charles-Quint), Aïxa et Fernand espéraient toujours que Carmen ne regarderait pas comme irrévocable un vœu prononcé dans le délire de la fièvre; ne se doutant point du dévouement sublime de leur amie, ignorant qu'elle, à son tour, s'immolait pour eux, ils se flattaient encore de la faire renoncer à sa résolution.

Vain espoir!... Carmen resta inébranlable dans son dessein.





VI

LA REINE.

Au milieu des intrigues, des complots et des ambitions qui agitaient la cour d'Espagne, au milieu des événements qui se succédaient avec tant de rapidité et auxquels les courtisans accordaient à peine un instant d'attention, entraînés eux-mêmes par le flot de leurs intérêts ou de leurs passions, il y avait cependant un fait qui préoccupait tous les esprits.

Ce n'était point le danger qui menaçait la monarchie espagnole ; ce n'était point les formidables préparatifs du roi de France : chacun partageait, à cet égard, l'heureuse ignorance du ministre, et celui-ci même, comme on l'a vu, ne s'était inquiété que tout récemment, et par hasard. Ce qui effrayait tout le monde, et ce que personne ne pouvait s'expliquer, c'était l'état de la reine.

Depuis deux mois, elle dépérissait chaque jour, et n'était plus que l'ombre d'elle-même. Les médecins les plus habiles ne concevaient rien à un mal aussi extraordinaire, qui déjouait leur expérience et toutes leurs recherches. La reine se mourait, mais sans souffrance; c'était une agonie sans maladie, un flambeau qui s'éteint.

Quand ses meilleurs amis, quand Aïxa l'interrogeaient sur ce qu'elle éprouvait :

— Je n'ai rien, leur disait-elle; jamais je n'ai été mieux... ni plus heureuse... je vous aime !... mais je me meurs !... je tiens à la vie... et je sens qu'elle m'échappe ! hâtons-nous ! hâtons-nous !... dites-moi ce que je puis faire pour vous rendre riches, puissants ou heureux... car bientôt

je ne pourrai rien pour vous, bientôt je ne serai plus !

Déjà, malgré les larmes d'Aïxa, elle avait cédé aux prières de Carmen. Celle-ci avait, à la recommandation de la reine, obtenu la place d'abbesse des Annonciades au couvent de Pampelune ; mais, avant de recevoir le titre et les insignes de sa nouvelle dignité, il fallait que la jeune abbesse eût prononcé ses vœux, et pour cela un an de noviciat était nécessaire.

Carmen, qui avait hâte de le commencer, ou plutôt de quitter Madrid, Carmen aurait déjà voulu partir pour la Navarre ; mais elle était retenue par la maladie de sa protectrice ; elle ne pouvait abandonner la reine dans l'état inquiétant où elle était.

Plus de deux mois s'étaient écoulés depuis l'entrevue de la comtesse d'Altamira et de Piquillo.

— Allons, se disait celui-ci, la comtesse m'avait dit vrai. Ce n'est pas la volonté, mais l'occasion qui lui a manqué. Le crime n'était pas consommé, et je suis arrivé à temps pour sauver ma sœur.

En effet, Aïxa toujours triste et pensive, Aïxa, malheureuse du prochain départ de Carmen et de la situation de la reine, était cependant telle à présent qu'elle était autrefois, belle, séduisante et adorée.

L'amour du roi pour elle redoublait chaque jour. Cet amour, d'abord si pur et si modeste, devenait, comme il avait été facile de le prévoir, plus vif, plus ardent et plus impatient ; peut-être même déjà le roi ne fût-il pas resté dans les limites que d'abord il avait semblé se prescrire ; mais, il faut lui rendre justice, la maladie de la reine l'avait rappelé à d'autres idées. Il avait senti renaître pour Marguerite son ancienne affection. Il allait la voir maintenant, pour elle, et non plus seulement pour Aïxa ; il évitait les regards de celle-ci ; son amour était le même, mais le respect et les convenances l'avaient rendu plus silencieux encore qu'auparavant.

Cependant le mal empirait ; la reine ne sortait presque plus de ses appartements. Aïxa, Carmen et Juanita étaient ses compagnes assidues, et Piquillo, surtout, qu'on retrou-

vait partout où il y avait des douleurs à partager, Piquillo ne quittait point sa royale pénitente.

Dès longtemps il connaissait la souffrance, il vivait avec elle; courageux à la supporter pour lui-même, habile à la calmer chez les autres, il avait le regard de bonté qui l'apaise, et les expressions qui la consolent.

La reine, habituée à la sécheresse et à la sévérité des prêtres qui avaient précédé Piquillo, avait été surprise et ravie de trouver un ami où jusque-là elle n'avait rencontré qu'un juge intolérant. Ceux-là ne l'entretenaient que des dogmes et des superstitieuses pratiques de notre religion; Alliaga ne lui en montrait que la morale et les célestes vérités. Les autres l'effrayaient, lui la rassurait; les premiers parlaient de l'enfer, Alliaga parlait du ciel. Avec les uns elle entendait gronder la foudre; avec lui elle ne voyait que le Dieu de miséricorde qui lui ouvrait les bras!

Aussi, quand la reine n'était point avec ses jeunes amies, elle passait presque toutes ses journées avec Piquillo dans son oratoire.

Piquillo avait toute sa confiance, et cependant il y avait un secret qu'elle n'avait encore osé révéler ni à l'ami, ni au ministre du ciel. Ce secret était le seul qui pesât sur son cœur, le seul crime qu'elle se reprochât, bien qu'il fût involontaire. Et plus elle sentait la vie prête à l'abandonner, plus elle comprenait que ce crime il fallait l'avouer, et elle n'en avait pas le courage.

— Oui, disait-elle à Piquillo, qui devinait que quelque douloureuse pensée la préoccupait, oui, c'est vrai, j'ai un pardon à demander au ciel... une faute à vous confier, mon père; mais pas aujourd'hui... demain... demain... Donnez-moi encore un jour!

Les jours s'écoulaient, et bientôt allait arriver celui qui devait être le dernier!





VII

L'ORATOIRE.

A mesure que la reine approchait du terme fatal, les bruits les plus étranges, les plus sinistres et les plus contradictoires circulaient à la ville, à la cour, et même dans toute l'Espagne.

L'archevêque de Valence Ribeira, l'inquisiteur Sandoval et tous les membres ou affiliés du saint-office répandaient partout que la vengeance céleste s'était étendue sur la reine; qu'une maladie si prompte, que personne ne pouvait expliquer ni comprendre, indiquait évidemment le doigt de Dieu : Dieu avait voulu punir Marguerite de la protection que, pendant sa vie, elle avait accordée aux hérétiques, aux Maures d'Espagne.

D'un autre côté, un bruit non moins odieux se répandait, surtout parmi le peuple : chacun assurait que c'était le duc de Lerma lui-même, le premier ministre, qui, de sa propre main, avait empoisonné la reine; qu'elle seule s'opposait à son projet favori, l'expulsion des Maures, et qu'il aurait toute liberté d'agir, une fois qu'elle ne serait plus ! On racontait à ce sujet des circonstances, des détails extraordinaires et positifs.

Ce bruit avait été semé avec tant d'art et d'ensemble, qu'à coup sûr ce n'était pas là une calomnie éclose par hasard, mais une accusation méditée, combinée, et mise en circulation par des gens habiles et qui s'y connaissaient.

Les bons pères de la Société de Jésus n'étaient pas étran-

gers à ces sourdes menées. Ils avaient répandu ce bruit dans les basses classes, où il avait été accueilli avec empressement et enthousiasme, vu l'intérêt qu'inspirait la reine, et surtout la haine que l'on portait au ministre.

La comtesse d'Altamira, tout en traitant ces nouvelles d'absurdes et d'infâmes, avait contribué à les propager dans les salons et les premières maisons de Madrid, où on ne les connaissait pas encore.

Ces calomnies avaient déjà pris tant de consistance, que le duc de Lerma, en se rendant au conseil, avait été insulté; de la boue et des pierres avaient été lancées contre sa voiture; quoique complétement innocent du crime dont on l'accusait, le ministre en était profondément affligé; mais les embarras dont il était accablé en ce moment, les dangers qui le menaçaient à l'extérieur du royaume et dans l'intérieur même de sa famille, tout l'empêchait de remonter à la source de ces bruits, pour en découvrir et en punir les auteurs.

En attendant, ces calomnies circulaient avec d'autant plus de rapidité, que lui et les siens avaient contribué à les rendre vraisemblables. C'était, en effet, au moment même où la reine commençait à ressentir les atteintes du mal qui la conduisait au tombeau, que Sandoval, revenant à ses anciens projets, avait envoyé à Valence des troupes contre les Maures.

Tout se disposait pour un coup d'État. Le vieux Delascar d'Albérique avait trop d'amis dans sa province pour n'être pas promptement averti de tout ce qui se passait; aussi, sans les deviner encore, il pressentait les mauvaises intentions de l'inquisiteur et du ministre.

C'est dans ce moment-là qu'il avait écrit à son fils Yézid de revenir près de lui; tous les deux avaient acquis la preuve qu'on pouvait agir à l'improviste, surprendre la signature du roi et publier l'ordonnance d'exil, sans que personne eût pu s'en douter. Il fallait déjouer promptement le danger, prévenir Piquillo pour qu'il prévînt la reine, et cela sans éveiller les soupçons de Sandoval ou du ministre.

Yézid partit de nuit. Il devait à peine rester à Madrid, ne voir que le seul Piquillo et la reine, et revenir sur-le-champ, pour que leurs ennemis ne fussent pas même instruits de son voyage, et qu'il leur fût impossible de deviner la main qui venait encore une fois de renverser leurs projets.

Yézid arriva de bon matin à Madrid. Admis précédemment, pendant plus d'un mois, au palais et dans les appartements particuliers de la reine, il savait, comme Aïxa, les moyens d'y arriver : c'était par l'escalier secret qui conduisait chez Juanita. Celle-ci fut stupéfaite en le voyant entrer, le matin, dans l'oratoire de la reine, où elle mettait tout en ordre.

— Vous, seigneur Yézid ! Vous à Madrid !

— Silence ! Juanita ! il faut que tout le monde l'ignore, excepté Piquillo et toi.

— Quand êtes-vous arrivé ?

— A l'instant même, à cheval, avec Pedralvi, que tu trouveras chez Aïxa ma sœur, à l'hôtel de Santarem.

— Pedralvi est ici ! s'écria-t-elle avec joie. Et pour longtemps ?

— Le temps de t'embrasser... Va vite.

Juanita y courait. Il l'arrêta en lui disant :

— Mais auparavant, il faut que tu me fasses parler à Piquillo.

— Ce n'est pas difficile, dit-elle en lui montrant une porte à droite qui donnait dans l'oratoire, c'est là qu'il demeure à présent.

— En vérité !

— Oui, la reine, qui est bien malade, l'a voulu ainsi.

— Bien malade ! dit Yézid en pâlissant.

— De ce côté, continua Juanita en montrant la porte à gauche, sont les appartements de la reine ; ici, son oratoire... et, désignant du doigt un grand meuble en bois d'ébène qui occupait tout le fond de la pièce et qui s'ouvrait par une petite grille en bronze doré, recouverte en dedans d'un rideau violet, — ceci est le confessionnal de Sa Majesté, et

Piquillo, dont elle ne peut plus se passer, demeure de ce côté, pour être toujours prêt à accourir au premier appel de la reine.

— Bien... Je vais chez Piquillo.

Mais la porte qui conduisait chez ce dernier était fermée à clé en dedans.

— Il prie peut-être, dit Juanita.

Elle frappa légèrement, on ne répondit pas. Elle frappa plus fort, même silence.

— Il sera sorti, dit Juanita. Quelquefois le matin il se promène seul dans le parc... Nous l'y trouverons; venez.

— Tu oublies, répondit Yézid, que je ne dois pas être vu. Je viens pour parler à Piquillo et à la reine, mais il est nécessaire qu'on l'ignore.

— Eh bien! restez ici, dans quelques minutes, un quart d'heure au plus, Piquillo sera revenu de sa promenade au parc. Pour en être plus sûre, je cours le chercher et le prévenir... moi, je n'ai pas peur d'être vue!

— Bien! va vite, je t'attendrai ici.

Juanita allait sortir par la porte qui donnait sur les appartements de la reine, quand on entendit très-distinctement la voix de la comtesse d'Altamira. Elle se dirigeait vers l'oratoire.

— Tout est perdu, dit Yézid... elle va me voir... à une pareille heure... ici, dans l'oratoire de la reine!

Quel parti prendre cependant? Il n'y avait que deux issues : l'une, la chambre de Piquillo; elle était fermée... et l'autre porte en face était justement celle par laquelle arrivait la comtesse.

— Il n'y a qu'un moyen, dit vivement Juanita en ouvrant la petite grille en bronze doré; là, dans le confessionnal.

— Si on me voit?

— On ne vous verra pas, en tirant ainsi le rideau de taffetas violet; entrez donc vite! on approche!

— Mais, dit Yézid en reculant un pas, c'est là la place d'un prêtre chrétien!

— Qu'importe... pour un instant!

Yézid hésitait encore; il lui semblait que lui, Maure, commettait, dans sa religion, un sacrilége en s'asseyant à cet endroit que les chrétiens appellent le tribunal de la pénitence. En ce moment, la comtesse ouvrait la porte de l'oratoire. Juanita poussa Yézid dans le confessionnal, et referma vivement la grille sur lui... Quelque promptitude qu'elle y eût mise, la comtesse avait vu, en entrant, non pas Yézid, mais la grille qui se refermait.

La comtesse avait rencontré Marguerite qui se rendait ou plutôt qui se traînait, tant elle était faible, vers son oratoire. La reine préférait être seule; mais la comtesse avait mis tant d'instances à offrir son bras à Sa Majesté, que celle-ci, qui ne savait ni refuser ni mécontenter personne, avait accepté malgré elle. Elle arrivait donc appuyée sur le bras de la comtesse, au moment où celle-ci s'écria en regardant Juanita et en désignant du doigt le confessionnal :

— Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Qui est là?

Juanita prise ainsi à l'improviste n'hésita pas un instant. Avec cette présence d'esprit et de sang-froid admirables que les femmes seules possèdent, elle répondit :

— Le frère Luis Alliaga, qui venait d'entrer et qui s'est mis en prière.

— Silence! reprit la reine; ne le troublons pas. Je l'avais aperçu en effet, de mes fenêtres, se promenant tout au bout du parc, et j'avais envoyé un de mes pages le prévenir que je l'attendais ici.

— Cela se trouve bien, dit Juanita en elle-même, cela me dispensera d'y aller, et je verrai plus vite Pedralvi.

La reine, sans proférer un mot, fit signe à Juanita et à la comtesse de la laisser. Toutes les deux sortirent en silence par les appartements de la reine.

Marguerite était seule; mais Yézid l'ignorait, et n'osait ni parler ni faire un geste, croyant que la comtesse était restée dans l'oratoire et priait à côté de la reine. Un autre danger aussi l'effrayait. Il venait d'apprendre que la reine avait fait

prévenir Piquillo ; celui-ci allait donc arriver, et à sa vue qu'allait devenir le mensonge de Juanita ? Qu'allait dire la comtesse, en voyant entrer, par cette porte, à droite, ce frère Luis Alliaga qu'on lui avait dit être déjà installé dans le confessionnal ?

En proie à ces angoisses, il ne savait quel parti prendre, craignant également de parler et de se taire, de rester caché ou de se montrer. Tout à coup à sa droite, et près de la petite grille intérieure, il entendit quelqu'un tomber à genoux et lui dire à voix basse :

— Mon père !

Cette voix c'était celle de la reine, mais si faible, si étoeffée, qu'à peine on pouvait l'entendre, ce qui confirma Yézid dans l'idée que la reine n'était pas seule dans son oratoire et que la comtesse y était restée.

Pâle et interdit, il garda le silence, prêt à s'évanouir aux accents de cette voix si chère qui le faisait frissonner de terreur et d'amour.

— Mon père, disait-elle, je voulais... je ne puis tarder davantage à vous dire le secret qui m'accable... demain il n'en serait plus temps... je n'en aurais pas la force. Je suis bien coupable !... j'aime !... oui, j'aime, en secret, en silence... et depuis bien longtemps. Mais cet amour involontaire, je l'ai combattu, j'ai résisté... personne ne l'a su, pas même lui !... et je me disais : « Dieu me le pardonnera peut-être ! » Mais ce qu'il ne me pardonnera pas, murmura-t-elle en baissant la tête, et voilà ce qui me fait trembler, c'est que celui que j'aimais... que j'aime toujours... est un Maure ! un ennemi de notre foi...

En ce moment le bruit d'une porte qui s'ouvrait à droite interrompit la reine.

Elle leva la tête et poussa un cri d'effroi... Celui qu'elle voyait entrer, c'était Piquillo !

Elle se leva hors d'elle-même, comme égarée, comme maudite, et, saisie d'une horrible crainte qui lui rendit un instant toute sa force, elle courut se jeter dans les bras de Piquillo.

— Qu'avez-vous, madame, qu'avez-vous? de grâce! dit celui-ci, effrayé de sa terreur et de la crise convulsive à laquelle il la voyait en proie.

— Vous, Alliaga! répétait-elle avec égarement, vous! Mais alors, se disait-elle en elle-même en portant la main à son front, et en regardant du côté du confessionnal, qui donc... là... tout à l'heure... a entendu?...

Alors, et à travers les barreaux de la grille de bronze doré, une main tremblante jeta une fleur de grenade desséchée qui tomba aux pieds de la reine.

Une lueur d'espoir se glissa dans son âme; mais ne pouvant, n'osant croire à l'idée qui s'offrait à elle, elle s'écria :

— Non! non! c'est impossible!

Pendant la minute, la seconde qu'avait duré cette scène, Piquillo, occupé à soutenir Marguerite, n'avait rien vu. Il la déposa sur un fauteuil et s'élança vers la porte à gauche pour appeler, au secours de la reine, Juanita et ses femmes.

A peine avait-il disparu, que Marguerite, décidée à connaître son sort, dût-elle mourir de honte de son secret trahi, Marguerite courut à la porte du confessionnal, et malgré elle poussa un cri de joie.

C'était Yézid! Yézid, qui tomba à genoux en s'écriant, comme autrefois Marguerite dans le souterrain du Val-Paraiso :

— Dieu seul! Dieu et moi! ce sera le secret de ma vie!

— Ce sera celui de la tombe! dit Marguerite.

On entendait revenir Alliaga et les femmes de la reine; elle montra vivement à Yézid la chambre de Piquillo :

— Là... là... lui dit-elle.

Yézid s'élança et referma sur lui la porte.

En ce moment entraient Alliaga et les femmes qui l'accompagnaient. Trop faible pour résister à tant d'émotions, Marguerite tomba évanouie dans leurs bras.

Elle ne se releva plus!

Le soir même, les cloches funéraires retentissaient dans toutes les paroisses de Madrid. Tout un peuple, prosterné sur la pierre des églises, priait pour sa souveraine.

Étendue sur son lit de mort, la reine d'Espagne avait fait signe de la main d'éloigner toute cette foule de dames et de seigneurs qui se pressaient autour d'elle pour la voir mourir... ils s'étaient tous retirés au fond du vaste appartement... et, serrés sur un triple rang, ils la contemplaient de loin, mais ne pouvaient l'entendre.

Penché vers elle, un jeune prêtre dont la figure était inondée de pleurs pouvait à peine parler, tant la douleur le suffoquait ; mais de la main il montrait le ciel.

— Vous croyez donc que Dieu me pardonnera ? disait-elle à celui qui venait de l'écouter. Et le prêtre lui répondit :

— Maures et chrétiens sont tous enfants du même Dieu, et Dieu n'a maudit aucun de ses enfants. Celui-là était digne de vous, car il vous révérait, il vous adorait comme on révère la vertu, comme on adore les anges ! Votre amour, à tous deux, n'a pas été un crime, mais une longue souffrance, une lutte, un combat où vous n'avez point succombé. Dieu pardonne à ceux qui souffrent ! s'écria-t-il avec un accent de conviction et d'espérance ; Dieu récompense ceux qui combattent et qui sont vainqueurs !

La reine le remercia du regard, et, lui montrant la turquoise qu'elle portait au doigt, elle lui dit à voix basse :

— Je ne peux pas la garder... prenez-la, et rendez-la... à lui !

Elle fit signe à ses femmes d'approcher. Aïxa, Juanita et Carmen se jetèrent à genoux près de son lit. Ranimant ses forces éteintes, pour protéger encore ses amis, elle murmura à l'oreille d'Aïxa :

— Prends garde... pour toi et les tiens. Moi morte, vous n'aurez plus personne pour vous défendre, et la persécution, l'exil, vous menacent, je le sais.

Alors, élevant la voix, elle demanda qu'on avertît le roi : elle voulait le voir, lui parler. On s'empressa d'exécuter ses ordres, et elle continua :

— Je veux à mon lit de mort, et c'est tout ce que je peux maintenant pour vous, mes amis, je veux lui faire jurer, de-

vant Dieu et devant vous, que jamais il ne consentira... que jamais il ne signera l'arrêt de bannissement.

C'était trop d'efforts pour elle, la voix expira sur ses lèvres, une sueur froide couvrit son front, et, pendant qu'Aïxa s'efforçait de rappeler un reste de vie prête à s'éteindre, toutes les portes du palais s'ouvrirent.

Le grand inquisiteur Sandoval en habits pontificaux, les principaux membres du saint-office et du clergé de Madrid apportaient en grande pompe le Saint-Sacrement : le roi, le jeune prince des Asturies et sa jeune sœur, Anne d'Autriche, marchaient derrière le clergé.

Le cortége s'étendait jusque sur l'escalier et dans les cours du palais. De longues files de moines portant des flambleaux psalmodiaient les prières des agonisants.

Aïxa et ses compagnes se retirèrent à l'écart; mais Piquillo se tint debout, à son poste, près du chevet de Marguerite.

La cérémonie funèbre commença.

Le grand inquisiteur s'approcha de la reine, qui n'avait pas repris connaissance. Il récita les prières accoutumées, et répandit sur son front l'huile sainte. En ce moment Marguerite ouvrit un instant les yeux, et, n'apercevant autour d'elle que des figures froides et glacées, elle se détournait avec terreur; mais son regard rencontra celui de Piquillo, et, remerciant l'ami qui saluait son départ, son âme consolée quitta la terre et s'éleva vers le ciel.

Un grand cri retentit dans le palais, et se prolongea au dehors. Les prêtres s'inclinèrent, la foule tomba à genoux, et Alliaga, étendant sa main vers la reine, s'écria d'une voix forte :

— Ange descendu des cieux, remontez vers votre patrie !





VIII

LA RÉVÉLATION.

La nouvelle de la mort de la reine se répandit bientôt dans toute l'Espagne. Aïxa et Piquillo l'apprirent à leur père, car Yézid, livré au désespoir, n'était plus capable de rien, pas même d'être consolé.

Delascar d'Albérique et les siens se regardaient tristement et ne prévoyaient que trop les malheurs qui allaient fondre sur eux. La perte de Marguerite était celle de toutes leurs espérances; qui oserait maintenant les protéger? Ils étaient livrés à leurs ennemis, et les cloches funéraires qu'ils entendaient retentir sonnaient à la fois la mort de la reine et leur destruction totale.

Quelque temps cependant s'écoula sans qu'aucun danger apparût, et sans que leur tranquillité fût troublée.

Nous en connaissons la raison.

Le duc de Lerma, tremblant pour l'Espagne et surtout pour son pouvoir, ses titres, ses richesses et sa place de ministre, n'était occupé qu'à conjurer l'orage. Hélas! tout ce que lui avait annoncé Piquillo n'était que trop vrai, trop réel. Le mal était encore plus grand qu'on ne l'avait cru. Le ministre voyait avancer le péril sans pouvoir le conjurer, et son unique souci maintenant était de le cacher au roi. Toutes ses précautions tendaient à empêcher la vérité d'arriver au monarque. On serait toujours assez à temps de l'en instruire, quand il n'y aurait plus de remède.

Jusque-là, le duc poursuivait, avec plus de chaleur que

jamais, ses projets près de la cour de Rome. Le roi avait demandé lui-même, pour son ministre, le chapeau de cardinal. Le pape l'avait promis; mais retardée par quelque intrigue que le duc ne pouvait s'expliquer, la nomination n'arrivait pas, et il tremblait qu'elle n'arrivât trop tard; car, d'un jour à l'autre, on redoutait l'explosion des nouvelles ou plutôt des désastres dont on était menacé.

Le roi de France allait partir pour se mettre à la tête de son armée. Ce départ était prévu et certain; lui-même l'avait annoncé en plein parlement; il avait déclaré vouloir laisser, en son absence, la régence du royaume à Marie de Médicis, sa femme. Nouvelle preuve qu'il regardait comme longue et importante l'expédition qu'il méditait; et cette expédition n'était plus retardée maintenant que par le couronnement de la reine, comme régente, couronnement dont Henri avait ordonné les préparatifs et auquel il désirait assister.

Tout le monde à présent connaissait en Europe les projets de Henri, tout le monde... excepté le roi d'Espagne! Mais il était facile de lui cacher les événements, dans ce moment surtout, où deux ou trois préoccupations l'absorbaient à la fois, lui qui n'avait pas l'habitude d'en avoir une seule.

Il avait d'abord été tout entier à sa douleur; il aimait la reine, et sa perte l'avait profondément affligé. Mais, depuis cette mort, une autre idée encore l'inquiétait et l'effrayait.

La comtesse d'Altamira, sous prétexte de faire à son souverain son compliment de condoléance et de prendre part à sa royale douleur, la comtesse avait eu plusieurs fois l'occasion de parler au roi, et, avec ce laisser-aller, ce négligé de conversation qu'elle possédait mieux que personne, elle avait, en multipliant les réticences et les parenthèses, instruit complétement le roi des bruits d'empoisonnement qui couraient au sujet de la reine.

Quant à l'auteur d'un tel crime, quant à celui que désignait la vindicte publique, elle s'était bien gardée de lui en dire un mot. Une telle accusation eût été suspecte dans sa bouche. Le peu qu'elle avait appris au roi suffisait déjà pour le

préoccuper au delà de toute expression, et, selon son habitude de tout dire au duc de Lerma, il lui parla de ces bruits.

Le duc parut d'abord surpris et contrarié que le roi en fût instruit; puis, voyant qu'il ne savait rien ou presque rien, et qu'il ignorait même les accusations portées contre lui, il haussa les épaules, et répondit que Sa Majesté était bien bonne de s'occuper d'absurdités et de calomnies pareilles. Le roi, qui ne demandait qu'à être rassuré et qui redoutait même l'apparence d'une inquiétude, se contenta de cette réponse, et rentra dans son calme habituel.

Sa première douleur était passée, et son amour pour Aïxa avait repris toute sa force; il n'avait plus maintenant qu'une seule pensée et un seul but, se faire aimer d'Aïxa. Tout ce qui pouvait le distraire de cette idée lui paraissait odieux et intolérable. On pouvait donc, ainsi que nous l'avons dit, détourner aisément son attention des affaires d'État, et le duc de Lerma croyait, plus que jamais, pouvoir compter sur l'apathie de son souverain; mais la tranquillité royale fut soudainement troublée par un petit billet que le monarque trouva sur son bureau.

Ce billet était ainsi conçu :

« Si le roi veut avoir des détails certains sur l'empoison-
« nement de la reine et sur le véritable auteur de ce crime,
« s'il tient à connaître les dangers qui menacent, lui, sa gloire
« et son royaume, qu'il veuille bien garder, avec tous, le si-
« lence sur cet avis, et donner ordre au premier gentil-
« homme de la chambre d'introduire, ce soir, dans le cabinet
« de Sa Majesté, l'inconnu qui se présentera, sur les neuf
« heures, à la porte du palais, en prononçant ces mots : *Phi-*
« *lippe et Espagne.* »

En lisant ce billet, le roi pâlit et demeura longtemps pensif. Sa vie était si régulièrement tranquille et monotone, que tout ce qui avait l'air d'un événement dérangeait son existence. Malgré la défense qu'on lui faisait de ne parler à personne de cet avis, il se demandait s'il fallait, ou non, en faire part au duc de Lerma; c'était là ce qui l'occupait d'abord et

avant tout. Ensuite il hésitait et ne savait s'il devait refuser ou recevoir la dénonciation d'un inconnu.

Le roi, en proie à ces diverses idées, se promenait dans le parc; il aurait eu grand besoin de conseils, mais comment en demander dans une affaire où le secret lui était recommandé?

Au détour d'un massif, il rencontra Aïxa. Elle se promenait, rêveuse et les larmes aux yeux, dans cette allée qu'elle avait si souvent parcourue avec Marguerite. A sa vue, toutes les hésitations du roi avaient cessé, il venait de prendre un parti...

— Vous ici, duchesse de Santarem! s'écria-t-il, c'est le ciel qui vous envoie, car je suis bien malheureux!

Aïxa, qui allait s'éloigner, se rapprocha de lui.

— Je comprends mieux que personne, dit-elle, les regrets et l'affliction de Votre Majesté.

— Oui, duchesse, Marguerite avait pour vous, je le sais, une tendre amitié... Mais moi aussi, je l'espère, vous me regardez comme un ami?

— Toujours, sire!

— Eh bien! un ami peut demander des conseils à un ami.

— C'est trop d'honneur pour moi, sire!

— Dans cette occasion surtout, où il s'agit de la reine! Tenez, ceci est un grand secret, au moins... Je ne le confie qu'à vous seule... Lisez.

Aïxa, dès les premiers mots, poussa un cri d'horreur, et, après avoir achevé la lettre:

— Eh bien? dit-elle au roi avec émotion.

— Eh bien! je pense comme vous; c'est horrible! c'est infâme! Faut-il recevoir cet homme?

— S'il le faut! s'écria-t-elle vivement; dans une pareille affaire, rien n'est à négliger! Il faut le voir aujourd'hui même!

— Ah! c'est votre avis... c'était aussi le mien!

— Il n'y a pas à hésiter.

— Je n'hésitais pas; mais je me disais: S'il me trompe!

— Vous le verrez bien en l'interrogeant; vous démêlerez

le mensonge dans ses traits, dans son regard, dans ses paroles; vous examinerez d'ailleurs les preuves qu'il vous donnera.

— C'est juste.

— Et s'il disait la vérité, n'est-ce pas à vous de venger la reine, de poursuivre le coupable, de le faire punir?

— C'est mon devoir! s'écria le roi avec chaleur; c'est moi que cela regarde... Et dites-moi, duchesse, ajouta-t-il en baissant un peu la voix, si j'en parlais au duc de Lerma?

— Celui qui vous demande audience réclame le secret.

— C'est vrai.

— Et si c'était quelqu'un qui fût mal avec le duc de Lerma...

— C'est possible... il y a beaucoup de gens...

— Si ce qu'il avait à vous dire devait accuser la négligence ou l'imprévoyance de votre ministre...

— Je n'y avais pas pensé.

— Vous auriez donc puni cet homme du service qu'il veut vous rendre; vous lui feriez un ennemi dangereux et puissant!

— C'est juste, c'est juste! Je recevrai cet inconnu, je le verrai, je l'interrogerai, je vous le promets. Merci, merci, duchesse.

Dès le soir même, le roi donna ses ordres au premier gentilhomme de la chambre, qui se trouvait être le duc d'Uzède. Il ne parla de rien à son ministre, et fier d'avoir un secret presque à lui seul, il attendit avec impatience l'heure fixée par l'inconnu.

Celui-ci fut exact. A neuf heures précises, le duc d'Uzède introduisait dans le cabinet un homme enveloppé d'un manteau. Le roi fit signe au duc d'Uzède de sortir.

— Parlez, monsieur, dit-il dès qu'ils furent seuls.

L'inconnu ouvrit son manteau.

— Le père Jérôme! s'écria le roi étonné.

— Lui-même, sire, qui s'expose aux plus grands dangers peut-être, pour faire arriver la vérité jusqu'à Votre Majesté.

— Protégé par moi, qu'avez-vous à craindre?

— Des ennemis nombreux, puissants, redoutables, qui ne me pardonneront pas de les avoir dénoncés à votre justice et à celle du pays.

— Vous pensez donc, dit le roi avec émotion, vous croyez donc que la reine a été empoisonnée?

— J'en suis certain..... Je le jure devant Dieu.

Le roi pâlit, car un pareil serment était pour lui la plus forte des preuves.

— Je dirai le nom du poison... poison qui ne laisse pas de traces, il est vrai,mais dont les symptômes sont connus de tous ceux qui s'occupent de sciences..... Ces symptômes sont ceux qu'a éprouvés la reine...

— Et qui avait intérêt à commettre un pareil crime? dit le roi.

Le révérend père garda le silence.

— La reine était aimée de tous.

— Il y avait des gens qui pouvaient la craindre.

— Qui donc?

— La rumeur publique accuse un homme bien haut placé dans la confiance de Votre Majesté.

— De qui voulez-vous parler? dit le roi en tremblant.

— Il est impossible que Votre Majesté ne l'ait pas déjà entendu nommer; il n'y a dans toute l'Espagne en ce moment qu'un cri de vengeance et de réprobation contre lui.

— Je ne sais rien, dit le roi avec autant de bonhomie que d'inquiétude.

— C'est bien étonnant, sire; il faut alors que quelqu'un ait ici intérêt à empêcher ces bruits d'arriver jusqu'à Votre Majesté.

— Enfin, mon père, dit le roi, dont l'émotion redoublait, son nom?

— Je ne sais cependant si je dois le dire et si l'on pourra me croire, car je vois que son influence est si grande et si terrible!

— Son nom? répéta le roi en se levant avec un frémissement nerveux.

— Eh bien! sire, c'est le duc de Lerma!

— Le duc! s'écria le roi en retombant dans son fauteuil, comme suffoqué de surprise et de terreur.

— C'est lui, sire, que tout le monde accuse; il vous est facile de le savoir; mais moi seul je puis vous donner des détails et des preuves.

— Parlez! parlez! dit le roi avec émotion et en respirant des sels.

— Il y a trois mois, sire, c'est le jour, le premier jour où, après la perte de son aumônier, Sa Majesté la reine est venue entendre la messe dans votre chapelle. En revenant dans ses appartements par le parc, elle était accompagnée de madame la comtesse de Gambia, de la marquise d'Escalonne, des duchesses de Zuniga et d'Ossuna, et de plusieurs autres; je pourrais même citer la duchesse de Santarem, qui était accourue au-devant de Sa Majesté. La reine avait encore avec elle les ducs de Médina, de Gusman, et je crois même le duc d'Uzède. Vous pourrez les interroger tous sur les faits que je vais vous révéler. Ce jour-là, le soleil était ardent et la température brûlante. La reine, à qui le duc de Lerma donnait la main, fatiguée de la chaleur ou de la promenade, s'assit à l'ombre sur un banc de verdure avant de rentrer dans ses appartements, et, devant les dames et seigneurs qui l'accompagnaient, elle dit en riant :

— Je meurs de soif.

Au lieu d'appeler un des gens du service de la reine ou une de ses femmes, ce qui était tout naturel, et ce qui était même commandé par l'étiquette, le duc de Lerma s'élança lui-même... entendez-vous bien, sire, lui-même?

— J'entends, dit le roi, qui écoutait avec la plus vive attention.

— Il s'élança du côté des petits appartements, disparut pendant quelques instants... Je prie Votre Majesté de noter cette circonstance... Il disparut et revint présentant à la reine, sur une assiette d'argent, un verre d'orangeade glacée que la reine saisit avidement. Après l'avoir bue, elle

dit gaiement : « Cette orangeade a un singulier goût... »

Le roi poussa un cri de surprise.

— Ces mots, continua le révérend père, tous ceux qui étaient là les ont entendus!... Un mois après, l'état de souffrance de la reine a commencé, et deux mois plus tard elle n'existait plus!... Tous ceux qui connaissent les effets de ce poison vous diront que c'est là le temps nécessaire à son développement; daignez rapprocher ce fait des symptômes que la reine a éprouvés, et peut-être Votre Majesté trouvera que les bruits qui se répandent ne sont point si déraisonnables. Quant à moi, je ne puis faire partager ma conviction à Votre Majesté, mais je dirai à vous, sire, à vous seul : Je sais, à n'en pouvoir douter, que ce verre contenait du poison.

— Comment le savez-vous? s'écria vivement le roi.

— S'il m'était permis de le dire, je n'appellerais pas cela une conviction, je l'appellerais une preuve; et ce n'est pas à Votre Majesté seulement, c'est à la justice humaine que j'aurais fait cet aveu; mais la manière dont ce mystère m'a été révélé ne me permet pas de le proclamer devant les hommes. Je ne puis que dire à Votre Majesté : Ce verre contenait du poison, je le sais!

Le roi, pâle et haletant, regardait celui qui parlait ainsi avec un mélange de terreur et d'indécision; il hésitait encore, tremblant de croire et tremblant plus encore de repousser la vérité. Soudain il jeta un cri : une idée lui était venue d'en haut; il courut prendre un livre qui était sur son prie-Dieu, et, l'ouvrant devant le père Jérôme :

— Jurez sur l'Évangile, mon père, jurez! et je croirai tout.

Le moine pâlit et garda un instant le silence; mais se rappelant les opinions d'Escobar à ce sujet, et les restrictions mentales depuis longtemps admises par les premiers casuistes de leur ordre, il se remit de son trouble, et, levant la main, il dit gravement et lentement :

— Je jure, sur l'Évangile, que le duc de Lerma a présenté ce verre à la reine!... Je jure que ce verre contenait du poison!

Le roi cacha sa tête dans ses mains et garda quelques instants le silence : il était anéanti.

— Lui! se disait-il avec douleur, lui à qui j'avais donné toute ma confiance ! lui dont j'admirais le zèle, les lumières, la haute et puissante capacité !...

— Si ce n'est que cela, sire, dit le révérend, que Votre Majesté mette un terme à ses regrets. Sur ce dernier sujet, j'ai, grâce au ciel, mieux que ma conviction, je puis donner des preuves et démontrer à Votre Majesté que ce ministre zélé vous a toujours trahi; que ce ministre éclairé vous a conduit, vous et la monarchie, au bord du précipice; que ce ministre si capable a ruiné vos finances, détruit vos flottes et vos armées, et livré l'Espagne, sans défense, à l'ennemi qui va l'envahir.

— Que dites-vous? s'écria le roi avec effroi.

— A l'heure qu'il est, presque toute l'Europe se lève contre vous, et vous n'en savez rien, sire ! et votre ministre, qui le sait, au lieu de songer à votre gloire ou à votre salut, ne songe qu'à ses intérêts, et vous force à demander pour lui le chapeau de cardinal, qu'il aurait déjà obtenu si moi et mes frères ne nous étions pas opposés, près la cour de Rome, à la consommation d'une telle injustice.

— Tout cela n'est pas possible ! dit vivement le roi, que tant de coups inattendus jetaient dans une espèce d'égarement. Tout cela ne peut se concevoir, et ma raison se refuse à admettre une semblable trahison.

Cette fois, et sans détours jésuitiques, il était facile au révérend père de démontrer la vérité de tout ce qu'il avançait, et les lettres particulières, les gazettes étrangères, toutes les preuves, en un mot, qu'il déploya aux yeux du roi, rendirent encore plus vraisemblable et plus évidente la première partie de l'accusation.

Une capacité plus forte, une volonté plus énergique que celle du roi, aurait reculé peut-être devant une situation pareille. Pour tenir tête à l'orage qui l'accablait, pour réparer de si grands désastres, il fallait une de ces organisations su-

périeures, un de ces génies qui apparaissent de temps en temps au milieu des tempêtes, ou plutôt que les tempêtes semblent faire naître, et qui reçoivent de Dieu la mission de les apaiser.

Le roi n'avait aucune des qualités que commandait sa situation. Il était bon et religieux, deux vertus qui ne servent aux rois que dans les temps calmes. Incapable de prendre un parti dans ce moment, il congédia le père Jérôme.

— Merci, mon père, merci, lui dit-il ; bientôt... nous nous reverrons... demain j'examinerai... je réfléchirai.

Le père Jérôme courut chez la comtesse d'Altamira, qui l'attendait, et s'écria :

— Cette fois, je le jure, notre ennemi est enfin renversé !





IX

L'AUDIENCE DE CASTILLE.

Le roi passa une nuit affreuse. Contrairement à ses habitudes, il l'employa tout entière à réfléchir pour prendre un parti quelconque, et quand le jour parut, il n'en avait pris aucun. S'il avait osé, c'est à la seule Aïxa qu'il se serait adressé; mais Aïxa, malgré ses talents, sa grâce et son esprit ne pouvait empêcher la France de faire la guerre à l'Espagne. D'ailleurs il y avait d'autres secrets que le faible monarque n'aurait osé confier à personne, et qu'il aurait voulu se cacher à lui-même. Il sentait bien qu'il fallait renverser le duc de Lerma, le faire arrêter et mettre en jugement; et cette obligation le rendait le plus malheureux des hommes. Tel est cependant l'empire de l'habitude sur une âme sans énergie! Il était depuis si longtemps façonné au joug de son ministre qu'il n'osait le briser... et tremblait à l'idée de ne plus être esclave!

Au milieu de toutes ces incertitudes et ne sachant à quelle résolution s'arrêter, il fit appeler le père Jérôme, le seul auquel il pût se confier.

C'était un résultat prévu; le révérend s'y attendait et fut à l'instant aux ordres de Sa Majesté.

Je n'ai d'espoir qu'en vous, mon père, donnez-moi votre avis. Que feriez-vous à ma place?

— Votre Majesté me prend bien à l'improviste, dit le moine, qui depuis longtemps avait mûri et médité la question... mais enfin je répondrai de mon mieux à l'honneur

qu'elle daigne me faire. D'abord le ciel nous commande l'indulgence et nous en donne lui-même l'exemple. Quelque grandes que soient nos fautes, sa clémence est plus grande encore ; soyons cléments comme lui.

— Très-bien ! dit le roi, qui n'était pas pour les moyens violents.

— A la place de Votre Majesté, je n'ébruiterais point les détails que je lui ai donnés hier, et qui ne sont déjà que trop connus de tout le monde. Je ne mettrais point en accusation un homme qui a eu ma confiance et mon amitié.

Le roi approuva de la tête.

— Sans compter que, tout en ayant maintenant la même conviction que moi, Votre Majesté ne pourrait peut-être pas réunir assez de preuves matérielles pour le faire condamner, ce qui serait alors un grand scandale. Je me tairais donc sur cette horrible et mystérieuse affaire. Bien plus, je n'en parlerais pas au duc de Lerma... pas même en particulier.

— Vous croyez? dit vivement le roi, auquel ce système convenait parfaitement.

— Je garderais avec lui un silence accablant; c'est noble, c'est digne ! c'est le seul reproche qui convienne à un roi ! Qu'importe, après tout, que Votre Majesté ait l'air d'ignorer son crime, si, au fond du cœur, elle le connaît et en a la certitude ? Je sais bien qu'après cela, il ne peut rester à la tête des affaires, mais le moyen de le renverser se présente de lui-même ; les faits que j'ai mis sous les yeux de Votre Majesté seront dès demain à la connaissance de tous. Ils constituent et au delà, sinon le crime de trahison, du moins ceux d'imprévoyance et d'incapacité, qui le rendent indigne de porter plus longtemps le titre de premier ministre de Votre Majesté.

— C'est vrai, dit le roi.

— Demain donc, en plein conseil... car c'est demain, je crois, que le conseil doit avoir lieu ?

Le roi fit un signe affirmatif.

— Je demanderais compte au duc de Lerma de tous les

faits dont j'aurai l'honneur de remettre la note exacte à Vôtre Majesté, avec les preuves à l'appui, et comme il est impossible qu'il puisse les contredire, comme les faits parleront toujours plus haut que toutes les raisons qu'il pourrait donner, je lui déclarerais que, dans ma bonté et dans ma clémence, je me contente de lui retirer ma confiance... et son portefeuille...

— Très-bien ! dit le roi.

— Pas autre chose. Un petit discours de quelques lignes, très-froid, très-sévère, mais plein de réserve et de convenance, comme Votre Majesté sait les faire. Je lui en donnerai l'esquisse, si Sa Majesté veut le permettre.

— Très-bien, dit le roi ; mais qui mettrons-nous à sa place ?

— Je vais parler contre moi-même, sire, et exposer à la vengeance du fils celui qui a renversé le père ; mais, pour prouver que dans cette résolution nous n'avons en vue que l'intérêt de l'Espagne et qu'il n'entre en notre cœur aucune animosité personnelle, je proposerai à Votre Majesté le duc d'Uzède.

— A merveille, dit le roi, à qui ce choix plaisait fort, car il ne s'agissait point d'un homme nouveau à étudier ni de nouvelles habitudes à former. Le duc d'Uzède avait été longtemps son favori ; il lui avait toujours conservé de l'affection, et, ce qui lui plaisait plus encore, le duc n'était point d'une capacité effrayante.

— A merveille ! s'écria-t-il, cela ne sortira pas de la famille. Ce n'est pas une révolution, c'est une succession. Mais vous, mon père ?

— Moi ! sire, dit le révérend avec humilité, je ne demande rien, car je suis sûr que Votre Majesté ne m'oubliera pas ; elle exigera que l'on donne à la fidélité ce chapeau de cardinal qu'on allait accorder à la trahison.

— C'est de toute justice, reprit le roi ; j'écrirai dès demain à la cour de Rome... une lettre...

— Dont je proposerai le brouillon à Votre Majesté, si elle le désire.

— Très-bien, dit le roi.

— En même temps, continua le révérend, je demanderai pour le frère Escobar, que l'on devait nommer aumônier de la reine et à qui l'on a fait un passe-droit, je demanderai la place de confesseur de Votre Majesté.

— Mais j'ai déjà le frère Gaspard de Cordova.

— Qui est, dit-on, au plus mal; il n'y a plus guère d'espoir... c'est ce qui nous fait espérer...

— Bien... bien, dit le roi, si l'événement arrive je me rappellerai votre demande; mais une fois le duc de Lerma renversé, comment ferons-nous pour réparer ses fautes et sortir de la position où nous sommes?

— Nous ferons alliance avec l'empereur, que cette ligue protestante menace ainsi que nous... et puis les intelligences que j'ai ménagées avec le père Cotton, confesseur du roi de France et membre, comme moi, de la compagnie de Jésus, nous permettront de connaître et d'entraver, si Dieu le permet, les desseins du roi Henri IV. Que Votre Majesté se rassure et se repose sur nous du soin de la défendre; nous veillerons à ses intérêts comme aux nôtres. L'important, l'essentiel, c'est que demain le duc de Lerma ne soit plus ministre.

— Je vous en réponds, dit le roi vivement.

— Cela ne dépend que de Votre Majesté... et de sa volonté.

— Ma volonté, reprit le roi avec colère, est qu'il parte, qu'il s'en aille. Je lui ai retiré ma confiance, c'est déjà bien assez que je ne le fasse pas mettre en jugement... J'ai peut-être tort... mais enfin je vous l'ai promis, je tiendrai ma parole. Qu'il n'en demande pas davantage. Quant à le laisser au pouvoir... il n'y restera pas un instant de plus, je serai là-dessus inexorable, et que personne ne vienne me parler pour lui! Demain, après le conseil, il aura quitté la cour et Madrid... je vous le jure, et vous pouvez compter sur ma parole royale.

Le père Jérôme s'inclina avec respect et se retira enchanté. Il passa le reste du jour avec le duc d'Uzède, la comtesse

d'Altamira et Escobar pour mettre en ordre et rédiger les divers documents qu'il avait promis au roi. Les conjurés prirent ensuite toutes les mesures nécessaires et prévinrent les amis qu'ils avaient à la cour et surtout à l'audience de Castille, les d'Escalonne, les Gusman, les Médina, en un mot tous les ennemis secrets du duc de Lerma, c'est-à-dire la grande majorité du conseil.

Le soir, le père Jérôme retourna au palais, remit au roi les notes qu'il avait préparées, sans oublier l'esquisse du discours, écrit en entier, et le modèle de la lettre pour la cour de Rome; il voulait, en même temps, recommander encore au monarque une fermeté inébranlable dans la séance du lendemain, mais il le vit tellement animé, qu'il jugea la recommandation inutile.

D'un autre côté, le duc de Lerma, Sandoval et tous les siens avaient passé la nuit dans de grandes inquiétudes. Le père Jérôme avait été reçu plusieurs fois au palais, et le roi en avait fait un mystère à son ministre. Les nouvelles du dehors devenaient si alarmantes et étaient maintenant tellement connues qu'il n'y avait plus moyen de les cacher, et, dans le conseil qui devait se tenir le lendemain au palais, il était impossible de ne pas en parler.

Il fallait donc tout avouer au roi et aux membres du conseil. La disgrâce du duc devenait inévitable et le chapeau de cardinal n'arrivait pas. En revanche, les bruits calomnieux qui couraient contre le duc de Lerma avaient pris une telle intensité, que ses amis en étaient effrayés et que lui-même ne savait comment parer les coups invisibles qui lui étaient portés.

Telle était la situation des partis, lorsque arriva le grand jour, le jour du conseil.

Les ducs de Médina, d'Escalonne, Gusman de Mendoza, tous les ennemis du ministre étaient arrivés les premiers. Fidèles au rendez-vous que leur avait donné le père Jérôme, ils formaient différents groupes, et, parlant à voix basse, ils se concertaient entre eux.

En ce moment entra le marquis de Miranda, de la maison de Zunica, président de l'audience de Castille; il avait été nommé à cette place importante par le duc de Lerma et était un de ses partisans les plus dévoués. Il était accompagné de plusieurs autres conseillers, comme lui amis ou créatures du ministre. Quelques-uns des nouveaux arrivants aperçurent les groupes déjà formés et s'en approchèrent. On s'y entretenait des nouvelles publiques, à voix basse, il est vrai, mais de façon à être entendu.

— Oui, le Milanais est envahi par Lesdiguières, disait l'un.

— L'intention du roi Henri, disait l'autre, est de commencer par s'emparer de la Franche-Comté et de la réunir à la France.

— Il y réussira sans peine, disait le duc de Médina; j'en arrive, et il n'y a pas un soldat pour l'en empêcher, de sorte que, possédant de grands fiefs dans ce pays, je vais devenir sujet du roi de France.

— Et que fera-t-on de l'Espagne? disait d'Escalonne.

— Je l'ignore, répondit Gusman, mais je sais bien ce qu'on devrait faire de son ministre...

A ces paroles les amis du duc de Lerma pâlirent, et, se mêlant aux différents groupes, ils laissèrent le marquis de Miranda, leur président, absolument seul. Etonné de cet abandon, il s'approcha à son tour, et, entendant prononcer le nom du ministre :

— Que dites-vous là, messeigneurs, demanda-t-il avec hauteur, de notre glorieux duc de Lerma?

— Qu'il est perdu, répondit d'Escalonne.

— Hein! qu'est-ce? s'écria le président, en changeant de couleur et en parlant beaucoup moins haut. Expliquez-vous, messieurs.

On le mit au fait, en lui déclarant que le moment était venu de servir, non plus un homme, mais l'Espagne, et qu'il fallait abandonner celui qui les avait ainsi conduits à leur perte. Ces raisons, débitées avec chaleur, étaient d'autant plus spécieuses qu'elles étaient données, non pas seulement par les

ennemis du duc de Lerma, mais par ses partisans eux-mêmes, qui venaient de passer dans les rangs opposés; aussi le président Miranda de Zunica, déjà tenté de les suivre, hésitait encore et se contentait de répéter :

— C'est grave... très-grave !

Les membres du conseil arrivaient successivement; les uns se plaçaient à côté de Médina et de Gusman ; les autres, en petit nombre, s'asseyaient près des fauteuils où se tenaient d'ordinaire le duc de Lerma et Sandoval. Ceux-ci ne paraissaient pas encore, et chacun s'en étonnait.

— Il y a de mauvaises nouvelles, dit d'Escalonne, des nouvelles plus fâcheuses encore que les premières; j'ai vu un courrier qui venait de France descendre au palais de Sandoval.

A ce mot, plusieurs des conseillers déjà assis se levèrent et allèrent s'asseoir auprès du duc d'Escalonne.

En ce moment le duc d'Uzède entra.

Il se fit un grand silence. Tous les yeux se dirigèrent vers lui, et l'on se demandait s'il irait se placer à gauche auprès du groupe le plus nombreux, ou à droite auprès du duc son père.

Uzède salua tout le monde silencieusement et alla s'asseoir au milieu, près du fauteuil royal.

Un grand bruit annonça l'arrivée du roi, qui, contre son ordinaire, portait à la main des papiers qu'il avait l'air de feuilleter; son front était sombre et soucieux, il marchait rapidement.

Chacun se leva avec respect.

— Bien ! bien ! messieurs, dit-il d'un ton brusque, asseyez-vous. Nous avons à traiter aujourd'hui des affaires importantes.

Tout le monde s'assit.

Le roi se couvrit. Il n'avait pas encore osé regarder le duc de Lerma. Alors seulement il jeta les yeux vers l'endroit où il se tenait ordinairement, et, voyant son fauteuil vide, ainsi que celui de son frère Sandoval, leur absence lui donna

sans doute un nouveau courage, car il dit avec amertume :

— Je vous remercie de votre exactitude, messieurs; vous n'êtes point de ceux qui craignent de se montrer au moment du danger.

A ces mots significatifs et d'autant plus étonnants qu'ils étaient prononcés par le roi, lequel ne parlait presque jamais, un sourd murmure circula dans l'assemblée, et chacun se regarda d'un air qui voulait dire : C'en est fait ! le ministre est renversé.

La porte du vestibule s'ouvrit, et le duc de Lerma parut suivi du grand inquisiteur Sandoval, son frère.

Dans ce moment on n'entendit plus dans la salle du conseil que le battement du balancier de la pendule, tant le silence qui se fit tout à coup était morne et profond. Sandoval avait l'air sombre mais impassible. Le duc de Lerma paraissait fort agité.

— Je demande pardon au roi et à messeigneurs les conseillers, dit-il en s'inclinant avec respect, de les avoir fait attendre... un retard involontaire...

Un murmure de désapprobation se fit entendre dans cette assemblée, d'ordinaire si patiente et si docile.

— Un retard involontaire... continua le duc, et que je n'ai pu prévoir...

— Il ne prévoit jamais rien, dit d'Escalonne bas à l'oreille de Gusman.

— Oui, messeigneurs, reprit le ministre en regardant d'Escalonne, un retard impossible à prévoir. On a arrêté ma voiture. Le peuple l'avait entourée et nous jetait des pierres en poussant des cris sur lesquels je désire avant tout m'expliquer devant vous, messeigneurs, et devant Sa Majesté le roi. Qu'on me dise de qui viennent les bruits que l'on fait circuler, quelle en est la source.

— Il suffit, dit le roi, nous savons qu'en penser.

— Comment, sire ! s'écria le duc avec indignation, qu'entend par là Votre Majesté ?

— J'entends... dit le roi un peu troublé, que je ne vous

accuse point, monsieur le duc... je désire même... je veux qu'un pareil sujet ne soit pas traité ici... par vous, ou je croirai... que... l'importance... qu'on attache... à une accusation... chimérique... a pour but de détourner notre attention... de plusieurs autres griefs et reproches qui ne sont que trop réels.

Le roi paraissait ému, et sa voix était beaucoup plus faible en terminant cette phrase qu'en la commençant; mais pour lui un tel effort était déjà beaucoup : c'était, aux yeux de tous, une manifestation éclatante du mécontentement royal et un indice certain de la chute du ministre.

— J'attends avec respect, dit le duc de Lerma, les reproches qu'il plaira à Sa Majesté le roi, mon seigneur et maître, de vouloir bien m'adresser.

Le roi jeta les yeux sur un papier qu'il avait placé sous sa main, en feuilleta plusieurs autres, revint au premier, et dit d'une voix qu'il avait cherché à raffermir :

— Toute l'Europe est en armes contre nous, une ligue de tous les princes protestants s'est formée contre l'Espagne. Est-ce vrai ?

— Oui, sire, dit le ministre.

— On ajoute que le roi de France a rassemblé une armée formidable, plus de soixante mille hommes, une nombreuse cavalerie, et que lui, roi très-chrétien, est l'âme et le chef de cette guerre. J'aime à croire que ce n'est qu'un vain bruit.

— Non, sire, c'est la vérité.

Un murmure général circula dans l'assemblée.

— On assure même que le Milanais est envahi, que le duc de Savoie se prépare à nous attaquer, que le roi Henri a dû quitter Paris, il y a quatre jours, pour se mettre à la tête de ses troupes... Ces renseignements sont-ils faux ou exacts ?

Le duc parut hésiter... et le roi, reprenant sa hardiesse à mesure que son ministre perdait de la sienne, répéta d'une voix ferme :

— Je vous demande si ces renseignements sont exacts.

— De la plus grande exactitude, dit le duc.

— Et comme jusqu'à présent vous n'avez pas jugé à propos de nous donner le moindre avis de ces graves événements, ni à nous ni aux membres du conseil, nous devons penser que vous avez pris les mesures nécessaires pour soutenir l'honneur de l'Espagne. Nous vous demanderons le nombre de nos vaisseaux équipés et de nos soldats prêts à entrer en campagne.

— Permettez-moi, sire... balbutia le ministre.

— Où sont réunies nos armées... et quels généraux avez-vous choisis pour les commander?

— Aucun de nous n'a reçu d'ordre, dit Gusman de Mendoza.

— Et pas une compagnie, pas un escadron ne défend les frontières! s'écria le duc de Médina; j'en arrive!

— Sommes-nous donc livrés sans défense à nos ennemis? dit Gusman.

— Répondez donc au roi! s'écria impétueusement d'Escalonne, et rendez-lui compte des destinées et de la gloire de l'Espagne, qu'il vous a confiées.

— C'est là ce que je demande, dit avec force le roi, qui, se sentant soutenu par tout le monde, avait la voix éclatante et l'air menaçant.

— Parlez! parlez! criait-on de tous les coins de la salle, et chacun accablait le ministre, excepté le marquis de Miranda, qui, seul, ne s'était pas encore prononcé et avait le courage... de se taire.

— Sire, dit le ministre, et vous, messeigneurs, je n'ai jamais cessé de veiller à la gloire et à l'indépendance de l'Espagne. Il me serait facile de vous détailler quelles mesures j'avais prises pour défendre notre territoire, quelles négociations j'avais entamées pour dissoudre cette ligue, quelles alliances j'avais formées pour lui résister.

— Dites-nous-les donc! s'écria le roi avec impatience.

— Ce serait abuser des instants de Votre Majesté.

Des murmures éclatèrent de tous les côtés.

— Oui, je le répète, ce serait complétement inutile, dit le ministre d'une voix forte, qui domina toute l'assemblée.

— Inutile !... s'écria Médina ; et pourquoi ?

— Parce que nous n'avons plus rien à craindre des ennemis du dehors, répondit le ministre en regardant ses adversaires ; parce que l'armée du roi de France ne franchira pas la frontière ; parce que cette ligue des princes protestants, formée avec tant de peine, et qui dépendait tout entière d'un seul homme, cette ligue est déjà anéantie dans la personne de son chef : le roi Henri IV... n'est plus !

A cette nouvelle chacun resta immobile et frappé de stupeur.

— Le roi de France n'est plus ?... répéta le duc d'Uzède pâle, foudroyé et ne pouvant croire à ce qu'il venait d'entendre.

— Mort !... dit le grand inquisiteur d'un air sombre ; mort sous le poignard d'un assassin. Des lettres que j'ai reçues ce matin, de France, du duc d'Epernon, nous annoncent que le roi, au moment où il se rendait à Notre-Dame pour le couronnement de la reine, a été frappé dans sa voiture, rue de la Ferronnerie, par un nommé Ravaillac.

— A coup sûr, s'écria le duc de Lerma, ce n'est pas ainsi que devait mourir un si grand prince, et nous déplorons sa perte.

— Nous la déplorons ! répéta le grand inquisiteur, tout en adorant les décrets célestes et en reconnaissant la main de Dieu dans le châtiment aussi prompt que terrible du chef de ces hérétiques ; car il a succombé au moment même où il menaçait un peuple catholique fidèle serviteur de l'Église !

— Dieu protége l'Espagne ! dit le roi en levant les yeux vers le ciel.

— Dieu nous a sauvés ! s'écria Miranda.

— Mais nous l'eussions encore été par nous-mêmes, s'empressa d'ajouter le ministre. C'est avec douleur que Marie de Médicis voyait cette guerre impie et sacrilége ; c'est avec regret qu'elle avait renoncé à l'alliance que de-

puis longtemps je lui avais proposée, et que repoussaient le roi Henri et Sully, son ministre ; mais aujourd'hui que Marie de Médicis devient régente de France et souveraine absolue, au lieu de la guerre, elle s'empresse de nous offrir la paix. Voici les lettres signées d'elle que nous adressent d'Épernon et Concini.

En entendant ces mots, tous les visages s'épanouirent, à commencer par celui du roi.

— Au lieu d'une rivale, nous aurons désormais dans la France une nation amie, prête à nous aider de ses armes et de ses subsides, prête à nous prodiguer les soldats et les trésors rassemblés par Henri IV ; une fidèle alliée qui demande à mêler son sang au nôtre, car la reine Marie nous propose un double mariage, celui de sa fille avec le prince des Asturies et celui de notre jeune infante Anne d'Autriche avec le jeune roi Louis XIII. Trouvez-vous, sire, et vous, messeigneurs, que j'aie trahi les intérêts et la gloire de l'Espagne * ?

* Si l'on songe que le roi d'Espagne n'avait fait aucuns préparatifs de défense, et que l'assassinat de Henri IV le délivra d'un ennemi redoutable ; si l'on songe que Marie de Médicis était toute Espagnole de cœur, qu'elle formait avec l'ambassadeur de Philippe III des projets pour le mariage de ses enfants; que les Italiens qui l'entouraient n'avaient cessé d'entretenir des relations avec l'Espagne ; si l'on songe enfin que le duc d'Épernon, dont la conduite avait été si suspecte au moment de l'assassinat, était le représentant de la politique espagnole, et qu'à lui se rattachaient tous les catholiques ardents qui maudissaient une guerre entreprise contre une puissance catholique, avec l'aide des protestants d'Allemagne et de Hollande, on ne peut s'empêcher de soupçonner que les vrais coupables sont restés impunis.

Il ne faut pas oublier non plus que l'inquisition avait approuvé en 1602 le livre de Mariana, *De rege et regis institutione,* qui justifie la doctrine du tyrannicide. Cette doctrine était entendue, il est vrai, au profit du roi d'Espagne. (Ch. Weiss, *l'Espagne*, liv. Ier, pag. 278 et 279.)

— Vive le duc de Lerma ! s'écria le marquis de Miranda.

— Vive notre glorieux duc! répéta une partie de l'assemblée que le vent du succès avait déjà fait tourner vers le ministre.

Quant au roi, étonné, interdit, il ne savait s'il devait s'affliger ou se réjouir, et le duc d'Uzède, la rage dans le cœur, courut chez la comtesse d'Altamira apprendre au père Jérôme et à Escobar, qui s'attendaient à un triomphe, que jamais le duc de Lerma n'avait été plus fort, plus glorieux et plus roi d'Espagne que dans ce moment.





X

UNE RÉSOLUTION DU ROI.

Après la mort de la reine, rien n'avait pu retenir Carmen à Madrid. Elle comprenait qu'en y restant elle n'aurait point la force d'exécuter le sacrifice qu'elle avait juré d'accomplir.

Aïxa et Fernand s'aimaient, elle n'en pouvait douter; elle l'avait entendu!... En épousant son cousin, elle faisait trois malheureux ; en renoncant à cette union, il n'y avait qu'une infortunée, et c'était elle. Aussi, et malgré les instances de Fernand d'Albayda, malgré les larmes d'Aïxa, elle avait voulu partir ; elle s'était enfermée dans le couvent des Annonciades de Pampelune, où elle s'empressa de commencer son noviciat.

Aïxa, ne pouvant suivre son amie, voulait, et c'était son devoir, retourner à Valence, près de son père; elle le pouvait maintenant : le départ de Carmen, la mort de la reine ne lui permettaient plus de rester à Madrid, et elle devait ses soins et son amour au vieillard qui l'aimait si tendrement et qui depuis tant d'années était privé de sa présence.

Juanita était déjà partie : elle allait à Valence retrouver Pedralvi et annoncer l'arrivée d'Aïxa, que la maladie de Yézid retenait encore à l'hôtel de Santarem.

Le jour où Piquillo se présenta devant son frère et lui dit : La reine n'est plus! Yézid poussa un cri horrible, et tomba dans un morne désespoir et une insensibilité qui firent craindre pour sa vie et pour sa raison. Des semaines entières se passèrent pour lui sans sommeil et sans qu'il parlât

ni à Piquillo, ni à sa sœur. De temps en temps, il répétait à voix basse : Marguerite ! Marguerite ! Puis, comme effrayé d'avoir prononcé ce nom, il regardait autour de lui, cachait sa tête dans ses mains et s'enfuyait. Il recevait les soins de son frère et de sa sœur sans les remercier... il ne les reconnaissait pas.

Un jour seulement Piquillo eut l'idée de lui présenter une bague : c'était une turquoise sur laquelle était gravé le mot arabe : *Toujours.*

A cette vue la raison sembla lui revenir. Au grand étonnement d'Aïxa, ce talisman magique parut le rappeler à la vie ; mais la surprise d'Aïxa redoubla quand elle crut reconnaître la bague que la reine portait d'ordinaire.

— Qui te l'a donnée, frère? s'écria Yézid en frémissant.

— Celle qui n'est plus, mais qui veille encore sur nous.

Yézid tomba à genoux.

— Elle m'a dit de te la remettre en t'ordonnant de vivre, et de consacrer, comme moi, à tous les tiens, ces jours que tu lui avais donnés. Lui obéiras-tu?

— Toujours ! répondit Yézid, en portant la bague à ses lèvres.

Il fut décidé que, dès que la convalescence de Yézid le permettrait, il retournerait avec sa sœur à Valence. Fernand d'Albayda devait aussi, plus tard, s'établir dans ses beaux et riches domaines qu'il n'avait pas visités depuis longtemps.

Une vague et douce espérance dont il n'aurait osé parler à personne, et qu'il s'avouait à peine à lui-même, venait parfois faire battre son cœur. Il se la reprochait à l'instant, et continuait à s'y livrer.

Dire que cet avenir lointain ne se présenta pas aussi parfois aux yeux d'Aïxa, c'est ce qu'on ne pourrait affirmer ; toujours est-il que pas un mot, pas un regard n'avait été échangé entre eux à ce sujet, quoique chaque jour ils parlassent de Carmen. Son souvenir et son image toujours présents eussent fait regarder toute autre idée comme un crime.

Le cœur aussi a son veuvage que l'on doit respecter, et que le temps seul permet de rompre.

Le départ d'Aïxa était donc arrêté, mais elle ne pouvait quitter Madrid et la cour sans en prévenir le roi, sans obtenir son agrément, sans lui faire au moins ses adieux, à lui qui s'était toujours montré si affectueux et si bon, et qui, récemment encore, venait de lui témoigner si hautement son estime. Elle fit donc demander une audience à Sa Majesté.

Tous ces arrangements de famille, tous ces détails intérieurs, avaient eu lieu pendant les graves événements dont nous venons de faire le récit.

A peine remis des rudes frayeurs qu'il avait éprouvées, le duc de Lerma contemplait avec joie, mais avec une certaine émotion encore, la profondeur du précipice dont un miracle l'avait retiré. Il avait cru tout perdu, et il voyait tout sauvé. Il triomphait des événements, de ses ennemis et même de son roi. Son imprévoyance lui comptait, grâce au succès, pour du talent, et son inhabileté pour une haute et sage politique. Jamais, pendant tout le temps de son administration, il n'eut un moment plus brillant et plus glorieux.

La paix, garantie pour longtemps par les nouvelles et solides alliances qu'il venait de former, lui donnait enfin le loisir de réparer toutes ses fautes passées, de cicatriser les plaies du royaume, de former une armée, de rétablir les finances, de ranimer surtout le commerce, l'agriculture et l'industrie, que les Maures seuls soutenaient en Espagne.

Mais au lieu de se livrer à tous ces grands et utiles travaux, le ministre et son frère Sandoval ne rêvaient déjà qu'aux moyens de porter à l'Espagne les derniers coups sous lesquels devait expirer sa prospérité.

Des le lendemain du succès, le grand inquisiteur s'était hâté de rappeler la promesse que son frère lui avait faite aux jours du danger. Le duc avait promis que, s'il échappait à la tempête qui le menaçait, il ne s'opposerait plus aux

desseins du ciel et de son frère, et qu'il seconderait celui-ci de tout son pouvoir, afin d'arriver à l'expulsion totale des Maures d'Espagne.

Le premier ministre, s'il eut été son maître, aurait entrepris sur-le-champ une autre croisade qui lui paraissait plus urgente et plus utile à ses intérêts particuliers; c'était l'expulsion immédiate et complète des révérends pères jésuites, ses ennemis mortels. La fermeté inusitée que le roi avait déployée dans le conseil, l'air gêné et contraint avec lequel il accueillait son ministre, l'espèce d'antipathie et de répulsion que maintenant encore il lui témoignait, tout cela était l'ouvrage du père Jérôme, qui continuait à voir le roi en secret.

Le duc commençait à le comprendre, c'était de là que venaient les calomnies qui circulaient sur son compte ; c'était de là que viendrait sa ruine, et il lui tardait de dissoudre une coalition implacable dont son fils était le chef.

Le ministre, désormais défiant, avait tout examiné avec soin. Les renseignements qu'il avait acquis par Piquillo s'étaient trouvés tous exacts. Lui et Sandoval ne pouvaient se dissimuler que ce moine inconnu et obscur les avait mieux servis que leurs amis les plus dévoués. C'était lui qui les avait sauvés, et ce qui redoublait leur étonnement, c'est que ce moine, humble et modeste, sans intrigue comme sans ambition, se tenait à l'écart et semblait prendre à tâche de s'effacer, lorsque la faveur dont il jouissait près du roi, et surtout près de la reine, aurait pu le porter au premier rang.

Ignorant surtout les liens qui l'attachaient à Aïxa, le ministre et le grand inquisiteur le regardaient comme un auxiliaire utile dont ils ne se servaient pas, mais dont ils pouvaient se servir.

L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Ainsi que l'avait prévu et espéré l'habile supérieur de la compagnie de Jésus, on venait d'apprendre la mort du cordelier fray Gaspard de Cordova.

Il fallait lui donner un successeur.

C'était là le but des visites secrètes que le père Jérôme faisait au roi. Il comptait faire nommer à cette place de confesseur quelqu'un de son ordre. Il avait déjà parlé, comme nous l'avons vu, du frère Escobar, que le duc d'Uzède soutenait de tout son pouvoir, manœuvres auxquelles s'opposaient le ministre et surtout le grand inquisiteur, qui voulait cette fois que le confesseur du roi fût pris dans l'ordre de Saint-Dominique.

Il proposa donc un cousin à lui.

A sa profonde surprise, le roi eut le courage inouï, pour ne pas dire l'audace, de refuser. A son tour, et dans son dépit, l'inquisiteur eut l'insolence de repousser nettement Escobar, que le roi lui avait désigné.

Or, comme le consentement royal et l'approbation du saint-office étaient également nécessaires, il n'y avait pas moyen de mettre fin à ce débat, et le roi courait risque de rester sans confesseur, ce qui eût été le plus grand des scandales.

Le duc de Lerma pensa à Piquillo, qui lui était dévoué, et dont l'humilité et la modestie lui convenaient fort : de plus, il en avait eu la preuve, c'était l'ennemi mortel du père Jérôme et d'Escobar.

L'inquisiteur l'accepta, car c'était un dominicain, et le roi, déjà effrayé d'avoir montré tant de courage, n'eut garde de le refuser, car c'était le frère d'Aïxa, secret connu de lui seul et de don Fernand.

Ce fut ainsi, et comme l'attestent tous les historiens contemporains*, que fray Luis Alliaga, sans le vouloir et sans même y penser, arriva, par le duc de Lerma, à la place de confesseur du roi, place inoffensive avec lui et si redoutable avec un prêtre intrigant.

* Le duc de Lerma s'imagina de tirer d'un couvent le moine Louis Alliaga, qu'il introduisit à la cour et fit nommer confesseur du roi; homme obscur, mais d'une probité reconnue. (Watson, *Histoire de Philippe III*, tom. II, liv. VI, pag. 289.)

Aussi, Escobar, se voyant encore une fois supplanté par Piquillo, malgré les bonnes intentions du roi et la protection du duc d'Uzède, commença à croire qu'il y avait mauvaise volonté de la part de ce dernier.

Dès ce moment commença entre les anciens alliés une mésintelligence que le ministre prit soin d'augmenter, et qui, ainsi qu'on le verra, ne tarda pas à éclater.

En attendant, Piquillo était confesseur du roi; il était dans sa destinée de s'élever par ses ennemis et de leur devoir sa fortune.

Le grand inquisiteur promit à son tour au duc de Lerma de favoriser plus tard, et de toute son influence, le bannissement des pères de la compagnie de Jésus. Tout l'y portait, son inclination, son intérêt et l'amitié qu'il avait pour son frère ; mais il voulait qu'avant tout on s'occupât de l'expulsion des Maures, et il employa un dernier argument qui décida sur-le-champ le ministre.

Le chapeau de cardinal que le duc avait sollicité de la cour de Rome, et que les intrigues du père Jérôme l'avaient jusqu'ici empêché d'obtenir, ce chapeau, objet de tous ses vœux, avait été formellement promis par le pape pour le jour où les Maures seraient chassés d'Espagne, et jamais les circonstances n'avaient été plus favorables. Tous les obstacles semblaient d'eux-mêmes s'aplanir; la mort de la reine laissait leurs ennemis sans protection aucune ; la paix avec la France leur permettait de disposer de toutes les forces militaires de l'Espagne et de les concentrer, en cas de résistance, sur les provinces de Valence et de Grenade; enfin, les services rendus récemment par le ministre lui donnaient le droit de tout exiger.

Il fallait donc se hâter de présenter au roi le décret de bannissement et l'engager à le signer.

Il y avait un obstacle, il est vrai, l'amour du roi pour Aïxa ; mais le roi avait ignoré jusqu'ici que celle qu'il aimait fût une Maure; on pouvait bien le lui cacher encore, et s'il venait à le découvrir, trois moyens restaient : gagner

Aïxa, ou la perdre, ou enfin effrayer le roi, en opposant à sa maîtresse la cour de Rome, et à son amour l'excommunication.

Le roi, qui ne se doutait pas des nouvelles inquiétudes et des nouveaux combats qui allaient l'assaillir, se trouvait déjà bien malheureux. Jamais il ne s'était vu dans une position pareille. Forcé de subir, bien plus, d'approuver et de louer avec tout le monde un ministre qu'il n'aimait plus, qu'il craignait et qu'il regardait comme coupable, comment maintenant lui faire son procès ? Le roi ne l'avait pas osé la veille de sa chute, à plus forte raison ne l'osait-il pas le lendemain de son triomphe.

Il ne pouvait même pas, quoique l'envie commençât à lui en venir, destituer un ministre qui venait de sauver l'Espagne. Peu habile à dissimuler, il n'avait pu cacher à son favori, qui du reste s'en était aperçu, l'espèce d'éloignement et de crainte instinctive qu'il éprouvait pour lui. Mais ses craintes, ses tourments, ses humiliations, à qui les confier ? Il regardait autour de lui et ne se voyait pas un ami. Il était seul au milieu de sa cour.

Pour comble de maux, il aimait Aïxa plus que jamais, et, depuis qu'il ne la voyait plus, son amour avait redoublé. Indifférent aux destinées de l'État, dont il avait abandonné les rênes, il ne rêvait plus qu'aux moyens de se rapprocher de la seule personne qui lui fût chère.

C'est dans ce moment qu'il reçut d'elle une demande d'audience ; Sa Majesté ne la fit pas attendre.

Au moment où entra la duchesse de Santarem, le roi pâlit, et son trouble fut si visible qu'Aïxa elle-même en fut déconcertée.

— Qu'avez-vous à me demander, madame la duchesse ? Parlez. Que me voulez-vous ?

— Remercier Votre Majesté de toutes les bontés dont elle m'a comblée, et lui faire mes adieux.

— Vous partez, vous! dit le roi.

Il resta interdit et murmura avec un air de profonde douleur :

— Je suis bien malheureux!

— Vous, sire?

— Oui, depuis quelques jours, tout semble m'accabler... C'est là le dernier coup.

— En vérité, sire, je ne puis croire à ce que vous me dites là. Mon départ est un événement de si peu d'importance!

— Écoutez-moi, duchesse.

Il s'arrêta, comme s'il luttait contre sa timidité; puis, rassemblant tout son courage, il lui dit, d'une voix qu'il essayait de rendre ferme, et qui tremblait d'émotion :

— Je vous aime!... Oui... oui... c'est la première fois que ce mot sort de ma bouche... mais il ne vous a rien appris.

Aïxa avait trop de franchise et de loyauté pour chercher de vains détours : elle se contenta de garder le silence, et le roi reprit :

— Oui, vous savez bien que je vous aime, et vous comprendrez alors combien ce départ m'afflige. Je n'avais aucun plaisir... aucun bonheur... que celui de vous voir.

— Et depuis longtemps, sire, depuis la mort de la reine, je ne venais plus à la cour.

— Avez-vous besoin de le dire, et croyez-vous donc que je ne m'en sois pas aperçu? J'ai si peu d'amis que, quand il m'en manque un, il ne m'en reste plus. Voilà ce que j'ai éprouvé en votre absence! Vous n'étiez plus là, c'est vrai, mais je vous savais à Madrid... Je pouvais vous rencontrer... comme l'autre jour, par exemple. Cela n'arrivait pas, continua-t-il avec un sentiment douloureux, mais j'espérais que cela arriverait... C'était quelque chose, c'était une émotion dans ma vie!

A l'aveu de cet amour exprimé si simplement et si franchement, Aïxa ne savait que répondre; elle balbutia quelques mots de respect et de dévouement pour le roi...

— Oui, s'écria celui-ci avec amertume : le roi! toujours le roi! c'est-à-dire celui que personne n'aime... celui qui est condamné au respect et à l'isolement, c'est là le roi! Voyez-

vous, duchesse, je n'ai eu qu'un jour heureux dans ma vie, ou plutôt une soirée, celle où j'étais Augustin de Villa-Flor... votre cousin... ou traité du moins par vous comme tel... Et quand je bénis cette soirée... je ne sais pas pourquoi... car c'est depuis ce temps-là que je vous aime !

— Votre Majesté me permettra-t-elle de lui dire...

— Parlez-moi comme alors, parlez-moi franchement, dussiez-vous tourner en dérision ma faiblesse.

— Jamais, sire. Aujourd'hui comme alors, je vous remercierai de votre amitié. Aujourd'hui comme alors, je vous dirai : Pourquoi le roi remet-il à d'autres le pouvoir que le ciel lui a confié ? pourquoi ne cherche-t-il pas dans les devoirs, dans les travaux qui lui sont imposés, une distraction à des chagrins qui s'effaceront bien vite... pourvu qu'il le veuille seulement ?

— Oui, il n'y a que vous qui m'ayez jamais parlé ainsi ; mais ce courage et cette force de volonté, il ne suffit pas de me les conseiller, il faut me les donner, et je ne les ai que lorsque je vous entends, et que vous êtes là ! Ne me quittez donc pas, duchesse, je ne suis rien par moi-même, je suis tout par vous.

Et dans les yeux du pauvre roi roulait une larme qui, mieux que ses paroles, semblait dire : Restez.

— Je le voudrais, sire, mais cela n'est pas possible.

— Restez pour me donner la force de déjouer les piéges qui me menacent, pour démasquer les traîtres qui m'entourent...

— Serait-il vrai, sire ?

— Oui, oui, ce dont je vous parlais l'autre jour... Tout cela n'est que trop vrai... je ne vois ici que des ennemis... je ne puis me fier qu'à vous, et vous m'abandonnez !

Alors, dans un trouble inexprimable, il tomba à ses genoux ; et, saisissant sa main, qu'il baigna de ses larmes, il s'écria avec chaleur :

— C'est moi ! c'est votre roi... non, c'est votre ami qui vous supplie. Restez pour que ce peuple qui me méprise

m'honore et m'estime; restez, pour que mon règne soit glorieux... ou plutôt... restez pour que je vous aime, pour que je jette à vos pieds ce sceptre et cette couronne, auxquels je n'aurai dû qu'un jour de bonheur, celui où je vous les aurai donnés !

— Sire ! sire ! relevez-vous ! lui dit Aïxa ; revenez à la raison et daignez m'écouter. Je ne puis rester en ce palais sans manquer à la mémoire de la reine, votre femme et ma bienfaitrice, sans manquer moi-même à mes devoirs ; et pouvez-vous penser qu'au moment où je vous rappelle les vôtres j'oublierais les miens? Mon seul bien, ma royauté à moi, c'est mon honneur, et cette royauté, je saurai la conserver et la défendre, comme je vous conseillais de défendre la vôtre. Ne vous fâchez pas de mes paroles, sire, votre amitié seule me toucherait plus que vos grandeurs. Je n'ai point d'ambition; je n'en ai qu'une du moins, celle de rester une honnête femme, et si je cédais à vos vœux, vous qui prétendez m'aimer, vous seriez à jamais malheureux, car le jour où je deviendrais votre maîtresse serait le dernier de ma vie : je me tuerais !

Ces mots étaient prononcés avec une simplicité et une franchise si énergiques, qu'il n'y avait pas à douter qu'ils ne partissent du cœur, et qu'Aïxa n'eût dit la vérité.

Le roi en fut effrayé. Il la regarda quelque temps en silence et avec respect. Puis, comme frappé d'une idée nouvelle, son front s'éclaircit, son cœur oppressé respira plus librement.

— Vous avez raison, duchesse, et je vous prouverai que j'étais digne de vous comprendre ; je vous prouverai que mon amour n'était pas un amour ordinaire. Ne partez pas, cependant, accordez-moi encore huit jours. Vous ne les refuserez point à votre roi... à votre ami !

Aïxa s'inclina en signe d'assentiment.

— Bien, bien, duchesse, je vous remercie de cette promesse; j'en demande une seconde, c'est que vous ne partiez point sans me faire vos adieux.

— Je remercie Votre Majesté de l'honneur qu'elle veut bien me faire et je me rendrai à ses ordres.

— A mes ordres... non ! mais à ma prière. Je vous attendrai donc ici, dans huit jours, à la même heure.

La duchesse fit au roi une profonde révérence et se retira.

Le roi la suivit longtemps encore des yeux pendant qu'elle traversait les vastes salons du palais. Il admirait cette taille majestueuse, cet air noble et fier, cette démarche de reine.

— Oui, se disait-il avec chaleur : elle mérite ce que je veux faire pour elle ; c'est une belle et généreuse pensée qu'elle seule pouvait inspirer, et depuis qu'elle m'est venue, mes inquiétudes se dissipent, le présent ne m'effraie plus, l'avenir me sourit. Que sera-ce donc quand cette idée sera exécutée ? c'est là le difficile ! mais, comme elle le disait, il ne s'agit que de vouloir pour renverser tous les obstacles et cette fois j'aurai une volonté.

Le roi avait, en effet, conçu un projet que nul, à coup sûr, n'eût pu soupçonner, et que son amour seul pouvait faire comprendre. Voyant bien que la duchesse de Santarem n'était pas femme à céder à ses désirs de roi, persuadé, comme elle le lui avait dit, qu'elle se tuerait plutôt que d'être sa maîtresse, et, d'un autre côté, ne pouvant se résoudre à renoncer à elle, il avait résolu d'en faire sa femme et son premier ministre.

Puisqu'il était dans son caractère d'être subjugué et dirigé, il valait mieux l'être par Aïxa que par le duc de Lerma ; et décidé, sitôt qu'il le pourrait, à se défaire de celui-ci, il ne pouvait pas choisir un successeur qui lui convînt mieux et qui lui fût plus agréable.





XI

LE MÉMOIRE DE L'ARCHEVÊQUE.

Le roi ne s'était pas dissimulé les difficultés qu'il aurait à vaincre pour arriver à l'exécution de son projet : l'orgueil de la noblesse espagnole, le rigorisme de la cour, l'inflexible sévérité de l'étiquette.

Mais si la duchesse de Santarem ne pouvait devenir reine d'Espagne, rien n'empêchait qu'elle ne devînt la femme du roi. Il était veuf, il était libre. Les mariages de la main gauche étaient alors fréquents chez les personnages de la plus haute distinction. L'Espagne même avait vu Maria de Padilla s'asseoir sur les degrés du trône de don Pèdre; il ne fallait pour cela que trouver appui et protection chez les personnages les plus influents du clergé et de la cour; leur approbation entraînerait celle des autres, et chacun, s'empressant d'imiter leur exemple, fléchirait le genou devant la nouvelle reine.

Il répugnait au roi de confier ce projet au duc de Lerma et surtout au grand inquisiteur, et cependant c'étaient eux qui pouvaient le mieux le faire réussir; mais aucune sympathie n'attirait plus le roi vers eux; tout lui disait au contraire qu'ils étaient les ennemis nés d'Aïxa, et que, loin de servir ce mariage, ils emploieraient tout leur crédit à l'empêcher.

Le duc d'Uzède aurait mieux convenu au roi, mais il n'avait pas assez d'influence, ou pour mieux dire il n'en avait aucune.

Le père Jérôme aurait sans doute favorisé ce dessein au-

près de la cour de Rome; le roi le croyait du moins, et grande était son erreur; le père Jérôme était au plus mal avec Sandoval, le duc de Lerma et le saint-office, et le prendre pour allié, c'était se donner tous les autres pour adversaires. Une autre idée vint au roi.

Il avait sur sa table un mémoire d'une belle écriture qui portait ces mots : *Important et secret... pour le roi seul.*

Il lui était adressé par le patriarche d'Antioche, l'archevêque de Valence, Ribeira. Ce mémoire démontrait par des arguments victorieux la nécessité d'expulser le plus promptement possible les Maures de l'Espagne. Le roi n'avait pas lu ce mémoire; il s'était contenté d'en regarder la signature, et le nom de Ribeira lui avait désigné l'homme qui pouvait, s'il le voulait, seconder ses desseins.

Son influence était immense en Espagne et dans la chrétienté, où on le regardait comme un saint. Ce mariage béni par lui ne rencontrerait que des approbateurs, et obtiendrait même le concours du saint-office, dont Ribeira était un des principaux membres.

Il ne s'agissait donc que de gagner ce prélat, et ce fut à lui que le roi résolut de confier le premier son projet, honneur qui devait d'abord le flatter.

Le roi lui écrivit donc, de sa main, pour le prier de quitter Valence et d'accourir à l'instant même, et en secret, à Madrid.

L'archevêque, persuadé de l'effet qu'avait produit son mémoire, et rêvant d'avance l'adoption de tous ses plans, s'empressa de quitter son palais épiscopal, ses ouailles et même deux conversions presque achevées que venait de lui expédier l'Œuvre de la Rédemption, toujours dirigée par le curé Romero et par le frère Acapulco, nos anciennes connaissances.

L'archevêque arriva, sans que le duc de Lerma et le grand inquisiteur en fussent instruits. Il se rendit directement dans le cabinet du roi, où l'on se hâta de l'introduire : les ordres étaient donnés, et le roi, en l'apercevant, courut au-devant de lui, le visage épanoui et l'œil rayonnant.

— Asseyez-vous, mon père, dit le monarque de l'air le plus

affectueux, en forçant l'archevêque à s'asseoir près de son bureau, et le prélat goûta cette jouissance indicible d'amour-propre que les auteurs, religieux ou laïques, peuvent seuls bien savourer et comprendre, celle de voir son ouvrage, son mémoire sous les yeux et presque sous la main du roi.

— Il le lit sans cesse ! se dit-il.

— Mon père, dit le roi, je vous ai fait appeler pour une importante affaire.

— Mon mémoire, répéta le prélat en lui-même.

— L'affaire qui me tient le plus au cœur.

— Mon mémoire, se dit le prélat.

— Une affaire enfin qui m'occupe jour et nuit.

— Je le vois bien, dit le prélat en montrant du doigt le mémoire.

— Comment cela, mon père ? reprit le roi.

— Votre Majesté, répondit le prélat avec satisfaction, veut me parler de mon mémoire.

— Non, mon père...

— Votre Majesté cependant l'a lu ?

— Pas encore.

Si le roi avait été moins occupé de l'idée qui, en ce moment, l'absorbait tout entier, il aurait été frappé du coup d'œil foudroyant du saint prélat et de la décomposition totale de ses traits à ce seul mot : Pas encore !

— Il s'agit cependant, s'écria-t-il avec feu, du triomphe de la foi !

— Nous en parlerons plus tard. Écoutez-moi d'abord.

Le pieux archevêque, qui arrivait persuadé que la cause était définitivement jugée, tomba dans un profond découragement, en voyant qu'elle n'était pas même plaidée, et il lui fallut toute sa patience évangélique, ou plutôt toute l'envie qu'il avait de gagner son procès, pour prêter au roi l'attention que celui-ci lui demandait.

Le roi, avec plus d'adresse, de chaleur et d'esprit que son auditeur ne lui en aurait supposé, développa son idée et ses projets.

L'archevêque, disposé peu favorablement, et les yeux toujours fixés sur son mémoire encore intact, secouait la tête d'un air de doute et de désapprobation, et finit par dire que l'affaire lui paraissait impraticable et impossible.

Le roi pâlit, se mordit les lèvres et répondit sèchement :

— Soit, monsieur l'archevêque; nous avions compté sur vous pour nous seconder; nous nous adresserons à d'autres.

— Sire, j'ai répondu à Votre Majesté en mon âme et conscience, et c'est avec la même franchise que je lui parlerai du projet qui m'amène. Il s'agit des Maures, vos sujets.

Le roi n'écouta pas.

— Le mémoire que j'ai eu l'honneur de remettre à Votre Majesté...

— Bien, monsieur l'archevêque, je le lirai, dit le roi avec une froideur glaciale.

Et prenant le mémoire qui était sous sa main, il le jeta plus loin sur une pile de papiers indéfiniment ajournés.

— Dans ce mémoire, dit l'archevêque un peu troublé, j'avais l'honneur d'exposer à Votre Majesté...

Le roi se leva, marcha dans la chambre d'un air agité, et, oubliant totalement l'archevêque, se mit à rêver à Aïxa.

Le prélat commença à comprendre sa faute, et sentit qu'il avait commis à l'égard du roi, la même maladresse que celui-ci à l'endroit de son mémoire. Or, comme c'était là la principale affaire de sa vie, et qu'il tenait à son projet autant que le roi tenait au sien, il pensa, comme le frère Escobar, qu'en raison de l'intention, une transaction était permise, et que telles affaires impossibles séparément, devenaient, en se réunissant, d'une exécution facile. Il toussa assez fortement pour rappeler l'attention du roi, alors totalement absente, et dit d'un air mielleux :

— Je suis pour ce que j'en ai dit.

— Et qu'avez-vous dit ? demanda brusquement le roi.

— Je suis fâché que Votre Majesté n'ait pas lu mon mémoire.

Le roi haussa les épaules avec impatience.

— Votre Majesté y aurait justement vu un article qui se rapporte à la question qu'elle a d'abord daigné me soumettre.

— En vérité ! reprit le roi en se rapprochant du prélat.

— Il y a tel projet dont la pensée première peut ne pas être irréprochable, et qui le devient par la manière dont il est exécuté. Permettez-moi donc, sire, de conserver la franchise de mes opinions et ma liberté de conscience.

— Je permets, dit vivement le roi.

— Je n'approuve pas, je l'ai dit, le mariage que désire Votre Majesté. Il excitera les réclamations du peuple et de la noblesse, et je ne sais même pas jusqu'à quel point il sera agréable à Dieu.

Le roi commençait à donner des signes d'impatience; aussi le prélat s'empressa-t-il d'ajouter à voix haute :

— Mais...

Le roi se calma.

— Mais si l'on commençait par conquérir l'approbation des hommes et l'agrément du ciel par une œuvre grande, pieuse et désirée de tous, par une œuvre utile à la religion comme à l'État, oh! alors, sire, permettez-moi de vous le dire avec la même franchise, ce serait bien différent.

— J'entends, dit le roi.

— On trouverait tous les esprits disposés à accueillir les idées de Votre Majesté, on penserait qu'après avoir assuré le bonheur de ses sujets, il lui est permis de penser au sien; et je vais plus loin, si quelques-uns blâmaient encore, si quelques casuistes rigoureux osaient dire qu'il y a faute, on répondrait, et moi tout le premier : Non, il n'y a pas faute, car elle était expiée; dès qu'il y a expiation, il n'y a plus faute. Or, nous avons ici expiation, bien mieux, expiation d'avance, ce qui fait que la faute est effacée avant même d'être commise.

— J'entends, répétait le roi avec joie, quoiqu'il ne comprît pas encore parfaitement.

— Ainsi, continua le prélat avec chaleur, si Votre Majesté approuvait les idées contenues dans ce mémoire...

— Je les approuve, s'écria le monarque, et de confiance : ne viennent-elles pas de vous!

— Si Votre Majesté consentait à signer, et le plus tôt possible, ce décret si ardemment, si impatiemment attendu de tous...

— Je signerai tout ce que vous voudrez... je vous le promets.

— Et moi, j'ose promettre à Votre Majesté que son mariage, approuvé par le grand inquisiteur et le saint-office, obtiendra l'approbation générale de ses sujets et les bénédictions du ciel.

— Je consens! je consens! s'écria le monarque au comble de ses vœux, à condition que vous vous chargerez de tout auprès du ciel, auprès de Sandoval, et même auprès du duc de Lerma, avec qui je ne voudrais pas, en ce moment, avoir à traiter un pareil sujet.

— Je me charge de tout, répondit le prélat radieux.

— Et le plus tôt possible.

— Je le promets à Votre Majesté, et ne lui demanderai plus qu'une seule chose.

— Laquelle?

— C'est de lire mon mémoire.

— A l'instant même.

Et le roi, rappelant le malheureux manuscrit de l'exil qu'il lui avait imposé, s'empressa de l'ouvrir au moment où le prélat s'éloignait. Mais, dès la première page, il en abandonna la lecture et se mit à penser avec ivresse à la duchesse de Santarem et à la surprise qu'il allait lui causer le jour où elle viendrait, selon sa promesse, pour prendre congé de lui.





XII

LA SIGNATURE.

Quant à l'archevêque de Valence, laissant le roi tout entier à ses rêves d'amour et de bonheur, il courut au palais du saint-office, où il trouva Sandoval et le duc de Lerma réunis.

— Eh bien, s'écria-t-il avec un sourire orgueilleux, la cause du ciel est gagnée. Pendant que vous délibérez, je combats : pendant que vous cherchez les moyens de vaincre, je triomphe! Le roi a reçu mon mémoire, et l'expulsion des Maures est décidée; le roi signera le décret de bannissement aussitôt qu'on le voudra, et le plus tôt possible, ce sont ses propres expressions.

L'inquisiteur et le ministre restèrent stupéfaits et ravis. L'un croyait voir la chrétienté à ses pieds, et, l'autre le chapeau de cardinal sur sa tête. Ribeira leur raconta avec détail la conversation qu'il venait d'avoir avec le roi, et à mesure qu'il parlait, Sandoval et son frère cessaient de sourire et leurs fronts se rembrunissaient.

— Ainsi donc, continua Ribeira, en terminant son récit d'un air triomphant, pourvu qu'on laisse faire au roi ce mariage, mariage secret, mariage de la main gauche, qui, après tout, nous importe peu, il consent, il signe : j'ai tout obtenu.

— Vous n'avez rien obtenu, dit Sandoval d'un air sombre : celle qu'il veut épouser est la duchesse de Santarem, qu'il adore.

— Eh bien?

— La duchesse est la fille de Delascar d'Albérique! elle est Maure! dit le duc de Lerma.

— Et n'a jamais été baptisée, ajouta le grand inquisiteur.

L'archevêque demeura accablé de son prétendu triomphe.

Le roi, c'était évident, ne pouvait s'allier, même secrètement, au sang mauresque; c'eût été un scandale trop grand pour que le saint-office l'approuvât, une mesure politique trop absurde pour que le premier ministre y consentît; car si le roi d'Espagne épousait une Maure, il ne pouvait plus signer le bannissement de ses frères; la nouvelle épouse du roi saurait bien s'y opposer, et son autorité serait bien autrement puissante que celle de la dernière reine. C'était un obstacle invincible.

— Comment le roi n'a-t-il pas parlé de cette difficulté, qui est la plus grande de toutes? s'écria l'archevêque.

— Le roi n'en sait rien, répondit Sandoval.

— Eh bien, faisons comme lui, ignorons tout. Qu'il signe ce décret; une fois sa signature donnée et l'édit publié, ce sera irrévocable, et pour le reste nous verrons après.

— Au fait, dit Sandoval, le roi l'entendait lui-même ainsi : l'archevêque de Valence s'est engagé à lui faire épouser une chrétienne.

— Mais non pas une Maure, s'écria Ribeira, et, les Maures une fois bannis du royaume par l'édit royal, la duchesse de Santarem doit quitter l'Espagne comme les autres.

On s'arrêta à cette dernière idée, et le lendemain le ministre et les deux prélats se rendirent chez le roi.

Il attendait avec impatience, car c'était le huitième jour, le jour où Aïxa devait, comme elle le lui avait promis, se rendre au palais pour prendre congé de son souverain.

Le roi fit à l'archevêque de Valence l'accueil le plus affectueux; celui qu'il fit à Sandoval fut plus réservé, et le duc de Lerma remarqua avec étonnement que le roi affectait de ne point rencontrer ses regards.

— Ainsi que je l'ai promis à Votre Majesté, s'écria Ribeira, nous venons lui apporter à signer un édit qui illustrera son règne. Ce que Charles-Quint n'avait osé tenter, ce que Philippe II s'était contenté de rêver, Votre Majesté va l'accomplir et assurer à jamais la sécurité de l'État et l'unité religieuse de l'Espagne.

Il lui présenta respectueusement le parchemin, que le roi parcourut.

— Je vois bien, dit-il; je vois qu'on me propose de renvoyer du royaume et de déporter en Afrique les Maures, nos fidèles sujets... Et ce projet, mes pères, est approuvé et signé par vous?

— Oui, sire.

— Et par vous aussi, monsieur le duc?

— Comme la mesure la plus utile que puissent vous conseiller les amis de Votre Majesté.

— Votre avis, dit le roi, est d'un grand poids dans cette affaire. Puis-je espérer rencontrer en vous la même unanimité pour le projet dont M. l'archevêque de Valence a dû vous parler?

— Sa Seigneurie nous a annoncé que Votre Majesté désirait épouser secrètement une de ses sujettes.

— Oui, messieurs.

— Une personne de rang et de naissance.

— La duchesse de Santarem.

— Une personne élevée dans la religion catholique, apostolique et romaine.

— Sans contredit.

— S'il en est ainsi, dit l'inquisiteur en regardant ses deux collègues, je n'y vois et n'y mets aucune opposition.

— Ni moi, dit le duc.

— Ni moi non plus, ajouta l'archevêque de Valence.

Le roi, au comble de ses vœux, serra vivement la main des deux prélats et jeta sur le duc de Lerma un regard presque gracieux.

— Vous m'apportez alors cette décision signée par vous?

— Non, sire... mais nous allons la rédiger pendant que Votre Majesté signera l'édit.

— Je désire, messieurs, répondit le roi, que ce mariage soit célébré avant tout.

— Et pourquoi donc, sire ? s'écria l'archevêque avec inquiétude ; cela nous retardera beaucoup.

— N'importe, dit le roi; si j'ai bien compris le système dont vous me parliez l'autre jour, s'il y a faute, comme vous me l'avez expliqué, j'aime mieux décidément la commettre avant, et que vous, mes pères, vous vous chargiez de l'effacer après. Ainsi, le jour même de mon mariage, en sortant de la chapelle, je signerai cet édit, qui doit, dites-vous, me concilier tous les cœurs et toutes les bénédictions de mes sujets ; il en rejaillira quelque chose sur ma femme. Voyez donc vous-mêmes, mes pères, continua le roi, le moyen de hâter, sans blesser les convenances, cette union sur laquelle nous sommes tous d'accord.

Les trois conseillers se regardèrent avec embarras, et cet embarras redoubla quand le roi, sourd à toutes les représentations, déclara, contre son habitude, nettement et fermement, qu'il ne signerait aucun édit et ne s'occuperait d'aucune affaire d'État avant son mariage.

Les trois ministres étonnés crurent que leur souverain avait des soupçons et qu'il avait été prévenu ; il n'en était rien : le roi était pressé, voilà tout.

— Eh bien! mes pères, dit-il en voyant leur hésitation et leur trouble, qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, sire, une difficulté, dit le grand inquisiteur, décidé à aborder la question.

— Quelle difficulté ? s'écria le roi en pâlissant.

— L'intention de Votre Majesté est d'épouser une chrétienne ?

— Eh bien! est-ce que la duchesse de Santarem ne professe point la religion catholique, apostolique et romaine ?

— Non, sire !

— Ah ! mon Dieu ! s'écria le roi effrayé, est-ce qu'elle serait par hasard luthérienne ou calviniste ?

— Pire que cela.

— O ciel ! juive !

— Pire encore !... elle est Maure !

— Maure ! dit le roi accablé de douleur et d'effroi.

— C'est la fille de Delascar d'Albérique de Valence, qui avait tenu cette enfant éloignée de la maison paternelle pour l'élever en secret dans sa croyance et surtout pour la soustraire au baptême.

— Oui, sire, dit Ribeira, celle que le roi catholique vouait épouser n'a même pas été baptisée.

— Notre zèle pour Votre Majesté, continua le duc de Lerma, nous a fait acquérir tous ces renseignements, et c'est pour sauver notre souverain...

— Que vous vouliez me faire d'abord signer le bannissement et peut-être la mort de celle que j'aimais !

— Je ne voyais que mon souverain ! s'écria le duc.

— Oui, oui, je le sais, dit le roi avec amertume, vous n'aimez pas les reines d'Espagne. Messieurs, ajouta-t-il d'un air sombre, il y a une fatalité qui me poursuit... Nous examinerons ensemble si décidément Dieu m'ordonne de renoncer à mes espérances, ou si peut-être la conversion d'une personne si haut placée ne serait pas agréable au ciel et ne rendrait pas cette union possible.

Les trois ministres tressaillirent.

— Mais ce que je sais, continua le roi, que l'amour rendait généreux et noble comme il l'avait déjà rendu clairvoyant, ce que je sais, c'est que je ne persécuterai point celle que j'avais jugée digne de ma main et de mon cœur. Je la respecterai, je la défendrai, elle et ses frères, et surtout, ajouta-t-il avec passion, je ne consentirai jamais à ce qu'elle s'éloigne de l'Espagne !

— Eh bien ! moi, s'écria le fougueux archevêque de Valence, je ne laisserai pas Votre Majesté s'exposer à l'excommunication.

— Compromettre son salut, dit l'inquisiteur.

— Et celui de son royaume, ajouta le duc de Lerma.

Mais les deux prélats et le duc eurent beau faire, ils n'obtinrent d'autre réponse que celle-ci :

— Je ne signerai pas cet édit, je ne le signerai jamais!

En vain ils menacèrent des foudres de l'Église, de la colère de Rome, du soulèvement de toute la nation : le roi, avec l'obstination d'un amoureux, répétait toujours :

— Je ne signerai jamais!

Tout à coup son visage, qu'animait le feu de la discussion, devint pâle et livide, la parole expira sur ses lèvres, des gouttes de sueur coulèrent sur son front; et ses yeux, où brillaient l'espérance et l'amour, devinrent ternes et hagards, et demeurèrent fixés sur un petit papier que seulement alors il venait d'apercevoir sur son bureau. Sans songer aux trois conseillers qui, assis devant lui et immobiles, examinaient attentivement ses traits et ses moindres gestes, il lisait tout bas, et tout à coup il s'écria avec fureur :

— Je signerai, messieurs, l'édit que vous me proposez!

Les trois ministres firent un geste de surprise et de joie, et le roi continua :

— Oui je signerai cet édit, mais je veux que ce soit à l'instant, à l'instant même!... Donnez-le-moi.

— Nous avons eu l'honneur, dit le duc de Lerma, de le présenter à Votre Majesté, qui l'a placé là... sous sa main.

— C'est juste, dit le roi, je vais le lire.

Au lieu de l'édit il prit le petit billet et lut une seconde fois ces mots, qui avaient déjà produit sur lui un effet si terrible :

« Sire, Aïxa vous trompe; elle aime éperdument Fernand « d'Albayda; c'est pour lui qu'elle a fait rompre le mariage « de Carmen d'Aguilar; c'est pour lui qu'elle se rend à « Valence, où Fernand la rejoindra. Tous deux y vont pour « se marier. »

Ce billet était de la même écriture que le premier. Nul doute pour le roi qu'il ne vînt d'un ami dévoué.

Cet ami, dont le monarque était loin de se douter, c'était la comtesse d'Altamira. Pendant le temps qu'Aïxa avait demeuré chez elle près de Carmen, et avant l'aventure de don Augustin de Villa-Flor, la comtesse, on l'a vu déjà, avait cru remarquer que les assiduités de Fernand chez elle avaient pour but Aïxa encore plus que sa fiancée.

Elle pensa s'être trompée en voyant que le mariage tant désiré par d'Aguilar avait toujours lieu. Mais le matin même de ce mariage, on se rappelle qu'elle monta dans l'appartement de sa nièce, en proie alors à une fièvre ardente, et les phrases que celle-ci avait proférées dans son délire avaient suffi pour confirmer les soupçons de la comtesse et lui apprendre l'amour de Fernand et d'Aïxa.

Quant aux moyens de faire parvenir cet avis, rien n'était plus facile : Latorre, valet de chambre du roi, avait été placé au palais par le duc d'Uzède, son ancien maître, lequel le regardait toujours comme à son service, vu les appointements énormes qu'il continuait à lui payer.

Le roi restait donc absorbé devant ce billet, et les trois ministres, sans deviner d'où arrivait en leur faveur ce secours inconnu et subit, attendaient avec angoisses le dénoûment qu'ils désiraient et qu'ils n'osaient hâter. Enfin, le roi sortit de sa stupeur et dit vivement et avec force :

— Une plume !... une plume !... donnez, que je signe !

Le grand inquisiteur lui en offrit une, le duc de Lerma déroula le parchemin, et l'archevêque approcha l'écritoire. Le roi d'une main agitée y trempa sa plume et s'apprêta à signer.

L'huissier de la chambre annonça en ce moment madame la duchesse de Santarem.





XIII

LES CONDITIONS.

Le roi, prêt à signer, s'arrêta, jeta vivement la plume et s'écria avec colère :

— La duchesse de Santarem ! nous serons ravi de la voir ! Qu'elle entre ! qu'elle entre ! Pardon, mes pères, et vous monsieur le duc ; nous reprendrons cette affaire plus tard.

Il y avait dans son geste et dans sa voix une expression tellement impérative qu'il n'y avait pas moyen de rester davantage. Ils sortirent donc. Le duc, en s'éloignant, lança un coup d'œil d'indignation à l'huissier malencontreux qui avait annoncé la duchesse et qui venait ainsi, sans le savoir, de renverser leurs projets.

Le pauvre huissier n'aperçut pas le regard foudroyant du ministre, car dans ce moment il s'inclinait jusqu'à terre pour le saluer. Mais le lendemain il fut destitué sans avoir jamais pu deviner la cause de sa disgrâce.

Le roi n'avait jusque-là connu dans son amour qu'un tourment, c'était de ne pas voir celle qu'il aimait; qu'une crainte, c'était de n'en pas être aimé. Il ne lui était pas venu à l'idée que ce cœur insensible pour lui pût ressentir de l'affection pour un autre. Il avait toujours et complétement ignoré le supplice de la jalousie ; celle qu'il ressentait en ce moment venait, comme toute passion nouvelle et non encore éprouvée, l'envahir tout entier.

A la vue d'Aïxa, son sang avait reflué vers son cœur ; il était pâle ; ses lèvres tremblantes balbutiaient des mots inar-

ticulés qu'il achevait à peine, et son trouble était d'autant plus violent qu'il faisait tous ses efforts pour le cacher.

Enfin, il lui fit signe de s'asseoir en essayant de sourire, et ce sourire donna à tous ses traits une expression convulsive dont Aïxa s'effraya.

— Qu'avez-vous donc, sire ? s'écria-t-elle.

— Ce que j'ai, ingrate !...

Et alors tout ce que son cœur contenait de rage et de douleur comprimées s'échappa avec des cris et des sanglots. Ce n'était plus cet homme apathique et indolent, ce roi que rien ne semblait émouvoir, pas même la misère de ses peuples : c'était un amant outragé, furieux, jaloux ! et la jalousie a son éloquence, qui est la même pour tous, pour l'homme du peuple comme pour le roi ; car dans les grandes passions, dans l'expression d'un sentiment violent et énergique, le langage de l'un s'élève, et le langage de l'autre s'abaisse.

Ainsi, le roi oubliant son rang, le roi furieux comme le dernier de ses sujets, accabla Aïxa de reproches et de menaces, de mépris et de haine, et finit par tomber à ses pieds ivre de colère et d'amour.

Aïxa avait fait d'inutiles efforts pour calmer cet accès de délire, auquel elle n'aurait rien compris sans le nom de Fernand, que le roi répéta souvent.

— Quels reproches ai-je donc mérités de Votre Majesté ? dit-elle enfin, quand il lui fut permis de se faire entendre ; avais-je accepté ses vœux ?...

— Non... non, dit le roi ; mais vous avez accueilli ceux de Fernand !

— Avais-je promis à Votre Majesté mon cœur et mon amour ?

— Non, mais vous les avez donnés à Fernand... l'oserez-vous nier ? Et ce n'est rien encore ! continua-t-il avec une impétuosité de paroles que rien ne pouvait interrompre ; si vous me quittez... si vous retournez à Valence, n'est-ce pas pour l'épouser ?... Répondez, répondez-moi donc !... Qui vous empêche de répondre ?

— Vous seul, sire ; j'attends que Votre Majesté me le permette.

— Moi ! dit le roi avec rage ; moi qui vous supplie, à genoux, de parler, de me dire la vérité !

— Vous la connaîtrez tout entière, sire !... Je ne sais qui a pu m'accuser auprès de Votre Majesté d'aimer don Fernand d'Albayda.

— Ce n'est donc pas vrai ? dit le roi avec un transport de joie en étendant les mains vers elle.

Aïxa se recula, baissa les yeux et répondit :

— C'est vrai... sire !

— Et vous osez me l'avouer, à moi !

— Oui, sire ! Mais là, je vous le jure, s'arrêtent mes crimes, et celui dont vous m'accusez encore n'est jamais venu à ma pensée, ni probablement à la sienne. Maîtresse de ma main, je n'en ai point disposé... je ne l'ai promise à personne... pas même à lui !...

Et, élevant la voix, elle ajouta avec force :

— Je me rends à Valence, non pour épouser don Fernand d'Albayda, je vous le jure, mais pour revoir et embrasser mon père, Delascar d'Albérique, qui est un Maure.

— Je le sais.

— Et qui m'a élevée dans sa croyance, sire.

— Je le sais... je le sais... répéta le roi avec impatience et avec humeur. Ainsi, et d'après votre propre aveu, à vous, qui êtes la franchise même, vous ne voulez point épouser et vous n'épouserez jamais Fernand d'Albayda?

— Je n'ai pas dit cela, sire.

— Quoi ! s'écria le roi furieux, elle ne m'accordera même pas cette consolation, ce bonheur, cette espérance ! Et que dites-vous donc, alors ?

— Je dis que, dans ce moment, et pour rien au monde, je ne consentirais à l'épouser.

— A la bonne heure ! reprit le roi plus adouci. Et pourquoi ?

— Parce qu'il était le fiancé de Carmen d'Aguilar, ma

meilleure amie, presque ma sœur, et que je n'épouserai jamais Fernand d'Albayda... tant que je pourrai croire que Carmen l'aime encore.

— A la bonne heure ! répéta le roi avec une satisfaction mêlée de crainte, pourvu que Carmen soit fidèle et constante. Mais qui peut se fier à ces jeunes filles? n'a-t-elle pas déjà une autre idée ? ne veut-elle pas, m'a-t-on dit, entrer au couvent des Annonciades de Pampelune comme novice ?

— Elle y est déjà, sire.

— Qui l'a permis?

— La reine, sire.

— C'est un tort qu'elle a eu : je n'y aurais jamais consenti. Et, reprit-il avec une colère qu'il cherchait à modérer, si elle prononce ses vœux, si elle devient religieuse, si elle renonce décidément au monde et à Fernand, que ferez-vous alors ?

— Je l'ignore, sire.

— Et si ce Fernand voulait vous épouser, que feriez-vous?

— Je l'ignore.

— Vous me trompez ! vous le savez ! Répondez-moi donc ! répondez ! S'il vous offrait sa main, continua-t-il avec fureur, que feriez-vous ?

Aïxa fléchit un genou et dit avec sa douce voix :

— Peut-être alors, sire, viendrais-je demander à Votre Majesté la permission de l'accepter.

— A moi?

— A vous, qui seriez trop bon et trop juste pour me la refuser.

— Moi ! dit le roi; moi y consentir ! Mais vous ne savez donc pas, continua-t-il avec un cri de douleur et de passion, que je voulais vous épouser?

— Vous, grand Dieu ! Ce n'est pas possible !

— Demandez à ce duc de Lerma qui sort d'ici; demandez à ces ministres du ciel : ils vous le diront; ils vous at-

testeront que je voulais vous placer sur le trône d'Espagne, que je voulais vous faire reine!

— Et moi je ne l'aurais pas voulu! s'écria vivement la jeune fille; j'aime trop Votre Majesté, je suis trop attachée à sa gloire, pour lui permettre de descendre jusqu'à sa sujette. L'Espagne vous aurait blâmé, et l'inquisition vous eût maudit... je suis Maure!

— Eh bien! qu'importe? dit le roi en la regardant avec amour.

— Je suis d'un sang et d'une croyance qu'ils détestent.

— Mais moi, je t'aime! s'écria-t-il... et tiens!... tiens! dans ce moment encore, voilà un édit qu'ils veulent me faire signer, un édit qui bannit d'Espagne et ton père et tous les tiens!

— Est-il possible! s'écria Aïxa tremblante.

— Un édit qui les proscrit, qui confisque leurs biens, qui les condamne à errer et à mourir sur une terre étrangère... et cet édit...

— Vous ne le signerez pas! s'écria Aïxa.

— Jamais! si tu m'aimes, si tu es à moi...

— Je ne le puis, sire... mais ne signez pas!

— Le ciel le veut, et mon Dieu me le commande; c'est ce qu'ils disent tous... Eh bien! je braverai la volonté du ciel et la colère même de Dieu... si tu es à moi, si tu y consens!

— Mon devoir me le défend!

— Et mon devoir à moi, s'écria le roi hors de lui, mon devoir m'ordonne d'être impitoyable!

— Grâce! sire, grâce! s'écria-t-elle en tombant à genoux, je vous en supplie!

— Et moi aussi je t'ai suppliée en vain, et tu m'as repoussé, tu en as aimé un autre!

— Je ne l'aimerai plus, j'y renoncerai, je vous le jure!

— Cela ne me suffit plus; maintenant, vois-tu, je n'ai plus le courage de résister ni de combattre, je n'ai plus la force d'être généreux; ceux pour qui tu supplies ne sont

pas plus infortunés que moi, car je meurs, vois-tu bien, je meurs, si tu n'es pas à moi!

Aïxa, interdite, craignant de redoubler l'égarement du roi, se contentait de joindre les mains et de murmurer d'une voix suppliante :

— Mais mon honneur, sire! mais mon devoir!

— Ton honneur! s'écria Philippe hors de lui, ton honneur et tes jours appartiennent à ton roi! et ton devoir... ton devoir est de sauver ton père et tous les tiens! Et puisque mon amour ne peut rien obtenir, continua-t-il avec une exaltation toujours croissante, puisque je ne puis rien devoir à ta tendresse ni à ta pitié, je m'adresserai à d'autres sentiments; je verrai si ta haine pour ton roi est plus forte que ton amour de fille ou de sœur!

— Grâce, sire! grâce! continua-t-elle en se traînant sur les genoux.

— Non, non, point de grâce! s'écria le roi en délire. Et saisissant avec force la main d'Aïxa : Écoute-moi bien... tu seras ici... demain soir... à la nuit... demain... demain! tu entends bien! et alors je déchire cet édit, j'assure à jamais le bonheur et la prospérité de tes frères et de tous les tiens!... Mais tu viendras... Je t'attendrai!... ici demain, tu me le promets... tu me le jures?

— Jamais! jamais! s'écria-t-elle en se relevant.

— Tais-toi! tais-toi! dit le roi en lui mettant la main sur la bouche, car ce ne serait pas moi, alors, ce serait toi qui signerais la ruine, l'exil et la mort de ton père!

— Mon père! répéta Aïxa épouvantée, moi causer sa mort!...

Puis avec un mouvement d'effroi involontaire elle s'écria hors d'elle-même :

— Grâce! grâce! je viendrai.

Le roi poussa un cri de joie, et ses yeux brillèrent d'un éclair de bonheur.

— Non, non! c'est blasphémer, dit vivement Aïxa en se reprenant, non, non! jamais!...

Mais le roi, comme s'il craignait d'entendre son désaveu, avait déjà quitté Aïxa et s'était élancé dans la pièce voisine, dont la porte venait de retomber.

Quant à la pauvre jeune fille, elle se traîna jusque chez elle ; désolée, éperdue et tombant à genoux, elle s'écria en levant les yeux et les mains vers le ciel :

— Viens à mon aide, ô mon Dieu, et conseille-moi !





XIV

LE SACRIFICE.

Cependant, Bernard de Sandoval et l'archevêque Ribeira avaient pris depuis longtemps les mesures nécessaires à l'exécution de leurs plans; à Valence, à Grenade et dans toute l'Andalousie, dans l'Aragon et les deux Castilles, des émissaires répandaient les bruits les plus alarmants et soulevaient toute la population espagnole contre les Maures.

Le mémoire rédigé par Ribeira, et que le roi n'avait pas lu, circulait dans tout le royaume et faisait grande impression, non-seulement sur les membres du clergé, mais sur les personnages les plus puissants et les plus influents d'alors.

Le saint prélat démontrait que l'Espagne avait dans son sein un million d'ennemis vaincus, mais non subjugués, qui formaient une nation à part, et qui ne se rallieraient jamais franchement à la religion, aux mœurs et aux intérêts espagnols. Il attestait que les Maures conspiraient continuellement, et que dernièrement encore, lors des dangers auxquels l'Espagne n'avait échappé que par le génie et la prévoyance du duc de Lerma, les Maures, en apprenant les préparatifs du roi Henri IV, lui avaient offert de l'or et des soldats*; que si, par un miracle exprès de la Providence, le roi Henri n'était pas mort, l'Espagne se serait vue attaquée à la fois au dedans et au dehors; que pareil événement pouvait se représenter, et que si, à la première guerre étran-

* Fonseca, pag. 143.

gère, tous les Maures du royaume prenaient les armes, les Espagnols seraient, comme leurs ancêtres, forcés de se soumettre au joug du vainqueur, ou de chercher encore, comme au temps de Pélage, un abri dans les rochers et les montagnes des Asturies.

Ces raisonnements produisaient un grand effet sur les classes élevées. Pour le peuple, l'archevêque Ribeira avait recours à d'autres moyens : on parlait d'une conspiration qui ne tendait à rien moins qu'à faire débarquer en Espagne Muley-Silan, le sultan de Maroc. Les Maures, disait-on, lui avaient promis de se soulever à son approche, de lui fournir cent cinquante mille combattants, de l'aider à piller les églises, à profaner les hosties et à pendre tous les moines et curés du royaume; cette conspiration, ajoutait-on, venait d'être découverte par le tribunal du saint-office*.

L'effroi était grand, les prêtres inventaient des récits étranges, merveilleux, qui passaient de bouche en bouche, et ajoutaient à la frayeur générale.

On disait qu'à Daroca, le bruit des trompettes et des tambours avait retenti dans les airs au moment où la procession sortait du monastère; qu'à Valence on avait aperçu pendant plusieurs jours un nuage d'une éclatante blancheur, sillonné de bandes sanglantes; qu'une image de la Vierge avait paru tout inondée de sueur**, et qu'enfin la cloche de Villila avait sonné d'elle-même pendant plusieurs jours***.

Les esprits en émoi et vivement frappés étaient dans l'attente d'un grand événement, et, comme Ribeira le disait au roi, le vœu général appelait l'ordonnance dont les conséquences pouvaient être si fatales pour l'Espagne.

Yézid reçut de Valence toutes ces nouvelles, et, le lendemain du jour dont nous venons de parler, il entra de bonne heure dans la chambre d'Aïxa. Il la trouva pâle et debout.

* Fonseca, *passim.*

** Mémoire de Ribeira, archevêque de Valence.

*** Sully, *Économies royales,* tom. VIII, pag. 328.

Elle ne s'était pas couchée de la nuit; elle l'avait passée tout entière à prier, à invoquer sa mère et à lui demander conseil.

— Sœur ! lui dit le jeune Maure, il n'y a plus à tarder, faut partir aujourd'hui même pour Valence.

— Et pourquoi?

— Notre père et tous nos frères courent les plus grands dangers, notre place est près d'eux.

Il lui fit connaître alors une partie de ce que nous venons de raconter, ajoutant que déjà les jours de Delascar d'Albérique avaient été menacés, que la populace furieuse et excitée par des agents secrets, avait voulu mettre le feu à son habitation.

Aïxa tressaillit.

— Ce n'est rien encore, continua Yézid, tous les vaisseaux dont l'Espagne peut disposer sont réunis sur nos côtes, toutes ses troupes ont ordre de marcher sur Valence et sur Grenade. Quelque odieux complot se prépare contre nous, et, pour le déjouer, j'ignore ce que médite mon père, mais il m'écrit que, pour sauver sa religion et ses frères, tout est permis.

— Il a dit cela? s'écria Aïxa en pâlissant.

— Voici sa lettre. Il nous demande pardon de ce qu'il va faire; mais il sait que nous pensons comme lui, et que nous n'hésiterions pas un instant à sacrifier tout ce que nous avons de plus précieux et de plus cher.

— Il a dit cela? s'écria Aïxa avec terreur.

— Vois toi-même... Voici ses derniers mots : « Sauver nos frères, et puis mourir ! »

Aïxa prit la lettre d'une main tremblante et, pendant qu'elle la lisait :

— Qu'as-tu, ma sœur? s'écria Yézid, en voyant la pâleur mortelle qui couvrit tous ses traits.

— Laisse-moi cette lettre, mon frère.

Elle la serra dans son sein, et dit :

— Tu as raison... nous ne pouvons rester ici... il faut

partir; fais tous tes préparatifs. Dispose pour ce soir une voiture... il doit tarder à mon père de revoir sa fille. Tu la lui ramèneras, Yézid, lui dit-elle froidement.

Yézid allait sortir. Il se retourna et vit Aïxa chanceler; il revint vivement sur ses pas, et, cherchant à la calmer :

— Je t'ai effrayée, ma sœur, lui dit-il, en t'apprenant brusquement toutes ces nouvelles, et en te parlant de malheurs qui, je l'espère, ne se réaliseront pas. Mon père saura les détourner.

— Il ne le pourrait qu'au prix de ses jours ! dit Aïxa.

Puis, se remettant de son trouble, elle ajouta avec calme :

— J'espère, comme toi, que nos ennemis reculeront devant l'exil ou le massacre de nos frères. Piquillo vient d'être appelé au palais de l'inquisition : il nous apprendra ce qu'on a décidé, et peut-être ce soir pourras-tu porter à Valence la nouvelle que le roi et son ministre ont renoncé pour jamais à leurs sinistres desseins.

Elle prononça ces derniers mots avec une oppression si visible que Yézid lui dit encore :

— Tu veux me le cacher, sœur, tu souffres !

— Non, je n'ai rien..... A quelle heure comptes-tu partir ?

— Ce soir, pour qu'on ne nous voie pas, ce soir à onze heures.

— C'est bien... je serai prête.

— Et la voiture t'attendra.

— Pas ici... Je ne voudrais plus rentrer dans cet hôtel.

— Et pourquoi ?

— Tu le sauras. Attends-moi près de la petite porte du palais, celle qui conduisait aux appartements de la reine... tu sais bien ?

Yézid tressaillit.

— Oui, je la connais, dit-il; mais pourquoi à cet endroit?

— Parce qu'il est solitaire... et puis pour d'autres raisons que tu sauras... je te les dirai.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Pourquoi ! reprit-elle en tremblant de tous ses mem-

bres; ne me le demande pas, je t'en conjure. Puis, joignant les mains, elle lui dit : Va-t'en !

Yézid la regarda avec surprise. Mais il respecta son secret, se rappelant qu'autrefois, lui aussi, avait voulu qu'on respectât le sien. Il embrassa sa sœur et sortit.





XV

LA CHAMBRE DU ROI.

Aïxa restée seule demeura longtemps immobile et anéantie. Elle relut la lettre de son père, et, d'un air égaré, elle répéta plusieurs fois ces mots :

« Vous penserez comme moi, mes enfants; vous n'hésite-
« rez pas à sacrifier ce que vous avez de plus cher et de
« plus précieux, pour la défense de notre religion et le sa-
« lut de nos frères. Les sauver et mourir, c'est là notre de-
« voir. »

— Je suivrai vos ordres, mon père, murmura-t-elle; vous serez sauvé par moi, et ce soir Yézid vous ramènera votre fille... mais il vous la ramènera morte!

Elle se mit à genoux et pria.

Se sentant alors plus de force, elle se leva, alla prendre le flacon de cristal que Piquillo avait enlevé à la comtesse et qu'elle avait voulu conserver; elle le regarda quelques instants avec attention comme le seul ami, le seul espoir qui lui restât.

Il n'y manquait que quelques gouttes, et, en prenant tout ce qui restait, la mort ne devait pas tarder.

Ne craignant plus alors de survivre à sa honte, et certaine de mourir, elle respira plus librement et reprit courage, mais ce courage fut sur le point de l'abandonner quand sa pensée se reporta sur l'avenir qui l'attendait et auquel elle allait renoncer.

Encore quelque temps, et Fernand, qu'elle aimait, pour-

rait lui offrir son cœur et sa main. Encore quelque temps, et elle allait être à lui, et cet amour, depuis si longtemps caché, elle pourrait l'avouer aux yeux de tous ! Et maintenant il fallait perdre à la fois et ce bonheur et l'amour de Fernand, peut-être même son estime !

Mourir avec son mépris ! Cette idée était au-dessus de ses forces, et elle voulut du moins lui écrire et tout lui apprendre ; mais alors son sacrifice devenait impossible, car Fernand ne souffrirait pas qu'elle s'immolât, même pour son père.

— Non ! se disait-elle, non ! demain seulement il saura toute la vérité. Mais lui qui fut si bon et si dévoué, je ne puis le quitter à jamais sans lui dire un dernier adieu.

Et elle lui écrivit seulement ce mot : « Venez ! »

Quelques instants après, sa porte s'ouvrit, et parut Fernand d'Albayda.

— Est-il possible ! s'écria-t-il avec joie, une lettre de vous ! On me l'apporte, et j'accours.

— Je vous remercie, dit Aïxa avec un doux sourire.

— C'est donc bien vrai... c'est vous qui m'appelez ?

— Oui, Fernand... c'est moi... moi qui désirais vous voir, dit la jeune fille avec émotion.

— Je puis donc vous être utile... vous rendre quelque service... Parlez, commandez ! s'écria Fernand avec chaleur.

— Non, répondit tristement Aïxa, je n'ai rien à vous demander.

— Et que me vouliez-vous donc ?

— Vous voir... Fernand !

A ces mots, le cœur du jeune homme tressaillit de joie, et ses yeux, pleins d'ivresse, témoignaient assez d'une reconnaissance que sa bouche n'osait exprimer.

— Oui, répéta-t-elle, vous voir et vous remercier de tout ce que je vous dois. Vous m'avez consacré votre vie ; soumis à mes ordres, docile à mon regard, vous avez imposé silence à votre tendresse, vous avez eu le courage, à force d'amour, de renoncer à moi !... Pour moi, vous vous êtes

dévoué; pour moi, vous avez souffert!... Que puis-je donc à mon tour pour payer tant de dettes et tant de sacrifices?... Je n'ai rien qui puisse m'acquitter... rien qu'un mot; mais si je vous connais bien, ce mot, je crois, suffira. Écoutez-moi donc, Fernand... Je vous aime ! ! !

Elle avait prononcé ce mot, non pas timidement et les regards baissés, mais avec les yeux pleins de larmes et d'amour, et comme si son âme tout entière s'était échappée de ses lèvres. Fernand, frappé de surprise et d'ivresse, était tombé à ses genoux et couvrait de baisers ses belles mains, qu'elle ne retirait pas; mais tout à coup il s'arrêta stupéfait, la voyant fondre en larmes et éclater en sanglots.

— O ciel! s'écria-t-il, après un tel aveu, d'où vient votre douleur?

— C'est que ce jour, lui répondit-elle, est le dernier qui me soit accordé.

— Que voulez-vous dire?

— Que je ne vous reverrai plus, Fernand, que je ne dois plus vous voir. Il vous faut renoncer à moi!

— Et pourquoi, grand Dieu!

— Ne me le demandez pas!... Vous devez me connaître, et puisque je vous parle ainsi, moi qui vous aime, moi qui eusse été fière de vous donner ma vie et d'embellir la vôtre... vous pensez bien, Fernand, qu'un nouvel obstacle élève désormais entre nous une barrière insurmontable.

— Et laquelle?

— Ne m'interrogez pas! qu'il vous suffise de savoir que toutes les douleurs que vous pourriez imaginer n'approchent pas en ce moment de la mienne.

— Dites-la-moi donc!...

— Moi! s'écria-t-elle en reculant épouvantée; je me trompais. Il y a un supplice plus grand encore que ceux que j'éprouve, ce serait de vous le dire! Aussi n'est-ce pas pour cela que j'ai voulu vous voir, mais pour vous faire mes adieux.

— Vos adieux! vous me quittez?

— Je vous ai dit qu'il le fallait, que vous ne deviez plus penser à moi.

— C'est impossible !

— Mais, Fernand, ma seule pensée sera vous! à vous mon premier et mon dernier amour !

— Et vous voulez que je vous abandonne ! s'écria Fernand enivré de ces paroles, que je renonce à vous en un pareil moment ?

— Il le faut ! il le faut ! répéta la jeune fille avec égarement; hâtez-vous ! car ce que je vous dis là... je puis le dire encore... mais bientôt...

— Bientôt ! s'écria Fernand avec effroi, qu'est-ce que cela signifie ? parlez, de grâce ! parlez !

— En ce moment... c'est impossible... mais plus tard, je vous le promets... vous saurez... Oui, continua-t-elle en cherchant à rassembler toutes ses forces, demain, vous recevrez une lettre de moi.

— Demain, vous me le jurez, je saurai tout ?

— Je vous le jure !

— Par mon amour ! s'écria Fernand; et il ajouta avec crainte : Par le vôtre !

— Par mon amour ! répéta Aïxa.

A ce mot, et malgré toutes ses appréhensions et ses angoisses, Fernand sentit l'espoir renaître dans son cœur. Sans doute, et puisque Aïxa le disait, des obstacles terribles pouvaient bien les séparer encore et s'opposer à leur bonheur. Mais des obstacles, en est-il dont on ne puisse triompher quand on aime, quand on est aimé ? et c'est le dernier mot qui retentissait sans cesse à l'oreille et au cœur de Fernand. Seul, il eût suffi pour lui faire braver tous les dangers et supporter tous les maux.

Aussi la jeune fille, étonnée du sourire plein d'espoir et de bonheur qui brillait sur ses traits, lui répéta d'une voix émue :

— Partez ! partez ! Qu'attendez-vous encore ?

— Une dernière grâce, dit-il.

Aïxa, pâle et immobile, ne répondit pas. Fernand s'approcha d'elle, et, passant son bras autour de cette taille si élégante et si gracieuse, il murmura à voix basse à son oreille :

— Aïxa, ma bien-aimée, un baiser de toi !

Aïxa frissonna, mais elle ne s'éloigna pas et se dit en elle-même :

— Je le puis encore, je suis encore digne de lui !

Fernand, voyant qu'elle ne répondait pas, serra contre son cœur le cœur de la jeune fille, et dans son délire ses lèvres brûlantes rencontrèrent celles d'Aïxa : elles étaient froides et glacées comme le marbre de la tombe.

Il poussa un cri. Aïxa lui fit signe de la main de s'éloigner, et Fernand s'enfuit heureux et désespéré.

A peine eut-il disparu que la pauvre jeune fille courut à son secrétaire et écrivit à celui qu'elle venait de quitter.

Elle lui avouait tout et lui demandait pardon, non pas de sa mort, qui devait lui rendre l'estime de Fernand, mais du crime qui avait rendu cette mort nécessaire. Bien des fois la plume lui tomba des mains, bien des fois elle s'arrêta, prête à déchirer cette lettre et à renoncer à son dessein... mais elle pensait à son père ! cette idée ranimait son courage et lui donnait la force d'accomplir ce sacrifice.

Piquillo, qui s'était rendu au palais de l'inquisition, n'était pas rentré. Lui aussi, sans doute, avait appris les nouvelles que Yézid venait de recevoir ; lui aussi, sans doute, intercédait pour ses frères près de Sandoval et du duc de Lerma : efforts inutiles, elle le savait bien, l'édit qui les menaçait dépendait du roi... ou plutôt c'était d'elle seule maintenant que dépendait le sort de toute une nation, sa prospérité ou son exil, sa vie ou sa mort.

Déjà la nuit était venue, et plus le moment approchait, plus Aïxa sentait redoubler sa terreur et son incertitude. Les yeux fixés sur la pendule, dont l'aiguille rapide semblait voler, elle avait déjà entendu sonner sept heures, puis huit, puis neuf. Son cœur battait avec violence, sa tête était en

feu, elle se sentait en proie à une fièvre ardente qui provoquait en elle une étrange hallucination.

Elle voyait Fernand à ses genoux la retenant, l'empêchant de sortir ; elle allait lui obéir. Tout à coup, elle se croyait transportée dans les rues de Valence, elle entendait sonner la cloche de Villila ! c'était le signal du massacre ! Des familles entières, des familles maures, voulaient en vain fuir les poignards espagnols. Au milieu de la foule, des moines à la figure sinistre, le glaive d'une main et la croix de l'autre, criaient : « Frappez ! frappez ! » Ni les enfants ni les femmes n'étaient épargnés ! Enfin elle aperçut son père qu'un meurtrier poursuivait, son père qui lui criait : « Sauve-moi, ma fille ! sauve-moi ! » Elle s'élançait pour l'entourer de ses bras, pour lui faire un rempart de son corps. Il était trop tard ! Le vieillard venait d'être frappé, son sang avait rejailli sur elle ; elle le voyait à ses pieds, elle voyait ses cheveux blancs traînés dans la fange.

En ce moment la pendule sonna dix heures.

Aïxa poussa un cri horrible ; la cloche même de Villila n'aurait pas produit sur elle une plus grande terreur.

Sans hésiter, sans réfléchir, elle se couvrit d'une mante et d'un voile épais, sortit vivement de l'hôtel et s'élança dans la rue. La nuit était sombre.

Comme pour éviter le remords, qui déjà la poursuivait, elle fit d'abord quelques pas en courant, puis elle s'arrêta : la fraîcheur du soir avait soudain rafraîchi ses sens et calmé son délire ; elle était revenue à elle-même et à toutes ses craintes. Elle regarda autour d'elle ; il lui sembla que tout le monde l'examinait d'un œil curieux, que tout le monde lisait déjà sa honte écrite sur son front. Elle quitta la grande rue où était situé son hôtel et prit des rues désertes et détournées pour se rendre au palais.

Bientôt elle se trouva seule et éprouva alors une autre espèce de terreur. Dans une rue solitaire, elle entendit marcher derrière elle ; elle vit un homme enveloppé d'un manteau qui la suivait de loin.

— Si c'était un voleur, un meutrier ! Si l'on en voulait à mes jours ! se dit-elle. Tant mieux ! c'est Dieu qui m'envoie la mort.

Et, par un mouvement involontaire et irréfléchi, elle se retourna et fit quelques pas au-devant du poignard. A son grand étonnement, l'homme au manteau s'éloigna d'un pas rapide. Elle poursuivit sa route et prit intrépidement une petite rue obscure et tortueuse qui conduisait directement à la porte dérobée du palais.

Là, elle aperçut encore quelqu'un qui semblait épier ses pas et tous ses mouvements. Ce n'était pas celui qu'elle avait déjà vu ; la taille n'était pas la même ; mais, comme le premier, il se hâta de s'éloigner dès qu'il crut être remarqué.

Aïxa se trouvait près de la porte secrète qui conduisait aux appartements occupés autrefois par la reine ; un corridor mystérieux et isolé, où personne ne passait, régnait derrière cet appartement : c'était celui par lequel la reine se rendait chez le roi.

Aïxa était entrée, la porte s'était refermée, elle avait franchi le seuil du palais ou plutôt le seuil de la honte et de l'infamie. Elle comprit que tout était fini pour elle ; sa perte était désormais inévitable, rien ne pouvait la sauver.

En entrant, elle aperçut un homme qui semblait l'attendre. Elle tressaillit et voulut retourner en arrière. Ce n'était plus possible ; cet homme était le valet de confiance du roi, ce Latorre, vendu au duc d'Uzède et à la comtesse d'Altamira. Le roi lui donnait rarement de pareilles commissions, et celle-ci, toute nouvelle pour lui, le charmait fort ; il aurait vivement désiré connaître la beauté mystérieuse que Sa Majesté attendait ainsi à dix heures du soir, par curiosité d'abord, et puis pour en rendre compte à la comtesse d'Altamira, par qui ses rapports étaient chèrement payés.

Malheureusement, le voile épais qui couvrait les traits d'Aïxa ne lui laissait rien voir, et la discrétion du roi ne lui permettait aucune conjecture. Tout ce qu'il put deviner, c'est

que c'était un premier rendez-vous, car l'inconnue était tremblante et se soutenait à peine.

— Senora, dit le valet de chambre d'un air de protection, le roi mon maître m'a chargé de vous conduire près de lui.

Aïxa restait à la même place, immobile comme une statue.

Latorre lui offrit alors gracieusement la main, qu'elle repoussa du geste et sans la toucher. A cet air de mépris, le valet s'inclina avec respect et se dit en lui-même :

— C'est une grande dame.

Il se contenta alors d'ouvrir la porte du corridor secret qui conduisait dans la chambre du roi ; il passa devant, tenant un flambeau à deux branches. Il marchait lentement, car Aïxa avait peine à le suivre ; et, de peur de tomber, elle s'appuya contre les riches tapisseries qui décoraient la muraille.

Enfin ils arrivèrent à la porte de la chambre royale ; dans ce moment la pauvre jeune fille sentit son courage et ses forces prêtes à l'abandonner entièrement.

Par bonheur, il n'y avait personne.

— Senora, dit Latorre, le roi mon maître m'a chargé de vous dire qu'il voulait lui-même se trouver à votre arrivée, mais qu'à neuf heures et demie le grand inquisiteur et le duc de Lerma s'étaient présentés chez lui, qu'il n'avait pu, à son grand regret, refuser de les recevoir : c'était pour l'importante affaire que connaît la senora. Ce sont les propres paroles de Sa Majesté... Mais la senora peut être tranquille, a ajouté le roi : rien au monde ne le fera manquer à sa parole.

Aïxa lui fit signe de la main que cela suffisait et qu'elle n'avait pas besoin d'en savoir davantage.

— Très-bien, dit Latorre, la senora m'a compris... Je pense que Sa Majesté est encore avec messeigneurs de Lerma et de Sandoval ; mais la senora peut se rassurer, elle n'attendra pas longtemps. Le roi, je puis le dire, avait l'air tellement contrarié et il a reçu si mal le ministre et le grand inquisiteur lui-même, qu'ils ne tarderont pas, je pense, à

prendre congé de Sa Majesté. Que la senora veuille bien s'asseoir.

Il lui montra de la main une ottomane et poursuivit d'un air complaisant :

— Je retourne près de Sa Majesté ; dès qu'elle m'apercevra, je n'aurai besoin de rien dire ; elle devinera, à ma vue seule, que la senora est arrivée et saura bien se défaire des importuns.

Latorre salua de nouveau et se retira par une petite porte cachée dans la draperie, qui conduisait directement au cabinet du roi.

Quand Aïxa se vit seule dans la chambre du roi, soit que les propos respectueusement insolents de Latorre eussent rendu plus honteuses encore à ses yeux et sa démarche et sa situation, soit que l'approche du déshonneur l'eût épouvantée, elle sentit un profond mépris d'elle-même, et un dégoût affreux de la vie s'empara de son cœur.

— Non, non, je ne resterai pas ici ! s'écria-t-elle en se levant et en marchant dans la chambre. Fuyons ! je le puis encore !

Il n'était plus temps. Elle entendit des pas précipités. Elle poussa un cri, et, dans son trouble, dans son effroi, elle tomba à genoux. Une porte venait de s'ouvrir.





XVI

L'ENLÈVEMENT.

— Grâce !... grâce ! s'écria Aïxa d'une voix étouffée en étendant ses mains suppliantes.

— Que vois-je ?... une femme ici... à mes pieds! dit une voix bien connue.

Aïxa leva les yeux.

La porte qui venait de s'ouvrir n'était pas la porte qui donnait sur le cabinet du roi, mais celle du corridor par où elle-même venait d'entrer.

— Piquillo ! s'écria-t-elle en poussant un cri horrible, et, succombant à la violence des émotions qu'elle venait coup sur coup d'éprouver, elle chancela, ferma les yeux et s'évanouit.

Alliaga courut à elle, plus pâle que la mort, et, la relevant, la soutenant dans ses bras :

— Aïxa, lui disait-il, toi, ma sœur... ici... à une pareille heure ! Qu'est-ce qui t'amène ?

La jeune fille ne pouvait répondre ; elle était toujours sans connaissance, la tête appuyée sur l'épaule de son frère... et celui-ci, éprouvé déjà par tant de tourments, en subissait un nouveau, inconnu jusqu'ici. Un soupçon horrible venait, comme un éclair, de luire à sa pensée; un serpent s'était glissé jusqu'à son cœur et le déchirait de sa morsure, une sueur froide coulait de son front... et il cherchait vainement à s'expliquer le sentiment qui l'agitait.

— Il y a une trahison que je déjouerai, et malheur à

ceux qui l'auront tramée !... Car c'est mon sang... c'est ma sœur !... C'est à moi de défendre sa réputation et son honneur !

Voilà ce qu'il croyait se dire, et une autre voix lui criait :

— Ce n'est pas seulement ta sœur que tu veux défendre... c'est une autre qui t'est plus chère encore ; la fureur que tu éprouves... c'est de l'amour... c'est de la jalousie !...

— Eh bien ! oui, s'écria-t-il avec rage !... jaloux... jaloux... je le suis ! Aïxa, réponds-moi, dis-moi que c'est par force, par violence que l'on t'a attirée dans ces lieux... Me voilà pour te protéger... pour te soustraire à tes ennemis ; mais ce n'est pas de ton consentement, c'est malgré toi, n'est-ce pas, que tu es ainsi en leur pouvoir ?... sinon, s'écriait-il avec rage, et fût-ce le roi lui-même...

En ce moment il entendit la voix du roi. Celui-ci sortait de son cabinet et traversait le vaste salon qui le séparait de sa chambre.

Le roi causait avec Latorre, et lui disait à voix haute avec impatience :

— Pourquoi ne pas dire à l'instant et devant eux que la personne que j'attendais était arrivée ? M'exposer à la faire attendre !

Plus de doute, Aïxa venait d'elle-même et pour le roi.

Dire ce qu'éprouva Piquillo est impossible. Dans l'espace de quelques secondes deux ou trois projets s'offrirent à sa pensée : il n'est pas bien sûr que l'un d'eux ne fût pas de tuer le roi ; mais avant tout il fallait lui enlever Aïxa, et sans calculer, sans réfléchir, sans se demander si ce qu'il voulait faire était exécutable, il saisit la jeune fille dans ses bras.

La colère et la jalousie doublèrent ses forces, il s'élança dans le corridor qu'il venait de parcourir, s'arrêta un instant, referma la porte derrière lui, poussa le verrou, et reprit sa marche, emportant avec lui sa proie.

Une seconde après, la porte en face venait de s'ouvrir ; le roi s'était retourné, et de la main avait fait signe à Latorre de s'éloigner.

Le cœur palpitant de trouble et d'amour, il s'élança dans l'appartement où le bonheur l'attendait.

Cet appartement était désert, il n'y avait plus personne. Il regarda autour de lui et ne pouvait en croire ses yeux.

Nous n'essayerons point de peindre sa surprise, son inquiétude et son désespoir.

Pendant qu'il sonnait à briser toutes les sonnettes, pendant qu'il appelait et interrogeait Latorre, aussi étonné que Sa Majesté elle-même, Alliaga, la mort dans l'âme, le front couvert de sueur, n'avait point abandonné son fardeau ; il traversa dans l'obcurité le corridor, puis l'oratoire de la reine. Tout était silencieux et désert. La prudence du roi et les soins de Latorre avaient éloigné tout le monde. Ces appartements n'étaient pas même éclairés ; mais Alliaga les connaissait si bien qu'il pouvait s'y aventurer sans crainte.

Arrivé à l'oratoire, il entra dans l'appartement que lui-même avait longtemps occupé, et descendit par l'escalier dérobé qui conduisait hors du palais. C'était celui qu'Aïxa avait pris en arrivant. Épuisé par la fatigue et plus encore par les émotions qu'il venait d'éprouver, Alliaga s'arrêta un instant et chercha à rassembler ses idées. Il fallait à tout prix sortir du palais. C'était là que le danger était le plus menaçant.

Par malheur Aïxa était toujours évanouie. Il avait bien pu la porter jusque-là ; mais à supposer qu'il eût la force d'arriver ainsi jusqu'à l'hôtel de Santarem, que ne dirait-on pas en voyant un moine, un dominicain traverser les rues de Madrid, emportant dans ses bras une jeune femme ? Il est vrai que la nuit était sombre et qu'il était tard. D'ailleurs il n'y avait pas d'autre parti à prendre.

On pouvait venir du palais et lui enlever Aïxa, la ramener dans l'appartement du roi. Tout autre danger lui paraissait moins terrible que celui-là ; il n'hésita plus ; il ouvrit la porte secrète qui donnait sur la rue, la referma, et fit quelques pas en avant.

Il se trouvait dans une petite place peu fréquentée le jour,

et ordinairement déserte à une pareille heure. Il regarda autour de lui et aperçut avec autant de surprise que d'effroi deux hommes enveloppés de manteaux noirs, qui avaient l'air de veiller et d'attendre. Ils étaient placés aux deux extrémités de la place, et leurs yeux semblaient fixés sur la petite porte du palais. C'étaient sans doute les deux hommes qui avaient suivi Aïxa.

A la vue de Piquillo, ils s'avancèrent rapidement vers lui.

— Tout est perdu, se dit Alliaga; je n'ai plus d'espoir!

Les deux hommes jetèrent un coup d'œil rapide sur Aïxa et sur le jeune moine, qu'ils semblèrent reconnaître. Ils tressaillirent. Puis l'un d'eux, s'approchant, dit à voix basse :

— Dieu soit loué, frère! C'est vous qui nous aurez tous sauvés.

Alliaga, interdit, n'osait interroger le protecteur inconnu que le ciel lui envoyait. Celui-ci continua rapidement et à demi-voix :

— Que faut-il faire ? Disposez de nous.

— M'aider à porter cette jeune dame, dit Alliaga.

L'inconnu donna un coup de sifflet, et plusieurs spadassins également couverts de manteaux noirs et qui se tenaient cachés aux environs accoururent à l'instant.

— Où faut-il la conduire? dit l'inconnu.

Alliaga, de plus en plus étonné, hésita un instant. De tous les endroits où Aïxa pouvait se réfugier, l'hôtel de Santarem lui paraissait le plus dangereux.

— Il faut sortir de Madrid, dit-il.

— Très-bien.

— A l'instant même.

— C'est encore mieux.

— Mais comment ?

— Pendant que nous étions en sentinelle, j'ai aperçu le long des murs du palais... à deux pas d'ici, au détour de cette place, une voiture attelée de deux bonnes mules et dont le conducteur semblait attendre ses maîtres. Allez, dit

l'homme au manteau noir à ses gens, qu'on s'en empare. Au nom que vous prononcerez tout doit obéir.

L'étonnement d'Alliaga redoubla, et l'inconnu continua, toujours à voix basse :

— A cette heure les portes de Madrid seront fermées. Par laquelle voulez-vous sortir ?

— Par celle d'Alcala, dit Piquillo.

L'inconnu fit un geste à l'un de ses compagnons qui s'éloigna rapidement. En ce moment on entendit le roulement de la voiture qui s'avançait. Le conducteur ou le maître de cette voiture se débattait, entouré par les spadassins, qui lui disaient :

— Silence ! silence !

— Je ne me tairai pas ! cria à haute voix le jeune homme qu'on entraînait, j'aurai justice d'un attentat pareil.

Alliaga stupéfait reconnut la voix de Yézid. Il s'avança à sa rencontre, lui prit la main, qu'il serra fortement, et lui dit :

— Non, vous ne réclamerez pas ; vous obéirez en silence, vous m'aiderez à l'instant même à emmener cette jeune dame hors de Madrid, et vous en serez, je puis vous le promettre, largement récompensé.

Yézid, interdit, venait de reconnaître Piquillo et Aïxa. Il s'inclina et répondit brusquement :

— C'est différent ; quand on s'y prend bien et qu'on donne de bonnes paroles ! Ce n'est pas comme ceux-ci qui m'entraînaient de force. Je suis à vos ordres, mon père.

Un instant après, Aïxa, transportée dans la voiture, se trouvait en sûreté entre ses deux frères.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Yézid.

— Silence ! tu le sauras. Dirige-toi vers la porte d'Alcala.

Les gardiens de la porte, qui déjà étaient prévenus, attendaient avec respect. La voiture roula sur la route, sortit de la ville et se trouva en pleine campagne.

Tout ce que nous venons de raconter depuis la sortie d'Alliaga de la chambre du roi s'était passé en moins d'un quart d'heure, et le mouvement de la voiture, la fraîcheur

de la nuit et l'air plus vif de la campagne firent enfin revenir la jeune fille de ce long et effrayant évanouissement, qui eût ressemblé à la mort, si les battements de son cœur n'eussent rassuré les deux frères.

— Où suis-je ? s'écria-t-elle en revenant enfin à la vie et en regardant autour d'elle avec effroi.

— Près de nous, près de tes frères, dit Yézid en la serrant dans ses bras.

— Vous ! c'est bien vous ! dit-elle en poussant un cri de joie. Puis se rappelant tout ce qui était arrivé, elle s'écria :

— Vous et le ciel m'avez sauvée, mais vous êtes perdus !

Alors, et pendant que la voiture roulait rapidement, elle leur dit la scène qui avait eu lieu deux jours auparavant dans le cabinet du roi. Elle leur apprit cet édit qui allait leur enlever leur famille, leur patrie, leur existence, cet édit qui proscrivait toute une nation et qu'on voulait obliger le souverain à signer. Elle leur avoua la condition que le roi avait mise à son refus, et Yézid poussa un cri d'indignation en pensant de quel prix on avait osé faire dépendre leur salut.

— Oui ! s'écria la jeune fille en leur racontant ses tourments, son désespoir et ses combats, oui, pour sauver mon père et vous tous, j'acceptais la honte et l'opprobre ! Mais rassurez-vous, leur dit-elle en leur montrant ce flacon qu'Alliaga connaissait si bien, je n'y aurais pas survécu, je l'avais juré. Je faisais mal, sans doute, puisque notre Dieu en a décidé autrement ; que sa volonté soit bénie. Mais que faire, et maintenant surtout qu'allons-nous devenir ? Toi qui gardes le silence, parle donc, Piquillo.

Au lieu de répondre, celui-ci, baissant la tête et joignant les mains, se mit à fondre en larmes en disant :

— Pardonne-moi, pardonne-moi, ma sœur !

— Et quoi donc ?

— D'infâmes soupçons... d'horribles idées dont mon cœur est brisé, et que moi je ne me pardonnerai jamais ! sais-tu qu'en te voyant dans la chambre du roi j'ai eu une pensée qu'il m'a fallu repousser et combattre ?

— Et laquelle ?

— Celle de te tuer !

— Merci, frère ! lui dit-elle en lui tendant la main ; si le ciel me réduisait à la même extrémité, n'oublie pas ta promesse.

— Non, non, dit Yézid, il est impossible, quelles que soient sa passion et sa colère, que le roi consente à une mesure aussi injuste, aussi atroce, aussi impolitique ! Il ne voudra pas consommer la perte de l'Espagne. C'est à nous, du reste, à lui faire connaître la vérité. Nous aurons pour nous tous les barons de Valence, que notre départ ruinerait à jamais, et qui nous viendront en aide. Rassurez-vous, rassurez-vous ; j'ai encore de l'espoir, et, quoi qu'il arrive, nous aurons du moins sauvé notre sœur.

Ils s'arrêtèrent au point du jour à Alcala, et pendant qu'ils faisaient rafraîchir leurs mules, ils aperçurent à la porte de l'hôtellerie Pedralvi, qui, en zélé serviteur, plaçait avec soin un coffre pesant sur une voiture de voyage.

— Toi ! Pedralvi ! s'écria Alliaga ; comment te trouves-tu ici ?

— J'y suis avec le seigneur Delascar d'Albérique, votre père, qui se rend à Madrid.

— Mon père ! mon père ! dirent en même temps les trois jeunes gens.

Yézid et Piquillo s'élancèrent de la voiture, aidèrent Aïxa à descendre, et, un instant après, le vieillard se voyait entouré des caresses de ses enfants.

— Ah ! s'écria le Maure en levant les yeux au ciel, quels que soient les dangers qui nous menacent, quelles que soient les rigueurs que le sort nous réserve, je te remercie, ô mon Dieu, de la joie que tu m'envoies en ce moment ! Nous voici donc tous réunis, dit-il, en les regardant avec tendresse ; je vous vois tous les trois près de moi, je vous presse tous les trois sur mon cœur. C'était là mon seul vœu, et, maintenant qu'il est comblé, que le Dieu d'Ismaël rappelle à lui son serviteur !

Il les embrassa de nouveau et leur demanda :

— Où alliez-vous ainsi ?

— Près de vous... à Valence.

— C'est maintenant mon seul refuge, dit Aïxa.

Les deux frères racontèrent au vieillard les dangers d'Aïxa et son dévouement. A mesure qu'ils parlaient, d'Albérique tremblait d'étonnement et d'effroi.

— Est-il possible ! s'écria-t-il avec une sainte indignation... T'immoler pour moi et pour nous ! Qui t'en avait donné le droit ? qui te l'avait permis?

— Vous, mon père ! vous ! dit-elle en retirant de son sein sa lettre, qu'elle lui montra.

— Oui, répondit le vieillard, j'ai dit qu'il fallait sacrifier pour ses frères les biens les plus précieux, la fortune et la vie, et je suis prêt à le faire. Mais l'honneur de ma fille, mais notre honneur à nous, est un bien dont nous ne pouvons pas disposer. Nous devons le rendre intact comme nous l'avons reçu. Oui, continua-t-il avec chaleur et en levant les yeux au ciel, nos existences et nos biens sont au roi, mais notre honneur est à Dieu !...

Aïxa était tombée à ses genoux qu'elle embrassait.

— Lève-toi, lui dit-il, lève-toi, mon enfant bien-aimée, j'espère qu'il ne nous en coûtera pas si cher. A moins qu'un esprit d'erreur et de vertige n'ait frappé notre souverain et ses ministres, ils accepteront les offres que je vais leur faire.

— Et s'ils refusent ? s'écria Yézid.

— Il faudra bien alors, répondit le vieillard, abandonner notre patrie, partir pour l'exil, et aller mourir sur le sol étranger.

— Il y a encore un autre parti à prendre, dit Yézid d'un air sombre.

— Et lequel?

— Défendre cette patrie les armes à la main, et y mourir, si l'on n'y peut vivre.

— Non, non, s'écria le vieillard, espérons encore... mais

hâtons-nous, les moments sont précieux. Si ce fatal édit était signé, tous nos efforts seraient inutiles.

Aïxa tressaillit, et Yézid secoua la tête d'un air de doute; Piquillo seul partageait les espérances du vieillard.

— Je vous accompagnerai, s'écria-t-il, il faudra bien que le duc de Lerma vous entende!

— C'est là le plus difficile, dit d'Albérique; on prétend qu'il est presque impossible d'arriver jusqu'à lui, pour nous autres du moins.

— Je vous conduirai moi-même, et il vous recevra, je vous en réponds.

Il fut donc convenu qu'Aïxa et Yézid continueraient leur route pour Valence et que Piquillo reviendrait le matin même à Madrid avec le vieillard.

Quelques heures après, Delascar et Piquillo descendaient à l'hôtel de Santarem, qu'Aïxa avait mis à la disposition de son père; et à peine celui-ci eut-il pris le temps de se reposer, qu'il s'achemina avec son fils vers le palais du duc de Lerma.





XVII

DELASCAR D'ALBÉRIQUE.

Jamais foule plus nombreuse n'avait encombré les appartements du ministre. Le duc était parvenu au plus haut point de fortune et de grandeur où puisse s'élever un sujet.

Le roi n'était plus rien dans l'État; le ministre était roi! Depuis les plus importantes fonctions jusqu'aux plus petits emplois, tout était dans sa main. Les titres, les honneurs, la faveur ou la disgrâce, tout dépendait de lui; aussi ce n'était plus chez le roi, c'était chez le duc de Lerma que se tenait la cour. Les rangs des courtisans et des solliciteurs étaient serrés, et jamais, comme il le disait bien, Delascar d'Albérique n'eût pu s'y frayer un passage. Mais à la vue de fray Luis Alliaga, confesseur du roi, la foule s'ouvrit, les huissiers s'inclinèrent, et ils parvinrent jusqu'à la porte même du duc.

— Faut-il que j'entre avec vous, mon père?

— Non... il y a quelques-unes de mes paroles qui ne doivent être entendues que du ministre seul. La présence d'un tiers en empêcherait l'effet. Au sortir de l'audience, je te dirai ce qui se sera passé.

— Bien; je vous attendrai à l'hôtel de Santarem.

Puis s'adressant à l'huissier, il lui dit :

— Annoncez à Son Excellence le seigneur don Albérique Delascar.

A ce nom, à ce titre surtout, qui rappelait l'ancienne protection de la reine, le ministre se leva surpris d'une

visite aussi imprévue, visite qui, dans les circonstances actuelles, l'embarrassait beaucoup, et qu'il ne pouvait s'expliquer.

— Vous à Madrid, seigneur Albérique!

— J'arrive à l'instant même, Excellence.

Sachant que les instants d'un ministre sont comptés, surtout lorsqu'il reçoit malgré lui, d'Albérique se hâta d'arriver au fait.

— Je viens, monseigneur, au nom des Maures d'Espagne, vous parler...

— De leurs intérêts, dit le duc.

— Non, monseigneur, des vôtres.

Le duc le regarda d'un air étonné, et en même temps ne put s'empêcher d'admirer les beaux cheveux blancs et la tête noble et calme du vieillard. Celui-ci continua :

— Votre Excellence est accablée de tant d'occupations, ou entourée de tant de gens qui ont mille raisons pour lui cacher la vérité, qu'il lui semblera peut-être nouveau et utile de la connaître; je veux lui rendre ce service, si elle daigne me le permettre.

Déroulant alors une petite note qui ne contenait que des faits et des chiffres, il lui démontra que l'agriculture, l'industrie et tout le commerce du royaume étaient entre les mains des Maures; que l'Espagne s'était affaiblie par la guerre et surtout par ses colonies d'Amérique, qui lui avaient enlevé le tiers de sa population; que les Maures, au contraire, ne suivaient point la carrière des armes et n'émigraient jamais; qu'il n'y avait parmi eux ni moines, ni monastères; qu'aussi leur population doublait tous les dix ans; qu'elle s'élevait, dans ce moment, à plus de deux millions de fidèles sujets du roi d'Espagne, lesquels cultivaient les trois quarts des terres de l'Andalousie, des deux Castilles, des royaumes de Grenade, de Murcie et même de la Catalogne; que les Maures avaient construit des routes, creusé des canaux, amélioré le lit des fleuves et uni toutes les villes d'Espagne par des relations commerciales; que Va-

lence, ainsi que Malaga, Barcelone et Cadix, ports de mer par où s'écoulaient les riches produits de l'industrie musulmane, rapportaient au roi d'immenses impôts, auxquels il faudrait renoncer; que les villes manufacturières allaient être dépeuplées, les campagnes les plus fertiles devenir désertes et incultes; et qu'enfin l'expulsion des Maures allait tarir toutes les sources de la prospérité nationale.

D'Albérique termina ce simple exposé par ces mots :

— Voilà ce que rapportait l'Espagne.

Le duc le savait bien.

— Et voici ce qu'elle rapportera. Il lui remit alors une série de chiffres, que le duc parcourut d'un œil effrayé.

Jusque-là Sandoval et Ribeira ne lui avaient parlé que du triomphe de la foi, de la volonté du ciel, des bénédictions de la chrétienté, d'Albérique lui présentait la question sous une autre face, et il faut dire, à la honte du ministre, qu'il ne lui était jamais arrivé de l'envisager ainsi. Lui, si prodigue et si fastueux; lui, qui trouvait que les revenus d'Espagne suffisaient à peine à ses caprices, il ne pouvait penser, sans frémir, que ces revenus allaient être diminués de plus d'un tiers. Il faut dire aussi, et d'Albérique le savait bien, que chez le duc l'amour des richesses égalait son ambition. Ce n'était pas qu'il fût avare, ses coffres étaient toujours vides; il aimait l'or, non pour l'amasser, mais pour le jeter à pleines mains.

Il restait donc pensif et silencieux devant la perspective effrayante que d'Albérique avait eu l'habileté de mettre sous ses yeux. Celui-ci le laissa quelque temps livré à ses réflexions, puis il continua d'une voix calme :

— On assure que les conseillers de la couronne sont tous d'avis de signer l'édit de bannissement; mais Votre Excellence ne voudra pas que, sous son administration, je dirai plus, sous son règne, on prenne une mesure qui doit à jamais ruiner le royaume; elle ne voudra pas que ce soit du duc de Lerma que date la décadence de l'Espagne !...

Le duc tressaillit, et d'Albérique, dont les yeux étaient fixés sur les siens, poursuivit avec chaleur :

— Au contraire, vous voudrez que, par vous, elle devienne plus florissante que jamais ; que, par vous, elle augmente ses finances, ses armées et ses flottes; et cela dépend d'un seul mot.

— D'un mot... et vous connaissez ce secret? dit le duc en souriant.

— Je viens l'offrir à Votre Excellence, sans qu'il lui en coûte rien.

— Et que faut-il faire pour cela? continua le ministre du même ton.

— Ne rien faire, monseigneur, absolument rien! Laisser les choses comme elles sont.

Le duc rapprocha involontairement son fauteuil de celui de d'Albérique. Le vieillard, ne perdant point de vue le ministre, dont les yeux restaient baissés, continua d'une voix calme et lente :

— Si l'on renonce à l'édit que l'on médite, les Maures, dont les premières familles et les principaux chefs m'ont chargé de venir trouver Votre Excellence, les Maures consentent à ce que l'on augmente d'un quart les impôts de toutes sortes qu'ils payent déjà.

Le duc leva la tête et redoubla d'attention.

— Comme on les accuse de n'être point sujets du roi, ils demandent à le servir et s'engagent à tenir toujours au complet douze régiments qui, sur tous les champs de bataille, verseront leur sang pour l'Espagne. Comme on les accuse d'entretenir des intelligences secrètes avec les puissances barbaresques, ils promettent d'équiper une flotte qui protégera continuellement le commerce et les côtes du royaume. Comme on les accuse de haïr les catholiques et d'être leurs ennemis, ils offrent de racheter tous les chrétiens captifs en Barbarie *.

* Toutes ces propositions furent faites par les Maures. Let-

Le duc étonné fit un mouvement pour parler.

— Attendez, dit d'Albérique; des vaisseaux et des soldats ne suffisent pas, quand les coffres de l'État sont vides, et, pour les remplir, nous proposons d'y verser immédiatement douze millions de réaux *.

— En vérité! dit le duc, étourdi de tout ce qu'il entendait. Vous êtes donc bien riches, vous autres Maures?

— J'ai tant de confiance en Votre Excellence, répondit froidement d'Albérique, que je lui avouerai franchement la vérité. Nous pourrions réunir d'immenses capitaux; et si nous les retirions de l'Espagne, pour les emporter avec nous en France, en Angleterre et en Hollande...

— J'entends! j'entends! dit vivement le duc; des nations rivales ou ennemies qui s'enrichiraient de tous les trésors...

— Dont s'appauvrirait l'Espagne!... dit d'Albérique, en achevant sa phrase. Mesure tellement impolitique, qu'elle suffirait pour ternir à jamais le gouvernement le plus glorieux et le plus habile jusqu'alors.

— C'est vrai, se dit le duc en lui-même, en se mordant les lèvres. Et il se leva avec agitation.

— Que Votre Excellence veuille bien attendre encore un instant, s'écria d'Albérique, je n'ai pas fini.

— Qu'est-ce donc? dit le duc avec un vif sentiment de curiosité.

— Je n'ai parlé jusqu'ici qu'au nom de mes frères, poursuivit le vieillard; mais moi, qui suis plus riche qu'eux tous, je n'entends point me laisser surpasser par eux. Je suis né sur le sol d'Espagne, je tiens à y mourir. A mon âge, monseigneur, on doit s'occuper de son tombeau, et je veux que le mien soit à ma guise, dût-il m'en coûter cher.

— Ce sera donc, dit le duc avec intérêt, un monument magnifique?

tres manuscrites de Cottington, en la possession de lord Hardwicke, et Mémoires du temps.

* Fonseca.

— Une simple pierre, mais cette pierre sera placée à Valence, au milieu de tous les miens, et portera cette seule inscription : *Et ego in Hispania!* (Et moi aussi je suis resté en Espagne!) Je tiens tant à cette inscription que, pour laisser à mes héritiers le droit de la graver sur ma tombe (et cela dépend de vous, Monseigneur), je n'hésiterais pas à acheter ce droit de mon vivant et à le payer, s'il le fallait, un million de réaux.

— Y pensez-vous? dit le duc en se récriant; une pareille somme!...

— Est trop faible, sans doute, répondit le vieillard, en feignant de se méprendre sur l'étonnement du ministre, et vous avez raison, elle doit être digne de celui à qui j'ose l'offrir, digne surtout du puissant ministre qui va sauver l'Espagne, et Votre Excellence me permettra bien d'élever cette somme jusqu'à deux millions de réaux. La reconnaissance sera encore au-dessous du bienfait!

— Mais ce n'est pas possible! seigneur d'Albérique, c'est de la folie!

— Que voulez-vous, répondit froidement le vieillard, j'ai des goûts sédentaires, et je tiens à ne pas me déplacer.

Ils étaient seuls, personne ne les entendait. D'Albérique, en réservant cet argument pour le dernier, savait bien ce qu'il faisait, il avait frappé juste. Les raisonnements qui avaient précédé celui-ci revenaient alors avec bien plus de puissance et de clarté à l'esprit du duc; aussi, convaincu en lui-même, mais n'osant pas le paraître, il répétait avec embarras :

— Quoi!... vraiment, seigneur d'Albérique, vous voulez...

— Supplier Votre Excellence de faire mon bonheur et celui de l'Espagne par-dessus le marché; oui, monseigneur, vous n'enlèverez point au roi de fidèles sujets, au royaume les bras qui le nourrissent.

— Certainement! dit le duc en hésitant, je n'avais point encore étudié la question sous ce point de vue; j'ai, grâce au ciel, l'habitude de saisir assez promptement les affaires,

et aux premiers mots que vous m'avez dit de celle-ci, j'ai embrassé d'un coup d'œil ses inconvénients et ses avantages. Je vous déclare, avec la franchise d'un homme d'État, que, pour ma part, mes idées se sont complétement modifiées, et s'il ne tenait qu'à moi...

— Quels que soient nos adversaires et leurs insistances, il sera facile à Votre Excellence d'en triompher. Tout doit céder devant l'intérêt et le salut de l'État, et si quelqu'un osait résister à une raison pareille, ce ne serait plus nous... ce serait lui qui serait un ennemi du roi et du pays, ce serait celui-là qu'il faudrait condamner et bannir !

— C'est possible, mais ce sont des personnages si puissants et si haut placés!

— J'ai beau regarder, je ne les vois point, répondit d'Albérique.

— Vous ne les voyez point? s'écria vivement le ministre.

— Celui à qui je parle m'empêche de les voir. Son élévation est telle qu'il domine tous les autres; sa volonté suffit pour faire pencher la balance, et si j'étais à sa place...

— Que feriez-vous ?

— Je serais charmé d'être seul de mon avis, pour avoir seul la gloire de sauver et d'enrichir l'Espagne.

— C'est une idée, dit le duc, et j'y songerai. Mais, continua-t-il lentement et en pesant sur chaque parole, si je prenais sur moi une pareille responsabilité, et si je me décidais enfin...

D'Albérique tressaillit de joie.

— Qui me répondrait de l'exécution des promesses que vous venez de me faire ? car je stipule ici pour l'État ; c'est à moi de veiller à ses intérêts, et je ne puis m'engager sans garantie.

— D'abord, répondit froidement le vieillard, les deux millions de réaux dont je parlais tout à l'heure à Votre Excellence lui seront remis comptant, dès demain, par une personne de confiance.

— Quelle personne ? dit le ministre avec inquiétude.

— Fray Luis Alliaga, confesseur du roi, seul admis dans cette confidence, et par qui seul je désire correspondre avec vous.

— Très-bien, répondit le duc.

Et il se dit, en lui-même, avec joie et confiance :

— Alliaga est mêlé dans cette affaire ! C'est étonnant ! toutes les chances heureuses qui m'arrivent depuis quelque temps me viennent de lui. Et après ? continua-t-il à voix haute, en se retournant vers d'Albérique.

Celui-ci répondit :

— Les douze millions de réaux que nous devons verser dans les caisses de l'État seront payés avant huit jours par moi, et sans que vous ayez besoin d'aucun autre percepteur. Je pars ce soir, je vais trouver mes frères ; je leur annonce les bienveillantes intentions de Votre Excellence ! Tous s'empresseront d'acquitter la dette contractée en leur nom, et dont je suis responsable.

— Ah ! c'est vous qui en répondez ? dit le ministre étonné.

— Oui, Excellence... chacun vous dira que je le puis.

— Quoi ! vos biens suffiraient ?...

— Et au delà, répondit froidement le vieillard ; j'ai soixante-dix ans, monseigneur, et il y en a soixante que je travaille. Quant à la flotte et aux soldats que nous nous engageons à équiper, et pour garantir l'exécution de toutes nos autres promesses, moi, mon fils Yézid et quatre de nos frères, les chefs de nos plus riches familles, nous viendrons nous remettre, comme otages, entre vos mains, prêts à payer de nos têtes le premier manque de foi, ou la première révolte.

Il y avait dans la parole du vieillard, dans ses yeux, dans son attitude, tant de dignité, de courage et de véritable dévouement, que le duc, entraîné par un ascendant irrésistible, peut-être aussi par un sentiment d'amour national, par une lueur de patriotisme qu'il n'est pas impossible de ren-

contrer chez un homme d'État, le duc s'écria avec chaleur :

— Je vous crois ! je vous crois ! seigneur d'Albérique !

— Votre Excellence accepte mes propositions et celles de mes frères ?

— C'est convenu.

— Vous me le jurez, monseigneur ?

— Je vous le jure !

Le vieillard serra la main du ministre, et lui dit :

— Dieu vous a entendu, et bientôt l'Espagne va vous bénir !

Demain fray Alliaga sera chez Votre Excellence, et moi, dès ce soir, je pars.

D'Albérique courut à l'hôtel de Santarem, où son fils Piquillo l'attendait avec impatience. Il lui raconta, dans les plus grands détails et presque mot pour mot, la conversation qu'il venait d'avoir avec le duc de Lerma. Piquillo, qui ignorait les immenses ressources dont son père pouvait disposer, s'effraya d'abord des engagements que le généreux vieillard venait de prendre. Celui-ci lui prouva qu'il lui était facile de les remplir ; qu'il venait, au prix d'une partie de ses trésors, d'acheter le repos, l'avenir de ses frères, et de leur donner à jamais une patrie. On ne pouvait payer trop cher de pareils résultats.

D'ailleurs le Maure était lui-même un financier trop habile, pour ne pas comprendre, ainsi que ses frères, que les nouveaux impôts dont ils offraient de se charger seraient chaque année couverts, et au delà, par l'extension immense qu'allaient prendre en Espagne l'industrie, le commerce et l'agriculture, dont ils avaient presque le monopole. Jamais spéculation n'avait été ni meilleure, ni plus noble. En échange de son adoption, ils forçaient leur nouvelle patrie à devenir riche, puissante et heureuse.

Aussi, certain désormais du succès de sa cause, d'Albérique partit le soir même, pour aller porter lui-même à Valence, à Murcie et à Grenade ces heureuses nouvelles, tandis que

Pedralvi allait parcourir, par ses ordres, les deux Castilles, l'Aragon et la Catalogne.

C'étaient les provinces habitées spécialement par les Maures, et d'Albérique connaissait si bien la population de chaque ville, de chaque village, de chaque campagne, que la répartition faite par lui fut sur-le-champ adoptée. Dès les premiers jours, chacun accourait avec empressement apporter sa part de l'impôt pour son rachat et celui de ses frères, et jamais contribution aussi énorme ne fut acquittée avec plus de facilité et plus de joie.

D'Albérique, avant son départ, avait remis à Alliaga les deux millions de réaux promis au duc de Lerma. Il les lui avait donnés en traites, non-seulement sur Barcelone et Cadix, mais sur Venise et Constantinople, sur Londres, Marseille et Amsterdam.

Muni de ces valeurs, Alliaga se rendit le lendemain chez le duc de Lerma. Toutes les portes lui furent ouvertes, et le domestique de confiance le conduisit, non pas dans le cabinet, mais dans la chambre même du duc, en le priant de vouloir bien attendre.

Le ministre était en conférence secrète au palais du saint-office avec son frère Bernard de Sandoval.

— J'attendrai, dit Alliaga.

Il venait de s'asseoir, et se releva tout à coup à la vue d'un riche tableau placé en face de lui; c'était le portrait d'un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans qui lui fit jeter un cri de surprise.

Ce portrait était celui d'un moine, et ce moine ressemblait exactement à Piquillo. Il détourna un instant les yeux de cette peinture et se rencontra encore face à face avec elle dans une grande glace de Venise, devant laquelle il se regardait.

Étonné d'un pareil hasard, il rappela le domestique au moment où celui-ci allait s'éloigner.

— Quel est ce portrait ? lui dit-il.

— Celui du fils de monseigneur.

— Comment ! c'est là le duc d'Uzède ?

— Oui, mon révérend ; peint à vingt-cinq ans par le peintre du roi, Pantoja de la Cruz.

— Pourquoi est-il en habit de moine ?

— Comment, mon révérend, vous ne savez pas cela ?

— Eh non ! puisque je vous le demande.

— C'est l'usage à Madrid et dans toute l'Espagne : chaque enfant de grande maison est, au moment de sa naissance, affilié à quelque confrérie. Le duc d'Uzède l'a été à celle des dominicains, et il s'était fait peindre sous leur costume, pour faire plaisir à son oncle Sandoval, à qui ce portrait était destiné ; mais le duc de Lerma a voulu le garder chez lui, dans sa chambre à coucher.

— Je comprends alors, dit Alliaga, pourquoi le duc d'Uzède est habillé comme moi.

— C'est vrai, dit le domestique en levant les yeux sur Alliaga, c'est exactement le même costume...

Il poussa tout à coup un cri, s'arrêta et dit en tremblant :

— Ah ! mon Dieu ! et la même figure... On dirait que c'est le portrait qui marche... et qui parle. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Rien, dit Alliaga en s'efforçant de sourire, un jeu du hasard... tous les moines se ressemblent... Laissez-moi.

Le valet se retira tout interdit, regardant plusieurs fois encore le moine et le portrait.

Cet incident avait jeté Alliaga dans un trouble inexprimable. Cette ressemblance est donc bien réelle? se dit-il, je ne suis pas le seul qui l'ait rêvée, puisque ce valet l'a remarquée ainsi que moi. Alors ses anciens doutes se réveillèrent dans sa pensée, et un affreux désespoir s'empara de lui. Les yeux fixés sur ce portrait, il se disait avec rage :

— Si je dois la vie à cet homme que je déteste, si ce sang odieux est le mien, il m'était donc permis d'aimer Aïxa. Je pouvais donc, sans crime, prétendre à son amour !

En parlant ainsi, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine

où tant d'amour brûlait encore, où le feu couvait toujours caché sous la cendre ; il aperçut alors sa robe de moine, cet autre signe d'esclavage, cet obstacle éternel élevé entre lui et Aïxa, et il maudit de nouveau les auteurs de sa perte. En ce moment parut le duc de Lerma.





XVIII

L'ÉDIT.

Alliaga s'empressa de cacher son trouble; mais le duc l'avait remarqué et lui en demanda la cause.

— Je pensais, répondit-il en balbutiant, à nos ennemis communs, au père Jérôme, à Escobar.

— A merveille, dit le duc; nous nous en occuperons bientôt, et c'est par la main de leur complice, c'est par d'Uzède lui-même que je veux les punir et vous venger.

— Moi, monseigneur, je n'en demande pas tant.

— Et nous, nous vous devons bien cela, frère Luis Alliaga; nous le disions tout à l'heure encore, moi et mon frère Sandoval: aucun de ceux que nous avons gorgés d'or ou comblés de bienfaits ne nous a rendu autant de services que vous.

— En quoi donc, monseigneur?

— N'est-ce pas vous qui m'avez prévenu de la trahison de d'Uzède mon fils et de ses complots avec la comtesse d'Altamira et les pères de Jésus? N'est-ce pas vous qui nous avez appris le premier la ligue du roi Henri et de la France contre l'Espagne? N'est-ce pas vous enfin qui dernièrement nous avez sauvés du plus grand de tous les dangers?

— Vous vous exagérez mes services, monseigneur.

— Non, nous ne savions plus à quel moyen avoir recours. Le roi était sourd aux observations du grand inquisiteur et aux miennes. Il était évident qu'Aïxa déciderait seule, désormais, des destinées du royaume, car Philippe ne voulait plus

se guider que par les avis de la favorite; c'est comme je vous le dis, mon frère, notre roi en perd la tête.

— En vérité! répondit Piquillo en essayant de sourire.

— Et comme nous insistions, il nous avait quittés sans daigner répondre. Il nous avait laissés dans son cabinet et venait de s'élancer dans sa chambre, où la duchesse de Santarem l'attendait! C'en était fait de nous, lorsque par une résolution audacieuse, par un coup de main intrépide et que je ne puis m'expliquer encore, vous l'avez enlevée.

— Qui vous l'a dit?

— Nos affidés... ceux mêmes que j'avais chargés de surveiller toutes les démarches de la duchesse et qui l'avaient suivie depuis l'hôtel de Santarem jusqu'à la porte du palais, sans oser tenter ce que vous avez si heureusement exécuté.

— J'avais, en agissant ainsi, monseigneur, dit Piquillo avec embarras, mon projet, mes idées, dont je n'ai pas cru devoir vous prévenir.

— Nous ne vous en faisons pas un reproche, s'écria vivement le duc; dans cette affaire, comme dans les autres, vous ne dites rien, je le sais, mais vous agissez, cela vaut mieux. C'est comme dans celle pour laquelle vous venez aujourd'hui.

— Je vous apporte les deux millions de réaux...

— Je le sais.

— Que Delascar d'Albérique m'a dit de vous remettre.

— Je le sais, répéta le duc à demi-voix, et vous êtes trop notre ami, vous nous êtes trop dévoué pour vous rien cacher de cette affaire, dont vous devez partager toutes les chances avec nous.

— Je ne veux rien... je ne demande rien! s'écria vivement Alliaga. A vous seul la gloire et la récompense d'une si noble entreprise.

— C'est ce que nous n'entendons point!... d'autant que chaque jour, à chaque instant, et par votre position auprès du roi, nous aurons besoin de vous. Nous ne pouvons rien sans votre concours.



XVIII

L'ÉDIT.

Alliaga s'empressa de cacher son trouble; mais le duc l'avait remarqué et lui en demanda la cause.

— Je pensais, répondit-il en balbutiant, à nos ennemis communs, au père Jérôme, à Escobar.

— A merveille, dit le duc; nous nous en occuperons bientôt, et c'est par la main de leur complice, c'est par d'Uzède lui-même que je veux les punir et vous venger.

— Moi, monseigneur, je n'en demande pas tant.

— Et nous, nous vous devons bien cela, frère Luis Alliaga; nous le disions tout à l'heure encore, moi et mon frère Sandoval: aucun de ceux que nous avons gorgés d'or ou comblés de bienfaits ne nous a rendu autant de services que vous.

— En quoi donc, monseigneur?

— N'est-ce pas vous qui m'avez prévenu de la trahison de d'Uzède mon fils et de ses complots avec la comtesse d'Altamira et les pères de Jésus? N'est-ce pas vous qui nous avez appris le premier la ligue du roi Henri et de la France contre l'Espagne? N'est-ce pas vous enfin qui dernièrement nous avez sauvés du plus grand de tous les dangers?

— Vous vous exagérez mes services, monseigneur.

— Non, nous ne savions plus à quel moyen avoir recours. Le roi était sourd aux observations du grand inquisiteur et aux miennes. Il était évident qu'Aïxa déciderait seule, désormais, des destinées du royaume, car Philippe ne voulait plus

se guider que par les avis de la favorite; c'est comme je vous le dis, mon frère, notre roi en perd la tête.

— En vérité! répondit Piquillo en essayant de sourire.

— Et comme nous insistions, il nous avait quittés sans daigner répondre. Il nous avait laissés dans son cabinet et venait de s'élancer dans sa chambre, où la duchesse de Santarem l'attendait! C'en était fait de nous, lorsque par une résolution audacieuse, par un coup de main intrépide et que je ne puis m'expliquer encore, vous l'avez enlevée.

— Qui vous l'a dit?

— Nos affidés... ceux mêmes que j'avais chargés de surveiller toutes les démarches de la duchesse et qui l'avaient suivie depuis l'hôtel de Santarem jusqu'à la porte du palais, sans oser tenter ce que vous avez si heureusement exécuté.

— J'avais, en agissant ainsi, monseigneur, dit Piquillo avec embarras, mon projet, mes idées, dont je n'ai pas cru devoir vous prévenir.

— Nous ne vous en faisons pas un reproche, s'écria vivement le duc; dans cette affaire, comme dans les autres, vous ne dites rien, je le sais, mais vous agissez, cela vaut mieux. C'est comme dans celle pour laquelle vous venez aujourd'hui.

— Je vous apporte les deux millions de réaux...

— Je le sais.

— Que Delascar d'Albérique m'a dit de vous remettre.

— Je le sais, répéta le duc à demi-voix, et vous êtes trop notre ami, vous nous êtes trop dévoué pour vous rien cacher de cette affaire, dont vous devez partager toutes les chances avec nous.

— Je ne veux rien... je ne demande rien! s'écria vivement Alliaga. A vous seul la gloire et la récompense d'une si noble entreprise.

— C'est ce que nous n'entendons point!... d'autant que chaque jour, à chaque instant, et par votre position auprès du roi, nous aurons besoin de vous. Nous ne pouvons rien sans votre concours.

— Il vous est acquis.

— Je le sais.

— Je suis prêt à vous seconder de tout mon pouvoir dans la tâche que vous avez entreprise... et qui maintenant, je l'espère, n'offre plus de difficultés.

— Au contraire! de très-grandes. Cela devient plus compliqué que jamais.

— Comment cela?

— Je vous dis tout à vous, parce que vous êtes non-seulement un homme d'exécution... mais un homme de bon conseil... J'ai promis à ce Delascar d'Albérique...

— Vous lui avez juré! monseigneur.

— Je le sais bien...

— Il y compte.

— Et c'est bien là ce qui m'embarrasse.

— En quoi donc?... Le traité qu'il propose est moins avantageux encore pour lui... que pour vous... et pour le pays!

— Certainement! Aussi je ne demandais pas mieux que de l'exécuter... je le voulais même; mais j'en ai parlé... à mon frère Sandoval, tout à l'heure, au palais de l'inquisition.

— Eh bien, qu'est-il arrivé?

— Ce qui est arrivé... dit le duc à demi-voix... le chapeau de cardinal pour moi!

— Pour vous, monseigneur!

— Oui sans doute, la cour de Rome, qui me l'avait promis, me l'envoie... et quand le Vatican tient ses promesses, comment ne pas tenir les miennes?

— Et celles que vous avez faites au Maure Delascar d'Albérique?

— C'est vrai!... mais vous comprenez, mon frère, qu'entre un Maure et le pape... on ne peut pas hésiter. C'est ce que m'a dit Sandoval; c'est ce que le conseil suprême de l'inquisition n'a cessé de me répéter... C'est tromper Sa Sainteté, c'est manquer au serment que je lui ai fait; c'est extorquer un chapeau de cardinal; il y a de quoi me faire mettre au

ban de la chrétienté... Il y va de mon avenir et de mon salut !

— Et l'avenir et le salut de l'Espagne? que l'expulsion des Maures doit ruiner à jamais ! et la prospérité que vous lui enlevez, et les richesses qui étaient promises !... que dis-je ! assurées au pays et à vous !

— Et voilà justement, s'écria le duc, le point de la question. Il faudrait concilier tout cela, et Sandoval a trouvé un moyen.

— Lequel ?

— C'est là-dessus que je veux vous consulter, mon frère : d'abord pour avoir votre avis, ensuite pour que vous déterminiez le roi à l'adopter, dans le cas où il y aurait de sa part des indécisions, des hésitations qu'il n'avait jamais autrefois, et qui maintenant ne sont que trop fréquentes...

— Quel est ce moyen ? dit Alliaga.

— Le voici : les Maures nous font des propositions incroyables, fabuleuses !

— Je les connais.

— Ils nous offrent des sommes énormes.

— Et vous les refusez ?

— Non pas ! nous ne consentirons jamais à ce que des capitaux aussi considérables sortent du royaume.

— A la bonne heure !

— Suivez alors le raisonnement de Sandoval : puisqu'ils nous offrent une part dans ces immenses richesses, c'est qu'ils les ont, c'est qu'ils les possèdent.

— Sans contredit.

— Et bien ! en insérant dans l'édit de bannissement un article ainsi conçu : « Les Maures seront expulsés du royaume, et leurs biens confisqués au profit de l'État. »

— Que dites-vous ? s'écria Alliaga avec indignation.

— Je dis qu'on leur défendra, sous peine de mort, de rien emporter avec eux. C'est la rédaction que propose Sandoval, et qui concilie tout. Les Maures sont chassés, mais leurs trésors nous restent. Qu'en dites-vous ?

— Je dis, monseigneur, s'écria Piquillo d'une voix tonnante, que c'est une infamie... et que l'auteur d'une telle proposition doit être voué à l'exécration de l'Europe et de la postérité!

La foudre serait tombée en ce moment, que le duc eût été moins effrayé et moins surpris que de ce qu'il venait d'entendre.

— Quoi! balbutia-t-il d'une voix tremblante, c'est vous, fray Alliaga, qui parlez ainsi... vous que nous avons placé près de Sa Majesté!... vous sur lequel nous comptions!

— Vous pouvez y compter encore, monseigneur, si vous le voulez! cela dépend de vous! Repoussez les infâmes suggestions de votre frère... renoncez à votre chapeau de cardinal plutôt qu'à votre honneur, exécutez vos promesses! déclarez dans un édit, que nous allons faire signer au roi, que les Maures seront traités désormais comme les autres sujets de l'Espagne, et je redeviens à l'instant ce que j'étais tout à l'heure, fidèle à Votre Excellence, dévoué à vos projets... et prêt à les seconder.

— Je ne le puis, je ne le puis! j'ai accepté, j'ai promis. Le légat du pape a reçu mes serments.

— Le pape lui-même, reprit Alliaga avec sa brutale franchise, ne peut ordonner le parjure, et vous avez promis hier à d'Albérique! Le pape lui-même ne peut approuver ce que flétriraient toutes les lois divines et humaines.

— Que voulez-vous dire?

— L'exil qu'on vous propose est une injustice! et la confiscation un vol...

— Mon frère, mon frère, s'écria le duc alarmé, je ne reconnais là ni votre rectitude de jugement ni votre raison ordinaire; ce qui serait mal pour un particulier ne l'est pas pour un ministre! La politique excuse et permet bien des choses, et quand vous aurez réfléchi...

— Mes réflexions sont faites, je cours chez le roi.

— Quel est votre projet?

— De lui dire la vérité, de l'éclairer sur ses vrais intérêts, ceux de l'Espagne.

— Telle n'est pas votre mission ; je ne vous ai placé près de Sa Majesté que comme directeur de sa concience.

— Et vous croyez qu'il n'y a aucun rapport entre le malheur du peuple et la conscience d'un roi! Je désire, monseigneur, que la vôtre ne vous reproche rien ; cela vous regarde, je n'en suis pas chargé ; mais si vous préparez des remords au roi, mon devoir à moi, c'est de les lui épargner, et je cours chez lui de ce pas...

—Vous n'irez pas! dit le ministre en se plaçant devant lui; il est en ce moment avec le grand inquisiteur et le légat du pape.

— J'irai. Je puis entrer à toute heure... je connais mes droits, et j'en userai.

— Eh bien! s'écria le ministre, si vous parlez contre nous, si vous mettez obstacle à nos projets, rappelez-vous que la main qui vous a élevé saura bien vous renverser.

— Monseigneur, répondit Alliaga, je n'ai point demandé le poste où vous m'avez placé ; mais, en l'acceptant, j'ai promis d'en remplir tous les devoirs, et je le fais. Votre Excellence peut-elle en dire autant ? Je le lui demande.

— Pour m'interroger ainsi, s'écria le duc avec hauteur, oubliez-vous donc que vous me devez tout ?

— Et j'ai payé mes dettes, répondit Alliaga, vous en êtes convenu vous-même. Oui, poursuivit-il avec chaleur, j'ai pris parti pour vous contre l'étranger : c'était le devoir d'un Espagnol. J'ai pris parti pour vous contre un fils qui trahissait son père : c'était le devoir d'un honnête homme. Mais ici, monseigneur, cesse notre alliance. Je n'en veux plus avoir avec un homme qui trahit son pays et son roi.

— Cette parole vous coûtera cher, s'écria le duc.

— Je sais que votre colère est redoutable, monseigneur. Tout vous cède, tout vous obéit. Vous avez le droit de tout tenter, de tout oser, même la tyrannie et l'injustice ! En un mot, vous êtes au faîte de la puissance. Mais n'oubliez pas que les arbres les plus élevés sont les premiers frappés de la foudre !

— Est-ce là votre espoir ?

— Vous l'avez dit. Vous m'avez reproché souvent d'ignorer l'ambition. Eh bien ! puisque vous m'y forcez, je ferai connaissance avec elle, non pour m'élever, mais pour vous abattre !

Et il sortit.

Le duc le suivit quelque temps des yeux avec inquiétude et se dit :

— Il est confesseur du roi... et par moi !... c'est une faute !

Puis un sourire de satisfaction et de sécurité vint éclairer sa physionomie.

— Oui, mais je suis cardinal ! on pouvait renverser le duc de Lerma, on ne renverse pas un cardinal, on ne se brouille pas avec la cour de Rome, avec l'inquisition, avec un homme qui tient dans sa main toutes les destinées du royaume ! Le roi le voudrait maintenant qu'il ne l'oserait pas, et quant à fray Luis Alliaga, que peut-il faire ? s'allier avec mes ennemis, le père Jérôme, Escobar, la compagnie de Jésus et même avec mon fils ! Tant mieux ! qu'ils se réunissent, je les atteindrai tous ensemble et d'un même coup.

Alliaga, cependant, s'était rendu en toute hâte au palais du roi.

Depuis le départ d'Aïxa, celui-ci n'avait pas dormi. Il était en proie à une incertitude et à des tourments d'autant plus grands qu'il n'osait se confier à personne. Quelque désir qu'il eût d'expliquer cette mystérieuse aventure, pour lui si fatale et si douloureuse, il sentait bien qu'elle avait un côté ridicule dont il désirait qu'on n'eût pas connaissance. Aussi, avait-il recommandé la plus grande discrétion à Latorre, qui s'empressa de tout raconter à la comtesse.

Le roi, n'osant hasarder aucune démarche qui pût compromettre la duchesse de Santarem, attendait toujours d'elle une visite ou une lettre, et il ne pouvait se rendre compte de son silence ; car enfin elle était venue d'elle-même au palais ; elle y était venue seule ; elle avait attendu le roi dans sa

chambre, et le roi avait laissé échapper une pareille occasion, il n'avait pas su s'emparer du bonheur qui lui était offert et pour lequel il aurait donné sa vie. Pour un amant, il y avait de quoi se pendre, fût-il un simple particulier ; à plus forte raison pour un roi, qui, d'ordinaire, n'a pas l'habitude d'être contrarié.

Aussi, le second jour, il fut impossible au souverain d'attendre plus longtemps. Il envoya Latorre, sans livrée, porter une lettre à la duchesse, et Dieu sait avec quelle impatience il attendit la réponse.

On rapporta la royale missive non décachetée : la duchesse de Santarem n'était plus à son hôtel. Elle avait disparu de Madrid, sans qu'on la vît partir, et l'on ne savait pas où elle était allée.

Pour le coup, le roi pensa en devenir fou. Il y avait dans sa figure, dans ses manières, un tel changement, que ses plus fidèles serviteurs en étaient effrayés. Lui, d'ordinaire si bon et si doux, était dans un état continuel d'irritation et de dépit. C'était une crise nerveuse dont les effets retombaient sur tous ceux qui l'entouraient ; il ne savait à qui s'en prendre de son malheur, mais il semblait cependant réserver une antipathie particulière et spéciale pour le duc de Lerma et Sandoval, qu'il accusait en lui-même d'être la cause première de son échec. C'étaient eux dont la visite importune et les instances réitérées avaient donné à la duchesse le temps de se dérober à sa vue. Aussi ne prononçait-il leurs noms qu'avec des signes visibles de mécontentement et de dépit.

Un matin, au lieu de s'apaiser, l'accès redoubla. Latorre entendit sonner avec tant de violence qu'il accourut épouvanté. Le roi, dans un état difficile à décrire, pâle, hors de lui-même, les traits décomposés et la voix si émue qu'il pouvait à peine parler, le roi lui ordonna de courir à l'instant même à l'hôtel de don Fernand d'Albayda, et de lui dire de se rendre au palais.

Pendant que le fidèle serviteur s'acquittait de ce message, le roi relisait de temps en temps et froissait avec rage un

petit papier qu'il avait encore trouvé sur son bureau et qui était ainsi conçu :

« On s'est joué indignement de Votre Majesté. La nuit « même où le roi attendait la duchesse de Santarem, celle-ci « partait, en voiture de poste, en tête à tête avec don Fer- « nand d'Albayda. Tous deux se rendaient en secret à Va- « lence, où, dans ce moment, ils doivent être mariés! »

Le pauvre roi aurait fait pitié, même à ses plus cruels ennemis. La colère, la jalousie, le mépris, bouleversaient toutes ses facultés. Il était à moitié fou, et cependant il ne pouvait croire encore à tant de perfidie, et quand Latorre revint :

— Eh bien! lui dit-il en l'interrogeant du regard plus encore que de la voix, Fernand d'Albayda est sur tes pas, il te suit?

— Non, sire; il n'est pas à Madrid.

— Et où est-il donc? dit le roi, dont tous les traits étaient contractés par une agitation convulsive.

— Il est, dit-on, parti pour Valence!

— Et depuis quand?

— Depuis trois jours.

Le roi poussa un cri de douleur. Puis il dit au valet de chambre :

— Laisse-moi! laisse-moi!

Il se livra alors à tout son désespoir, à toute sa rage. Il jura de se venger sur Fernand, mais surtout sur Aïxa et sur tous les siens. Il rêvait, il cherchait dans sa tête les moyens de l'humilier, de lui prouver son indifférence et son mépris; tout ce qu'il désirait alors, c'est qu'elle fût bien convaincue de sa haine.

C'est dans ce moment qu'Alliaga s'était rendu au palais du duc de Lerma et avait avec le ministre l'entretien que nous avons raconté plus haut, c'est dans ce moment qu'on annonça chez le roi le grand inquisiteur Sandoval et le légat du pape.

Ils apprirent au roi que Sa Sainteté le pape Paul V venait

d'élever son premier ministre, le duc de Lerma, à la dignité de cardinal; que la cour de Rome, en donnant à celle d'Espagne cette nouvelle marque de sincère alliance, espérait bien que le roi accorderait enfin à l'Église catholique la satisfaction qu'elle réclamait depuis si longtemps : l'expulsion des hérétiques.

Le roi poussa un cri de joie, et, interrompant l'inquisiteur, qui croyait devoir appuyer cette proposition par de nouveaux arguments :

— C'est bien, c'est bien! s'écria-t-il, avez-vous là cet édit?

— Toujours, sire, il ne me quitte pas.

— Lisez-le-moi.

Sandoval, transporté de joie, jeta au légat un regard de triomphe et lut, à haute voix et lentement, l'édit, qui contenait sept articles*.

Le premier décrétait l'expulsion immédiate de tous les Maures qui habitaient l'Espagne.

On leur enjoignait expressément, sous peine de mort, de se tenir prêts, hommes, femmes et enfants, à partir dans trois jours, pour les ports désignés comme lieux d'embarquement : là ils devaient se rendre à bord des vaisseaux destinés à les transporter en pays étranger.

Le second article prononçait la confiscation de tous leurs biens au profit de l'État et des seigneurs dont ils étaient vassaux, et la peine de mort pour ceux qui tenteraient d'en cacher ou d'en détruire quelques-uns.

Le troisième article avait rapport aux enfants au-dessous de quatre ans, qui pouvaient rester en Espagne, à condition que...

— Donnez! dit le roi, qui n'avait pas écouté et qui croyait que l'inquisiteur avait achevé sa lecture; donnez, donnez! je suis ravi que monseigneur le légat puisse dire à la cour de Rome tout ce que nous faisons en considération de Sa Sainteté.

* Fonseca, liv. IV, chap. III.

— Sa Sainteté le saura, dit le légat en s'inclinant; elle n'attendait pas moins du fils aîné de l'Église, du roi très-catholique. Je vais aujourd'hui même envoyer un courrier pour que le *Te Deum* retentisse sous les voûtes de Saint-Pierre.

— Et dans toutes les églises d'Espagne, dit le grand inquisiteur.

Le roi prit la plume, et d'une main qu'affermissait le dépit il signa sans hésiter, et presque sans le savoir, la condamnation de deux millions de ses sujets.

—Maintenant, sire, s'écria Sandoval, à nous l'exécution de cette glorieuse ordonnance, et si Votre Majesté veut m'en croire, elle se dérobera à toutes les sollicitations et réclamations qui vont l'assaillir.

— Comment cela? dit le roi,

— Cette nation mauresque a, même parmi nous, tant de protecteurs et d'amis...

— Je n'en écouterai aucun ! je refuserai.

— Votre Majesté est si bonne qu'elle en sera désolée; et si j'étais d'elle je partirais à l'instant pour Valladolid.

— Quitter Madrid ! quitter ce palais ! s'écria vivement le roi, c'est tout ce que je demande ! l'air ! le grand air... c'est ce qu'il me faut; je suis oppressé, j'étouffe ! dit-il en portant la main à son cœur.

Sans lui donner le temps de réfléchir, en quelques minutes, tout fut prêt par les soins du grand inquisiteur. Sous prétexte d'une promenade à une lieue de Madrid, le roi partit, sans que les gens même de sa suite fussent instruits du but de son voyage.

Un quart d'heure après, des courriers s'élançaient dans toutes les directions, annonçant à tous les évêques du royaume le triomphe de la foi sur l'hérésie, et l'importante mesure que le roi venait de prendre; prescrivant, en même temps, à tous les vice-rois de province et à tous les gouverneurs de villes, de mettre, à l'instant même, à exécution la nouvelle ordonnance.

Sandoval et le saint-office étaient dans la jubilation, Ribeira versait des larmes de joie, et le duc de Lerma se disait à part lui en souriant : Pour un futur ambitieux, Alliaga commence mal ; il n'a pas su choisir son temps pour se brouiller avec nous, et il lui sera aussi difficile maintenant de me renverser que de sauver d'Albérique et les siens.

En effet, quand arriva Alliaga, tout était fini : l'acte d'iniquité était consommé !





PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III

SIXIÈME PARTIE

I

LES BARONS DE VALENCE.

En quittant le duc de Lerma, Alliaga s'était rendu sur-le-champ au palais du roi.

On lui avait dit que Sa Majesté venait de partir pour une promenade. Il avait attendu; les heures s'étaient écoulées, le roi n'était pas revenu.

Alliaga, décidé à voir le monarque, n'avait pas quitté le palais ; il y était resté jusque bien avant dans la nuit. Alors, épuisé de fatigue, accablé d'inquiétudes, craignant quelque nouveau complot contre le roi lui-même, il sortit du palais, entra quelques instants à l'hôtel de Santarem, et y trouva ces mots que le roi lui avait adressés avant son départ :

« Je pars pour Valladolid. Je suis le plus malheureux des « hommes; venez me rejoindre, mon cher Alliaga, je n'at-« tends plus de consolations que de vous seul. »

Que s'était-il donc passé? qui avait pu déterminer ce dé-

part, cette fuite du roi? Ce n'était ni au ministre ni à son frère qu'Alliaga pouvait maintenant le demander. Le plus terrible, c'est qu'il y avait déjà plus de douze heures de perdues, et qu'il en fallait autant pour franchir les quarante lieues qui séparent Madrid de Valladolid.

Piquillo n'hésita pas; quoique brisé de fatigue, et n'ayant rien pris depuis le matin, il se jeta dans une voiture, roula toute la nuit, et arriva le lendemain à Valladolid. Le roi avait défendu de laisser pénétrer personne jusqu'à lui; mais cette défense ne regardait point le révérend père Alliaga, confesseur de Sa Majesté.

Toutes les portes lui furent ouvertes.

A peine s'il reconnut le roi, tant ces vingt-quatre heures de souffrances avaient changé ses traits. Sa première colère s'était calmée, la douleur seule était restée, et, à l'aspect de Piquillo, les larmes vinrent à son aide.

— Mon frère!... mon frère, s'écria-t-il, venez à mon secours, venez sauver mon âme! Tout est fini pour moi, et il me semble que je ne crois plus à rien.

La douleur rapproche les distances, car Piquillo se sentit pressé dans les bras du roi.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il avec effroi. Quel malheur menace l'État ou Votre Majesté?

— Elle est partie!... s'écria le roi... elle a épousé Fernand d'Albayda.

— Et qui donc?

— La duchesse de Santarem...

Cette idée seule fit pâlir Alliaga, qui se hâta de se remettre et répondit :

— On a abusé Votre Majesté: ma sœur n'est pas mariée.

— Mais elle a quitté Madrid avec lui, avec Fernand, la nuit, dans la même voiture!

— Ce n'est pas, ce n'est pas! s'écria Alliaga; Fernand était appelé par les barons de Valence pour s'entendre sur leurs plus chers intérêts, et il est parti, mais seul.

— C'est lui, vous dis-je, qui a enlevé la duchesse de Santarem.

— Je puis prouver le contraire à Votre Majesté.

— Et comment cela ?

— D'un seul mot : c'est moi, sire, qui ai enlevé la duchesse.

— Vous, mon frère ! s'écria le roi stupéfait ; et pourquoi ?

— Parce qu'en se donnant à Votre Majesté, elle avait juré de se donner la mort ; et vous, sire, qui tout à l'heure encore me conjuriez de sauver votre âme, je n'ai pas voulu que vous puissiez paraître devant Dieu chargé d'un double crime.

Le roi pâlit.

— Celui d'avoir ravi l'honneur et la vie à une jeune fille.

— Ne m'accusez pas, ne m'accusez pas, mon père ! je vous le dis, et Dieu le sait, je voulais l'épouser.

Piquillo tressaillit et dit froidement :

— Qui donc en a empêché Votre Majesté?

— Le duc de Lerma et l'inquisiteur. Ils m'ont affirmé qu'il n'était pas permis d'épouser une Maure, et maintenant je le voudrais que je ne le pourrais pas, car en présence de l'inquisiteur et du légat du pape, on m'a dit, on m'a prouvé...

— Quoi donc? reprit Piquillo en frémissant de terreur.

— Que les Maures étaient des hérétiques qui causeraient la perte du royaume.

— Ils font sa force et sa prospérité ! s'écria Piquillo. Et avec éloquence il lui déroula en peu de mots le tableau exact et fidèle que l'on avait jusque-là caché à ses yeux. Il lui montra la vraie situation et les vrais intérêts de l'Espagne, lui peignit à grands traits les projets du grand inquisiteur, l'orgueil de Ribeira et l'ambition du duc de Lerma, qui tous trois entraînaient le royaume vers sa perte.

A chaque mot, le roi, effrayé, étourdi, le contemplait d'un œil hagard et désespéré ; puis tout à coup il l'interrompit en s'écriant :

— Assez ! assez ! il n'est plus temps, tout est fini, j'ai signé !

Piquillo poussa un cri de douleur.

— Signé !... signé !... répéta-t-il comme anéanti, Votre Majesté a signé ?

— Oui, oui... j'étais hors de moi... j'étais furieux, et tu n'étais pas là.

Il lui raconta alors ce qui s'était passé, et, en voyant le profond désespoir et la morne douleur d'Alliaga, il s'arrêta lui-même et se prit à regarder avec épouvante et remords l'acte coupable arraché à sa faiblesse.

— N'y a-t-il donc point un moyen de révoquer un pareil édit ? s'écria Alliaga.

— Et comment ? répondit le roi; c'était en présence du légat, qui immédiatement en a prévenu la cour de Rome... Déjà sans doute il est publié en Espagne; et peut-être même, dit-il à voix basse, a-t-on commencé à l'exécuter.

En ce moment on vint annoncer à Alliaga qu'on le demandait. Il sortit un instant et vint redire au roi que Fernand d'Albayda et les principaux barons du royaume de Valence, redoutant le coup fatal dont on les menaçait, s'étaient rendus à Madrid et de là à Valladolid, pour supplier Sa Majesté de ne point réduire d'anciens chrétiens et de fidèles sujets du roi au désespoir et à la misère, en leur enlevant les bras qui faisaient valoir leurs champs, les ouvriers qui exploitaient leurs manufactures.

— Ils sont là, poursuivit Alliaga; ne pouvant arriver jusqu'à Votre Majesté, c'est à moi qu'ils se sont adressés. Ils ignorent encore que l'arrêt est rendu. Voulez-vous les recevoir ?

— Que leur dirais-je ? s'écria le roi avec désespoir; le mal est irréparable.

— Peut-être, dit Alliaga, et, s'il y avait moyen d'adoucir leurs maux et de les rendre moins cruels, Votre Majesté n'y serait-elle pas disposée ?

— Qu'ils entrent, qu'ils entrent ! s'écria le roi.

Nous n'essaierons point de dépeindre la désolation de tous ces nobles seigneurs, qui aimaient leurs vassaux, et qui

tenaient encore plus à eux qu'à leurs richesses. L'histoire a conservé le souvenir des démarches ardentes qu'ils firent en faveur des Maures, du dévouement paternel et des soins généreux qu'ils leur prodiguèrent jusqu'au dernier moment. L'histoire a même gardé les noms de ces nobles Espagnols, dont l'humanité exceptionnelle défendit l'honneur du pays et protesta hautement contre les cruautés de l'inquisition, de Ribeira et du duc de Lerma.

C'étaient Fernand d'Albayda, le duc de Gandia, dont l'immense fortune était entièrement détruite par l'expulsion des Maures; c'étaient les comtes d'Alagnas, de Bunol, d'Anna, de Sinarcas, et le duc de Magneda *.

Lorsqu'ils furent en présence du roi, Piquillo, pour défendre l'honneur de son souverain, déclara que le roi d'Espagne, obligé, dans l'intérêt de la foi, à une mesure dont lui-même déplorait la rigueur, ne demandait pas mieux que de chercher les moyens de l'adoucir.

Alliaga proposa alors, pour que les campagnes et les travaux ne fussent pas en même temps et complétement abandonnés, qu'il fût permis à une certaine partie de la population proscrite de rester en Espagne; que l'on choisît dix familles sur cent pour enseigner aux chrétiens les procédés que les Maures avaient portés à un si haut degré de perfection, la culture des mûriers, la fabrication des soieries, le raffinage des sucres, la conservation des magasins à riz, l'entretien des canaux et des aqueducs, et tous les arts enfin dont eux seuls étaient alors possesseurs.

Les barons de Valence, Fernand et le roi lui-même, avaient trop d'intérêt à ce que certaines personnes ne fussent pas exilées et restassent en Espagne, pour que cette mesure ne fût pas adoptée sur-le-champ.

Fernand d'Albayda, nous n'avons pas besoin de le dire, avait revu à Valence la duchesse de Santarem; il avait appris par elle les scènes que nous avons décrites plus haut,

* Watson, tom. II, liv. IV.

et heureux de l'idée qu'Aïxa et Yézid lui seraient conservés, il repartit le soir même pour Valence.

Dans l'égoïsme naturel aux amants, le plus grand de tous les malheurs, pour lui c'était la perte ou l'éloignement de celle qu'il aimait. Rassuré sur ce point, le reste n'était plus rien, et, tout en franchissant la distance, il se répétait en lui-même : Maintenant pour moi, plus de craintes, plus d'obstacle ; Aïxa ne peut plus m'empêcher de lui offrir ma main et ma fortune... Le malheur même dont les siens sont menacés va, grâce au ciel, me donner le droit de la défendre et de la protéger.





II

L'EMBARQUEMENT.

Ainsi que nous l'avons dit, le grand inquisiteur et Ribeira n'avaient point perdu de temps pour la publication de l'ordonnance. Le jour même où l'édit venait d'être signé, il avait été expédié et répandu dans toute l'Espagne, et quand la nouvelle en arriva à Valence, toutes les mesures étaient déjà prises depuis longtemps pour son exécution.

On avait ordonné secrètement à tous les commandants des forces navales, dans tous les ports d'Espagne, de Portugal et d'Italie, de recevoir à bord de leurs vaisseaux un certain nombre de troupes, et de se rendre tous à la même époque à Alicante, à Denia et dans tous les ports situés sur la côte du royaume de Valence.

En même temps, don Augustin de Mexia, homme dur et inflexible, officier d'une grande expérience et gouverneur de la ville d'Anvers, se rendit à Valence auprès du vice-roi, le marquis de Cazarera, neveu du duc de Lerma, pour s'entendre avec lui, et prendre, en cas de révolte, les mesures nécessaires.

Toutes les forces dont nous venons de parler étaient arrivées depuis une semaine environ en vue de Valence ; et le matin même du jour où l'ordonnance devait se publier, les troupes de débarquement et les régiments venus de Castille et de l'Andalousie entrèrent en même temps dans la ville.

Delascar D'Albérique qui était à Grenade, avait reçu un

10.

exprès envoyé par Piquillo. Celui-ci lui racontait son entrevue avec le duc de Lerma, et le vieillard épouvanté, comprenant qu'il n'y avait ni foi ni honneur chez leurs ennemis, s'était hâté de revenir à Valence, où régnaient déjà la consternation et le deuil. Les boutiques et les croisées étaient closes, et tous les travaux abandonnés. Des groupes se formaient dans les rues; des ouvriers aux mains noircies, des laboureurs aux fronts basanés regardaient le ciel avec indignation, et semblaient lui demander la justice et l'appui que la terre leur refusait. Des femmes et des enfants pleuraient ensemble, et les soldats, chargés de dissiper les rassemblements, les dispersaient le sabre à la main ou les foulaient sous les pieds des chevaux.

— Nous n'avons plus de patrie! s'écriait cette multitude éplorée; nous n'avons plus d'asile! on nous bannit de la terre que nous avons cultivée et enrichie; on ne nous laisse rien, pas même le fruit de nos travaux! C'est là la reconnaissance et la justice des chrétiens!

Telle était la situation de la ville, lorsque d'Albérique entra dans le vaste et somptueux hôtel qu'il habitait vis-à-vis de celui du gouverneur.

Yézid et Aïxa vinrent au-devant du vieillard. La douleur était empreinte sur leurs traits. Les principaux chefs des familles maures s'étaient déjà réunis chez celui qu'ils regardaient comme leur protecteur et leur père. A chaque instant la foule augmentait, et, quand Delascar parut, tous étendirent les bras vers lui. Les femmes se mettaient à genoux et lui présentaient leurs enfants en lui disant : Sauvez-les!

— Mes frères, mes frères, s'écriait le vieillard, si notre malheur est grand, que notre courage soit plus grand encore!

— Comment nous soustraire à ce désastre?

— Je l'ignore; mais je viens le partager.

Ces mots, et plus encore la vue du vieillard, avaient ramené un peu de calme dans l'assemblée.

— Partons! s'écriaient les principaux chefs; ne demandons

à nos ennemis ni grâce ni délai! Emportons avec nous la prospérité qu'ils nous devaient! que ce soit là notre vengeance!

Mais à cette idée les femmes s'abandonnaient au désespoir et versaient des torrents de larmes, en pensant à tous les maux qui les menaçaient dans l'exil et pendant la traversée.

Non-seulement il fallait renoncer aux riches et belles campagnes de Valence et dire un éternel adieu à leur pays natal, mais elles ignoraient ce qu'on voulait faire d'elles; elles tremblaient d'être égorgées, elles et leurs enfants, dès qu'elles seraient à bord des vaisseaux préparés pour les transporter en pays étranger *.

— Oui, s'écria Yézid, on doit s'attendre à tout de la part des chrétiens, et mieux vaut courir aux armes que de livrer entre leurs mains ce que nous avons de plus cher; mieux vaut mourir comme des hommes, en combattant pour nos biens et nos familles, que de nous laisser lâchement dépouiller du fruit de nos travaux, ou égorger sans défense. Il est encore dans l'Espagne des montagnes et des rochers, remparts de la liberté, où nous pourrons, comme nos ancêtres, résister à la tyrannie. Les sommets des Alpujarras et les gorges de l'Albaracin vous diront comment on peut vivre et mourir indépendants; et ces montagnes arrosées de notre sang, comme les champs de Valence l'ont été de nos sueurs, produiront quelque jour peut-être des frères et des vengeurs.

— Oui! oui! aux armes! crièrent tous les jeunes gens.

— Hélas! s'écria d'Albérique, en réclamant de la main le silence, vous voulez courir aux armes, et vous n'en avez même pas! Surpris à l'improviste, sans soldats, sans munitions, comment lutter contre les troupes nombreuses et aguerries qui nous entourent? Qu'opposerez-vous à leurs cuirasses et à leur artillerie? Pauvres ouvriers, bons laboureurs, vous n'avez que le fer de vos outils, ou le soc de vos charrues; habitués

* Fonseca, liv. IV, chap. VIII.

au travail, et non au combat, ignorant la tactique et la discipline militaires, comment résisterez-vous à ces vieilles bandes espagnoles, déjà répandues dans tout le royaume sous le commandement d'officiers expérimentés? Craignez plutôt, par votre courage imprudent, de fournir aux Espagnols ce qu'ils n'ont pu trouver jusqu'ici, un prétexte pour justifier leur cruauté. Ne légitimez pas leur fureur, et ne diminuez pas leur infamie. Que leur honte reste pleine et entière aux yeux de l'Europe. Partons... allons demander asile à nos frères les enfants d'Ismaël; nous trouverons chez ceux de notre croyance appui et protection. Pauvres et sans bien, il faudra, il est vrai, recommencer nos labeurs; mais le travail et la peine en Afrique valent mieux que l'esclavage en Espagne!

— Il a raison! s'écrièrent les vieillards.

— Quant à vos craintes, continua d'Albérique en s'adressant aux femmes, pourquoi Philippe aurait-il rassemblé tous ces vaisseaux sur nos côtes? pourquoi ces préparatifs immenses, s'il avait la pensée de nous faire périr dans la traversée? N'a-t-il pas d'autres moyens d'exécuter, à moins de frais, un si exécrable dessein? Ne nous tient-il pas ici en son pouvoir? Et s'il veut donner l'ordre de nous égorger tous, manquera-t-il de bras pour exécuter le crime, d'archevêques pour le bénir et de pape pour le justifier? Non! non! il ne voudrait point, par une trahison si dispendieuse et si inutile, ajouter à la honte qu'il vient d'amasser sur sa tête et qui suffit à l'opprobre de tout un règne; de plus ambitieux encore s'en contenteraient; ne craignez donc rien et partons.

— Partons donc, dirent-ils, partons tous!

— Non, pas tous! s'écrièrent plusieurs étrangers qui arrivaient en ce moment et qui se précipitèrent dans la salle.

C'étaient Fernand d'Albayda et les barons de Valence.

Fernand, au milieu de cette foule compacte, avait du premier coup d'œil distingué et reconnu Aïxa, et ses yeux

rayonnants de joie lui avaient déjà dit : Rassurez-vous, je viens vous protéger.

— Oui, mes amis, s'écria-t-il en se retournant vers l'assemblée, nous aurions voulu vous sauver tous, mais nos efforts ont été inutiles, et nous avons du moins tenté d'arracher une partie d'entre vous à l'exil qui les menaçait. Oui, noble et généreux d'Albérique, continua-t-il, vous et les vôtres, et vous aussi, principaux chefs de cette assemblée, vous conserverez votre patrie et vos richesses, et vous pourrez de loin encore protéger et secourir vos frères.

Il leur expliqua alors que dix familles sur cent resteraient en Espagne ; que le roi y consentait ; que c'était la seule faveur qu'ils eussent pu obtenir, et qu'ils venaient leur apporter dans leur malheur cette dernière consolation.

Des cris de joie et des bénédictions accueillirent don Fernand. Mais bientôt tous les membres de l'assemblée, s'interrogeant du regard avec inquiétude, semblaient se demander : Qui de nous jouira de cet avantage ? qui sera assez heureux pour être choisi ?

Alors ils se tournèrent tous vers d'Albérique, Yézid et Aïxa, et leur dirent :

— Vous qui êtes de la famille de nos rois, et nos vrais souverains ; vous les derniers des Abencérages, restez, restez dans notre patrie pour nous en rouvrir un jour les chemins ; mais désignez vous-mêmes ceux qui doivent demeurer avec vous.

— Oui, oui, choisissez, cria toute l'assemblée, nous nous en rapportons à vous !

D'Albérique se leva, et le plus profond silence succéda au tumulte.

— Mes frères, s'écria-t-il, je remercie d'abord en votre nom et au mien don Fernand d'Albayda et les nobles barons, nos généreux protecteurs, qui ont cherché à adoucir nos maux et à alléger nos misères. Ce qui m'étonne, c'est qu'ils aient pu obtenir une pareille concession ; ce qui m'effraye, c'est que le roi l'ait accordée, c'est que l'inquisition ne l'ait pas encore fait révoquer. Il faut, alors, qu'une pa-

reille clémence cache un piége. C'est pour eux et non pour nous; c'est dans leur intérêt et non dans le nôtre qu'ils se sont faits miséricordieux. S'ils nous retiennent, c'est qu'ils ont besoin encore des bras et de l'industrie du Maure pour diriger et instruire les chrétiens ; et cela seul devrait suffire pour nous faire rejeter la grâce qu'ils nous offrent, si d'autres motifs plus impérieux encore ne nous ordonnaient de la repousser. Qui de nous voudra séparer son sort de celui de ses frères? qui voudrait rester dans des contrées d'où ils sont bannis, et conserver une patrie quand ils n'en ont plus? Quant à moi, la mienne sera désormais où vous serez! je pars avec vous.

A ces mots, un cri d'admiration retentit dans l'assemblée.

— Oui, continua le vieillard en tendant la main à Yézid et en posant l'autre sur l'épaule d'Aïxa, mes enfants ne me désavoueront pas.

— Oui, mon père, s'écria la jeune fille, nous vous suivrons.

— Nous vous suivrons tous! répéta l'assemblée.

— Partons donc! s'écria-t-on tout d'une voix.

Fernand jeta un regard de désespoir sur Aïxa, et celle-ci, les yeux pleins de larmes, lui montra le ciel et son père.

Bientôt, la résolution des Maures se répandit dans la province de Valence, dans celle de Grenade et dans toute l'Espagne. Les Maures de l'Aragon, des deux Castilles et de la Catalogne abandonnèrent, d'un commun accord, leurs champs et leurs foyers, et se rendirent au rivage pour s'embarquer avec leurs frères et pour vivre et mourir avec eux. Quant à l'article de l'édit qui permettait de laisser en Espagne les enfants au-dessous de quatre ans, pas une mère ne voulut en profiter : quel que fût le sort qui les attendît sur des bords inconnus, quels que fussent les dangers de la traversée et l'air contagieux des vaisseaux, elles préféraient voir périr leurs enfants sous leurs yeux que de les livrer aux chrétiens et de les abandonner à un Dieu qui conseillait des actes aussi barbares.

On vit donc accourir sur les côtes et dans les ports de l'Espagne toute la population mauresque du royaume. Les vaisseaux préparés par les ministres de Philippe devinrent insuffisants, et dans beaucoup d'endroits, on manqua de moyens de transport.

Profitant de ce prétexte, Fernand d'Albayda et les barons de Valence essayèrent de retarder de quelques jours l'exécution de l'édit; mais le vice-roi Cazarera et surtout l'archevêque Ribeira se montrèrent impitoyables; tout ce que Fernand et ses amis purent obtenir par leurs pressantes sollicitations, fut qu'il serait permis aux Maures qui le pourraient de fréter des bâtiments à leurs frais pour eux et leur famille. Pedralvi fut chargé de ce soin par Yézid, et il s'entendit avec un capitaine napolitain, Giampietri, qui, plus d'une fois, avait transporté dans sa tartane, pour le compte de la maison d'Albérique, des marchandises de Cadix à Naples et à Marseille. Par malheur, et pressé par le temps, il ne savait comment former son équipage.

Les marins étaient si rares que le capitaine Giampietri craignait de n'en pas trouver, lorsque le soir, sur le port, à la posada de *la Sirène*, rendez-vous ordinaire des matelots, une espèce de contrebandier, au teint basané, aux épaules larges et carrées, lui dit :

— Combien vous faut-il d'hommes pour faire manœuvrer votre tartane?

— Douze, au moins.

— Vous en aurez quinze.

— Où les trouverez-vous ?

— Cela me regarde.

— Il n'y a plus de matelots.

— J'en ferai, s'il le faut; il ne s'agit que de les payer. Que leur donnez-vous?

— Vingt piastres à chacun pour aller d'ici à Alger.

— C'est bien. On nous payera comptant ?

— Soyez tranquille : ma tartane est frêtée pour le compte de la famille Delascar d'Albérique.

A ce nom, les yeux du matelot brillèrent d'une joie sinistre.

— Le Maure Delascar? s'écria-t-il vivement.

— Lui-même.

— C'est différent; nous ne demandons point de garantie, et, au lieu de vingt piastres, nous nous contenterons de la moitié.

— Ah! dit le capitaine Giampietri avec émotion, je comprends; vous le connaissez, vous avez fait comme moi des affaires avec d'Albérique ou avec les siens, et vous avez envers eux quelques dettes de reconnaissance à acquitter?

— Oui, dit le matelot avec un sourire équivoque, nous avons des comptes à régler ensemble.

— Qu'à cela ne tienne, reprit Giampietri, je vais en parler, dès ce soir, à son fils Yézid.

— Non, non... dit le matelot en le retenant, nous réglerons cela à bord. Marché conclu.

— Touchez là!

Tous deux se donnèrent la main, puis se séparèrent.

Fernand cependant avait couru chez Aïxa.

— Ah! lui dit celle-ci avec tristesse, vous venez me faire vos adieux?

— Moi, senora? au contraire!

— Que voulez-vous dire?

— Que je ne vous quitte plus! Vous partez, je pars.

— Fernand, lui dit-elle avec émotion, votre rang, vos titres, le nom même que vous portez, tout vous retient en Espagne. Abandonner pour moi votre patrie et la terre où reposent vos aïeux, ce serait mal... je ne consentirai pas à un pareil sacrifice!

— Vous perdre n'en serait-il pas un plus grand encore?

— Et puis, continua la jeune fille avec crainte et en même temps avec amour et reconnaissance, oser suivre une exilée, une Maure, n'est-ce pas vous exposer vous-même à voir aussi vos biens confisqués et vos jours proscrits?

— Peu m'importe, si vous m'aimez!

Cette demande parut sans doute inutile à Aïxa, car elle n'y répondit pas, et continua en baissant les yeux :

— Mais chrétien, mais sujet du roi Philippe et soldat de l'Espagne, n'avez-vous pas des serments et des devoirs à remplir? vous est-il permis d'y manquer, sans entacher votre honneur de Castillan et de gentilhomme?

— Écoutez, lui répondit froidement le jeune homme, j'ai pensé à tout ce que vous me dites là ; mais il y a un mot qui a renversé tous mes calculs et mes raisonnements : ce mot, Aïxa, c'est que je vous aime ! Non pas que j'entende faire bon marché de mon nom ni de mon honneur ; tous deux vous appartiennent et je dois les défendre, ne fût-ce que pour avoir le droit de vous les offrir purs et intacts. Aussi, croyez-le bien, si l'Espagne était en guerre, si le roi avait besoin de mon bras, si, comme officier, il m'appelait sous ses drapeaux, je ne songerais même pas à résigner mon grade et mes emplois ; ce serait, comme vous le dites, entacher mon blason, ce serait donner à la noblesse de Valence et à la grandesse de Castille le droit de m'appeler lâche, et je crois que j'aimerais mieux mourir que de subir un tel affront ; mais, grâce au ciel ! le roi Philippe est, en ce moment, en paix avec toute l'Europe ; je puis envoyer ma démission d'officier de ses armées et lui demander la permission de quitter l'Espagne. Alors...

— Alors? dit Aïxa en tressaillant.

— Je vous suivrai sur la terre étrangère ; le pays où vous vivrez sera ma patrie, et votre sort sera le mien.

Aïxa, attendrie, lui tendit la main.

— En attendant, poursuivit Fernand, vous ne vous exposerez pas sans moi aux dangers de la traversée ; je pars demain avec vous.

— Non, Fernand, dit Aïxa en baissant les yeux, cela ne se peut pas.

— Qui m'en empêcherait? Duchesse de Santarem, aux jours de votre prospérité, vous m'avez donné votre amour, vous n'avez plus le droit de le retirer quand vous êtes proscrite

et malheureuse, car votre malheur m'appartient, et je le réclame ainsi que votre amour, ainsi que vous-même. Oui, continua-t-il avec chaleur, vous ne pouvez refuser ma main, vous devez l'accepter !

— Je ne le puis cependant pas.

Fernand la regarda avec désespoir.

— Pas encore, se hâta d'ajouter Aïxa.

— Et pourquoi?

— Parce que... pour ce mariage, dit-elle avec quelque hésitation, il faut encore obtenir un autre consentement que le mien.

— Celui de votre père?

— Non, il le donnera.

— Vous lui en avez donc parlé?

— Oui, dit la jeune fille en rougissant, à lui, à lui seul! Mais il est un autre aveu aussi nécessaire, aussi sacré que le sien.

— Et lequel?

— Celui de Carmen, votre fiancée.

— Elle s'est consacrée à Dieu, elle a renoncé au monde, elle m'a dégagé de ma foi.

— Mais elle ne m'a pas dégagée de la mienne, moi! s'écria Aïxa, moi qui suis sa sœur et son amie. Elle ne m'a pas donné le droit de lui enlever son fiancé, celui qu'elle a aimé; et tant qu'elle n'aura pas elle-même permis et approuvé cette union, je la regarderai comme une trahison envers don Juan d'Aguilar et sa fille.

Elle tendit la main au jeune homme, qui semblait consterné.

— Vous devez me comprendre, Fernand.

— Oui, oui, répondit celui-ci en baissant la tête.

— Eh bien, au lieu de quitter l'Espagne et de me suivre, ce que je vous défends, vous partirez demain pour Pampelune; vous irez au couvent des Annonciades trouver Carmen, dont l'année de noviciat doit être près d'expirer, et vous lui direz... toute la vérité.

— Je lui dirai donc que je vous aime et que vous me l'avez permis.

— Non... c'est elle, au contraire, qui vous en donnera la permission.

— Et si elle me l'accorde...

— Vous viendrez me demander ma réponse... à moi...

— Où cela?

— Sur la terre étrangère où je vous attendrai.

A cet espoir, à ces doux rêves d'avenir qui leur faisaient oublier le présent, les deux amants sentirent leur courage renaître. Eux seuls échappaient à l'exil; ce n'était plus être bannis que de l'être ensemble... C'était le temps seul de la séparation qui désolait Fernand. Les journées allaient lui paraître si longues!

— Hâtez donc le départ, lui dit-elle, pour hâter le retour!

Fernand éperdu la pressa contre son cœur.

— Partez, lui dit-elle; obéissez à votre devoir, comme j'obéis au mien. Encore quelques jours d'absence, et puis... réunis pour toujours!

Le délai fatal était expiré; l'édit allait être exécuté. Le quatrième jour, de grand matin, toutes les cloches des églises sonnaient à pleine volée, l'encens fumait dans les temples chrétiens; l'archevêque de Valence, revêtu de ses plus riches habits pontificaux, entonnait dans la cathédrale un *Te Deum* solennel; il venait de détruire la richesse, la population, la prospérité de l'Espagne, et il en rendait grâce au ciel.

En ce moment s'accomplissait cet acte immense, impolitique, cruel, qui causa dans toute l'Europe un frémissement d'horreur; cet acte que Richelieu lui-même appelle « le « plus hardi et le plus barbare conseil dont l'histoire de tous « les siècles précédents fasse mention *. »

On voyait arriver des familles entières, de longues files de femmes, de vieillards et d'enfants, abandonnant leurs richesses et leurs foyers; tous, les yeux pleins de larmes et

* *Mémoires* du cardinal de Richelieu, tom. X, pag. 231.

le désespoir dans le cœur, saluaient d'un dernier adieu le beau ciel et les champs de Valence, où ils étaient nés, où ils avaient espéré mourir. Bientôt une foule immense et compacte s'entassa sur le rivage. Plus de cent cinquante mille Maures, venant du royaume de Valence, étaient rassemblés sur ce seul point ; à droite et à gauche du rivage, les régiments de Castille étaient sous les armes, et une nombreuse artillerie, à laquelle se serait jointe celle des vaisseaux, était prête à foudroyer cette foule inoffensive, au premier mouvement de résistance, ou au premier cri de révolte. On n'entendit rien que des pleurs et les sanglots des mères qui pressaient leurs enfants contre leur sein.

Un historien espagnol contemporain fait un portrait sublime de la jeunesse et de la beauté des femmes maures, se réjouissant, dans l'excès de leur fanatisme, des mauvais traitements auxquels elles étaient en proie. De farouches soldats les arrachaient du rivage et les poussaient vers les embarcations, qui presque toutes étaient des bâtiments de guerre et non de transport, mal disposés pour cet usage ; des vieillards, des femmes et des enfants étaient entassés par milliers dans l'entre-pont des vaisseaux, au risque d'être suffoqués par le manque d'air. Toute réclamation était repoussée, toute plainte était punie. Le frère ou le mari qui osait défendre les siens ou menacer un soldat était sur-le-champ jeté à la mer. Cependant, et pour l'honneur du nom espagnol, hâtons-nous de dire que bien des cœurs généreux désavouèrent et flétrirent ces cruautés; que, jusqu'au dernier moment, les barons de Valence prodiguèrent leurs consolations et leurs soins à leurs vassaux persécutés. L'édit leur abandonnait une partie des biens de ces malheureux ; loin d'user de ce droit barbare, ils permirent aux Maures, non-seulement d'emporter avec eux leurs trésors, et tous les effets qu'ils pourraient convertir en argent, mais de transporter à bord des bâtiments équipés par eux leurs meubles les plus précieux et le matériel de leurs manufactures. Non contents de cet acte de bonté, ou plutôt de justice, presque tous les ba-

rons accompagnèrent leurs infortunés vassaux jusqu'au rivage*. On se doute bien que Fernand était à leur tête.

Aïxa cependant guidait les pas de son père, qui s'appuyait sur elle, et ses regards bienveillants, sa voix consolante, ranimaient le courage de ses jeunes compagnes et de ses serviteurs. Arrivés au rivage, où le capitaine Giampietri et son équipage les attendaient, ils regardèrent autour d'eux et furent surpris de ne pas voir Yézid.

— Mon fils !... mon fils !... dit le vieillard, où est-il ?

Pedralvi s'avança et lui dit à demi-voix :

— Ne le demandez pas, maître, ces chrétiens pourraient vous entendre.

Puis, faisant quelques pas en avant et se trouvant seul avec le vieillard et Aïxa, il leur dit :

— Cette nuit, Yézid a reçu un message de la sierra de l'Albarracin. Tous les Maures de la montagne y sont rassemblés. Ils n'ont pas voulu fuir, ils restent ; ils prétendent que, retranchés dans ces défilés et ces rochers, ils peuvent défier leurs persécuteurs et venger leurs frères ; ils ont écrit à Yézid : « Nous sommes vingt mille, mais il nous faut un chef. Nous t'attendons. »

— Il est parti ! dit le vieillard en tressaillant.

— Il a bien fait, mon père ! s'écria Aïxa ; que Dieu le guide et le protége !

— Je voulais l'accompagner, continua Pedralvi ; mais il m'a fait promettre que je vous conduirais jusqu'en Afrique, vous, mon maître, la senora Aïxa et Juanita, et après je reviendrai.

— Toi ?

— Oui, dès que vous serez en sûreté, je reviendrai près de Yézid pour me battre à ses côtés, et qui sait ? pour le sauver peut-être !

D'Albérique et Aïxa pressèrent dans leurs mains celles du fidèle serviteur ; puis le vieillard, essuyant une larme, la der-

* Watson, tom. II, liv. III, pag. 78.

nière qu'il devait verser sur le sol d'Espagne, leva les yeux au ciel et s'écria :

— Que la volonté d'Allah soit faite !

— Allah ! Allah ! répétèrent ses serviteurs en s'élançant avec lui sur le vaisseau, qui, à l'instant même, déploya ses voiles.

Debout sur le pont du navire et agitant son écharpe légère, Aïxa, tant qu'elle put l'apercevoir, salua de loin Fernand d'Albayda, immobile sur le rivage, et contemplant, les yeux pleins de larmes, le vaisseau qui emportait son bonheur. Longtemps le lourd bâtiment resta en vue, puis, peu à peu, on le vit blanchir, décroître et disparaître.

Toute l'escadre s'était mise en mouvement. Ce rivage tout à l'heure si peuplé, si animé, était maintenant désert et aride... Triste coup d'œil ! sinistre emblème ! image de l'avenir de l'Espagne !

Pour obéir aux volontés de sa bien-aimée, Fernand quitta le jour même Valence et prit le chemin de Pampelune ; mais arrivé à Cuença, au moment où il se disposait à franchir l'Albarracin, il fut rejoint par un courrier venant de Madrid et porteur pour lui de dépêches du roi et du ministre.

Que devint-il en les lisant !

On lui donnait le commandement de trois régiments destinés à réduire les Maures qui, sous les ordres de Yézid, venaient de se révolter dans la sierra de l'Albarracin.





III

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le roi, après avoir reçu la visite des barons de Valence, était revenu à Madrid avec Piquillo, dont il ne pouvait plus se passer. Chaque jour le crédit du jeune confesseur s'augmentait par un double motif : le premier, c'est qu'il ne parlait presque jamais au roi d'affaires politiques; et le second, c'est que le roi pouvait, toute la journée, lui parler d'Aïxa.

Un grand changement s'était opéré dans Piquillo; jusqu'alors sans ambition, il en avait une maintenant, c'était de réparer les désastres du fatal édit qu'il n'avait pu empêcher. Il comprenait que le retour de ses frères dépendrait de son crédit et de sa puissance; c'était donc pour eux, et non pour lui, qu'il fallait en acquérir.

Rendre à son roi le repos, à l'Espagne sa prospérité, aux Maures leur patrie, telle fut désormais l'unique pensée de sa vie. Jamais ambitieux ne conçut un plus noble et plus généreux complot.

Quant au roi, il ne rêvait qu'à la seule Aïxa. Il était persuadé qu'elle ne quitterait point l'Espagne; il venait d'accorder aux principales familles maures la permission de rester dans le royaume, et nul doute que la famille d'Albérique ne profitât la première de ce privilége. Ce qui inquiétait seulement Philippe, c'était le moyen de rappeler de Valence la duchesse de Santarem et de la faire revenir à Madrid; c'était, pendant le retour de Valladolid au Buen-Retiro, la seule question dont se préoccupât le roi. Il avait voulu que Pi-

quillo montât près de lui dans sa voiture de voyage, et chacun d'eux, plongé dans ses réflexions, gardait depuis longtemps un profond silence, lorsque le roi, sortant de sa rêverie, demanda brusquement à son confesseur :

— Croyez-vous, mon père, qu'Aïxa aime quelqu'un?

Piquillo, étonné, leva la tête et répondit vivement :

— Non, sire, personne!

— On m'a cependant assuré le contraire.

— On a trompé Votre Majesté.

— Ah! dit le roi, avec un sentiment de satisfaction, vous croyez qu'on m'a trompé? On m'avait parlé de Fernand d'Albayda.

— C'est une indigne fausseté! s'écria Alliaga avec conviction; et cependant, à ce nom, à cette idée qui jamais ne lui était venue, il se sentit saisi d'un froid mortel.

— Vous en êtes sûr, mon père?

— Oui, sire; ce prétendu amour ressemble au prétendu mariage dont on a parlé à Votre Majesté; je l'atteste et je le prouverai.

— Comment cela?

— Par un seul mot : c'est qu'Aïxa, ma sœur, qui me dit tout, qui me confie ses plus secrètes pensées, qui m'a avoué même l'amour de Votre Majesté et le dessein où elle était d'attenter à ses jours, Aïxa ne m'a jamais parlé de don Fernand d'Albayda, à moi, son frère!

— C'est juste, c'est une preuve. Et cependant, le jour où je la pressais de céder à mes désirs, elle n'a pas nié, elle m'a presque avoué, à moi, le roi, qu'elle avait au fond du cœur un sentiment, une affection cachés...

— En vérité! s'écria Piquillo en pâlissant; c'est qu'alors elle espérait, par ce mensonge, se soustraire aux vœux de Votre Majesté; car pour elle l'honneur est le premier des biens; elle l'estime plus que la vie et le place au-dessus de tout, au-dessus même de l'amour d'un roi.

— C'est vrai! c'est vrai! dit le monarque avec joie, je n'avais jamais pensé à ce que vous me dites là, mon père

Il serra affectueusement les mains de son compagnon de voyage et se replongea dans ses réflexions, qui, cette fois, devaient être d'une nature agréable, à en juger par la physionomie gracieuse du monarque.

Celle de Piquillo, au contraire, s'était rembrunie et assombrie. Ce qu'il avait attesté, tout à l'heure, être une insigne fausseté ne lui paraissait plus aussi impossible. Cependant le silence d'Aïxa eût été, selon lui, une telle trahison, qu'il ne pouvait y croire, et décidément il n'ajoutait aucune confiance à cette idée.

Il se le disait, il se le répétait, et malgré lui son cœur battait avec violence, sa tête était en feu, et la vive affection qu'il avait portée jusqu'alors à don Fernand venait tout à coup, et sans qu'il s'en aperçût, de se changer en indifférence, pour ne pas dire plus.

Un brusque mouvement du roi le tira encore une fois de sa rêverie.

— Mon père, est-il permis à un chrétien d'épouser une Maure ?

— Cela vaut mieux que de la déshonorer ! répondit brusquement Alliaga.

— Ce n'est pas là, mon père, ce que je vous demande; croyez-vous que, par de bonnes œuvres, ou par des dons pieux, il soit possible de racheter un pareil péché ? ou bien y a-t-il, *ipso facto*, comme disait le frère Gaspard de Cordova, damnation éternelle, sans rémission... le croyez-vous ?

— Non, sire, je ne le crois pas.

— Est-il possible ! s'écria le roi avec joie, Dieu n'en serait pas offensé ?

— Les hommes le seraient sans doute, répondit Alliaga; mais non pas Dieu.

— Dieu pardonnerait ? dit le roi, tout tremblant d'émotion.

— Je vous l'atteste, sire.

— Et si celui qui veut épouser une Maure... était un roi ?

— Il n'y aurait aucune différence.

— En vérité!

— Ce serait exactement la même chose aux yeux du ciel.

— Ainsi, vous ne craindriez pas, mon père, de me donner l'absolution d'un pareil péché?

— A l'instant même.

— Et vous en prendriez sur vous toute la responsabilité?

— Sans hésiter! Aux yeux de Dieu, sire, de Dieu seule ment!

— C'est là l'important.

— Mais pour ce qui regarde vos sujets, je ne répondrais de rien.

— Cependant, dit le roi, si par cette union une hérétique devenait chrétienne, si elle était baptisée! ce serait là un triomphe de la foi; ce serait une âme sauvée, et Rome elle-même, au lieu de blâme, me devrait des louanges.

— Mais la personne dont vous parlez consentirait-elle, même pour une couronne, à changer de croyance?

— Ce serait à vous, alors, mon père, à la décider.

— A moi, sire?

— Qui pourrait y parvenir si ce n'est vous, Alliaga, dont l'influence et le zèle...

— Jamais! sire, jamais! s'écria Piquillo avec un sentiment de colère qu'il ne pouvait maîtriser.

— Et pourquoi?

— Pourquoi, sire? parce qu'on m'accuserait d'avoir employé, à mon élévation et à celle de ma sœur, la position que j'occupe auprès de Votre Majesté et la confiance dont elle m'honore.

— Vains scrupules! dit le roi; nous y reviendrons; nous en parlerons plus tard.

Le roi se remit de nouveau à rêver, et son compagnon en fit autant. Piquillo, honteux du mouvement de dépit qu'il avait éprouvé d'abord, chercha, avec force et courage, à éloigner les idées qui, malgré lui, revenaient toujours l'assaillir, et lorsque enfin il y fut parvenu, lorsque, maître de son trouble,

il lui fut possible d'envisager avec sang-froid l'étrange et inconcevable proposition qu'on venait de lui faire, il commença à comprendre que jamais la fortune ne lui offrirait, pour d'Albérique et les siens, d'occasion plus honorable et plus belle d'exécuter ses desseins. Ces Maures qu'on voulait abattre se relevaient plus glorieux que jamais. C'était assurer non-seulement leur retour, mais une alliance éternelle entre la race des vainqueurs et celle des vaincus, et ce caprice inouï de l'amour pouvait être justifié, jusqu'à un certain point, par les raisonnements d'une saine et généreuse politique.

Restait à savoir si la duchesse de Santarem approuverait un pareil projet ; mais si, pour sauver son père et ses frères, elle n'avait pas reculé devant le sacrifice de son honneur et de ses jours, pouvait-elle refuser leur salut qu'on lui offrait de nouveau, non pas cette fois au prix de l'infamie, mais au prix d'un trône? Quels que fussent ses sentiments secrets, elle ne devait pas hésiter, et quant à Piquillo, tout en sentant gronder encore au fond de son cœur un reste de colère contre ce mariage, il lui semblait qu'il serait moins malheureux de voir Aïxa reine malgré elle, que marquise d'Albayda de son plein gré.

Le roi et son confesseur étaient encore préoccupés de ces idées, quand le carrosse royal entra à Madrid et s'arrêta sous le vestibule du palais du Buen-Retiro.

Dès le lendemain, le duc de Lerma, inquiet d'un si prompt retour, se hâta d'accourir. Le roi s'était renfermé et écrivait... à qui?... à Aïxa sans doute, et dans le salon qui précédait le cabinet de Sa Majesté, salon particulier où personne ne pénétrait, le ministre aperçut un homme assis et plongé dans une profonde rêverie.

C'était Piquillo.

Celui-ci, au bruit de la porte qui s'ouvrait, leva la tête et vit devant lui le cardinal-duc : c'était ainsi que le ministre se faisait alors appeler.

— Eh bien, seigneur Alliaga, lui dit-il avec un sourire

dédaigneux, comprenez-vous maintenant qu'il eût mieux valu pour vous rester dans nos rangs et nous demeurer fidèle? Vous vouliez empêcher cet édit, et il a été obtenu, signé et publié. Vous vouliez le faire révoquer, et il a été exécuté, sans bruit, sans révolte, sans la moindre résistance. En voici la nouvelle que je reçois à l'instant. L'archevêque de Valence et le vice-roi Cazarera, mon neveu, m'envoient à ce sujet des détails dont je m'empresse de faire part à Sa Majesté.

— Monseigneur, répondit froidement Alliaga, Votre Éminence l'emporte; mais si un pareil triomphe restait impuni, il n'y aurait plus de justice sur terre, et, grâce au ciel, il y en a une.

— Que voulez-vous dire? s'écria le cardinal avec hauteur.

— Que j'ai confiance en ses décrets et que je les attends. Heureux si je puis en être l'organe ou l'instrument!

— Vous! répondit le duc, en le regardant avec mépris; vous, me renverser, frère Alliaga! Songez donc que, même en tombant, je vous écraserais dans ma chute.

— Et moi, monseigneur, même à cette condition-là, j'accepte.

Le roi sortit en ce moment de son cabinet.

A la vue d'Alliaga, il courut à lui d'un air ouvert et joyeux; mais apercevant le cardinal-duc, il s'arrêta, et sa figure devint sombre et sévère.

Il s'assit, Piquillo resta debout, et le duc, sans attendre l'invitation du roi, prit un fauteuil et resta couvert.

Sa nouvelle dignité lui donnait ce privilége.

Le roi fit un geste de surprise, puis se remit, et dit froidement :

— C'est juste, monsieur le cardinal, Votre Éminence est dans son droit.

Puis, se retournant vers Piquillo d'un air gracieux :

— Asseyez-vous, mon frère, lui dit-il.

— Je viens, sire, dit gravement le ministre, rendre compte à Votre Majesté de l'exécution de ses ordres. Le royaume

entier bénit son souverain, et, de tous les côtés, éclatent des transports d'amour et de reconnaissance.

Le roi pâlit et, interrompant le ministre, lui dit brusquement :

— Bien, bien; j'ai reçu à Valladolid les plaintes des barons de Valence, ils m'ont parlé de leur désespoir et de leur ruine.

— Les plaintes de quelques séditieux n'empêchent point l'ordre et la paix de régner sur tous les points du royaume.

— Je viens d'apprendre, dit froidement Piquillo, que toutes les montagnes de l'Albarracin et les campagnes environnantes sont déjà soulevées, et que trente mille Maures viennent de prendre les armes.

— En vérité! dit le roi; et vous l'ignoriez, monsieur le cardinal?

— Je le savais, sire.

— Et vous ne m'en parliez pas!

— Pour ne point inquiéter Votre Majesté. Augustin de Mexia, l'ancien gouverneur d'Anvers, actuellement à Valence, marche contre eux avec toutes les forces que nous avions rassemblées; il a sous ses ordres deux chefs expérimentés : Alvar de Gusman et don Fernand d'Albayda.

— Fernand! s'écria Piquillo avec surprise.

— Il doit aujourd'hui même, d'après mes ordres, sortir de Cuença pour se diriger vers les montagnes, et bientôt les rebelles seront dissipés, ou exterminés. L'important était que l'édit signé par Votre Majesté reçût sa pleine et entière exécution. Mon frère Sandoval, le grand inquisiteur, a quitté Madrid dès hier, avant l'arrivée de Votre Majesté. Il parcourt les deux Castilles, l'Estramadure, Murcie et Grenade, et bientôt il n'y aura plus un seul Maure en Espagne. Quant à ceux de Valence, ils voguent en ce moment vers Tanger et Oran ; car je puis vous annoncer avec satisfaction que tous ont été embarqués.

— Tous? dit le roi

— Oui, sire.

— Excepté les familles à qui nous avons donné l'autorisation de demeurer en Espagne?

— Pardon, sire, dit le ministre en regardant Piquillo. J'ignore qui aurait pu donner au roi un semblable conseil. Ce ne pourrait être qu'un ennemi de sa gloire. C'eût été détruire en partie son pieux ouvrage et de plus exposer la majesté royale au mépris des infidèles.

— Qu'est-ce à dire?

— Qu'ils ont tous dédaigné et repoussé votre clémence. Aucun d'eux n'a voulu séparer son sort de celui de ses frères.

Piquillo poussa un cri de surprise et d'admiration.

— Et d'Albérique? s'écria le roi.

— Il est parti, sire.

— Et la duchesse de Santarem, sa fille?

— Partie avec lui.

Le roi resta anéanti. Puis, jetant sur son ministre un regard de colère :

— Vous allez expédier à l'instant, à l'instant même, à Valence, un courrier qui voyagera jour et nuit, et qui portera au vice-roi, au marquis de Cazarera, votre neveu, l'ordre de faire partir le meilleur voilier de notre flotte. Il rejoindra, il ramènera sur-le-champ la duchesse de Santarem. Si, avant huit jours, elle n'est pas de retour en Espagne, le marquis votre neveu n'est plus vice-roi de Valence.

— Mais, sire...

— Vous le ferez arrêter et conduire ici, à Madrid, où il aura à rendre compte de sa conduite.

— Il faut cependant, s'écria le duc avec colère et en regardant le jeune confesseur, il faut que j'apprenne ici aux serviteurs de Votre Majesté...

— A obéir au roi, répondit respectueusement Alliaga; c'est ce que je ferai toujours, et c'est ce que fera Votre Éminence!

— Frère Luis a raison, reprit le roi, enchanté de voir humilier son ministre; qu'il soit fait ainsi que je l'ai dit. Vous l'entendez, monsieur le cardinal.

Le roi sortit avec Piquillo, et laissa le duc stupéfait de cette énergie inaccoutumée. Sa Majesté ne l'avait jamais, il est vrai, que quand il s'agissait d'Aïxa.

— Le frère Luis Alliaga aurait-il raison? se dit le ministre avec un peu de crainte.

Dans le doute, il se hâta d'obéir.

Un courrier expédié par lui partit à l'instant pour Valence, et le duc se rendit le soir au palais, pour apprendre au roi que ses ordres étaient exécutés.

Le roi ne le reçut pas.

Le lendemain le duc se présenta de nouveau, le roi était avec son confesseur et ne recevait personne. Le surlendemain, le frère Luis Alliaga partit pour une mission secrète, dont le roi ne jugea même pas à propos de prévenir son ministre. Dans la journée Escobar et le père Jérôme se rendirent chez le duc d'Uzède, et le duc d'Uzède passa la soirée entière au palais, sans que le cardinal-duc eût été appelé.

Pour le coup, le ministre commença à s'effrayer, et d'autres causes encore ajoutaient à ses inquiétudes.

Depuis l'édit qui bannissait les Maures du royaume, les calomnies contre le duc de Lerma avaient redoublé. Il était prouvé maintenant, disait-on, que c'était pour arriver à ce but que le cardinal-duc et Sandoval s'étaient défaits de la reine ; elle seule s'opposait à leurs desseins ; sa mort leur était nécessaire, et ils n'avaient point reculé devant ce crime.

Mille détails, amplifiés par la rumeur publique, venaient à l'appui de ces calomnies ; elles étaient passées à l'état de chose jugée et de faits constants. On les regardait comme tels dans les hautes classes ; mais chacun s'abstenait, par égard pour le ministre ou par prudence pour soi, d'en parler hautement.

Parmi le peuple on avait moins de politesse ou de réserve : on désignait partout le duc, et, ce qui était plus hardi encore, le grand inquisiteur lui-même, comme les assassins de la reine. A Burgos et à Oviédo on avait, dans le désordre d'une fête publique, brûlé deux mannequins de paille repré-

sentant le duc de Lerma et Sandoval. La dignité de cardinal que la cour de Rome venait d'accorder au ministre n'avait apaisé ni ces bruits calomnieux, ni l'indignation publique.

A Tolède même, dont Sandoval était archevêque, les soins du corrégidor, des alguazils et des familiers du saint-office, ne pouvaient empêcher la circulation de libelles et de peintures infâmes. L'une, entre autres, représentait le duc de Lerma avec un chapeau noir à larges bords, à genoux et la tête baissée, au pied d'une estrade où était étendue la reine avec un poignard dans le sein. Les gouttes de sang qui s'échappaient de sa blessure tombaient sur le chapeau du ministre, qu'elles finissaient par rougir entièrement et dont elles faisaient un chapeau de cardinal.

Il était évident pour le duc que toutes ces calomnies, répandues d'abord en secret et avec adresse par le père Jérôme, Escobar et les révérends pères de la compagnie de Jésus, circulaient maintenant d'elles-mêmes et grandissaient à vue d'œil. Elles étaient parvenues jusqu'à Rome. Le pape Paul en avait eu connaissance ; il se repentait presque de la nomination qu'il venait de faire, et les cardinaux s'indignaient du nouveau collègue qu'on leur avait donné. Il était impossible, le duc le sentait bien, que ces bruits ne fussent pas arrivés jusqu'à l'oreille du roi. Il n'avait sans doute pas osé en parler à son ministre ; mais de là venait la froideur qu'il lui témoignait depuis plusieurs mois.

Comment provoquer une explication que le roi semblait éviter, et dans laquelle d'ailleurs le cardinal-duc n'aurait pu apporter d'autres preuves de son innocence que ses protestations et ses serments personnels ? A la vérité, dans les circonstances présentes, le roi ne pouvait pas, même quand il l'aurait voulu, renverser son ministre ; celui-ci n'était que trop bien défendu par la cour de Rome, par le coup audacieux qu'il venait de frapper, et par la complication même des affaires politiques, dont lui seul avait alors le maniement, le secret et la responsabilité.

Le cardinal-duc était donc devenu nécessaire, indispensable; le royaume, c'était lui. Mais il n'avait plus, il le sentait bien, l'affection et la faveur du maître; et, n'ayant jamais joui de la faveur populaire, s'étant arrangé pour s'en passer, il prévoyait que, plus tard, lorsque les affaires qu'il avait embrouillées commenceraient à s'éclaircir, lorsque reviendraient la paix et la tranquillité, lorsque enfin on n'aurait plus besoin de lui, ce Piquillo, d'abord méprisé, pourrait devenir un adversaire d'autant plus redoutable qu'il possédait déjà la confiance du souverain. Ennemi aussi implacable qu'il avait été ami utile, il n'y avait plus à espérer de le regagner. Il ne s'était pas encore réconcilié avec le père Jérôme, il est vrai, mais il devait nécessairement le faire, et, appuyé par les révérends pères de la foi, dont le crédit secret était immense, il pouvait former avec le duc d'Uzède une ligue qui finirait par détruire l'ancien favori dans l'esprit du roi. Cela commençait déjà.

Le cardinal-duc se disait donc qu'il fallait d'abord attaquer ses ennemis séparément, l'un après l'autre, et avant qu'ils eussent le temps de se rallier et de se réunir.

Sandoval n'était point à Madrid. Le duc lui rendit compte, par écrit, de la situation, l'engagea à hâter son retour, et comme l'expulsion des Maures l'avait mis en goût pour les coups d'État, il résolut d'en frapper un second, l'expulsion des jésuites. C'était depuis longtemps son rêve, et le moment lui paraissait venu de le réaliser.

Trop adroit, cependant, pour présenter au roi et lui faire approuver de force une ordonnance qu'après tout il pouvait refuser de signer (et il était certain qu'Uzède et Piquillo lui donneraient ce conseil), le ministre voulut combattre les jésuites, ses ennemis, par leurs propres armes; il résolut de prendre un détour pour aller plus vite, et le chemin de traverse pour arriver plus droit à son but.

Il était plongé dans ces réflexions, quand le duc d'Uzède, son fils, entra dans son cabinet, et lui demanda, avec un air plein d'intérêt, la cause de sa rêverie.

Le ministre leva sur lui le regard le plus affectueux et le plus paternel.

— Mon fils, mon fils bien-aimé, lui dit-il; voici un grand chagrin qui m'arrive.

— Et lequel, monseigneur?

— J'ai besoin des conseils d'un ami judicieux, ferme et éclairé... Voilà ce que je me disais; et le ciel m'a exaucé, puisqu'il vous envoie à moi.

— Parlez, monseigneur.

— Depuis quelques jours vous voyez le roi?

— Tous les soirs.

— Il vous a rendu son ancienne faveur?

— C'est vrai.

— Et j'en suis enchanté. Vous m'aiderez à déjouer des complots qui se trament contre moi.

— Des complots contre vous, monseigneur! Cela n'est pas possible.

— Cela est! On veut me ravir non-seulement le pouvoir, mais l'amitié de mon souverain.

— Ah! s'écria le duc d'Uzède avec chaleur, ce serait indigne!

— Ce qui l'est bien plus, dit le ministre d'un air sombre, c'est que ceux qui cherchent à me renverser me doivent tout.

— C'est infâme! dit le duc d'Uzède; infâme! je ne connais pas d'autre expression.

— Bien plus, ils sont admis dans mon intimité, ils sont comblés de mes bienfaits, ajouta le cardinal, en serrant la main de son fils, qu'il sentit tressaillir. Et pour tout vous dire, ils me sont alliés par les nœuds du sang : ils sont de ma propre famille!

Le duc d'Uzède pâlit, et cherchant vainement à cacher son trouble, il balbutia ces mots :

— Ce n'est pas! ce ne peut pas être! Votre Éminence ne peut croire à de pareilles accusations.

— Elles me sont prouvées. Celui qui conspire contre moi est le marquis de Cazarera, votre cousin, mon neveu.

— Et lui aussi ! se dit le duc d'Uzède avec surprise et en même temps avec joie, car il avait ainsi la preuve qu'il n'était pas même soupçonné, et que son père avait si peu de défiance qu'il venait lui raconter ses chagrins et lui demander conseil.

Il se hâta donc de se remettre; et laissant tomber ses deux bras d'un air de profonde douleur :

— Votre propre neveu, dit-il, que vous aviez accablé de vos bontés, que vous avez nommé vice-roi de Valence ! lui, notre plus proche parent !

— Eh! voilà justement ce qui m'arrête et me rend si malheureux, s'écria le cardinal. Je voulais d'abord lui pardonner, assoupir cette affaire, n'en parler à personne; mais cependant l'intérêt de l'État, mon devoir, ma sûreté personnelle, m'ordonnent de sévir. Qu'en pensez-vous, mon fils ?

— Je pense, s'écria vivement le duc, qui du reste détestait cordialement son cousin, je pense que Votre Éminence ne peut être trop sévère. Conspirer contre le ministre qui gouverne l'État est un crime d'État.

— Votre avis, mon fils, serait donc d'agir en ce sens ?

— Oui, mon père.

— Mais pour de pareils crimes, il y va de la tête.

— La justice avant tout ! s'écria le duc d'Uzède, qu'entraînait la fatalité, ou qui voulait, par cet excès de rigueur, éloigner l'apparence même d'un soupçon.

— Je vous remercie de votre avis, mon fils, répondit froidement le cardinal. Je prononcerai l'arrêt que vous avez dicté vous-même, et le coupable n'en accusera pas la sévérité... car ce coupable... c'est vous !

— Moi ! balbutia le duc d'Uzède terrifié.

— Oui, monsieur, répéta le cardinal d'un air terrible, vous-même; et si, d'après votre avis, la trahison d'un neveu mérite la mort, que mérite donc la trahison d'un fils ?

Il lui détailla alors tous les complots tramés entre lui, Jérôme, Escobar et la comtesse d'Altamira, et les bruits infâmes répandus par eux à ce dessein. Le but de toutes ces

manœuvres était le renversement, l'exil et peut-être la mise en jugement du premier ministre.

— Suis-je bien informé, monsieur, continua le cardinal, et qu'avez-vous à répondre ?

Le duc n'avait ni assez d'esprit ni assez d'audace pour se tirer d'un si mauvais pas; il ne répondit rien et se jeta aux genoux du ministre en s'écriant :

— Grâce ! mon père !

— Vous n'avez plus le droit d'invoquer ce nom. Il n'y a ici que le ministre prêt à vous condamner ou à vous laisser vivre, selon les services que vous pourrez lui rendre.

— Parlez, monseigneur, je n'hésiterai pas.

— C'est ce que nous verrons. Il y a aujourd'hui conseil, vous m'y suivrez, et d'après la manière dont vous vous y conduirez, je choisirai le châtiment ou je déciderai du pardon.

— Qu'exigez-vous de moi ?

— Vous le saurez... Venez.

Le cardinal emmena son fils à l'audience de Castille, où de graves intérêts se discutèrent, où d'importantes résolutions furent prises, et où le secret le plus profond fut expressément recommandé à tous les membres du conseil.

Mais les révérends pères de la compagnie de Jésus avaient probablement des amis partout, car dès le lendemain Escobar était chez la comtesse d'Altamira, qui ne put se défendre à sa vue d'un léger trouble.

— Savez-vous ce qui se dit, comtesse ?

— Non, vraiment.

— On prétend que l'expulsion des jésuites a été discutée et décidée hier dans le conseil.

— Je l'ignorais.

— Ce n'est pas possible; le duc d'Uzède y assistait...

— Depuis quelques jours je vois à peine le duc.

— Il a passé hier la soirée avec vous.

— Oui... c'était mon jour de réception, et il y avait tant de monde...

— Il n'y avait personne... vous étiez seuls !

— Suis-je donc environnée d'espions ? dit la comtesse avec dépit, et ne suis-je plus libre de mes actions ?...

— Ce n'est pas cela que je veux dire, répliqua Escobar d'une voix pateline, mais seulement je voulais vous prier...

— Ou plutôt me commander ! s'écria la comtesse avec hauteur, car votre seul but est de me maîtriser, de vous rendre l'arbitre de mes moindres volontés, et de m'imposer les vôtres ; croyez-vous donc que je ne m'en sois pas aperçue ?...

— En vérité, comtesse, je ne vous reconnais plus...

— Et moi, mes pères, je vous connais, et depuis longtemps ! Dans nos plus intimes alliances, vous n'avez eu qu'une seule pensée... vos intérêts, et vous avez toujours fait bon marché des nôtres... Trouvez bon que je suive votre exemple, je n'en connais pas de meilleur.

— Qu'est-ce à dire, madame la comtesse ?

— Que vos maximes à vous sont : Dieu pour tous et chacun pour soi ! maxime que j'adopterai désormais. Je n'en veux pas d'autre. J'ignore ce qui se passe et ne veux point le savoir. Quoi qu'il puisse arriver, je n'entends ni me compromettre ni me mêler désormais de rien, persuadée qu'avec votre adresse et votre esprit ordinaires vous sortirez victorieux de tous les mauvais pas ; je resterai neutre, mon père, et tout ce que peut me permettre le souvenir de notre ancienne amitié, c'est de faire des vœux pour vous.

Elle accompagna ces derniers mots d'une profonde révérence, et se retira.

— Ouais ! dit le bon père, nos amis nous abandonnent, nos alliés se retirent de la congrégation. L'édifice est-il donc déjà si ébranlé que l'on craigne d'être enseveli sous ses ruines ? Voyons cela.

Il se rendit chez le duc d'Uzède, qui eut d'abord l'envie, non pas de soutenir le combat, mais de s'y soustraire en défendant sa porte. Puis il réfléchit qu'une explication était inévitable, et que, tôt ou tard, elle aurait toujours lieu ; au-

tant la subir sur-le-champ. Il accueillit donc Escobar d'un air empressé et affectueux.

— Vous voilà, mon bon père, s'écria-t-il, il me tardait de vous voir !

— On dit, monsieur le duc, que de sinistres événements se préparent !

— Ah ! vous les connaissez déjà ?

— Oui, l'on s'est occupé de nous hier... au conseil...

— Voilà justement, dit Uzède avec embarras, ce dont je voulais que vous fussiez prévenu.

— Vous vous êtes peu hâté, monseigneur, car nous en étions déjà instruits.

— Que voulez-vous ! mon père, répondit Uzède déconcerté dès la première attaque... que voulez-vous ! les mauvaises nouvelles s'apprennent toujours assez vite. Eh bien, oui, je ne peux vous cacher qu'hier, dans le conseil... et au moment où l'on s'y attendait le moins, le cardinal-duc a allégué contre vous des choses si odieuses... des faits si absurdes... que j'en ai été indigné.

— Je le sais...

— Ah ! vous le savez, mon père ?... s'écria le duc avec joie.

— Oui, votre indignation a été si forte que votre langue en est demeurée glacée, et que vous n'avez pu trouver un mot pour nous défendre.

— Je m'en serais bien gardé !... dit vivement Uzède, moi que l'on soupçonne déjà d'être votre ami et votre allié secret. Le ministre lui-même en est tellement persuadé, que ses yeux ne quittaient pas les miens... Le moindre mot, le moindre geste en votre faveur, lui eussent révélé notre intimité et auraient redoublé sa colère contre vous ; c'était vous servir que garder le silence.

— Je vous remercie, monsieur le duc, d'avoir eu la prudence et le courage de vous taire, dit Escobar avec son sourire bonhomme et narquois ; mais quand on a été aux voix sur le rapport que le ministre proposait de faire à Sa Majesté...

— Je m'y suis opposé.

— Comment cela ?

— C'était un scrutin secret, et j'ai déposé une boule noire dans l'urne.

— Personne ne vous a vu !

— C'est pour cela !... mais il y avait une boule noire... je vous l'atteste, on a dû vous le dire...

— Oui... une seule, et trois de nos amis, dans le nombre, prétendent chacun l'y avoir mise : vous êtes le quatrième...

— C'est moi, mon père, moi seul, je vous le jure !

— Je n'en doute point, monseigneur, dès que Votre Excellence l'atteste ; mais quand le duc de Lerma vous a désigné à haute voix pour faire ce rapport...

— J'ai accepté, c'est vrai, dit le duc en pâlissant.

— Et même avec empressement, monseigneur.

— Je ne dis pas non. C'était nécessaire, indispensable.

— Pourquoi ? continua le bon père, d'une voix douce, et en tenant fixé sur le duc son regard fin et pénétrant.

— Pourquoi, pourquoi ?... balbutia Uzède avec embarras... parce que c'était le seul et dernier service qu'il me fût permis de vous rendre ; j'ajouterai même que, dans les circonstances actuelles, c'en était un immense.

— En quoi, monseigneur ?

— Mais, d'après la presque unanimité des avis, il était impossible que ce rapport n'eût pas lieu. Tout autre que moi en eût été chargé ; plusieurs conseillers avaient même demandé à le faire, et s'il avait été confié à quelqu'un qui ne vous fût pas aussi dévoué que je le suis, quelqu'un qui fût véritablement et franchement votre ennemi, vous n'aviez plus d'espoir.

— Je comprends, dit Escobar : vous vous en êtes chargé dans notre intérêt.

— Certainement !

— Et pour le faire en notre faveur ?

— Non pas ; c'était impossible.

— Alors, autant valait le laisser faire à quelqu'un qui fût franchement notre ennemi.

— Quelle différence ! s'écria Uzède tout à fait déconcerté ; en vérité, je ne conçois pas comment vous, mon père, qui avez tant de tact et de finesse, vous ne voyez pas l'avantage qu'il y a à avoir pour ennemi quelqu'un qui nous veut du bien, qui est disposé à adoucir, à atténuer les faits, à les présenter de manière à les rendre, sinon favorables, au moins aussi peu hostiles que possible.

— Je comprends ! je comprends ! dit vivement Escobar : votre intention est de nous laisser faire ce rapport.

— Comment? dit Uzède étonné.

— Nous nous en chargerons, le père Jérôme et moi ; nous ne nous écarterons en rien de votre idée ; ce sera un rapport éminemment hostile, qui engagera le roi à nous conserver.

— Je ne le puis ! je ne le puis ! s'écria Uzède ; songez donc à ce qui en arriverait auprès du cardinal-duc.

— Ce serait nous sauver !

— Mais ce serait me perdre, moi ! Le ministre connaît nos intelligences secrètes et les projets formés pour le renverser ; j'ignore qui a pu l'en instruire, mais il sait tout !

— Tout !... ce n'est pas possible, dit Escobar à demi-voix, il y a des choses qui se sont passées entre Dieu et nous seulement !... et il ne peut connaître ce qui a rapport à la reine.

— Grâce au ciel ! dit Uzède en frissonnant, mais ce qu'il sait constitue un crime d'État. C'est bien assez pour nous faire mettre en jugement, pour nous faire condamner.

— Vous, son fils ! allons donc !

— Moi-même.

— Il reculerait devant une pareille idée, et personne au monde, pas même son plus grand ennemi, n'oserait lui donner un pareil conseil.

— On le lui a donné.

— Et qui donc a été assez cruel ou assez absurde ?...

— Moi-même.

— Vous, monseigneur ! s'écria Escobar, en le regardant d'un air qui semblait dire : Vous dépassez toutes mes prévisions, et je ne croyais pas que vous eussiez pu aller jusque-là.

— Eh oui ! répondit Uzède avec impatience. Je croyais, quand il m'a consulté sur de prétendus conspirateurs, qu'il s'agissait du vice-roi de Valence, du marquis de Cazarera, mon cousin, que je ne puis souffrir, et je l'ai conseillé en conscience, conseil qu'il a juré de suivre, si je continuais de vous protéger et de m'entendre avec vous. Il y va donc de ma tête, et, s'il faut vous le dire, mon père, j'y tiens plus qu'à la vôtre.

— Et Votre Excellence a raison, reprit Escobar en s'inclinant. Par Saint-Jacques ! elle est bien plus précieuse, elle a une bien autre valeur, et je n'ai plus rien à dire, dès que c'est vous et la comtesse d'Altamira qui rompez les premiers notre alliance, dès que chacun de nous est dégagé de son amitié et de ses serments, et reste libre d'agir à sa manière.

— Eh ! certainement, s'écria Uzède avec joie et d'un air affectueux ; défendez-vous de votre mieux... j'en serai enchanté ! Tirez-vous de là si vous le pouvez... je ne m'y oppose pas, au contraire ! si je peux vous y aider sans me compromettre... vous me trouverez toujours...

— Trop de bontés, monseigneur, trop de bontés ! répéta Escobar en s'inclinant. Nous ne vous en demandions pas tant... Comme disait madame la comtesse, que je viens de quitter : chacun pour soi et Dieu pour tous !

Le révérend père salua de nouveau et quitta le duc étonné et ravi d'en être quitte à si bon marché.

Il entra dans son cabinet pour faire son rapport, pendant que le bon moine courait chez le cardinal-duc.

Il ne fut pas reçu.

Il eut beau insister, répéter qu'il venait rendre au ministre un signalé service, le duc de Lerma se dit sans doute en lui-même : *Timeo Danaos et dona ferentes*, car il refusa obstinément de l'entendre, non plus que Jérôme, et sa porte

fut rigoureusement défendue à tous les pères de la compagnie de Jésus. Il connaissait leur adresse, et, résolu à frapper un grand coup, décidé à prononcer à tout prix leur expulsion, il ne voulait point s'exposer à se laisser désarmer ou séduire par leurs promesses insidieuses, leurs protestations de dévouement, ou leurs offres de service.

Repoussés de ce côté, les bons pères ne savaient plus à quel saint se vouer. Ils n'auraient osé s'adresser à frère Luis Alliaga, leur ancien élève. D'ailleurs Alliaga n'était plus à Madrid, il était parti pour l'Andalousie avec une mission de Sa Majesté. Enfin Jérôme ne pouvait avoir audience du roi et parvenir jusqu'à lui que par le duc d'Uzède ou la comtesse d'Altamira, et tous deux étaient devenus ses ennemis. La position était critique et le danger était pressant; la société de Jésus se voyait perdue et n'avait plus d'espoir; mais elle avait Escobar, et celui-ci, dont le génie grandissait avec les périls, jura de sauver son ordre, si on le laissait faire.

Le père Jérôme lui donna carte blanche et de plus sa bénédiction.

Escobar partit.





IV

ESCOBAR ET ALLIAGA.

Le roi n'avait voulu s'en rapporter à personne qu'à Luis Alliaga du soin de ramener à Madrid la duchesse dé Santarem. Craignant le mauvais vouloir ou le fanatisme de Ribeira et de tous ceux qui étaient placés sous ses ordres, il avait donné les pouvoirs les plus étendus à son confesseur, qui était homme à s'en servir.

Dès que le vaisseau envoyé par le vice-roi aurait ramené à Valence Aïxa et les siens, ceux-ci devaient être remis à Alliaga et confiés à sa garde exclusive. C'était alors qu'il devait faire part à sa sœur des projets du roi, les appuyer de tout son pouvoir et les lui montrer comme les seuls moyens de rappeler un jour de l'exil leur nation.

Mais quelque grande qu'eût été la diligence du vice-roi, quelque rapide qu'eût été la marche du bâtiment envoyé par lui, Aïxa et son père avaient plusieurs jours d'avance, peut-être même étaient-ils déjà débarqués en Afrique, et à supposer qu'il ne survînt aucun contre-temps, aucun vent contraire, dix ou douze jours au moins devaient s'écouler avant leur retour.

Frère Luis Alliaga voyageait seul dans un carrosse aux armes du roi ; deux postillons conduisaient quatre mules vigoureuses, richement harnachées ; des cavaliers armés précédaient ou suivaient sa voiture, et d'autres se tenaient constamment aux deux portières du carrosse.

— Est-ce bien moi ?... est-ce le pauvre Piquillo ? se di-

sait-il, en voyant cette pompe royale et en traversant en si brillant équipage les plaines que naguère il avait traversées à pied, fugitif et se cachant sous des haillons pour échapper aux poursuites des alguazils et aux embûches de Juan-Baptista.

Comme en peu de temps son sort avait changé! A quelle haute et bizarre fortune il avait été poussé, comme malgré lui, par les événements et par ses ennemis eux-mêmes! Et cependant, en jetant un regard autour de lui, en descendant au fond de son cœur, Luis Alliaga était-il plus heureux que Piquillo? Non; ce qu'il avait gagné ne valait pas ce qu'il avait perdu. Ses richesses et ses dignités acquises ne remplaçaient point ses espérances et ses illusions anéanties.

La première fois qu'il avait parcouru les riches campagnes de Valence, il était sans ressources et à la recherche d'une famille plus qu'incertaine; on le repoussait, on le méprisait, mais il aimait, il se croyait aimé; l'avenir était à lui, rien ne lui semblait impossible. Aujourd'hui il était arrivé au plus haut point où puissent s'élever les désirs des hommes : la faveur du maître, la fortune, la puissance; et aucun de ses désirs à lui n'était comblé; il lui était défendu d'aimer; et, forcé de renfermer en lui-même jusqu'aux sentiments les plus doux et les plus naturels, cet homme si envié, qui déjà pouvait tout, ne pouvait parler à personne de son amour, ni de son malheur!

Toutes ces idées se succédaient rapidement dans son cœur, au roulement rapide de la voiture qui l'emportait à travers ces plaines jadis si animées, si peuplées, si riantes, et déjà mornes et désertes.

On n'apercevait plus le laboureur au travail, on n'entendait plus les chants joyeux de l'ouvrier. Partout la solitude et le silence. Seulement, de loin en loin, une charrue abandonnée au milieu d'un sillon inachevé attestait que le maître avait été brusquement arraché à son labeur et à l'espoir de sa récolte à jamais perdue.

Tout à coup, autour d'un grand arbre qui étendait au loin

ses rameaux, Alliaga vit une cinquantaine d'hommes réunis, les premiers qu'il eût aperçus depuis quelques heures. Il baissa les glaces du carrosse et regarda : c'étaient des alguazils mêlés à quelques familiers du saint-office.

— Ah ! se dit Alliaga en lui-même, voilà, d'ici à longtemps, les seuls produits de cette terre.

Les alguazils et les familiers du saint-office se rangèrent respectueusement en apercevant le carrosse aux armes du roi et le cortége de Luis Alliaga. Celui-ci vit alors derrière les hommes vêtus de noir une trentaine de malheureux, pâles, amaigris, presque sans vêtements, et enchaînés deux à deux.

— Qu'est-ce, monsieur l'alguazil ? demanda Piquillo au chef de la troupe.

— Des Maures que nous dirigeons sur Valence ; des Maures de l'Aragon et des deux Castilles qui sont en retard. Mais, que voulez-vous, mon révérend ? on ne peut pas tout faire à la fois. Il y en avait tant de ces hérétiques ! On en trouve de tous les côtés, et il faudra encore bien des mois avant que l'ordonnance de Sa Majesté soit entièrement exécutée.

— Mais l'ordonnance du roi ne dit pas qu'ils seront, ainsi que des malfaiteurs, traînés et enchaînés deux à deux.

— C'est vrai, mon révérend, mais c'est plus commode.

— Pour eux ?

— Non, pour nous ; ils sont ainsi plus faciles à garder.

— Le roi n'entend pas non plus qu'ils soient ainsi presque nus. On les a donc dépouillés de leurs vêtements ?

— Pour voir, mon révérend, s'ils ne cachaient point sur eux de l'or ou des bijoux ; mais c'est une horreur ! ces Maures, qu'on disait si riches, n'ont rien, pas un maravédis !

— C'est tout simple, l'édit ne leur a-t-il point défendu, sous peine de mort, de rien emporter avec eux ?

— Oui, monseigneur, mais ces mécréants sont si obstinés, si endurcis, qu'ils ont caché ou enfoui tous leurs trésors ; on n'a trouvé presque rien, et ça sera perdu pour tout le monde.

— Ah ! dit Piquillo en lui-même, le duc de Lerma et Sandoval n'avaient pas pensé à cela.

Il fit ouvrir la portière de la voiture et descendit. Le premier prisonnier qu'il aperçut était un beau jeune homme, à la taille élevée, à l'air fier et hautain. Quoique garrotté et à moitié nu, ce n'était pas l'humiliation, mais la colère et le désir de la vengeance qui respiraient sur son front. Ses traits, du reste, n'étaient pas inconnus à Alliaga ; il se rappela l'avoir vu au Val-Paraiso, chez Delascar d'Albérique, et son cœur s'en émut comme s'il retrouvait quelqu'un de sa maison ou de sa famille.

— N'es-tu pas, lui dit-il avec bonté, Alhamar-Abouhadjad, un des serviteurs favoris de Yézid ?

Le Maure tressaillit.

— Ne crains rien, frère, lui dit Piquillo à voix basse en lui serrant la main, et compte sur moi.

A ce nom de frère, le Maure regarda le moine avec un étonnement qui redoubla encore, lorsque, sur un geste de fray Alliaga, on s'empressa de défaire les cordes qui le tenaient garrotté.

Le confesseur du roi s'avança alors vers les pauvres gens qui étaient assis à terre sous le grand arbre.

— C'est bien, dit Alliaga au chef de la troupe, vous les avez fait asseoir à l'ombre pour les faire reposer.

— Oui, monseigneur, et puis parce que nous allions pendre un des leurs.

— Et pourquoi cela ? demanda vivement Piquillo.

— Parce que c'est une meilleure pratique que les autres. Il avait caché dans sa *albarda* * une quarantaine de ducats dont nous nous sommes emparés.

— Et vous allez le pendre pour cela ?

— Sans doute... ce ne sera pas le premier **.

* Coussinet semblable à ceux destinés au transport des outres renfermant les vins d'Espagne.

** Watson, tom. III, pag. 174.

Piquillo poussa un cri d'indignation et s'avança vers le patient, à qui on avait déjà lié les mains derrière le dos ; mais un tremblement subit le saisit, lorsqu'il eut jeté les yeux sur lui.

— Est-il possible!... Est-ce bien là Gongarello ?

A ce nom, à cette voix, le pauvre barbier, déjà à moitié mort de terreur, resta immobile de surprise.

Piquillo, s'adressant au chef des alguazils, lui dit d'un ton d'autorité :

— Déliez cet homme.

— Mais, monseigneur... le texte de l'édit le condamne à la peine de mort, pour les quarante ducats qu'il voulait nous dérober.

— Vous allez les lui rendre... l'édit permet à ces pauvres gens d'emporter avec eux ce qui leur est nécessaire pour les besoins de la route.

— Mais, monseigneur, j'ai des ordres exprès.

— De qui?

— De Son Eminence le cardinal-duc et du grand inquisiteur.

— Et moi, j'ai des ordres du roi... du roi lui-même! Lisez plutôt.

Piquillo tira de sa poche un parchemin scellé du sceau royal et signé de la main de Philippe III; il portait ces mots :

« Vous aurez pour agréable de vous conformer à ce que « vous ordonnera, de ma part, le digne frère Luis Alliaga, « notre révéré confesseur, car tel est notre bon plaisir.

« MOI, LE ROI. »

— C'est différent, dit l'alguazil avec respect; qu'ordonnez-vous?

— Que ces malheureux soient tous déliés et marchent en liberté.

Puis, s'adressant à un des cavaliers de sa suite :

— Prenez dans la poche à droite de la voiture un sac de doublons.

Le cavalier obéit, et Piquillo se mit à distribuer ces pièces d'or aux pauvres prisonniers, sans oublier Alhamar-Abouhadjad, à qui il donna double part.

— Mais, monseigneur, s'écria le chef des alguazils, le texte de l'édit défend aux Maures d'emporter de l'or...

— Qui leur appartienne!... mais celui-ci n'est pas à eux, il est au roi. Forcé, dans l'intérêt de la religion, de sanctionner le décret de bannissement, il a voulu du moins en adoucir la rigueur, et c'est pour cela qu'il m'envoie. Quel est votre nom, monsieur l'alguazil?

— Cardenio de la Tromba.

— Seigneur Cardenio de la Tromba, je vous confie ces braves gens; vous les conduirez à petites journées et avec tous les égards possibles jusqu'à Valence, où je serai avant vous. Si cependant, ce qui est possible, je n'étais pas encore arrivé, ils logeront dans le palais de Delascar d'Albérique, où ils attendront mon retour. Tel est l'ordre du roi. Si d'ici là on s'avisait de les dépouiller ou de les maltraiter encore, c'est à vous que je m'en prendrais.

L'alguazil s'inclina avec respect, et les Maures, étendant vers Piquillo leurs mains qu'on venait de délier, laissèrent éclater les transports de leur joie et de leur reconnaissance, pendant qu'Alhamar-Abouhadjad répétait avec émotion : « Oui, frère, frère toujours! Adieu, monseigneur, nous nous retrouverons. » Quant à Gongarello, il n'était pas encore revenu de sa stupeur. En entendant la voix de Piquillo, il avait cru que c'était un nouveau compagnon d'infortune qui leur arrivait, et que son ancien ami venait, prisonnier comme eux, partager leur exil et leur misère; mais quand il entendit le jeune moine parler en maître et commander au nom du roi, quand il vit avec quelle obéissance, avec quel respect ses ordres étaient exécutés, quand il se vit de nouveau préservé de la mort par la bien-heureuse intercession de Piquillo, il le regarda décidément comme son bon ange et se jeta à ses pieds.

— Relève-toi, lui dit Piquillo, et suis-moi; je t'emmène.

— Comment, monseigneur, dit l'alguazil étonné, ce prisonnier qui a été remis à ma garde, vous l'emmenez ! Et en quelle qualité ?

— En qualité de barbier. Il m'en faut un, et pourvu qu'il soit rendu à Valence, peu vous importe qu'il y arrive à pied ou en voiture. Il y sera, je vous en réponds.

— Mais cependant, monseigneur, dit l'alguazil en insistant.

— Tel est l'ordre du roi, monsieur, répliqua gravement Piquillo.

A cet argument il n'y avait pas de réponse, et l'alguazil s'inclina de nouveau, en signe d'obéissance.

Luis Alliaga remonta en voiture, fit placer à côté de lui le barbier, salua d'un geste et d'un sourire affectueux les Maures, qui se remirent en marche, et l'escorte du jeune moine partit au grand galop. Gongarello, encore étourdi de tout ce qui venait de se passer, regardait d'un air effaré son compagnon de voyage.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

— Près d'un ami.

— Oui, vous avez toujours été mon sauveur.

— N'as-tu pas été le mien ? oublies-tu l'hospitalité que j'ai reçue à Alcala dans la boutique du barbier ?

— Et ce beau carrosse...

— Et ta carriole ! Nous sommes quittes !

— Ah ! dit le barbier, en contemplant la riche voiture aux coussins moelleux, aux larges galons et aux crépines d'or, c'est moi qui vous dois du retour, sans compter la vie par-dessus le marché. Tout cela est donc à vous ?

— Non, c'est au roi.

Et la surprise du barbier redoubla quand il apprit qu'il était monté dans le carrosse du roi ; il n'en fut pas plus fier et voulut se jeter aux pieds d'Alliaga, qui le releva, le serra contre son cœur, et, pour la première fois peut-être, la royale voiture vit de franches poignées de mains et de loyales étreintes.

Le soir même on arriva à une riche hôtellerie. Au nom

seul de frère Luis Alliaga, confesseur de Sa Majesté, maîtres et valets couraient, s'empressaient et se prosternaient avec une humilité et un respect qui ne se trouvent qu'en Espagne, et qui jetaient Gongarello dans de nouveaux étonnements. Lui-même, sans pouvoir s'en défendre, se sentait gagner peu à peu par ce respect général; il avait oublié Piquillo le bohémien, page et serviteur du bandit Juan-Baptista; il ne voyait plus que le haut dignitaire de l'Église, le confident du prince, le possesseur de tous les secrets d'État, et presque le confesseur de la monarchie espagnole.

Aussi quand Alliaga lui fit signe de se placer à côté de lui à table, il osait à peine s'asseoir sur l'extrême bord de son fauteuil, il déployait sa serviette en silence. Alliaga le regarda en souriant et dit à son convive :

— Par Saint-Jacques ! je crois que tu n'oses pas avoir faim?

— C'est vrai.

— Il ne faut pas que ma grandeur t'ôte l'appétit. Allons, mange et bois.

— A votre santé, monseigneur !

Le barbier eut bientôt retrouvé son appétit de simple particulier et resta à table bien longtemps encore après que Alliaga l'eut quittée. Celui-ci écrivit le soir même au roi ce qui s'était passé dans la journée, lui demanda la permission de garder près de lui à son service l'honnête barbier, et il finissait ainsi :

« Pour que la mesure désastreuse adoptée par le duc de « Lerma et son frère Sandoval puisse au moins rapporter « quelque chose à l'Etat, ordonnez, sire, que le décret de « confiscation soit aboli, et que les Maures aient le droit « d'emporter librement leurs richesses, à la seule condition « d'en abandonner au fisc une portion que Votre Majesté « déterminera. Cette mesure vaudra aux exilés un abri « contre la misère, à Votre Majesté des bénédictions, et aux « coffres de l'Etat des sommes immenses perdues sans cela « pour tout le monde. De plus, et si Votre Majesté ne se

« hâte d'y porter remède, les meilleures terres du royaume
« deviendront stériles. J'ai déjà vu les campagnes désertes
« et les travaux des champs abandonnés. Les Maures se
« livraient seuls à l'agriculture, où ils excellaient; les
« Espagnols n'y entendent rien et n'y ont aucun goût; ils
« méprisent même la profession de laboureur; il faut donc
« la relever à leurs yeux. Comme, et avant tout, ils sont
« avides de gloire et de titres, je propose à Votre Majesté
« d'accorder des lettres de noblesse à ceux de vos sujets qui
« se livreraient à la culture des terres et s'y distingue-
« raient. »

Quelques jours après, au grand étonnement de l'Espagne, et surtout du duc de Lerma, on vit paraître deux édits que le roi avait rendus de lui-même, sans consulter son ministre. Il les avait seulement envoyés au conseil de Castille, qui s'était hâté de les enregistrer. Par l'un, il était permis aux Maures d'emporter avec eux leurs trésors et même le prix de leurs biens vendus, à la condition d'en abandonner la moitié à l'État. L'autre édit accordait des lettres de noblesse à tout Espagnol qui se distinguerait dans la profession de laboureur.

A la lecture de ces deux ordonnances, le duc de Lerma fut d'autant plus atterré qu'elles obtinrent l'approbation générale; ne doutant point que lui seul les eût proposées, chacun lui en fit compliment. Ses flatteurs, qu'il n'osa démentir, célébrèrent ses louanges, l'élevèrent aux nues. Ses ennemis eux-mêmes convinrent que si le ministre avait toujours signalé son administration par de pareils actes, il aurait fallu le regarder comme le soutien et la gloire de la monarchie.

Heureux du bien qu'il avait fait en secret et dont personne ne lui savait gré, Alliaga continua sa route, protégeant par sa présence, consolant par ses paroles les pauvres exilés qu'il rencontrait et qui, de tous les points du royaume, étaient dirigés vers les côtes de l'Andalousie.

Chaque injustice, chaque abus qu'il découvrait (et la récolte était abondante), étaient sur-le-champ signalés par lui

au roi; bien souvent celui-ci n'avait ni la force ni le pouvoir d'y remédier; il commençait cependant à comprendre comment un roi bon, mais faible, peut faire autant de mal qu'un roi méchant. Il s'effrayait des malédictions et de la haine que le duc de Lerma avait amassées sur sa tête. Il voyait clairement l'abîme où on l'avait entraîné; mais, indécis et incertain, son bon naturel luttait contre sa faiblesse; il ne se sentait pas l'audace de reculer. Tout son courage en ce moment consistait à s'arrêter, à ne pas aller plus avant, et pour prendre un parti, il attendait le retour de Piquillo.

Celui-ci, continuant sa route, arriva à Carascosa, vers l'extrémité de la sierra de l'Albarracin, qu'il voulait traverser le lendemain, pour se rendre à Cuença et de là à Valence. Le village où il s'était arrêté avait été la veille encombré de troupes qui avaient fait main basse sur toutes les provisions, et, pour offrir à souper au révérend frère Luis Alliaga, confesseur du roi, l'hôtelier qui avait l'honneur de le recevoir fut obligé de mettre à contribution toutes les maisons environnantes. Enfin, et tant bien que mal, il était parvenu à composer un repas fort modeste, auquel Piquillo et le barbier se disposaient à faire honneur, quand une dispute se fit entendre dans la chambre voisine.

— Qu'est-ce? demanda Piquillo.

L'hôtelier, son bonnet à la main et multipliant les révérences, vint supplier monseigneur de ne pas s'inquiéter de ce bruit : c'était un pauvre moine fatigué et affamé, auquel il ne pouvait donner à souper et qui exprimait avec énergie sa mauvaise humeur.

— Qu'il entre! qu'il entre! s'écria Piquillo. Dites-lui que je le prie de vouloir bien partager ce que nous avons.

— Par saint Dominique! il ne se fera pas prier. Entrez, entrez, mon frère, dit l'hôtelier en faisant quelques pas vers la porte principale. Monseigneur daigne vous admettre à sa table.

Un moine entra et salua profondément, puis levant la tête, il rejeta en arrière son capuchon et s'écria :

— Piquillo !

— Frère Escobar !.

Escobar, car c'était lui-même, contempla d'un œil étonné et envieux tout le faste qui environnait Alliaga : les gens de l'hôtellerie presque prosternés devant lui, les domestiques à la livrée du roi qui s'empressaient de le servir, le fauteuil d'honneur où son ancien élève trônait vis-à-vis d'un excellent potage qu'on venait de lui présenter.

— C'est pourtant ma place qu'il occupe là, se dit-il, et c'est à moi qu'il la doit !

Alliaga, à la vue d'Escobar, se leva et lui dit :

— L'invitation que j'avais offerte au voyageur inconnu serait peut-être peu agréable au frère Escobar, et je vais ordonner que l'on porte dans sa chambre la moitié de ce repas.

— Pourquoi donc? répondit le révérend père en s'approchant, je serais désolé de déranger Votre Seigneurie. Et il ajouta à voix basse : On se déteste et on soupe ensemble; cela n'engage à rien.

— Je ne déteste personne, dit froidement Alliaga.

— C'est juste, répondit Escobar en souriant, c'est vous qui recevez... vous devez faire les honneurs. C'est l'usage.

— Ce ne sont point de vaines formules, mais les maximes mêmes de l'Évangile, que vous connaissez mieux que moi.

— Oui, certes, car ces maximes-là, dit Escobar avec amertume, c'est moi qui vous les ai enseignées.

— Et c'est moi qui les mets en action, répondit Alliaga; puis d'un air affable il ajouta : Un couvert au frère Escobar.

Celui-ci se hâta de s'asseoir en face de Piquillo, et les deux ennemis soupèrent ensemble, s'observant mutuellement et se regardant avec inquiétude : Escobar parce qu'il ne connaissait pas assez les intentions d'Alliaga, et celui-ci parce qu'il connaissait trop bien celles de son convive.

Dès qu'on eut servi les confitures et les fruits, et que les domestiques se furent retirés, le révérend père jésuite commença le premier l'attaque.

— Eh bien! mon frère, dit-il à demi-voix et après avoir quelque temps contemplé Alliaga avec un silence admiratif, que vous avais-je prédit autrefois? N'avais-je pas raison quand je prétendais que, de nos jours, le froc du moine était le seul moyen possible d'arriver aux dignités, aux richesses... à la puissance? Quel chemin n'avez-vous pas fait en si peu de temps!... Et pourtant vous refusiez de me croire, vous repoussiez mes salutaires avis; bien plus, vous m'avez accablé d'outrages et de haine, moi la cause première d'une fortune aussi inouïe! — Car sans moi, monseigneur, permettez-moi de vous le dire avec franchise, vous ne seriez rien.

Piquillo, qui jusque-là avait tenu ses yeux baissés, les leva en ce moment sur le moine, et celui-ci y vit tant de désespoir et de regrets qu'il s'arrêta interdit.

Toutes les douleurs de Piquillo venaient de se réveiller; sa poitrine oppressée, ses joues pâles, ses lèvres tremblantes de colère, ses yeux où l'indignation brillait au milieu des larmes, tout démontrait évidemment à Escobar qu'il venait de s'égarer et de faire fausse route. Il était trop habile pour s'y méprendre, mais pas assez pour deviner ce qui se passait dans le cœur de Piquillo, et quand même celui-ci lui eût avoué la vérité, le révérend père n'eût pu la comprendre.

— Oui, je vous dois toutes mes souffrances, toutes mes douleurs! s'écria le jeune homme... c'est de vous que viendra peut-être mon malheur éternel!... Ne me le rappelez pas, ou malgré moi vous ranimerez cette haine dont vous parliez tout à l'heure et que je m'efforce d'éteindre; effaçons ces souvenirs, chassons toutes ces pensées...

Il s'arrêta un instant, comme faisant un effort sur lui-même, et malgré lui un sourd gémissement s'échappa de son sein.

Hélas! il est des douleurs qu'on rappelle en essayant de les bannir!

Piquillo resta quelque temps la tête cachée dans ses mains;

puis, honteux de son émotion et du trouble qu'il venait de laisser paraître aux yeux d'un ennemi, il reprit soudain tout son empire sur ses sens, et, avec un calme dont Escobar lui-même fut étonné, il lui dit froidement :

— Parlons d'autres choses, mon frère. Vous venez de Madrid?

— Oui, monseigneur.

— Quelles nouvelles?

— C'est à vous que j'en demanderai, vous qui connaissez tous les secrets du roi.

— Cela n'est pas, mon frère; mais si cela était...

— Eh bien? demanda vivement Escobar.

— Eh bien! je les garderais fidèlement, et alors...

— C'est juste! cela reviendrait au même.

— Mais vous, mon frère, comment se fait-il que vous ayez quitté le couvent et l'université d'Alcala, où votre présence est si nécessaire, et que vous vous trouviez ainsi dans ce misérable village au pied de la sierra de l'Albarracin? si toutefois, ajouta-t-il en se reprenant, il n'y a pas d'indiscrétion à ma demande.

— Aucune, répondit Escobar, qui depuis quelques instants semblait sous la préoccupation d'une idée qui venait de surgir en lui, aucune, mon frère. J'étais parti, je vous l'avouerai franchement, dans une intention que votre rencontre vient de modifier. Je me rendais incognito près du grand inquisiteur Bernard y Royas de Sandoval, qui dans ce moment, dit-on, parcourt ainsi que vous l'Andalousie.

— C'est vrai.

— Je tenais à le voir pour lui rendre un important service, que j'aime mieux vous rendre à vous.

Alliaga s'inclina silencieux.

— Et pour lui révéler un secret qui sera mieux entre vos mains.

Alliaga s'inclina de nouveau sans répondre.

— J'y aurai du moins plus d'intérêt, je crois.

— C'est différent, dit Alliaga. Parlez, mon frère, je vous écoute.

— Le cardinal-duc vous a fait arriver au poste où vous êtes, et peut, s'il est possible, vous pousser plus haut encore; votre fortune dépend de la sienne.

Alliaga garda le silence.

— S'il s'élève, vous vous élevez; s'il est renversé, vous tombez. Donc, si je m'y connais (et je crois m'y connaître), vous devez lui être tout dévoué, n'est-il pas vrai?

Alliaga ne répondit pas.

— Or, je puis, dans son intérêt, c'est-à-dire dans le vôtre, vous donner, si vous le voulez, un moyen éclatant et infaillible de confondre ses ennemis, de faire taire tous les bruits calomnieux et d'affermir à jamais son pouvoir. Ce service éminent et qu'il paierait de tous ses trésors, je puis le lui rendre d'un seul mot.

— Vous?

— Moi!

— Ce n'est sans doute pas dans l'intérêt seulement du ministre, et vous y avez probablement le vôtre?

— Je croyais être assez connu du seigneur Alliaga pour qu'il me fît l'honneur de m'épargner une semblable question. J'irai donc droit au but et sans périphrase. Le cardinal-duc, non content d'avoir exilé les Maures, veut encore expulser du royaume tous les membres de la compagnie de Jésus.

— En vérité?

— Ce qui est une seconde faute.

— Ou plutôt une expiation de la première. C'est du moins mon opinion.

— Ce n'est pas la mienne; et, si le ministre consent à renoncer à ce projet, s'il permet et autorise notre établissement en Espagne, s'il nous donne surtout des garanties, et c'est là ce que je viens vous demander, je vous rends possesseur d'un secret qui le sauve et consolide à tout jamais sa puissance. Qu'en dites-vous?

En prononçant ces mots, Escobar, les yeux attachés sur Piquillo, semblait plonger dans le fond de son âme, pour y

chercher le point essentiel, c'est-à-dire sa pensée, car pour lui les paroles n'étaient rien, si ce n'est, comme l'a dit plus tard un homme d'État de son école, un simple accessoire propre à déguiser le principal.

— Dans ce que vous me proposez, répondit froidement Alliaga, il n'y a qu'une difficulté.

— Laquelle?

— C'est que je ne tiens pas du tout à maintenir le duc de Lerma au pouvoir.

Escobar ne put retenir un geste de surprise, et Alliaga continua :

— Au contraire, je veux le renverser.

— Dites-vous vrai?

— Je le lui ai dit à lui-même! C'est mon seul but, mon seul désir.

Et il ajouta avec force et après un instant de silence :

— Oui, je le renverserai.

— Soit, dit Escobar sans s'émouvoir, et si je puis vous seconder...

— Vous! s'écria Alliaga étonné.

— Moi-même! Je venais pour le sauver; je suis prêt à le perdre. Les deux moyens sont également dans mes intérêts, mais le second est dans mes goûts, je le préfère : ainsi donc, dit-il gaiement en rapprochant son fauteuil de celui d'Alliaga, entendons-nous.

— C'est impossible.

— Qui s'y oppose?

— Le passé.

— Est-ce que vous y croyez? C'est tout au plus si je crois au présent.

— A présent comme autrefois, comme toujours, il y aura haine entre nous.

— Qu'importe! je ne vous parle pas d'amitié, mais d'alliance. Il s'agit de renverser le duc de Lerma.

— Et si je veux le renverser à moi seul! s'écria Alliaga avec force.

— En vérité! répondit Escobar, dont l'étonnement redoublait.

— Oui, j'en ai fait le serment, et, pour l'exécuter, je ne veux ni secours ni allié. Je suffirai seul à la tâche que j'ai entreprise. Je ne puis donc accepter vos offres, seigneur Escobar, et je vous laisse le maître de perdre à votre choix ou de sauver le duc de Lerma.

— Ainsi, seigneur Alliaga, votre dernier mot est donc...

— Que tout m'est indifférent, pourvu que je ne me rencontre ni dans le même camp ni sous les mêmes drapeaux que vous.

Il salua de la main le révérend père, appela Gongarello et se retira dans son appartement, laissant Escobar stupéfait du résultat de la conversation.

Elle lui semblait d'autant plus inexplicable, qu'Alliaga lui avait dit la vérité; or, c'était la dernière chose qu'Escobar se fût avisé de soupçonner, et, persuadé que le confesseur du roi avait été encore plus fin, plus adroit et plus impénétrable que lui :

— Maudit homme, se dit-il, qu'on ne peut ni désarmer, ni tromper, ni comprendre!

Et il ajouta avec un soupir mêlé d'orgueil et de rage :

— On voit bien qu'il a étudié chez nous!





V

L'ALBARRACIN.

Désolé d'avoir perdu toute une soirée à combattre un ennemi qu'il n'avait pu vaincre, frère Escobar se leva de bon matin, quitta l'hôtellerie, sans faire ses adieux au confesseur du roi, et se hâta de continuer sa route, décidé plus que jamais à poursuivre son premier projet. Il avait quelque confiance dans le grand inquisiteur Sandoval, qui n'avait pas étudié chez Loyola et dont il espérait tirer meilleur parti que de Piquillo.

Le pieux recteur de l'université d'Alcala aurait bien voulu, pour arriver plus vite, prendre la voie du muletier. Les muletiers ne manquaient pas, mais ce qu'il était impossible de trouver, c'étaient des mules, attendu que dans le pays elles avaient été toutes enlevées par les ordres de don Augustin de Mexia, commandant de l'armée du roi. On en avait eu besoin pour transporter dans la montagne les approvisionnements et surtout les munitions de guerre.

Escobar, en homme de résolution, prit sur-le-champ son parti, celui d'aller à pied, persuadé qu'il trouverait des moyens de transport de l'autre côté de l'Albarracin, à Cuença, qui était une ville de fabriques, une ville de ressources. Il se mit donc à gravir intrépidement la montagne, qui dans cet endroit n'est pas très-escarpée, car c'est le point où la chaîne commence à s'abaisser et à descendre dans la plaine.

Complétement absorbé par les projets qu'il méditait, il

suivait un sentier qui s'était offert à lui, à sa gauche, lorsqu'il fut arrêté, au milieu de sa marche et de ses réflexions, par la voix d'un fantassin espagnol qui lui criait :

— Holà! mon révérend, Votre Seigneurie veut-elle ajouter un martyr de plus à notre glorieuse légende?

— Qu'est-ce, mon frère, dit Escobar en levant la tête, et que voulez-vous dire?

— Que le sentier que vous prenez conduit droit à l'ennemi, à qui votre présence ferait grande joie, car ils aiment surtout les robes de moines.

— En vérité!

— Ils en ont brûlé, dit-on, une douzaine avant-hier.

— Si ce n'est que la robe, mon frère...

— Avec les religieux qui étaient dedans, ajouta le soldat en riant militairement.

Escobar fit le signe de la croix et redescendit vivement le sentier.

— Quelle route faut-il prendre pour aller à Cuença?

— Celle qui est devant vous, et ne vous en écartez pas.

Le bon père n'avait garde de manquer à ce conseil. Il doubla le pas, et au bout d'une demi-heure de marche il entendit un si grand bruit, des cris, des vociférations et surtout des jurements si énergiques, qu'il crut être tombé dans une embuscade de Maures ou de réprouvés.

Il venait de rencontrer un détachement espagnol commandé par Diégo Faxardo, un des lieutenants d'Augustin de Mexia. Le détachement, composé de sept à huit cents hommes bien armés, avait fait halte.

— Oui, Gonzalez, j'ai été ce matin à la chasse dans la montagne, s'écriait un jeune soldat, et j'en ai abattu cinq, deux femmes et trois enfants. Cela compte tout de même, le grand inquisiteur Sandoval nous l'a dit.

— C'est possible, Léonardo, répondait un de ses camarades, mais tu as tant de péchés arriérés à expier, sans compter le courant!

— Qu'importe? tant qu'il y aura des Maures, il y aura toujours des absolutions à gagner.

— Et ils sont beaucoup, à ce qu'on dit.

— Sans armes, sans munitions, et presque sans chefs, excepté ce Yézid d'Albérique, qui se bat bien.

— Et dont la tête vaut mille ducats!

— Ce serait bon à prendre.

— Dieu et Notre-Dame-del-Pilar nous feront cette grâce. En attendant, il peut nous arriver de bonnes aubaines, témoin la nuit dernière.

— Que vous est-il arrivé?

— J'étais de l'expédition du capitaine Diégo Faxardo, et imagine-toi, Léonardo, un feu de joie magnifique... c'était la Saint-Jean... et nous avons brûlé en son honneur...

— Un cierge?

— Non, tout un village, celui de Barredo.

— Et je n'étais pas là!

— Nous avions tué ou fait prisonniers les Maures qui avaient essayé de se défendre.

— Ceux que je viens de voir...

— Tu l'as dit. Pendant ce temps, leurs femmes s'étaient toutes réfugiées dans une vieille tour.

— Et je n'étais pas là! répéta le jeune soldat.

— Des femmes superbes, que nous avons faites également prisonnières.

— Sans condition?...

— Au contraire, à condition!...

— C'était très-mal, mes frères, s'écria Escobar, qui, arrivé depuis quelques instants, venait d'entendre cette conversation.

— Vous avez raison, mon père, répondit Gonzalez en s'inclinant avec respect, car la robe de moine ne perdait jamais son privilége sur le soldat espagnol. C'est un péché; notre aumônier, le frère Géronimo, nous l'a bien dit, un péché mortel, de contracter alliance avec les filles des Philistins et des Madianites: aussi, c'est le ciel qui vous envoie, mon père, pour m'en donner l'absolution.

— Moi, s'écria Escobar, vous absoudre d'un tel crime!

— Nous l'avons expié, mon père, reprit vivement le soldat; sans cela, je n'implorerais pas la clémence divine. Mais rassurez-vous, ce matin même le péché a été expié, il n'en reste plus de trace.

— Que voulez-vous dire?

— Que les filles et les femmes des Philistins...

— Eh bien?

— Toutes massacrées! au nom de la foi!

Escobar poussa un cri d'horreur et recula d'un pas.

— Qu'est-ce? dit Gonzalez, en le regardant de travers et en portant la main à son épée, est-ce que vous ne seriez pas un véritable moine?

— Si, mon frère, si vraiment! répondit vivement le prieur.

Et, tout en tremblant, il étendait la main vers le soldat, qui s'inclinait devant lui, lorsque, par bonheur, on entendit un roulement de tambours.

Chacun courut reprendre son rang.

C'était don Augustin de Mexia qui arrivait, monté sur un beau cheval andalous; le général était entouré de plusieurs officiers et suivi de trois ou quatre cents hommes qui escortaient un convoi considérable.

Le moine se retira à l'écart, près d'un arbre, et don Diégo Faxardo s'avança vers son général.

Augustin de Mexia était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille moyenne, d'une physionomie grave et sévère. Officier expérimenté, il faisait la guerre depuis trente ans, et s'était distingué surtout dans les Pays-Bas. Espagnol de la vieille roche, il parlait peu, se battait bien, commandait encore mieux, ne donnait rien au hasard et savait attendre, pour réussir plus vite.

Son lieutenant, don Diégo Faxardo, lui ressemblait peu; la bravoure, la jactance et l'orgueil espagnols brillaient en lui au plus haut degré. Quelques duels heureux avaient tellement exalté chez lui la fatuité de la valeur, que rien, c'était

là sa conviction, ne devait lui résister, et qu'avec son épée il pouvait arrêter toute une armée.

— Seigneur Faxardo, lui dit gravement don Augustin, vous allez, avec les huit cents hommes que vous commandez et les quatre cents que je vous amène, remonter la montagne jusqu'à la hauteur de Huelamo de Ocana.

— Et tomber sur les rebelles?

— Non; vous tournerez sur votre droite, pour vous établir entre un des plateaux de l'Albarracin et Teruel.

— Et de là disperser toute cette canaille mauresque?

— Non; avec les munitions et l'artillerie que je vous amène, vous attendrez.

— Attendre! monseigneur... nous, des Espagnols! attendre quand l'ennemi est là!

— Vous attendrez, reprit gravement le général, que don Fernand d'Albayda, à qui j'ai ordonné le même mouvement sur l'autre versant de la montagne, soit à peu près arrivé au même point en se dirigeant par Culla et Benazal.

— Votre Seigneurie, en les traitant avec tant de cérémonies, fait bien de l'honneur à de misérables révoltés, indignes du nom de soldats.

Don Augustin, sans écouter l'observation de son lieutenant, continua avec la même gravité :

— Don Fernand leur fermera ainsi la retraite du côté de la mer; le brigadier Gomara du côté de l'Aragon; tandis que moi, avec le principal corps d'armée rassemblé à Huete, j'attaquerai.

— Et moi, général?

— Vous, Diégo, vous n'aurez qu'à attendre les rebelles, que nous pousserons vers vous. Retranché dans de fortes positions, avec l'artillerie que je vous confie, il vous sera facile de les exterminer.

— Trop facile, monseigneur, et si Votre Excellence voulait me permettre de lui soumettre une autre idée, beaucoup plus expéditive...

— Parlez.

— Ce serait de balayer, moi-même, toute la montagne, avec quelques centaines de fantassins. J'ose dire que les Maures, qui me connaissent, ne tiendront nulle part devant moi. Je ne demanderais même à la rigueur, contre de tels ennemis, que quelques alguazils et un corrégidor avec sa baguette, car ils ne méritent point que l'épée d'un gentilhomme sorte pour eux du fourreau.

— Vous ne savez pas, comme moi, ce que c'est que la guerre des montagnes, et vous ne connaissez pas le nombre des rebelles.

— Il est vrai, monseigneur, poursuivit fièrement don Diégo, que je n'ai pas l'habitude de compter mes ennemis; mais je sais ce que nous valons, je sais que c'est un affront à faire à des soldats espagnols que de les envoyer combattre sérieusement des laboureurs, des ouvriers, des fabricants de draps ou d'étoffes; et, pour ma part, je déclare à Votre Excellence qu'avec de tels adversaires, je n'emploierai que le plat de mon épée.

— Comme vous l'entendrez, seigneur Diégo, pourvu que mes ordres soient exécutés.

Don Augustin de Mexia s'éloigna au galop, suivi de ses officiers, et le jeune capitaine, rouge encore d'indignation et d'orgueil, mais forcé d'obéir, ordonna à ses soldats de se préparer à gravir la montagne.

On avait formé les rangs et l'on se disposait à partir; quelques fantassins, qui formaient l'avant-garde, étaient déjà engagés dans une espèce de défilé; un jeune muletier, embusqué derrière un rocher, s'élança sur le soldat Gonzalez, celui auquel Escobar n'avait pas eu le temps de donner l'absolution, et il était écrit sans doute qu'il ne la recevrait pas, car le poignard du muletier le frappa mortellement et le fit rouler sanglant sur la poussière.

Les compagnons du blessé se saisirent du meurtrier, qu'ils traînèrent devant leur commandant.

— Qui es-tu? demanda celui-ci au prisonnier, qui portait la tête haute et fière.

— On me nomme Aben-Habaki. J'étais ouvrier chez le noble Delascar d'Albérique ; n'ayant plus ni ouvrage ni patrie, j'ai été retrouver à la montagne notre chef Yézid, son fils, et je me suis fait soldat.

— Tu veux dire brigand.

— Les brigands, ce sont ceux qui prennent, et les Espagnols m'ont tout enlevé. Il me restait ma femme, qui s'était réfugiée au village de Barredo, avec d'autres de ses compagnes. J'y suis arrivé ce matin sous ce déguisement pour la voir, pour l'embrasser. Le village avait été brûlé, toutes nos femmes massacrées. C'étaient des soldats espagnols qui avaient commis ce crime pour plaire au Dieu des chrétiens et mériter ses bénédictions. Ils étaient là plusieurs qui s'en vantaient, entre autres ce Gonzalez, que je reconnais bien. Je l'ai suivi de loin, et tout à l'heure, qu'Allah en soit loué ! il est tombé sous mon poignard. Je n'ai qu'un regret.

— Et lequel ?

— De n'avoir pu frapper que lui. Le Dieu d'Ismaël me devait mieux que cela. N'importe ! d'autres s'en chargeront.

Le sort du pauvre Habaki ne pouvait être douteux. On ne l'immola point par le fer, il n'aurait pas eu le temps de souffrir, mais il fut décidé qu'on le brûlerait à petit feu.

Et, pendant les apprêts de son supplice :

— Puissions-nous traiter ainsi tous les siens ! s'écria Diégo Faxardo. Mais, par malheur, ils sont cachés dans la montagne et il ne nous est pas permis de les poursuivre ; il nous faut les attendre. Mais si, chemin faisant, et sans désobéir au général, nous pouvions les rencontrer et les joindre...

— Que donneriez-vous pour cela ? s'écria vivement le Maure, en levant la tête, qu'il avait tenue baissée jusque-là.

Et il regardait attentivement Diégo et ses soldats, qu'il avait l'air de compter.

— Ce que je te donnerais ? répondit le capitaine, pas grand chose ! ta vie par exemple !

Le Maure fit un mouvement de joie.

— Entendons-nous ! à condition que tu me conduiras dans l'endroit de la montagne où sont cachés tes frères ?

— J'y consens.

— A condition que tu nous les livreras tous ?

— Oui, tous ! s'écria vivement Habaki, à l'instant même.

— Vous l'entendez, dit en riant le capitaine Diégo ; vous voyez de quoi les Maures sont capables : pour sauver ses jours, il ferait pendre tous ses frères, le lâche !

Aben-Habaki lui lança un regard d'indignation qui semblait dire : Tu te trompes, je ne suis pas un lâche. Mais ce regard, il se hâta de le réprimer et dit, en regardant le soleil, qui dardait ses rayons sur la montagne :

— Que voulez-vous, seigneur cavalier, c'est si beau à voir, le soleil !

— Bien ! bien ! poursuivit le capitaine à ses soldats, éteignez le brasier qui déjà commence à flamber, et liez le prisonnier qui marchera à côté de moi. Toi, Léonardo, charge ton escopette, et à la première tentative de fuite ou de trahison, feu sur ce misérable.

— C'est ce que je demande, répondit Habaki, et maintenant suivez-moi.

— Soldats, à vos rangs ! en avant ! cria le capitaine.

Et les douze cents hommes, les bagages, les munitions et l'artillerie commencèrent à gravir la montagne, lentement et en bon ordre.





VI

DON AUGUSTIN DE MEXIA.

L'adroit prieur de la compagnie de Jésus, comme nous le verrons bientôt, avait obtenu tout ce qu'il désirait : le maintien de son ordre, et de plus la protection du duc de Lerma, l'alliance de la sainte inquisition, enfin la ruine probable des anciens amis qui l'avaient abandonné ou trahi. Mais, en vainqueur modeste et prudent, qui songe bien plus à profiter de ses succès qu'à s'en vanter, il se dirigea droit vers Alcala de Hénarès, s'empressa d'aller confier ces bonnes nouvelles au père Jérôme, et en attendit pieusement auprès de lui les effets.

Quant au grand inquisiteur, certain désormais d'imposer silence à toutes les calomnies, assuré de pouvoir justifier lui et son frère, aux yeux de l'Espagne et de la cour de Rome, il se hâta de terminer les affaires qui le retenaient dans le royaume de Valence, et choisit le chemin le plus court pour retourner à Madrid.

Il n'eut garde d'oublier la précieuse déclaration signée du père Jérôme et d'Escobar; il la prit avec lui, et la relut plus d'une fois en voyage. Sa seule préoccupation était de trouver un moyen de ménager l'honneur de sa famille, et d'arriver à un jugement équitable, lequel permît de condamner la comtesse d'Altamira et d'acquitter le duc d'Uzède.

Piquillo, que nous avons laissé à Carascosa, au pied de l'Albarracin, voulait, le jour même du départ d'Escobar, se remettre également en route, mais il reçut le matin même des dépêches du roi, auxquelles il lui fallut répondre.

Pendant qu'il écrivait, Gongarello vint, d'un air effrayé, lui annoncer une partie des nouvelles qui se répandaient dans le pays : le pillage, la prise et les massacres de Barredo ; les troupes qui se rassemblaient autour de l'Albarracin, dernier rempart des Maures, et les mesures prises par le redoutable Augustin de Mexia ; il avait, en effet, promis au duc de Lerma de finir cette guerre en peu de jours par l'extermination totale des rebelles ; et tout faisait craindre qu'il ne tînt parole.

Gongarello connaissait les montagnes de l'Albarracin, il y avait passé une partie de sa jeunesse, et, excepté quelques endroits escarpés propres aux embuscades, ou quelques grottes pouvant servir de retraites, il n'y avait guère moyen, comme dans les Alpujarras, d'y résister longtemps à une armée nombreuse et disciplinée.

Piquillo frémit en pensant à Yézid, qui, avec des soldats sans expérience et presque sans armes, avait à lutter contre ces vieilles bandes espagnoles guerroyant depuis vingt ans en Italie, en France et dans les Pays-Bas. L'issue de la lutte ne pouvait, par malheur, être longue ni douteuse, et le pauvre moine, ne voyant aucun espoir de faire triompher les Maures ses frères, dont il regardait la cause comme perdue, cherchait seulement à obtenir pour eux un pardon, une amnistie, ou du moins les conditions les plus favorables. Il écrivait dans ce sens au roi, mais sans se dissimuler que Sa Majesté, abandonnée à elle-même, et en présence de l'opposition du duc de Lerma, n'aurait sans doute pas le courage de faire grâce. Il avisait donc à d'autres moyens plus efficaces, lorsqu'un grand bruit se fit entendre en dehors de l'hôtellerie.

C'était le reste des habitants de Barredo, une soixantaine de prisonniers maures que la colonne du capitaine Diégo avait arrachés la veille à leur village embrasé ; ils étaient escortés par quelques soldats espagnols, et presque toute la population de Carascosa les poursuivait avec des huées, des malédictions et des pierres. Ces malheureux étaient dans un

état déplorable, couverts de boue et de sang, accablés de fatigue et pouvant à peine se traîner.

— Où les conduisez-vous? demanda Piquillo au sergent qui commandait le détachement.

— A Huete, où nous devons être rendus ce soir, répondit le sergent Molina Chinchon, un des derniers débris de l'ancienne infanterie espagnole.

— Ils ne pourront jamais marcher jusque-là.

— C'est l'ordre de don Augustin de Mexia; et avec lui, qu'on le puisse ou non, il faut marcher : il n'a jamais pardonné en sa vie une désobéissance ou une faute contre la discipline.

— Accordez-leur du moins de s'arrêter quelques instants dans cette hôtellerie; il y a au fond de la cour une vaste grange où le seigneur hôtelier leur permettra de se reposer et de se rafraîchir.

— Volontiers, s'écria le maître de la posada, Mosquito, qui, connaissant déjà l'humeur généreuse de fray Alliaga, voyait en perspective une occasion de forte dépense, attendu que les prisonniers tombaient tous d'inanition.

— Mais l'ordre de mon général? répondit Molina Chinchon.

— Mais celui de Son Excellence fray Luis Alliaga, confesseur du roi? répliqua l'hôtelier.

— Et si mon général le sait...

— Il ne le saura pas!

— Il me donnera les arrêts ou la prison.

— Son Excellence vous donnera sa bénédiction, et moi un bon dîner et une bouteille de vin de Benicarlo.

— En vérité! dit le sergent, qui se mourait de soif.

— Et une dernière considération...

— Laquelle?

— Vous ferez, sergent, un acte d'humanité.

— Ça ne m'effraye pas... au contraire!... cela seul me détermine, répondit le vieux soldat.

Mais il était aisé de voir que la bouteille de Benicarlo aurait suffi.

Les prisonniers furent conduits dans la grange, au grand désappointement de la population de Carascosa, que l'on privait ainsi du plaisir de les maltraiter ; et le peuple espagnol tient à ses plaisirs.

On se hâta, par l'ordre de Piquillo, de satisfaire à leurs premiers besoins, et le sergent, oubliant un instant les rigueurs de la discipline, s'attabla joyeusement dans la cuisine, à côté du seigneur Mosquito, qui voulut absolument tenir compagnie à son hôte.

La bouteille de Benicarlo n'était pas à moitié sablée, qu'un bruit de chevaux et de cavaliers se fit entendre, et le verre plein jusqu'aux bords manqua de s'échapper de la main tremblante du sergent : il venait de reconnaître don Augustin de Mexia et son escorte.

Depuis le matin, l'actif général avait successivement visité tous ses postes, distribué ses ordres et surveillé par lui-même la marche des différents corps qui, à plusieurs lieues de distance et dans diverses directions, gravissaient la chaîne de l'Albarracin, pour cerner et entourer la faible armée commandée par Yézid.

Le sergent Chinchon expliqua à voix basse à l'hôtelier comme quoi il était perdu, et l'hôtelier monta rapidement un petit escalier qui conduisait à l'appartement de fray Luis Alliaga, auquel il raconta la chose.

Celui-ci répondit :

— Priez sa seigneurie don Augustin de Mexia de vouloir bien me faire l'honneur de dîner avec moi, et veillez, seigneur Mosquito, à ce que ce repas soit digne de lui et de vous.

L'hôtelier, enchanté de cette mission et surtout du nouveau dîner qu'on aurait à lui payer, se hâta de transmettre au général l'invitation du confesseur de Sa Majesté.

La journée était déjà avancée. Don Mexia, après avoir donné ses derniers ordres aux cavaliers de son escorte, qui partirent sur-le-champ pour les exécuter, se dirigea vers l'appartement de fray Alliaga.

Celui-ci reçut de son mieux l'austère et fier hidalgo, et, pour le flatter autant que pour détourner son attention du sergent et des prisonniers, il mit la conversation sur son plan de campagne.

Dur, froid et poli comme l'acier de son épée, le général expliqua gravement, sur la carte, la manière dont il comptait exterminer les rebelles, les marches et contre-marches qu'il avait méditées et les positions qu'il avait fait prendre, le tout au point de vue stratégique, les hommes, bien entendu, n'étant comptés pour rien.

En l'écoutant, Alliaga sentait une sueur froide découler de son front. Il lui semblait impossible que Yézid ni aucun des siens pussent se soustraire au sort qui les menaçait. C'était leur arrêt qu'il venait d'entendre.

C'est dans ce moment que l'hôtelier, le bonnet à la main et la serviette sous le bras, vint avertir Leurs Excellences que le banquet était servi et qu'on les attendait dans la salle du festin.

Pendant le temps qui venait de s'écouler, les pauvres prisonniers maures avaient pu du moins se reposer et reprendre des forces. Grâce au ciel, le général n'avait encore aperçu ni eux ni le sergent, qui n'avait eu garde de se montrer. Par malheur, l'appartement d'apparat, le plus beau de la maison, celui où était servi le dîner, avait trois fenêtres qui donnaient sur la rue, et l'on entendait les vociférations du peuple réclamant les victimes qu'on lui avait enlevées.

— Qu'est-ce cela? demanda tranquillement Mexia, qui, au milieu de ces cris confus, ne distinguait rien.

— Une querelle sans doute, répondit Alliaga; quelques muletiers ou portefaix de la ville qui se battent entre eux.

— Très-bien, répondit le général en s'asseyant vis-à-vis du jeune moine.

Et il se mit à dîner sans faire plus d'attention au tapage effroyable qui avait lieu dans la rue, que si le plus profond silence eût régné autour de lui.

Cet admirable sang-froid rassura un instant Alliaga.

Mais bientôt les orateurs du dehors ne se contentèrent pas de crier : les gestes s'en mêlèrent et devinrent des plus expressifs. Des carreaux de la salle furent brisés, et un caillou tomba même sur la table du festin.

Le général leva la tête et dit froidement à Mosquito :

— Faites-moi venir un alguazil.

— Mais, monseigneur... balbutia l'hôtelier interdit, et qui, d'une main tremblante, lui présentait en ce moment une assiette.

— Je vous ai demandé un alguazil.

— J'entends bien... monseigneur... il y en a même deux en bas... qui sont venus pour me parler.

— Montez-en deux.

— Ce ne sera pas assez.

Le général ne daigna pas même lui répondre ; il lui lança un regard qui disait si nettement : Obéissez ! que l'hôtelier ne trouva plus une seule objection et s'empressa de sortir.

Don Augustin, avec le même flegme, la même gravité espagnole, continua son dîner, s'interrompant seulement de temps en temps pour boire à la santé de son convive.

La porte s'ouvrit de nouveau et parurent deux alguazils. L'un n'était pas un étranger pour Alliaga, qui cherchait à se rappeler où cette physionomie avait frappé sa vue ; mais le barbier Gongarello, qui se tenait debout derrière son patron, l'avait déjà reconnu, et pour cause : c'était l'alguazil qui, quelques jours auparavant, le conduisait lui-même prisonnier et avait voulu le pendre. Il murmura son nom à l'oreille de Piquillo.

— Ah ! Cardenio de la Tromba ! s'écria le confesseur du roi, c'est vous que je revois ? est-ce que déjà vous êtes de retour de Valence ?

— Non, monseigneur, les prisonniers que vous m'aviez commandé d'y conduire m'en ont épargné la peine.

— Comment cela ?

— Vous m'aviez ordonné de défaire les liens qui les tenaient garrottés ; on ne parlait, tout le long de la route, que des

rebelles rassemblés dans l'Albarracin, sous les ordres de Yézid d'Albérique...

— En vérité ? dit le général.

— Et quand nous nous sommes approchés de la montagne, mes prisonniers ont tenté de s'évader ; nous n'étions que douze alguazils armés d'escopettes.

— Et vous n'avez pas fait feu ? s'écria don Mexia.

— Si vraiment, monseigneur, et, excepté les douze que nous avons tués, tous les autres ont été rejoindre Yézid.

— Il n'y a pas grand mal, continua le général, nous les retrouverons avec lui, et aucun n'échappera cette fois, je vous le jure. En attendant, monsieur l'alguazil, ayez pour agréable de faire éloigner la foule qui est devant cette maison, et dont le bruit pourrait incommoder le révérend fray Alliaga, confesseur de Sa Majesté.

— Nous avons déjà essayé, monseigneur, et nous n'avons pas pu : ils veulent absolument...

— Quoi?... Que veulent-ils ?

— Qu'on leur livre les prisonniers.

— Lesquels, monsieur l'alguazil ?

— Ceux que conduisait le sergent Molina Chinchon.

Don Mexia haussa les épaules et répondit :

— Ils doivent à l'heure qu'il est être arrivés à Huete. Qu'on aille les y chercher si on veut, mais je doute qu'on les y trouve...

— Et moi aussi, se dirent Gongarello et l'hôtelier.

— Car l'ordre du duc de Lerma, continua don Mexia, est de les faire passer par les armes à leur arrivée.

Alliaga ne put retenir un cri d'effroi, et sa seconde pensée fut un remercîment à la Providence, qui lui avait inspiré l'idée de retenir ces malheureux.

— Passés par les armes ! répéta-t-il.

— Tels sont les ordres du ministre et du roi, répondit Mexia avec le même calme et sans interrompre son repas.

Puis s'adressant aux alguazils :

— Annoncez cela, messieurs, aux bourgeois de cette ville ; cela leur suffira, je pense.

— Non, monseigneur, ils n'en croiront rien.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que ces prisonniers sont encore ici, dans cette hôtellerie, enfermés dans la grange qui est au fond de la cour.

— Le sergent qui les conduisait a donc été tué? dit gravement le général.

— Non, Excellence, répondit timidement l'hôtelier, il vient de dîner avec moi.

— Faites monter le sergent... à l'instant même.

— Il est inutile de l'interroger, seigneur don Augustin, s'écria Alliaga, c'est moi qui suis seul coupable; c'est moi qui l'ai engagé à accorder quelques heures de repos à ces malheureux qui n'avaient plus la force de continuer leur route.

— Votre Excellence a fait son devoir comme ministre du Seigneur ; Molina Chinchon n'a pas fait le sien comme sergent. Il ira demain, pour quinze jours, au cachot, et en attendant, dit-il à l'alguazil, ordonnez-lui de ma part de se remettre en route avec ses prisonniers.

— Mais le peuple va les massacrer ! s'écria Alliaga.

— Cela regarde le sergent, qui en répond et qui doit les conduire ce soir à Huete. Il a de la tête et du cœur et en viendra à son honneur, j'en suis certain.

— Et s'il y réussit, ces malheureux n'arriveront que pour être passés par les armes?

— Nous autres militaires, nous obéissons et ne raisonnons pas.

— Égorger des prisonniers sans défense... un tel ordre...

— Est fâcheux, mais non déraisonnable. Ces ennemis-là, du moins, comme ceux que Votre Seigneurie a délivrés l'autre jour, n'iront pas rejoindre Yézid et les révoltés, que nous sommes chargés de combattre.

— Seigneur Mexia, vous ne prendrez pas sur vous une

telle responsabilité, vous suspendrez l'exécution de cet ordre jusqu'à ce que j'en aie écrit à Sa Majesté. Je vous le demande, je vous en prie.

— Je suis désolé d'être obligé de refuser à Votre Seigneurie.

— Eh bien, au nom du roi, je vous le défends.

— Et de quel droit? s'écria le fier Castillan.

— Du droit que Sa Majesté m'a donné elle-même. Lisez plutôt !

Il lui remit l'ordre, écrit de la main de Philippe III, qui prescrivait à tous ceux qui le liraient d'obéir à frère Luis Alliaga.

Don Augustin se mordit les lèvres et répondit :

— J'ignore si l'autorité conférée au confesseur de Sa Majesté ne doit pas être limitée aux choses de l'Église et peut s'étendre jusque sur les officiers et soldats du roi, mais ce que je sais, c'est que les instructions que j'ai reçues sont signées, non-seulement du ministre, mais encore de mon souverain lui-même. Et dans le doute où me place ce conflit de pouvoirs et d'ordres contradictoires, je dois obéir d'abord à ceux qui m'ont été directement adressés.

En ce moment les cris redoublèrent; des torches brillèrent dans la rue et dans la cour de l'hôtellerie, dont le peuple venait de franchir les murs. Son intention évidente était de mettre le feu à la grange où les Maures étaient renfermés.





VII

SAINT-LOYOLA ET SAINT-DOMINIQUE.

Voici par quels moyens Escobar, après l'inutile tentative qu'il avait faite sur l'esprit de Piquillo, était parvenu à conclure une sorte de traité d'alliance entre sa compagnie et la sainte inquisition.

Pendant les dernières scènes que nous avons décrites, à la suite de son entrevue avec le jeune confesseur du roi, Escobar s'était d'abord tenu à l'écart; puis, peu à peu il s'était éloigné du détachement de soldats qu'il avait rencontré en route, et descendait rapidement la montagne, pendant que les troupes du capitaine Diégo suivaient au contraire un mouvement ascensionnel. Bientôt il les eut perdus de vue, à sa grande satisfaction.

Escobar plaçait trop haut l'esprit, l'adresse, la puissance du raisonnement et de l'argumentation, pour estimer la force matérielle et brutale; les questions qui se décidaient par l'épée lui semblaient indignes d'une nature intelligente, telle que la nôtre. Les animaux féroces ne savent qu'égorger; l'homme seul sait tromper! C'était là, selon lui, la preuve de sa supériorité morale et sa véritable mission.

Le révérend père arriva le soir même à Cuença, et s'informa du grand inquisiteur. Il n'était point à Valence, comme il le croyait, et le voyage qu'il avait à faire se trouvait abrégé. Sandoval s'était rendu au Val-Paraiso, dans l'habitation du Maure.

Les propositions que Delascar d'Albérique avait faites au

ministre pour empêcher la publication de l'édit; les régiments et la flotte qu'il avait promis d'entretenir; les douze millions de réaux qu'il s'engageait à verser immédiatement dans les coffres de l'État et deux autres millions dans la caisse du duc de Lerma, tout cela annonçait des richesses immenses, qu'il fallait bien se garder de laisser sortir du royaume.

Le bruit courait que Delascar était parti avec ses trésors. Il n'en était rien. Le vice-roi de Valence, le marquis de Cazarera, avait eu l'ordre de visiter soigneusement la tartane qui emportait la famille d'Albérique et n'avait rien trouvé. Toute cette fortune était donc restée cachée dans quelqu'une des habitations du Maure. Les soupçons s'étaient dirigés tout naturellement sur le magnifique domaine du Val-Paraiso, demeure favorite du vieux négociant.

C'est dans cette idée que Sandoval s'y était transporté. Mais toutes ses recherches avaient été vaines. Il avait bien trouvé une habitation royale, des tableaux des grands maîtres, des statues, des vases de bronze ou de marbre, des trésors comme objets d'art, mais de l'or ou de l'argent monnayé, il n'y en avait aucune trace.

D'Albérique et son fils connaissaient seuls le souterrain des rois maures, et la reine, fidèle à son serment, avait emporté avec elle ce secret dans la tombe. Ces trésors allaient donc être perdus.

Il en était à peu près de même dans toute l'Espagne.

Les Maures, avant de partir, avaient enfoui leurs richesses, aimant mieux, au risque de ne jamais les retrouver, les laisser au sein de la terre qu'aux mains de leurs persécuteurs.

Quelques-uns avaient trouvé le moyen, par des banquiers juifs, de faire passer une partie de leur fortune en pays étranger. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre avaient eux-mêmes reçu une masse énorme d'argent et de lettres de change, et, malgré les menaces du duc de Lerma,

qui parlait de saisir leurs malles, les priviléges et le droit d'ambassade furent respectés*.

L'expulsion des Maures n'avait donc pas produit, sous le rapport financier, les résultats qu'on en avait espérés. Il n'y avait de positif et de réel jusqu'alors que l'odieux d'une pareille mesure et la réprobation universelle qu'elle avait causée.

Le grand inquisiteur, désappointé et furieux, venait en outre de recevoir de terribles nouvelles. Le cri général qui s'élevait contre lui et contre le duc de Lerma, au sujet de l'empoisonnement de la reine, prenait chaque jour de nouvelles forces; au bruit de pareilles clameurs, il n'y avait pas moyen de fermer plus longtemps l'oreille. D'ailleurs, les lettres qu'il recevait de toutes parts, et de la cour de Rome et du duc de Lerma lui-même, ne lui permettaient plus d'ignorer le crime dont la voix publique les accusait tous deux. On leur disait, on leur écrivait :

— Justifiez-vous. Prouvez votre innocence.

Mais comment se justifier?... Comment donner des preuves authentiques et évidentes? Où les trouver? A qui les demander? Le grand inquisiteur et le ministre ne savaient quel parti prendre, et cependant ils comprenaient tous les deux la nécessité d'une grande manifestation et d'un appel à la nation espagnole; sans cela ils étaient perdus, et malgré le roi, qu'ils tenaient en tutelle, malgré leur autorité toujours croissante, l'opinion publique, plus puissante qu'eux encore, finirait par les renverser.

Le grand inquisiteur était dans cette disposition d'esprit et en proie à toutes ces inquiétudes, lorsqu'il reçut au Val-Paraiso un billet ainsi conçu :

« Si Votre Excellence veut connaître un secret qui inté-
« resse au plus haut point la sûreté de l'État, celle du grand
« inquisiteur et celle du cardinal-duc, elle est suppliée de
« vouloir bien accorder quelques instants d'audience à l'ami

* Lettres du chevalier Cottington au premier lord de la trésorerie.

« dévoué qui a tracé ce billet, et qui attend avec impatience « la réponse. »

— Un ami dévoué! s'écria Sandoval; qu'il entre! qu'il entre!

La porte du cabinet s'ouvrit, et le grand inquisiteur vit paraître devant lui le prieur de la compagnie de Jésus.

— Vous ici, frère Escobar, vous!

— Moi-même, monseigneur.

— Ce billet n'est donc pas de votre main? dit Sandoval avec ironie, car il me parlait d'un ami dévoué.

— C'est comme tel que je viens.

— Ou plutôt comme suppliant, car je sais ce qui vous amène... mais il n'est plus temps.

Sandoval, prenant alors un parchemin jeté sur sa table au milieu de beaucoup d'autres papiers, ajouta en souriant, autant qu'un inquisiteur peut sourire :

— Vous voyez que je m'occupais de vous, seigneur Escobar, et je ne suis pas le seul. Il a été question dernièrement au conseil du roi des révérends pères de la compagnie de Jésus.

— Je le sais, monseigneur.

— Notre bien-aimé neveu, le duc d'Uzède, a été chargé de faire un rapport sur votre congrégation, sur sa morale et sur ses principes; ce rapport est fait et très-bien fait.

— Monseigneur le duc d'Uzède a tant d'esprit!

— Il n'en manque pas.

— Il a de qui tenir.

— Ce rapport est clair, précis, véridique, en un mot foudroyant pour vous. Il conclut à l'expulsion immédiate de votre ordre, en vous permettant de vous retirer où vous le jugerez convenable.

— Monseigneur le duc d'Uzède est bien bon.

— Ces conclusions ont été adoptées par le duc de Lerma, qui m'a envoyé ce rapport signé de lui; il va l'être par moi et envoyé à Sa Majesté, dont le consentement et la signature sont probables.

— C'est-à-dire certains ! le roi signera sans lire !

— C'est assez son ordinaire, et dans quelques minutes, continua Sandoval en préparant un cachet et de la cire devant une bougie qui brûlait sur son bureau de travail, dans quelques minutes cette dépêche sera partie.

— Non, monseigneur, dit froidement Escobar, elle ne partira pas.

Le grand inquisiteur le regarda d'un air étonné, comme doutant de ce qu'il venait d'entendre. Puis il s'écria, en fronçant le sourcil :

— Qu'est-ce à dire, seigneur Escobar ?

— Que Votre Excellence est comme le duc d'Uzède son neveu ; elle a trop d'esprit pour renvoyer du royaume des gens qui peuvent seuls, dans ce moment, sauver son honneur et celui du duc de Lerma, prouver votre innocence à tous deux et affermir à jamais votre pouvoir.

— Parlez, s'écria vivement Sandoval, dont les yeux brillaient de joie, parlez, mon père.

— Cela m'est impossible tant que j'aurai là devant les yeux cet objet qui me trouble et me fait perdre la suite de mes idées.

Il montrait du doigt le parchemin.

— Je comprends bien, dit l'inquisiteur d'un air défiant ; mais il me faut avant tout des preuves authentiques, des preuves que je puisse publier, imprimer et répandre dans toute l'Espagne.

— C'est bien ainsi que je l'entends : la preuve évidente que ni vous ni le duc de Lerma n'êtes auteurs ni complices de l'empoisonnement de la reine.

— C'est la vérité, je l'atteste.

— Je le sais, monseigneur.

— Mais comment le prouverez-vous ?

— D'un seul mot.

— Et lequel ?

— En nommant les vrais coupables ; en racontant, en attestant, en signant, s'il le faut, la relation exacte et véri-

dique des faits, tels qu'il se sont passés dans les plus petits détails et dans leurs moindres circonstances.

— Je vous écoute. Parlez, mon père.

— Je vous ai dit, monseigneur, ce qui jetait du trouble et de l'obscurité dans mes idées.

Le grand inquisiteur prit le rapport et l'approcha de la bougie. Le feu y prit, et, pendant que la flamme le consumait :

— Je commence à y voir plus clair, dit Escobar d'une voix pateline, cela dissipe déjà bien des nuages entre nous ; non pas qu'on ne puisse aisément faire au roi un second rapport.

— Oui, certes, répéta froidement Sandoval, et sans beaucoup de peine.

— Cette peine, répondit Escobar d'un air affectueux, j'ai voulu même vous l'éviter.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Que ce second rapport je l'ai fait moi-même, et le voici.

Il présenta au grand inquisiteur un papier ployé en quatre, que celui-ci ouvrit et parcourut avec impatience. C'était bien réellement un rapport au roi, dans lequel les vertus, les talents et la piété de la compagnie de Jésus étaient exaltés outre mesure. On y parlait surtout, avec éloge, des services que, dans l'université d'Alcala, elle rendait à la jeunesse. On y démontrait enfin l'utilité, la nécessité même de l'existence des bons pères, et la sainte inquisition elle-même concluait à leur maintien, *ad æternum,* dans le royaume d'Espagne.

— J'entends, j'entends, dit Sandoval avec un mouvement d'humeur. Puis, se reprenant, il ajouta d'un air fort gracieux : Il est possible que je ne repousse pas, que même j'approuve... et que je signe ce rapport ; mais ce n'est pas dans ce moment, c'est plus tard, c'est quand j'aurai apprécié l'importance des faits que vous avez à m'apprendre ; car, jusqu'à présent, je ne puis avoir confiance en vous qu'à moitié.

— Soit, monseigneur, je ne puis mieux faire que d'imiter Votre Excellence, et je ne vous découvrirai alors que la moitié de notre secret.

— Pourquoi pas tout entier?

— Cela dépendra de vous... Je puis d'abord vous raconter les faits, plus tard vous dire les noms et enfin vous donner les preuves.

L'inquisiteur, frémissant d'impatience et de curiosité, fit signe à frère Escobar de s'asseoir, s'approcha de lui et écouta d'une oreille attentive le récit du bon père.

— Votre Excellence se rappelle-t-elle le jour où mourut l'aumônier de la reine?

— Qu'importe?

— C'est bien essentiel, je vais vous dire pourquoi. Le lendemain, qui était un dimanche, la reine n'entendit point la messe dans son oratoire; elle se rendit à la chapelle du roi, et c'est ce jour-là que le crime fut commis. Voici comment...

L'inquisiteur rapprocha encore plus son fauteuil, et, quoique les deux moines fussent seuls dans le cabinet, Escobar, par un mouvement involontaire, continua à voix basse :

— La reine, en sortant de la messe, traversa les jardins pour se rendre à ses appartements; elle était entourée d'une suite nombreuse, et le duc de Lerma marchait à côté d'elle. On était au milieu du jour et il faisait une chaleur insupportable. Sa Majesté se plaignit d'une soif ardente, et le duc de Lerma, en courtisan empressé, ou plutôt en galant cavalier, s'élança dans les appartements de la reine, qui étaient proches et qui donnaient sur les jardins. Il entra dans une salle basse où sommeillait une jeune fille, une dame d'honneur de la reine. A côté d'elle, sur une table de marbre, était placé dans une assiette d'argent un verre d'orangeade glacée.

Cette circonstance, en apparence peu importante, demande quelques explications préliminaires, essentielles, et très-importantes.

Le grand inquisiteur redoubla d'attention.

— Cette jeune dame d'honneur, que je ne nommerai pas à Votre Excellence, mais qu'elle devinera sans peine, déplaisait à quelques personnes influentes de la cour, par la raison toute naturelle qu'elle plaisait trop à un très-grand personnage. Comme elle gênait par là des desseins ambitieux ou autres, on avait résolu de s'en défaire et l'on venait de mettre cette idée à exécution.

Oui, monseigneur, poursuivit Escobar, quelques instants auparavant une main adroite et inconnue de tous, excepté de moi, venait de jeter quelques gouttes de poison dans le verre d'orangeade glacée placé près de la jeune fille endormie. On ne doutait point qu'elle ne le bût à son réveil. C'était probable, c'était certain. Le hasard en décida autrement et déjoua toutes les combinaisons. La jeune fille, réveillée en sursaut par l'entrée du duc de Lerma, s'écria vivement :

« — Qu'est-ce, monseigneur? que voulez-vous?

« — Daignez, senora, appeler les femmes de la reine. Sa Majesté est accablée par la chaleur et se meurt de soif... Hâtez-vous!

« — Eh mais, voici une orangeade glacée préparée pour moi... je vais l'offrir à Sa Majesté.

« — Non, non, senora, ne prenez pas cette peine. »

Le duc, dans l'excès de son zèle, prit des mains de la jeune fille le verre et le plateau, et le porta à la reine, qui s'avançait. Il présenta ainsi, lui-même, à sa souveraine, le breuvage fatal, le poison lent qui, plus tard, lui donna la mort. De là tous les bruits qui ont couru sur le ministre et sur vous-même, monseigneur; de là l'horrible accusation qui pèse sur vos têtes.

— Je comprends, je comprends, dit l'inquisiteur, tout pâle encore de ce qu'il venait d'entendre.

— Et maintenant, acheva Escobar d'un air de bonhomie, Votre Excellence sait tout.

— Au contraire! je ne sais rien encore, et tant que vous

ne m'aurez pas dit le nom des auteurs de ce complot...

— Je croyais vous les avoir fait connaître.

— Eh non ! par Saint-Jacques !

— Ce sera alors quand Votre Excellence le voudra... elle n'a qu'un signe, un geste à faire.

Et, de l'œil, l'adroit Escobar indiquait le rapport au roi qu'il était nécessaire de signer.

L'inquisiteur comprit et prit la plume ; il la trempa dans l'écritoire, et, pendant qu'il écrivait les premières lettres de son nom, le bon père lui disait à voix basse et lentement :

— La personne qui avait jeté le poison dans le verre d'Aïxa était la comtesse d'Altamira. La personne qui avait tramé ce complot, de concert avec elle, était votre neveu le duc d'Uzède !

L'inquisiteur poussa un cri de surprise et d'effroi, et laissa tomber de sa main tremblante la plume qui n'avait pas encore tout à fait achevé de tracer ces mots :

« Au nom du saint-office, nous, grand inquisiteur Bernard y Royas de Sandoval... »

— Ah ! se dit Escobar à part lui, j'ai parlé trop tôt.

— Mon propre neveu ! s'écria Sandoval ; le fils du ministre, le duc d'Uzède !

— Lui-même.

— Et comment le savez-vous?

— Comment je le sais? reprit le bon père en prenant lui-même le sceau du saint-office, qui était placé sur la table, et en le mettant sous la main de Sandoval ; comment je le sais ! Le révérend père Jérôme et moi le tenons des coupables eux-mêmes. C'est nous qui dirigeons leur conscience.

— Et ils vous ont avoué tous ces détails?

— A nous-mêmes, répondit Escobar en cherchant un morceau de cire verte qu'il avait aperçu sur le bureau et qu'il plaçait également à la portée de Sandoval ; c'est à nous qu'ils se sont adressés, dans leur effroi, pour réclamer nos conseils.

— Et qui prouvera aux autres comme à moi la vérité de ces faits? qui en prendra sur lui la responsabilité?

— Le père Jérôme, qui pense à tout, avait bien prévu cette judicieuse observation de Votre Excellence, car j'ai là sur moi le récit, que je viens de vous faire, écrit en entier de sa main; je suis également prêt à l'attester et à le signer.

— En vérité! s'écria l'inquisiteur avec joie.

— A l'instant même et sur ce bureau... Mais pardon, j'empêche Votre Excellence de mettre la cire et d'apposer le sceau du saint-office à ce papier qu'elle vient de signer. Faites, monseigneur, ajouta-t-il en se reculant d'un pas, d'un air humble et doucereux, que je ne vous dérange point. Rien ne presse, j'écrirai après vous.

Le grand inquisiteur tendit alors le parchemin signé, scellé et en bonne forme à Escobar, qui, à son tour, se hâta de parapher son nom à côté de celui du père Jérôme, au bas de la terrible déclaration qui justifiait pleinement le duc de Lerma et son frère l'inquisiteur, mais qui perdait, sans rémission, le duc d'Uzède et la comtesse d'Altamira.

— Personne, excepté moi, n'a connaissance de ces faits?

— Non, Excellence.

— Je suis le premier à qui vous en ayez parlé?

— Je voulais, n'ayant pu pénétrer jusqu'au duc de Lerma et craignant de ne pas être admis devant vous, je voulais d'abord confier ce secret à un des vôtres, à votre âme damnée, à celui qui vous doit tout.

— Qui donc?

— Fray Alliaga, confesseur du roi.

— Malheureux! qu'alliez-vous faire?

— Ce qui m'en a empêché, c'est qu'il m'a déclaré qu'il vous détestait, vous et le duc de Lerma, et qu'il avait juré de vous renverser.

— Il vous a dit cela?

— Je n'en ai pas cru un mot... mais c'est égal...

— Il vous a dit vrai.

— Ce n'est pas possible!

— Il vous a dit la vérité, l'exacte vérité.

— Alors il m'a bien trompé! s'écria Escobar avec naïveté

et pourtant d'un air un peu humilié. C'est un homme bien dangereux et bien adroit.

— A qui le dites-vous! On ne peut jamais connaître au juste les desseins qu'il médite ou les motifs qui le font agir.

— Le moyen, en effet, de savoir sur quoi compter, s'il pousse la dissimulation jusqu'à dire parfois ce qu'il pense!

— Il s'était d'abord, et de lui-même, montré tout dévoué à nos intérêts, poursuivit le grand inquisiteur, il nous a même rendu d'immenses services, l'ingrat! et maintenant il a juré notre perte.

— La nôtre aussi, répondit Escobar, en levant les yeux au ciel avec une sainte indignation.

— C'est notre ennemi commun, ennemi d'autant plus redoutable que c'est nous qui l'avons placé auprès du roi.

— La main qui l'a élevé ne peut-elle pas le renverser?

— Nous y tâcherons du moins, dit Sandoval avec un soupir.

— Et si nous pouvons vous y aider, répondit Escobar, comptez sur notre zèle et sur notre loyauté.

— J'y compte, mon père.

— Et vous faites bien, Excellence, car nous lui portons une haine implacable.

— Tels sont aussi nos sentiments.

— Qu'ils nous réunissent alors en une sainte ligue contre l'ennemi commun.

— C'est notre intérêt et le ciel qui le veulent.

— La volonté de Dieu soit faite!

Saint-Dominique et Loyola se touchèrent la main, et la ruine de Piquillo fut jurée.





VIII

DON AUGUSTIN DE MEXIA (*suite*).

Revenons à l'hôtellerie où nous avons laissé Piquillo et le général don Augustin de Mexia, au moment où la populace se précipitait dans la cour, poussant des cris de mort, armée de torches et menaçant d'incendier la grange où les prisonniers maures avaient été enfermés.

Au seul mot d'incendie, l'hôtelier sortit tout tremblant, non pour les prisonniers, mais pour la récolte que renfermaient ses greniers, et pendant qu'il déployait toute son éloquence pour calmer et désarmer la foule, composée en grande partie de ses voisins et de ses amis, don Augustin de Mexia ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour, et aperçut le malheureux sergent et ses huit hommes rangés en bataille devant la grange.

— Sergent, lui cria-t-il, emmenez vos prisonniers, et s'il vous en manque un seul, vous en répondez sur votre tête. En avant, marche!

Après cet ordre, donné avec la même tranquillité que s'il avait assisté à une revue, le général referma la fenêtre, et, venant se rasseoir :

— Mille pardons, mon révérend, d'avoir quitté la table. Je prie Votre Seigneurie de vouloir bien oublier la contrariété que, malgré moi, je lui ai causée.

— Une contrariété! s'écria Alliaga indigné; n'oubliez pas, monsieur le général, que le sang de ces malheureux retombera sur votre tête.

— Soit, mon révérend, c'est le sort de la guerre, répondit tranquillement don Augustin.

— Et si, vous ou les vôtres, vous vous trouviez jamais dans une position pareille...

— Je mourrais en soldat, sans me plaindre et sans demander grâce. Puis il ajouta du même ton : Permettez-moi d'offrir à Votre Seigneurie de ce vin d'Alicante.

— Merci, monsieur le général, répondit sèchement Alliaga.

Don Augustin tenait à la main le verre qu'il venait de remplir, quand le maître de la posada entra vivement dans l'appartement, pâle, hors de lui et respirant à peine.

— Eh bien! qu'est-ce? qu'avez-vous, seigneur hôtelier? demanda tranquillement le général. Ils ont mis le feu à votre grange? je m'y attendais!

— Ce ne serait rien, par Saint-Jacques! c'est bien autre chose! les Maures! les Maures! qui descendent de la montagne et qui viennent d'entrer dans la ville, pillant et massacrant tout ce qu'ils rencontrent.

— Les Maures! répondit don Augustin de Mexia en haussant les épaules; quelle folie!

Et il porta à ses lèvres le verre qu'il tenait à la main.

— Je vous répète, monsieur le général, qu'ils sont descendus de la montagne.

— Et par où? demanda don Mexia avec impatience.

— Par Huelamo de Ocana.

— Impossible!... c'est justement par là que s'est avancée ce matin la colonne de Diégo Faxardo, forte de douze cents hommes de nos meilleurs soldats et de six pièces d'artillerie; c'est plus qu'il n'en faut pour arrêter l'armée tout entière des rebelles.

— Il paraît qu'ils n'ont rien arrêté, car les Maures sont entrés dans la ville, et tous les bourgeois s'enfuient... Tenez, tenez!... entendez-vous?

Plusieurs décharges de mousqueterie retentirent dans des rues éloignées.

— Raison de plus pour que ce ne soient pas eux, dit le

général en souriant; car ils n'ont ni armes ni munitions. Mais voyons cependant ce que c'est.

Les cris devinrent plus nombreux, plus effrayants, et l'on distingua parfaitement ceux de : Allah! Allah! mort aux chrétiens! mort à l'Espagne!

— Est-ce que, par hasard, vous auriez raison? dit froidement don Augustin.

Il acheva son verre de vin sans que le cristal vacillât dans sa main, se leva de table d'un pas ferme, prit son épée et se préparait à descendre dans la rue.

— Ne sortez pas! ne sortez pas, mon général! s'écria un homme qui s'élança dans l'appartement. Ses habits étaient en désordre, son sang coulait par plusieurs blessures.

— Vous, Diégo, dit le général avec le même flegme qu'un instant auparavant. Qu'est-ce que cela signifie?

— Ne sortez pas! moi et quelques officiers nous nous ferons tuer avant qu'on arrive jusqu'à vous. Le sergent et ses huit hommes sont échelonnés sur l'escalier et vous donneront le temps de fuir.

— Moi, fuir! répondit don Mexia avec un sourire hautain; vous n'avez pas votre tête, Diégo, remettez-vous. Qu'est-il arrivé? pourquoi avez-vous abandonné vos soldats?

— Mes soldats! s'écria Diégo, à moitié fou de rage et de douleur, tués! anéantis!

— Mais votre artillerie, vos munitions?

— Au pouvoir des rebelles.

— C'est impossible!

— C'est ce que je me dis : c'est impossible! s'écria-t-il en portant à son front sa main, qu'il retira toute sanglante, et cependant ce sang, c'est bien le mien. Ah! trahison! trahison! sans cela le capitaine Diégo, fût-il seul contre eux tous, n'eût jamais été vaincu. Oui, continua-t-il avec égarement, ce prisonnier, ce Maure, à qui j'avais fait grâce de la vie, à condition qu'il nous livrerait Yézid et les siens...

— Eh bien? dit don Augustin avec un peu d'émotion.

— Eh bien! imaginez-vous, après deux heures de marche,

une gorge étroite, escarpée, un site effrayant, terrible, des rocs nus, décharnés, se dressant de toutes parts, comme des squelettes gigantesques. « A moi, mes frères, à moi! s'est écrié le traître ; au prix de mes jours, je vous livre nos ennemis, prenez-les! » A l'instant je l'ai frappé, et son corps déchiré par nos balles a été dispersé en lambeaux. Mais l'étroit sentier par lequel nous venions d'entrer avait été soudain comblé par d'énormes blocs de pierres roulés d'en haut. Plus d'issue, mon général, poursuivit Diégo avec désespoir : partout des montagnes à pic, et ces montagnes couronnées par des milliers d'ennemis qui nous écrasaient sous des quartiers de rochers. « Vive Allah! mort aux chrétiens! » criaient-ils. Que pouvaient faire la valeur, l'ordre, la discipline? Impossible de combattre, impossible d'avancer, impossible même de reculer. Nous étions une vingtaine.... une vingtaine seulement, qui, nous attachant aux ronces, aux racines des arbres, aux pointes d'un rocher moins escarpé que les autres, avions pu sortir de ce gouffre d'enfer. Mais ils se sont aussitôt attachés à notre poursuite, et depuis deux heures nous descendons la montagne en fuyant... Fuir devant eux! La moitié de mes compagnons est tombée ou de fatigue ou de ses blessures. De vingt, nous n'étions plus que dix en arrivant à cette hôtellerie, où j'ai vu votre drapeau, et comme ils sont maîtres du village...

— C'est ce que nous allons voir, interrompit don Mexia, qui, pendant ce terrible récit, avait conservé le même sang-froid qu'autrefois Philippe II en apprenant la destruction totale de la fameuse *Armada*. Vous pouvez vous abuser encore.

Les hurlements de joie et de victoire qui retentirent dans la rue lui prouvèrent que Diégo ne se trompait pas.

— Allah! Allah! mort aux chrétiens!

Ce cri dominait les autres. En quelques instants, la porte de l'hôtellerie fut enfoncée, et les Maures se précipitèrent sur l'escalier principal, défendu par le sergent, ses soldats et les officiers compagnons de Diégo.

— Messieurs, s'écria don Augustin en se rapprochant d'Alliaga, défendons le révérend, car sa robe de moine va l'exposer le premier à la fureur des hérétiques.

— Ne pensez qu'à vous, général, lui répondit froidement Alliaga ; je suis prêt à mourir.

— Et nous donc? répliqua en souriant Mexia; n'y sommes-nous pas toujours prêts? Je vous le disais encore tout à l'heure, c'est le sort de la guerre, c'est notre état, mon révérend! Mais vous, c'est autre chose, vous pourriez pâlir, vous en avez le droit, et vous n'en usez pas, dit-il en posant sa main sur le cœur d'Alliaga. Il est aussi calme que le mien. Ah! continua-t-il, sans changer de ton ni de visage, nos pauvres soldats n'ont pu résister longtemps. La porte est brisée; voici l'ennemi. Diégo, vous êtes blessé, appuyez-vous sur moi; il faut mourir debout et le front levé.

Les deux Espagnols tirèrent leur épée. Mais Alliaga se précipita devant eux au moment où, comme un flot débordé, les Maures s'élançaient dans la chambre.

— Feu sur le. moine! crièrent-ils en voyant Piquillo, qui de ses bras étendus protégeait ses deux compagnons.

Son capuchon était rejeté sur ses épaules; sa tête était nue, et il s'offrait le premier, sans défense et sans armes, aux coups des meurtriers.

Déjà un Maure avait armé une espingole et le couchait en joue, lorsqu'un jeune homme, d'une haute stature et qui semblait le chef de la troupe, écarta rapidement l'arme fatale, dont le coup partit et alla briser une des croisées.

— Arrêtez! s'écria le Maure d'une voix foudroyante, que personne ne touche à cet homme, et qu'on le respecte comme Yézid lui-même!

— Oui... oui, s'écrièrent plusieurs voix dans la foule, c'est lui, c'est notre sauveur! c'est fray Alliaga!

Et malgré le sang et la poussière qui couvraient ses traits, Piquillo crut reconnaître, dans celui qui avait parlé le premier, Alhamar-Abouhadjad, le fidèle serviteur de Yézid, celui

que dernièrement il avait rencontré avec Gongarello au pouvoir de l'alguazil Cardenio de la Tromba.

Alhamar fit un signe de la main : tous ses compagnons sortirent de la chambre. Il n'y resta que Diégo Faxardo, qui, affaibli par ses blessures, venait de perdre connaissance, et le général, qui s'empressait de le secourir; tous les deux étaient à une extrémité de l'appartement; à l'autre, Alliaga et Alhamar se tenaient debout et parlaient à voix basse.

— La dernière fois que je t'ai vu, disait Alhamar, tu nous a appelés *frères!* et tes frères sont venus te secourir; je t'avais bien dit que nous nous retrouverions.

— Merci, frère, répondit Alliaga en lui serrant la main.

— Que puis-je encore pour toi?

— Épargner ces deux Espagnols, qui voulaient me défendre.

— Quel que soit leur nom ou leur rang, ils ne risquent rien, ils sont sauvés.

— C'est bien, dit Alliaga; maintenant cours délivrer nos frères du village de Barredo qui sont enfermés dans la grange de l'hôtellerie.

— J'y cours.

— Un mot encore : quoique victorieux, ne restez pas longtemps dans Carascosa; des détachements nombreux sont postés aux environs, et, au premier bruit de cette expédition, ils vont accourir.

— Ne crains rien : nous ne sommes descendus dans la plaine que pour y enlever des provisions et des vivres qui nous manquent; nous avons saisi plusieurs troupeaux que nous emmenons, et, d'après l'ordre de Yézid, nous remontons cette nuit même auprès de lui à la montagne.

— A la bonne heure; mais il faut absolument que je voie Yézid, que je lui parle. Comment faire?

— Il ne peut nous quitter ni venir te joindre.

— Mais moi, je puis l'aller trouver.

— Tu oserais venir à la montagne?

— Sans doute; mais non pas aujourd'hui ni avec vous.

— Eh bien! demain à la nuit tombante.

— Soit. J'irai seul.

— Je t'attendrai aux trois roches blanches. Mais qui pourra te conduire jusque-là?

— Gongarello, qui, élevé dans ce pays, connaît la montagne et tous ses sentiers.

— A demain donc, frère.

— A demain.

Toute cette conversation avait eu lieu rapidement à voix basse et à l'autre bout de la salle. Abouhadjad, entendant les cris des siens qui l'appelaient, avait redescendu l'escalier et s'était élancé dans la cour.

Alliaga se rapprocha alors du général et l'aida dans les soins qu'il donnait au capitaine Diégo.

Celui-ci revint enfin à lui; il se rappela alors sa jactance du matin, sa défaite de la journée et tout ce qui venait de se passer; son premier mouvement, mouvement de honte et de confusion, fut de cacher sa tête entre ses mains.

— Allons, allons, lui dit gravement le général, courage et patience; tout peut se réparer. Rien ne vous empêche de vous faire tuer à la première occasion, et cette occasion-là arrivera plus tôt que vous ne croyez.

En parlant ainsi, don Augustin de Mexia se promenait dans la salle de l'hôtellerie. Il regardait de temps en temps sa montre et avait l'air de calculer.

— A quoi pensez-vous, général? lui demanda Alliaga.

— Je pense que, si mes instructions de ce matin ont été exactement suivies, six cents hommes de cavalerie, commandés par Gomès de Sylva, doivent passer ce soir par Carascosa pour aller prendre position à Huete. Dieu aidant, ils ne peuvent tarder et nous allons rire, poursuivit-il gravement. Pas un seul de cette canaille ne nous échappera!

— Dites-vous vrai? s'écria le capitaine Diégo en se levant vivement.

Sa figure pâle se colora un moment, et ses yeux brillèrent d'un éclair de joie et de vengeance. Mais il était dit que ce

jour-là serait un jour de malheur pour le pauvre capitaine et que toutes ses prévisions seraient déjouées.

On entendit dans la cour de l'hôtellerie un son de cor répété successivement sur divers points de la ville. C'était Alhamar-Abouhadjad qui rappelait et ralliait tout son monde; emmenant avec lui tout son butin, de nombreux troupeaux et les pauvres prisonniers de Barredo, il regagna en bon ordre les gorges de l'Albarracin. On entendit pendant quelque temps le son lointain du cor, répété par les échos de la montagne, puis le plus profond silence succéda aux clameurs, et une vaste solitude aux scènes de pillage et de dévastation.

Tout se taisait depuis longtemps; don Augustin de Mexia ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour et appela.

Une seule voix, une voix faible, lui répondit; c'était celle du sergent Molina Chinchon.

— Que voulez-vous, mon général?

— Où est Mosquito l'hôtelier?

— Sauvé... ou caché; je le soupçonne d'être dans la grange, sous des bottes de paille.

— Appelle alors l'alguazil Cardenio de la Tromba.

— Tué, mon général, ainsi que son camarade.

— Et les soldats que tu commandais?

— Tous massacrés, général.

— Et toi?

— Blessé à leur tête!

— Dangereusement?

— J'espère que non.

— Tu en reviendras?

— Je vous le jure, mon général.

— Tant mieux! hâte-toi de te guérir.

— Je me dépêcherai.

— Et tu te rendras alors, pour quinze jours, aux arrêts.

— Oui, mon général.

Un galop de chevaux se fit entendre, au loin, du côté de la plaine.

— Ce sont eux, dit don Mexia, c'est Gomès de Sylva... mais trop tard.

— Eh! pourquoi donc? s'écria vivement Diégo, on peut encore les poursuivre.

— Non pas! non pas! répondit le prudent général; je n'irai pas me hasarder la nuit dans la montagne, qu'ils connaissent mieux que nous.

Et regardant le capitaine d'un air sévère :

— C'est assez des désastres de cette journée, il faut nous reposer cette nuit.

Un quart d'heure après, Gomès de Sylva traversait Carascosa avec son détachement. Don Augustin se mit à leur tête avec Diégo Faxardo, qui se soutenait à peine sur son cheval. Pendant toute la route, le général n'ouvrit par la bouche sur ce qui s'était passé. Mais arrivé à Huete, il se contenta de dire aux officiers qui l'entouraient :

— A demain le combat, messieurs!

Puis se retournant vers Diégo :

— A demain votre revanche, capitaine!





IX

LE CAMP DES MAURES.

Le lendemain, dans la journée, fray Alliaga quitta l'hôtellerie; mais à peine à une lieue de là, il s'arrêta comme indisposé, se coucha de bonne heure, et quand tout le monde fut endormi dans la misérable posada où il avait cherché asile, il se leva et se dirigea vers la montagne, accompagné de Gongarello, qui devait le conduire, et qui, par un mouvement involontaire, se tenait toujours derrière lui.

Gongarello était dévoué, mais il avait peur, et de plus braves que lui auraient pu être intimidés, la nuit, dans ces montagnes sauvages, et surtout dans le sentier escarpé qu'il leur fallait suivre, et qui était dangereux, même de jour. Il serpentait péniblement sur les flancs d'une montagne à pic, et à mesure qu'on s'élevait, on apercevait, à sa gauche, un précipice qu'on osait à peine regarder, car sa profondeur pouvait donner le vertige aux meilleures têtes.

Plus on approchait du sommet de l'Albarracin, plus l'air devenait vif et le vent impétueux. Il mugissait sourdement dans les fissures des rochers, ou tourbillonnait en rafales dans l'étroit espace que parcouraient nos voyageurs. Parfois, et pour ne pas être renversés, ils étaient obligés de se retenir à des pointes de rocs ou aux liéges et aux sapins, qui, à cette élévation, commencent déjà à être rares; sans compter que les choucas et les oiseaux de proie, que réveillait cette marche nocturne, ajoutaient, par leurs cris sauvages, à l'horreur de ce lieu formidable.

Enfin ils arrivèrent à un petit plateau couronné par trois cimes de rochers dont les blanches aiguilles brillaient à la lueur des étoiles. Gongarello tressaillit, en entendant le bruit des armes et en voyant plusieurs hommes, couchés à plat ventre le long du rocher, se lever brusquement à leur approche.

C'étaient Alhamar-Abouhadjad et ses compagnons.

— Venez, frère, dirent-ils à Alliaga ; notre chef vous attend.

Et ils commencèrent à descendre de l'autre côté de la montagne, par un sentier non moins escarpé, jusqu'à l'entrée d'une caverne masquée par des rochers.

C'était la route à suivre pour arriver au camp, et, à moins de connaître parfaitement ce passage, il était impossible de le soupçonner. Depuis cet endroit, le chemin était large et facile, et, tout en marchant, Alliaga interrogea Abouhadjad sur les événements de la journée.

— Allah nous favorise, s'écria celui-ci. Ce matin, avant le lever du soleil, Yézid, qui est toujours le premier sur pied et qui nous anime de ses discours et de son courage, Yézid s'est mis en marche ; nous pensions tous qu'il allait descendre sur Culla et Benazal pour attaquer le corps d'armée de Fernand d'Albayda. Nous avons aperçu son camp de loin dans la plaine, au lever du soleil.

— Et il a donné le signal? s'écria Alliaga avec crainte.

— Non, il s'est arrêté. Il a contemplé un instant les tentes de Fernand. J'étais alors, comme toujours, près de mon maître Yézid, et j'ai vu couler une larme le long de sa joue. Et nous aussi nous étions émus ! car de la plate-forme où nous étions, du côté de l'Albarracin qui donne sur la mer, nous voyions se dérouler à nos pieds les plaines de Valence.

« — Campagnes que nous avons cultivées, s'est écrié Yézid, séjour de notre enfance, sol de la patrie, nous ne porterons point dans ton sein la dévastation et le pillage. »

Et, jetant un dernier regard, un regard de protection et

d'amour sur cette terre arrosée de nos sueurs, nous avons pris, parmi les rochers, la route qui tourne du côté de l'Aragon. Là était le second corps d'armée, commandé par le brigadier Gomara, qui, parti depuis quelques jours de Checa, devait se lier, par sa gauche, avec les troupes de don Fernand, et par sa droite à l'armée principale, commandée par don Augustin de Mexia, lequel devait, ce matin, se mettre en marche de Huete pour faire sa jonction avec don Gomara.

— Je le sais, je le sais, dit Alliaga avec impatience. Eh bien?

— Eh bien, don Gomara et ses troupes, ne nous supposant pas l'audace de les attaquer, dormaient, je crois, dans leurs quartiers, quand les cris d'Allah et le feu de la mousqueterie les ont réveillés. Ils ne nous croyaient ni armes ni munitions, mais les soldats de Diégo nous en avaient fourni la veille; ils ne nous croyaient ni courage ni connaissances militaires, mais nous sommes du sang des Abencérages et nous étions commandés par Yézid!

Pendant que nous les attaquions, l'épée à la main et de près, ces Espagnols, nos maîtres et nos bourreaux, les couleuvrines et les fauconneaux que nous avions traînés avec nous, et que nous avions établis en batterie de l'autre côté de leur camp, tonnaient au-dessus de leur tête et les foudroyaient. C'était la justice céleste, elle venait d'en haut.

Ils ont voulu nous les reprendre, ces canons qui leur appartenaient, et quatre fois ils sont montés à l'assaut, en gravissant les rochers; mais nous étions là! continua Abouhadjad avec l'exaltation de la vengeance et du triomphe; quatre fois nous les avons précipités de ces remparts de granit que le ciel nous a donnés et qu'il a élevés pour nous!

Ah! poursuivit le Maure avec un éclat de rire, si vous les aviez vus rouler jusqu'au fond du ravin où ils n'arrivaient que par fragments! si vous aviez vu leur chef Gomara, après deux heures de résistance acharnée, repoussé de rocher en rocher, attaqué corps à corps par Yézid!... Yézid lui-même, le fils des Abencérages, le sang des rois maures, Yézid, mon

maître et mon roi, qui, aux yeux de tous, et sur ce rocher élevé, l'a frappé de son épée, pendant que les échos de la montagne répétaient : Allah ! Allah ! Gloire à Yézid ! Gloire aux Abencérages !

Ah ! c'est un beau jour que celui-là, s'écria le Maure transporté de joie, et je peux mourir maintenant ! J'ai vu couler assez de sang espagnol.

— Et don Augustin de Mexia ? demanda Alliaga avec inquiétude.

— Leur général en chef, ce guerrier si vaillant, si habile, si expérimenté, à ce qu'ils disent tous... nous avons entendu le son de ses tambours, les fanfares de sa cavalerie... nous avons vu de loin gravir ses colonnes, pendant que Yézid, ralliant nos soldats, les rangeait sur une esplanade qui dominait la montagne, notre artillerie sur les flancs, six mille hommes en bataille et douze cents arquebusiers retranchés derrière les rochers ; nous l'attendions, ce grand capitaine, et comme les Maures, nos ancêtres, nous l'avons, par nos cris, défié au combat ; il ne l'a pas accepté.

— En vérité !

— Il a contemplé longtemps notre position, et au lieu de nous attaquer, il a tourné du côté de Checa, nous laissant maîtres de tout ce versant de la montagne et de la grande route de Valence à Madrid.

— Quoi ! il s'est éloigné !

— Oui ! s'écria fièrement Abouhadjad, ses soldats étaient plus nombreux du double et il a fui devant nous.

Alliaga n'en croyait rien, et la retraite du général espagnol lui inspirait de vives inquiétudes. Augustin de Mexia n'était pas homme à battre en retraite sans motif, et Alliaga avait raison.

En apprenant le nouvel échec que venait d'éprouver un de ses lieutenants, en voyant la forte position occupée par les rebelles, le vieux général avait compris qu'on ne l'enlèverait pas de front sans des pertes considérables, que peut-être même le succès de l'attaque était douteux, et, fidèle à sa

maxime : Attendre pour arriver plus vite, il avait préféré quelques jours de marches pénibles pour tourner la montagne et prendre ses ennemis à revers, pendant qu'il donnait à Fernand d'Albayda l'ordre de les aborder de son côté et de les mettre ainsi entre deux feux.

Ces manœuvres devaient nécessairement donner aux Maures quelques jours de repos, et la confiance d'Abouhadjad et de ses compagnons redoublait la terreur d'Alliaga.

En discourant ainsi, ils approchaient du camp des Maures, où régnait la plus active surveillance, car sur leur chemin de nombreuses sentinelles se montraient de distance en distance et criaient :

— Qui vive ?

— Ami ! répondait l'escorte d'Alliaga.

Ils traversèrent le camp, arrivèrent à une tente où, malgré l'heure avancée de la nuit, brillait encore de la lumière, et, quelques instants après, les deux frères étaient dans les bras l'un de l'autre.

— C'est toi que je revois ! s'écria Yézid en le pressant sur son cœur.

Alliaga, ému jusqu'aux larmes, lui rendait ses caresses et jetait un regard triste et douloureux sur les traits pâles et souffrants de son frère, sur les objets qui l'environnaient, sur cette tente en lambeaux qui lui servait d'abri, sur la natte de paille qui formait sa couche.

— Ah ! s'écria Yézid, en devinant sa pensée, je ne suis plus ici dans le Val-Paraiso, dans le paradis terrestre. Mais mon sort est encore digne d'envie, mon frère, je combats pour la religion et la liberté. Si la récompense n'est pas sur cette terre, elle ne me manquera pas pour cela, dit-il en levant les yeux au ciel. Dieu me réunira enfin à tous ceux que j'aime ! Et, voyant la douleur de Piquillo : Il commence déjà, s'écria-t-il, puisqu'il me permet de voir et d'embrasser mon frère bien-aimé ! Qu'est-ce qui t'amène, Piquillo ?

— Tes dangers.

— C'est pour cela que tu t'exposes? Quoi! tu ne m'apportes pas des nouvelles d'Aïxa et de mon père?

— Je vais en chercher; je vais par l'ordre du roi, qui les rappelle de l'exil, les prendre à Valence et les ramener à Madrid. Mais parlons de toi, de toi d'abord. Delascar d'Albérique, notre père, m'avait confié, avant son départ, des valeurs pour plus de deux millions de réaux. Elles devaient être remises au duc de Lerma comme le prix d'une promesse à laquelle il a manqué. Je te les apporte, je te les rends.

— Merci pour nos compagnons, qui en auront grand besoin.

Alliaga continua :

— J'ai appris tes exploits et tes triomphes, j'en ai été presque témoin et j'en suis fier. Mais pour être retardée, ta perte n'en est pas moins certaine. Augustin de Mexia n'est pas homme à abandonner sa proie. Il a juré de vous exterminer.

— Soit! Son serment pourra lui coûter cher à tenir.

— Et des deux côtés ce sera du sang inutilement versé. Car j'ai la certitude que, sous peu, notre roi Philippe aura changé de conseillers; que bientôt le duc de Lerma sera renversé; que l'édit contre les Maures sera révoqué; que toi et mon père vous pourrez rentrer dans vos biens, et nos frères dans leur patrie.

— Que me dis-tu là? s'écria Yézid stupéfait, et sur quel espoir peux-tu fonder de pareilles chimères?

Alliaga lui raconta alors la passion ardente, délirante du roi pour leur sœur Aïxa. Il lui expliqua le message dont il était chargé : Sa Majesté Philippe III, roi d'Espagne, voulait épouser secrètement, mais en légitime mariage, Aïxa d'Albérique, la fille et la sœur du Maure.

Yézid pouvait à peine croire ce qu'il entendait.

— Le roi exige seulement qu'elle reçoive le baptême, continua Alliaga.

— Y consentira-t-elle? demanda Yézid après un instant de silence.

— Ce que j'ai fait pour sauver tes jours et les siens, ré-

pondit fray Alliaga avec un douloureux soupir, Aïxa refusera-t-elle de le faire pour délivrer une nation entière, pour racheter tous ses frères de l'exil, de la misère ou de la mort?

— Oui, c'est possible. Mais épouser le roi, qu'elle n'aime point! dit Yézid d'un air rêveur; crois-tu qu'elle consente à ce sacrifice?

— Qui l'en empêcherait? s'écria vivement Alliaga, qui devint pâle et tremblant. Connais-tu quelques motifs qui pourraient s'y opposer? Dernièrement n'était-elle pas décidée, tu l'as vu toi-même, à donner ses jours, et plus encore... son honneur même, pour que ce fatal édit ne fût pas signé. Eh bien! ne vaut-il pas mieux être la femme que la maîtresse d'un roi?

— Oui, répondit Yézid, le malheur est préférable à la honte, et quels que soient les sentiments d'Aïxa...

— Les connais-tu?

— Non, mais je suis persuadé maintenant, comme toi, qu'elle acceptera.

— N'est-il pas vrai! s'écria Piquillo avec joie; et alors crois-tu que le roi puisse rien refuser à celle qu'il aime? penses-tu qu'il veuille la placer sur le trône et laisser ses frères dans l'exil? Non, non, je te l'ai dit, dans quelques jours tout sera changé. Le vaisseau que le roi a fait envoyer à la poursuite d'Aïxa l'aura ramenée à Valence, et moi, je la conduirai à Madrid, où l'attend son royal époux. A notre arrivée, le duc de Lerma proposera lui-même la révocation de l'édit qui nous a proscrits; il le signera, ou l'ancien favori sera renversé et brisé.

— Tu dis vrai! répondit Yézid.

— Ainsi donc, frère, continua Alliaga avec chaleur, tâche seulement de gagner du temps, c'est tout ce que je te demande. Évite des combats dont la chance peut être douteuse et dont le résultat serait à coup sûr inutile. Je crains les forces et l'adversaire redoutable qui te menacent; mais quand tu aurais la certitude de l'accabler, préfère la guerre de montagnes. Laisse-toi poursuivre de rocher en rocher.

Cherche plutôt à l'épuiser qu'à le combattre, à le fuir qu'à le vaincre. Me le promets-tu?

— Oui, frère, je reconnais la prudence de tes conseils; je les suivrai, si je le peux.

— Et moi je te promets de vous venir en aide le plus tôt possible, et, dès mon retour à Madrid, d'employer tout mon crédit auprès du roi pour qu'Augustin de Mexia suspende ses opérations et qu'une trêve soit signée entre vous. Le reste nous regarde, Aïxa et moi. Voilà, frère, ce que j'avais à te dire.

— Merci, merci, notre sauveur. Mais voudrais-tu déjà me quitter?

— Pour te servir et ne pas perdre un moment.

— Attends du moins le jour. Tu n'as rien à craindre, nous sommes maîtres de la route de Valence, et je te conduirai moi-même jusqu'à nos derniers postes.

Les deux frères passèrent quelques heures dans les doux épanchements de la plus vive et de la plus tendre amitié. Yézid ne parlait pas de la reine, pas plus que Piquillo d'Aïxa. Mais tous deux avaient aimé, tous deux aimaient encore! Sans s'être jamais rien avoué, chacun d'eux comprenait que son frère était malheureux, et la souffrance de l'un ajoutait à l'amitié de l'autre.

Enfin le jour commença à paraître et les deux frères se disposaient à partir. Il sembla à Yézid qu'une certaine rumeur, un mouvement inusité régnaient dans le camp. On courait, on s'interrogeait.

— C'est lui... Tu en es sûr... tu l'as vu?

— Regarde toi-même. Le voilà qui se dirige vers la tente du général.

En effet un groupe de soldats entourait un jeune Maure pâle, exténué, auquel on faisait fête, et dont chacun cherchait à serrer la main. Il s'avançait ou plutôt il se traînait à la rencontre de Yézid et d'Alliaga, qui tous deux poussèrent à l'instant le même cri :

— Pedralvi!

C'était lui, qui avait voulu s'élancer dans leurs bras, et qui venait de tomber sans connaissance à leurs pieds.

On le transporta dans la tente de Yézid; les soins qu'on lui prodigua le rappelèrent à la vie, lui rendirent ses forces, et il lui fut enfin possible de répondre aux questions dont l'accablaient les deux frères.

— Aïxa, mon père...

— Que sont-ils devenus?

— Tu étais embarqué avec eux.

— Tu ne devais pas les quitter.

— Tu me l'avais juré.

— Et Dieu sait, s'écria Pedralvi en levant les yeux au ciel, si j'ai tenu mes serments. Je viens vous rendre compte de ma mission, mon maître, dit-il à Yézid d'un air sombre, et vous jugerez si votre serviteur a pu mieux faire.

Vous n'étiez pas là quand votre père, et la senora Aïxa, et ses femmes, et Juanita, ma fiancée à moi, et tous ceux de votre maison ont mis le pied sur ce vaisseau qui devait nous emporter loin de l'Espagne; c'était une scène de désolation et de douleur que je ne puis vous rendre, et que bientôt devaient suivre d'autres scènes plus terribles encore.

Nos compagnons ne pouvaient détacher leurs yeux des rivages de l'Andalousie et leur envoyaient encore un dernier adieu. Mais quand ils eurent perdu de vue cette terre chérie, quand il ne fut plus possible de l'apercevoir, femmes et enfants se mirent à pleurer, et moi aussi, mon maître, car je venais de quitter ma patrie et je vous y laissais.

Le premier jour, le seigneur d'Albérique et Aïxa ne voulurent point sortir de leur cabine. Je veillai à ce que rien ne leur manquât, pour qu'ils ne s'aperçussent pas encore de l'exil et qu'ils pussent se croire dans leur habitation de Valence ou du Val-Paraiso. J'examinai notre vaisseau le *San-Lucar*, qui était lourd et pesant; il marchait mal, et même il était en assez mauvais état.

On n'avait pas pu trouver mieux, et Giampietri, le capitaine avec qui vous aviez traité et que je connaissais de

longue main, était un brave et honnête homme. Je ne fus pas aussi satisfait de son équipage. Il était nombreux, car il avait pris une vingtaine de matelots; c'était plus qu'il ne fallait pour faire manœuvrer un bâtiment de petite dimension tel que le nôtre.

Je lui en fis l'observation.

Il me répondit qu'il n'avait d'abord demandé que dix hommes d'équipage et qu'il s'en était présenté vingt pour le même prix; que c'était un nommé Géronimo, un contre-maître, qui les avait engagés et qui en répondait.

— A la bonne heure, lui dis-je, mais leur mine ne me plaît guère, et on les prendrait plutôt pour des bandits de la sierra que pour des gens de mer.

Je remarquai en outre qu'ils étaient sans expérience, fort gauches à la manœuvre et surtout paresseux et ivrognes; dès le premier jour, plusieurs d'entre eux s'étaient grisés.

— Déjà!... leur avait dit brusquement un de leurs compagnons. Il n'est pas temps encore.

Cette voix m'avait fait tressaillir, et j'ignorais pourquoi. Elle ne m'était pas inconnue; il me semblait l'avoir déjà entendue plusieurs fois et dans des circonstances importantes; mais celui qui parlait ainsi m'était totalement étranger; ses traits assez beaux, mais durs et ignobles, n'avaient jamais frappé mes yeux. Je l'avais vu causer, plusieurs fois dans la journée, avec un Maltais nommé Marco, un ouvrier du port sur lequel je ne pouvais avoir le moindre doute, car celui-là était généralement connu pour un mauvais sujet.

— Quel est cet homme qui te parlait tout à l'heure? demandai-je au Maltais.

— C'est Géronimo, le contre-maître, celui qui m'a engagé et qui répond de moi.

— Et qui me répondra de lui?

— Moi, répliqua le Maltais d'un air insolent qui ne me plut pas, et j'eus envie de le jeter à la mer; mais cela aurait fait quelque bruit et dérangé peut-être la senora Aïxa;

j'attendis donc patiemment. Toute la nuit cependant je fus sur pied et je surveillai.

Le lendemain, la senora Aïxa consentit à prendre l'air sur le pont. Elle y était depuis quelques instants, appuyée sur le bras de Juanita et lui parlant de vous, messeigneurs, de son frère Yézid et de son frère Piquillo, quand tout à coup je vis la senora tressaillir, pâlir et rentrer vivement dans son appartement. Je me permis de la suivre et de lui demander ce qu'elle avait.

— Une terreur panique, répondit-elle, et dont j'ai honte. Pendant que j'étais sur le pont, j'ai vu passer rapidement à quelques pas de moi un matelot qui allait à la manœuvre.

— Je n'ai vu qu'un nommé Géronimo, lui dis-je.

— C'était lui sans doute, continua-t-elle, mais il y a certainement quelque ressemblance entre ses traits et ceux d'un bandit au pouvoir duquel je me suis trouvée pendant quelques instants.

— Qui donc? lui demandai-je.

— Un ennemi mortel de Piquillo, un nommé Juan-Baptista Balseiro.

A cet endroit du récit, Alliaga sentit une sueur froide couler sur son front.





X

LES MAURES EN EXIL.

— Juan-Baptista Balseiro? dit Alliaga à Pedralvi; es-tu bien sûr que c'était ce nom?

— Eh! oui! reprit brusquement Pedralvi; mais ne voulant pas effrayer la senora, je traitai ses craintes de chimériques, quoique au fond du cœur elles ne me semblassent que trop légitimes; elles m'expliquaient l'effet qu'avait produit sur moi la voix de ce bandit, que j'avais rencontré deux fois seulement dans ma vie et toujours sans le voir : dans notre enfance, un soir, à l'hôtellerie du Soleil-d'Or, pendant que j'étais sur le chaperon du mur, et lui dans la rue; et plus tard, quand, déguisé en alguazil, il nous arrêta, la nuit, dans les montagnes de Tolède.

Décidé cette fois à connaître ses desseins et à en finir avec lui, je le cherchai des yeux sur le vaisseau, et je n'aperçus ni lui ni Marco le Maltais.

— Ils sont, me dit le capitaine Giampietri, occupés à nettoyer ma cabine.

J'y descendis. Je ne trouvai que Marco. Mon air avait sans doute quelque chose de mauvais, car il pâlit en me voyant, et moi, allant droit au fait, je tirai un pistolet de ma ceinture et le lui posant sur la poitrine:

— Il faut me dire ici la vérité : ton contre-maître Géronimo n'est autre que Juan-Baptista Balseiro, le bandit que réclame depuis longtemps la justice.

— C'est vrai, répondit le Maltais en tremblant; car il était lâche.

— Quels sont ses desseins? réponds à l'instant, ou je fais feu.

— Lui et ses compagnons veulent piller ce vaisseau, qu'ils supposent chargé des trésors de la famille d'Albérique.

— Où est-il en ce moment?

Le Maltais n'osait répondre, mais il m'indiquait de l'œil une seconde cabine où le capitaine Giampietri serrait son or et ses papiers.

Je me dirigeai de ce côté, une porte s'ouvrit brusquement. Un homme parut, je tirai. Il tomba. Ce n'était pas Juan-Baptista, mais un de ses gens. Ils étaient deux.

Profitant du moment où j'étais désarmé, le Maltais me saisit par derrière, pendant que Balseiro, me sautant à la gorge, m'étreignait de ses bras nerveux. Quoique seul contre eux, je résistais, j'appelais du secours, et déjà le capitaine Giampietri accourait à mon aide, quand Juan-Baptista, qui m'entraînait vers l'escalier, cria d'une voix de stentor :

— A nous, compagnons! voici le moment, levez-vous!...

En un instant tout l'équipage, ou plutôt ce ramas de bandits, nous avait saisis, moi et le malheureux Giampietri, et nous avait lancés à la mer!

Yézid et Piquillo poussèrent un cri d'effroi.

— Moi, ce n'était rien, continua l'intrépide Pedralvi, mais mon pauvre maître!...

— Mon père! murmura Yézid avec désespoir.

— Et Aïxa! s'écria Alliaga.

— Restée, ainsi que Juanita, au pouvoir de ces pirates, de ces brigands... répondit Pedralvi avec un mugissement de rage. Que le Dieu de nos pères leur soit en aide! lui seul peut les défendre.

— Et toi, Pedralvi, toi, s'écria Yézid en pressant les mains du fidèle serviteur, qu'es-tu devenu?

— Moi, plongé dans l'abîme et bientôt revenu à la surface des flots, je voyais s'éloigner et fuir à l'horizon le *San-Lucar*, ce vaisseau qui emportait tout ce que j'aimais!... Dans mon désespoir, dans mon délire, je blasphémais!... je

poussais des sanglots de douleur et de rage, et des cris qui se perdaient dans le tumulte des vagues.

On venait de m'enlever la moitié de ma vie, et celle qui me restait ne valait pas la peine d'être défendue contre les flots. Le pauvre Giampietri, entraîné loin de moi, avait déjà disparu, et à l'horizon je n'apercevais rien que des vagues, partout des vagues, dont le bruissement uniforme murmurait à mon oreille : Il faut mourir !

Pas une planche, pas un débris, pas une pointe de rocher ! J'étais à vingt lieues du rivage, en pleine mer ! seul avec Dieu ! et avec vous, mon maître Yézid ; avec vous, Piquillo, mon premier ami, qui ne pouviez plus m'entendre et que pourtant j'appelais encore ! Enfin, décidé à mourir, je cessai de disputer mes jours ; mes bras ne me soutinrent plus à la surface des flots, et je descendis dans l'abîme en levant mes yeux vers le ciel.

En ce moment le soleil brillait de tout son éclat, le soleil de l'Andalousie, dont les feux étincelaient sur la mer et dont j'apercevais encore les rayons à travers les eaux transparentes qui venaient de se refermer sur ma tête. Vous le dirai-je ? cette douce lumière, ce soleil si beau à voir, et que je contemplais pour la dernière fois, rappela en moi le désir de la vie et le regret de la quitter.

— Oui, m'écriai-je, je ne m'abandonnerai pas lâchement à mon désespoir. Je défendrai mes jours jusqu'au bout, et peut-être le ciel me viendra-t-il en aide... il le doit. Il doit me laisser vivre, ne fût-ce que pour venger un jour Juanita et mes maîtres, et pour punir leurs meurtriers.

Ranimé par cette idée, je me mis à nager avec vigueur. De quel côté ? je l'ignore. Je ne pouvais ni me guider ni me diriger, et mes efforts m'éloignaient, peut-être, du rocher ou du banc de sable qui pouvait me sauver. Pendant six heures je luttai ainsi contre la mort. Oui, six heures au moins, car le soleil, qui dardait d'abord ses rayons au-dessus de ma tête, descendait maintenant dans la mer ; mes forces épuisées, ma respiration haletante, me disaient

que tout était fini pour moi, et qu'il fallait succomber.

Vingt fois déjà le courage avait été près de m'abandonner... Une espèce de délire ou de vertige me soutenait seul alors... Je n'avais plus ma raison et je luttais toujours, par instinct, ou par rage.

D'étranges apparitions passaient devant mes yeux. C'était un port facile qui s'offrait à mes regards; un sable fin et doux qui m'invitait à me reposer; des plaines verdoyantes, des arbres touffus qui m'offraient leurs ombrages; saisi de joie, je m'avançais haletant, et tout disparaissait devant moi!

Enfin, sur le soir et vers les derniers rayons du jour, il me sembla entendre le sillage d'un vaisseau, les cris des matelots, le bruit des cordages, le vent soufflant dans les voiles.

— Encore un fantôme! me disais-je, le fantôme d'un navire qui se dresse devant moi sur les flots! Je rêvais que des hommes et des femmes amoncelés sur un bâtiment me regardaient et me montraient du doigt; je rêvais qu'on me jetait un câble, un cordage : que je venais de le saisir; et puis, comme à l'ordinaire, cette fois encore, tout disparut. Je ne vis, je ne sentis plus rien. Je m'étais évanoui.

Quand je revins à moi, j'étais sur le pont d'un navire. Des compatriotes, des Maures m'entouraient; des femmes me prodiguaient des soins. Juanita, Aïxa, d'Albérique! m'écriai-je. Personne ne répondit à ces noms. Ils n'étaient pas là. J'étais loin d'eux!

J'avais été recueilli par un bâtiment espagnol qui faisait voile pour l'Afrique, ayant à son bord nos amis et nos frères que l'on conduisait en exil.

Et maintenant (ce que vous ne croirez pas), c'est que la longue agonie, c'est que la mort à laquelle je venais d'échapper devait être moins effroyable que les horreurs dont j'étais destiné à être le témoin. Oui, j'ai vu nos compagnons privés d'air et de nourriture, entassés comme des troupeaux dans des lieux infects; j'ai vu l'enfant qui avait l'audace de

se plaindre, la femme qui osait gémir, frappés et déchirés par le fouet des bourreaux; j'ai vu le mari ou le père qui tentait de les défendre, massacré sans pitié; j'ai vu de jeunes filles, dont la beauté avait quelques instants désarmé les meurtriers, regretter la vie qu'on leur avait laissée et appeler la mort! elle ne se faisait pas attendre, elle arrivait! mais trop tard encore! elle arrivait au milieu des railleries et des outrages les plus infâmes!

J'ai vu tous ces forfaits, répéta Pedralvi avec rage, et je n'ai pu les empêcher, je n'ai pu les punir.

Vous pensez peut-être que c'était assez de tortures, assez d'opprobres, assez de carnage; que le ciel se lasserait de nous accabler, que les bords africains nous offriraient un refuge? Non; l'œuvre des chrétiens n'était pas encore achevée! Tous les fléaux s'entendaient avec eux et devaient leur venir en aide.

On nous débarqua aux environs d'Oran, à Canastal. Nous nous trouvâmes six mille, hommes, femmes et enfants, que l'on avait jetés sur la plage aride et déserte, sans vivres, sans armes, presque sans vêtements.

Les vaisseaux espagnols s'étaient éloignés, la nuit était venue. Tombant de fatigue, de froid et de faim, nous cherchions vainement un abri; nous implorions le ciel!... Il fut sourd à nos prières, et l'Arabe du désert fut le seul qui nous répondit.

Descendus des montagnes, le Kabyle et le Bédouin vinrent nous piller et nous égorger, nous leurs frères, nous les fils d'Ismaël, nous qui leur demandions secours et protection, et qui, sous le burnous de l'Africain, retrouvions encore le cœur des Espagnols.

Ah! que cette nuit fut affreuse! Entendre leurs cris de joie et de carnage, voir massacrer des femmes et des enfants, et n'avoir pour les défendre d'autres armes que les cailloux de la plage!

Le lendemain, la moitié des nôtres avait perdu la vie, et, ne pouvant rester sur ce sol inhospitalier, il fallut tenter de

gagner Alger, où un prince musulman promettait de nous accueillir.

Vous dirai-je nos nouveaux désastres pendant cette marche funèbre? A chaque instant un de nos frères tombait épuisé par ses blessures, un autre par la fatigue, celui-ci par la faim, par la soif, par des journées brûlantes et par des nuits glacées. Et chaque soir, quand nous faisions halte, les Arabes du désert venaient choisir leurs victimes et égorger ce troupeau qui ne pouvait se défendre *.

Nous voulions en vain nous dérober à leurs poursuites. Il était trop facile de suivre notre trace : elle était indiquée par les cadavres qui jonchaient la route et trahissaient notre passage. Enfin nous approchions d'Alger, nous n'avions plus qu'un jour de marche.

De tant de malheureux, trente seulement avaient survécu.

* Le sort de la plupart de ceux qui touchèrent à la côte de Barbarie ne fut pas moins déplorable. A peine eurent-ils débarqué sur ce rivage stérile, inhospitalier, qu'ils furent attaqués par les Arabes-Bédouins, espèce de voleurs sauvages qui habitent sous des tentes et ne vivent que de chasse et de butin. Les Maures, sans armes, embarrassés de leurs femmes et de leurs enfants, furent souvent pillés par ces barbares, qui les assaillaient avec des corps nombreux, forts quelquefois de cinq ou six mille hommes. Aussi souvent que les Maures essayèrent de leur résister avec des pierres et des frondes, leurs seules armes, aussi souvent ils furent presque tous moissonnés par le fer. Beaucoup d'autres aussi périrent de fatigue et de faim, ou par l'inclémence de l'air dont ils ne purent se garantir, pendant les longues et pénibles marches qu'ils entreprirent à travers les brûlants déserts de l'Afrique, pour atteindre Mostaganem, Alger et d'autres places où ils espéraient qu'on leur permettrait de se fixer. En effet, peu de Maures parvinrent jusqu'à ces places, puisque de six mille hommes qui se mirent en marche de Canastal, ville située aux environs d'Oran, pour se rendre à Alger, un seul, nommé *Pedralvi*, eut le bonheur d'échapper.

(Watson, tom. II, liv. IV, pag. 81 et 82.)

La dernière nuit, le yatagan des Bédouins en immola plus de la moitié; le reste eut à peine la force de se traîner quelques lieues plus loin; une pauvre mère qui se sentait mourir me tendit son enfant qu'elle n'avait plus la force de tenir : je le reçus dans mes bras, où quelques instants après il expira !

Dans ce moment on apercevait de loin les portes d'Alger. J'y entrai... j'y entrai seul !

Pedralvi cacha sa tête dans ses mains. Yézid et Piquillo glacés d'horreur l'avaient écouté sans l'interrompre.

Le Maure continua, après un instant de silence :

— A Alger, ce fut différent. Là règne le vrai Dieu, et parmi les croyants, parmi nos frères, je trouvai secours et protection. Tous les négociants avec qui nous avions été en relations, Muley-Hassan, Ben-Houd, Ben-Abad, me parlaient de vous, mon maître Yézid, et de votre père; ils voulaient tous me garder avec eux, me donner du travail, un emploi; ils m'offraient un sort brillant. Je refusai, car vous étiez resté ici à vous battre contre les Espagnols; je voulais revenir près de vous.

J'avais beau m'informer à tous les patrons ou capitaines de navire; personne n'avait rencontré en mer le *San-Lucar*, personne ne pouvait me donner des nouvelles de votre père, ni de sa fille, ni de Juanita.

Mais en revanche, chaque jour nous apportait le récit de nouveaux crimes.

Parmi ceux qui, comme nous, avaient été transportés en Afrique, plus de cent mille avaient, dit-on, succombé *. Le capitaine Giuseppe Campanella, trouvant son vaisseau trop chargé, avait fait jeter à la mer une partie de son bagage. Ce bagage, c'étaient nos frères !

C'est ce même Campanella qui, après avoir promis à

* « De ceux qui furent transportés en Afrique la mort dévora plus de cent quarante mille hommes dans un espace de quelques mois. » — (Fonseca, pag. 284.)

Zarha-Hakkam la grâce de son père moyennant un prix infâme, montra un instant après à la malheureuse fille le vieillard pendu à la grande vergue de son vaisseau * !

Et les Espagnols prétendent qu'ils ont un Dieu! et ce Dieu, qui permet de telles atrocités, ils veulent que nous l'adorions!... jamais! jamais! s'écria Pedralvi, et, continua-t-il en passant sur son front sa main contractée par la rage, il me tarde d'effacer avec leur sang ce baptême qu'ils m'ont infligé malgré moi.

Oui, maître, dit-il en regardant Yézid, j'ignore si les maux que j'ai soufferts, si les forfaits dont j'ai été témoin ont changé ma nature, mais la mienne à présent, c'est la vengeance, c'est pour elle seule que j'existe. J'ai juré au Dieu de nos pères et au Dieu des chrétiens d'immoler de ma main les premiers auteurs de nos maux : le grand inquisiteur Sandoval, l'archevêque de Valence Ribeira et le duc de Lerma! C'est là ma mission, je n'en ai pas d'autre, et je la remplirai!! Après cela, je serai content. Allah pourra me rappeler à lui.

— Ami, ami, lui dit Yézid en cherchant à le calmer, toi que j'ai connu si bon et si généreux, c'est le délire, c'est la fièvre qui t'égare encore.

— Cette fièvre-là ne me quitte plus. En apprenant que le capitaine Giuseppe Campanella allait mettre à la voile pour retourner en Espagne, je me suis présenté à lui en qualité de domestique. Je lui ai raconté... que sais-je!... que, né dans la Biscaye, je voulais y retourner, au risque de me faire pendre, si j'étais reconnu et si ma ruse était découverte.

Débarqué près de Murviedro, où il devait plus tard venir reprendre un chargement, il y a laissé son vaisseau; son dessein était de se rendre à Madrid, pour y voir le duc de Lerma et Sandoval, leur rendre compte de sa conduite et solliciter de la cour quelque récompense!

* Fonseca, pag. 284.

— Et alors tu l'as quitté? demanda Piquillo.

— Non, nous avions auparavant des comptes à régler ensemble.

— Comment cela?

— Ce matin il a traversé la sierra de l'Albarracin avec moi, son domestique, qui portais ses bagages, et pendant qu'il se reposait et déjeunait sur l'herbe, il m'a ordonné d'un ton impérieux de mettre ses armes en état et de les nettoyer, attendu, disait-il, que l'on pouvait rencontrer quelques-uns de ces misérables révoltés.

J'ai obéi, et quand la lame de son épée a été bien brillante, quand ses pistolets ont été chargés par moi:

— Capitaine, lui ai-je dit, vous vous rendiez à Madrid pour demander la récompense que vous méritez?

— Oui certes.

— Vous l'obtiendrez sans aller à Madrid.

— Qu'est-ce à dire?

— Que le jour de la justice est arrivé pour vous. Si votre Dieu et vos inquisiteurs ne savent pas punir, c'est moi, moi un Maure, qui me chargerai de ce soin.

Lui mettant alors le genou et le pistolet sur la poitrine, je lui rappelai nos frères précipités par lui dans les flots, Zarha déshonorée et son père immolé; je lui racontai le serment que j'avais fait concernant l'inquisiteur, l'archevêque et le duc de Lerma.

— Mais comme il peut encore se passer du temps, ajoutai-je, avant que ce serment soit accompli, je jure d'ici là, en attendant et pour prendre patience, de tuer un Espagnol par jour. Je commencerai par vous, capitaine.

Ce que j'ai fait.

— Tu l'as tué? s'écria Alliaga.

— Sans pitié, sans remords, comme un chien! ou plutôt comme un tigre!

Pedralvi achevait à peine ce récit, qu'Alhamar Abouhadjad se présenta devant son général.

On venait d'arrêter un personnage qui paraissait d'une

haute importance, car il était dans un riche carrosse, traîné par quatre mules et accompagné d'une nombreuse escorte, qu'on avait tuée ou dispersée.

Ce grand personnage venait de Valence et avait l'air de se rendre à Madrid. Ignorant les événements de la veille, et croyant toujours cette partie de la montagne, où passait la grande route, au pouvoir des troupes d'Augustin de Mexia, il s'y était hasardé sans crainte, et son étonnement avait été aussi grand que son effroi en se voyant entre les mains des Maures.

On avait saisi tous les papiers que renfermait sa voiture. Alhamar remit à Yézid et à Piquillo un vaste portefeuille. Quant au voyageur inconnu, qui avait refusé de se nommer, on l'amenait devant le général.

Un des rideaux de la tente se souleva, et Piquillo resta immobile de surprise.

— Le grand inquisiteur Sandoval ! s'écria-t-il.

A ce nom, Pedralvi bondit comme un chacal en poussant un hurlement de joie, et, les yeux pleins de sang, la bouche béante, il ne quitta plus du regard la proie qu'il dévorait d'avance.





XI.

LE PORTEFEUILLE DU GRAND INQUISITEUR.

Le grand inquisiteur était pâle et ne marchait point d'un pas très-ferme. Les discours qu'il avait entendus, en traversant le camp des Maures, n'avaient, pour lui, rien de rassurant.

A la seule vue de sa robe de moine, chacun voulait le massacrer, et Alhamar-Abouhadjad, son guide et son protecteur, le défendait d'une manière qui l'effrayait beaucoup.

— Vous voulez le tuer, disait-il froidement aux assaillants, on ne vous en empêche pas et on ne vous dit pas le contraire ; mais, auparavant, il faut que le général l'interroge.

Quelques pas plus loin, d'autres criaient encore :

— Mort au moine !

— Un peu de patience, répétait Abouhadjad, attendez seulement que le général lui ait parlé.

Sandoval n'était donc pas pressé d'avoir son entretien avec Yézid, et le trouble qu'il éprouvait en entrant dans la tente l'empêcha d'abord de voir fray Alliaga, qui se tenait à l'écart. Un autre incident, d'ailleurs, attira bientôt son attention.

— Vous le voyez, s'écria Pedralvi, le Dieu de nos pères approuve et bénit mon serment, puisqu'il vient me livrer ma première victime.

Et avant que Yézid eût pu l'arrêter, il s'élança sur Sandoval, qu'il saisit par sa robe.

— Bourreau de nos frères, ton arrêt est porté et je viens l'exécuter !

16.

De l'autre main, et d'un mouvement aussi prompt que la pensée, il tira son poignard et frappa. Mais Alliaga, qui était derrière le grand inquisiteur, se précipita au-devant du coup et le para avec son bras. Le sang jaillit à l'instant, et Yézid poussa un cri de terreur.

— Ce n'est rien, dit froidement Alliaga à son frère et à Pedralvi épouvantés.

Puis, ramassant le poignard que dans son effroi ce dernier venait de laisser tomber :

— Je prie seulement Pedralvi de m'écouter.

— J'ai fait un serment, et je dois le tenir, car j'ai juré par le sang de nos frères...

— Et moi, par le mien, répondit Alliaga en montrant son bras ensanglanté, je te supplie de renoncer à ta vengeance.

Pedralvi ne répondit pas.

— Veux-tu donc te rendre toi-même aussi coupable que ceux que tu as juré de punir? veux-tu commettre les crimes que tu leur reproches?

— Se venger n'est pas un crime, c'est justice! et si tu avais été, comme moi, témoin du massacre de nos frères, si tu pensais à ceux qui nous entourent et que l'on menace encore...

Alliaga vit bien que le Maure ne comprendrait jamais son dévouement ni la sainte loi qui ordonne de pardonner à ses plus cruels ennemis. Il eut recours alors à un autre moyen et lui dit :

— C'est parce que je pense à nos frères que je demande les jours de cet homme. Sa mort, quoi que tu en dises, est un crime, un crime inutile, tandis que, lui vivant, il peut nous servir.

— A quoi? demanda brusquement Pedralvi.

— D'abord, comme ôtage!

— C'est vrai! s'écria vivement Yézid; ses jours rachèteront ceux de nos frères...

— Et feront suspendre les persécutions du saint-office, ajouta Alliaga, ne fût-ce que par crainte des représailles.

— Ah! traître! murmura Sandoval.

— Traître! répliqua Pedralvi avec colère; un traître qui te sauve! Ah! si vous n'aviez jamais usé envers nous que de pareilles trahisons!

— Tu consens donc à ce que je te demande? poursuivit Piquillo, tu renonces à ta vengeance?

— Dans ce moment, soit, dit Pedralvi avec un air de regret, puisque vous prétendez qu'il peut être bon à quelque chose, ce que je ne croirai jamais. Mais n'importe; j'attendrai et je verrai plus tard; car, ajouta-t-il en regardant le grand inquisiteur, qui commençait à respirer, ce n'est pas la paix, c'est une trêve : mon serment tient toujours.

Il serra avec force la main de Sandoval, et celui-ci sentit un froid glacial courir dans ses veines.

— Maintenant, dit Alliaga, qui venait de s'asseoir, examinons ces papiers pendant qu'on me pansera.

Et il montrait du doigt le portefeuille du grand inquisiteur.

C'étaient d'abord des lettres adressées à Sandoval et à la sainte inquisition par des gouverneurs de villes ou de provinces, par des capitaines de vaisseau, qui lui rendaient compte de l'exécution de ses ordres concernant les Maures.

Chacun, dans l'excès de son zèle et certain d'être agréable à l'inquisiteur, se complaisait dans les rigueurs qu'il avait déployées (témoin les mémoires de Fonseca et de quelques autres). Quelque grands, quelque horribles que fussent les attentats commis, ils les exagéraient peut-être encore, pour faire leur cour au ministre ou à son frère. Assassins par flatterie et bourreaux courtisans, ils n'oubliaient aucun détail et multipliaient à plaisir le nombre et les souffrances de leurs victimes.

Ils ne se doutaient point du mauvais service que leur prétendu dévouement rendait en ce moment à leur maître.

A chaque trait de cruauté, l'inquisiteur baissait les yeux et courbait la tête, voyant avec terreur l'indignation qu'il inspirait, et effrayé de la vengeance qui devait l'atteindre.

A chaque femme égorgée ou violée, à chaque enfant ou vieillard massacré, Pedralvi rugissait de fureur et s'écriait :

— Voilà les monstres que vous m'ordonnez d'épargner!

Et il y eut un moment où Yézid lui-même, pensant à sa sœur et à son père, s'écria malgré lui :

— Il a raison!

A ce mot, Pedralvi s'élança de nouveau pour reprendre sa proie; mais Alliaga se leva et plaça devant lui un rempart qu'il n'osa franchir, celui de son bras sanglant que l'on achevait à peine de panser.

— Silence, Pedralvi! silence, Yézid! s'écria d'une voix sévère celui dont l'ardente charité protestait en faveur de la sainte croyance dont lui seul en ce moment était le représentant et le véritable apôtre, silence! notre juge à tous n'est pas ici!

Il leva les yeux au ciel et fit signe à Yézid de continuer sa lecture.

Le papier suivant était une lettre que le grand inquisiteur avait reçue la veille d'Escobar. Celui-ci s'était arrêté en route pour renouveler à Sandoval ses protestations de zèle, de dévouement et d'entente cordiale. Il lui parlait de l'ennemi commun qu'ils avaient juré de renverser, de fray Luis Alliaga.

Yézid s'arrêta dans la lecture et regarda son frère; Pedralvi regarda Sandoval, et lui dit à son tour :

— Ah! traître!

— Continue, répondit froidement Piquillo.

Escobar conseillait à Sandoval de ne point s'amuser à lutter contre Alliaga, mais de frapper sur-le-champ un coup hardi : d'ordonner, à son arrivée à Madrid, l'arrestation immédiate du confesseur du roi, qui, malgré ce titre, n'était, après tout, qu'un religieux dominicain, soumis, comme tel, à la règle de l'ordre et aux ordres du grand inquisiteur; une fois dans les cachots du saint-office, on trouverait des moyens pour l'empêcher d'en jamais sortir, et le faible monarque oublierait bien vite, dès qu'il ne le verrait plus,

l'ancien directeur de sa conscience, surtout si l'on avait soin de lui en nommer un nouveau, qui pourrait être, par exemple, le frère Escobar !

— Bien, dit Alliaga à son frère, donne-moi ce papier et ceux de la même écriture.

— Il n'y en a qu'un, répondit Yézid.

Et il lui remit la déclaration dressée par Escobar et signée par lui et par le père Jérôme, cette déclaration qui justifiait le duc de Lerma de l'empoisonnement de la reine et expliquait, en même temps, comment la comtesse d'Altamira et le duc d'Uzède avaient immolé leur souveraine, en voulant frapper la duchesse de Santarem.

Quant aux instigateurs de ce crime, Piquillo les connaissait depuis longtemps; il avait, dans le couvent de Hénarès, et dans la cellule du père Jérôme, entendu, de ses propres oreilles, tous les détails de cet horrible complot.

Il resta quelques instants pensif et la tête appuyée sur ses mains. Puis il fit signe aux officiers maures et à Pedralvi de s'éloigner.

Ils sortirent avec le grand inquisiteur, celui-ci fort inquiet de son sort et du parti que fray Alliaga allait prendre.

— Frère, dit Piquillo à Yézid, un seul événement, un événement fatal, vient de changer tous nos projets, et de les détruire à jamais, peut-être, si le ciel n'a pas protégé notre père et Aïxa...

— Quant à moi, dit Yézid d'un air sombre, je n'ai qu'un seul désir : les venger et les suivre, car je n'ai plus d'espoir.

— Et moi, j'en ai toujours ! Dieu, en qui j'ai confiance, m'a retiré de si grands dangers et de positions si horribles, que, vois-tu, frère, désespérer du pouvoir ou de la bonté célestes me semble presque un blasphème ! Crois-moi, Aïxa nous sera rendue !

— Et si nous ne devons plus la revoir, ou ne la revoir qu'avilie ?

— Eh bien, alors, répondit Alliaga, dont la figure devint pâle et la voix tremblante, eh bien, le malheur ou l'infamie

tombés sur notre famille ne nous empêcheront pas de continuer jusqu'au bout notre sainte mission; nous avons une autre famille encore, des frères dispersés et bannis, à qui il faut rendre leurs foyers et leur patrie. Je l'ai promis à notre père Delascar d'Albérique; ce sera l'œuvre de ma vie entière; je veux l'accomplir ou y succomber.

— Et comment espères-tu encore réussir? lui dit Yézid; car, pour moi, je ne m'abuse pas sur mes efforts. Les pauvres gens que je commande pourront peut-être, soutenus par leur désespoir, se défendre quelque temps dans ces montagnes, mais nous ne pouvons plus, comme nos ancêtres, conquérir l'Espagne ou lui imposer des lois.

— Je le sais, je le sais, dit Alliaga.

— Et toi, que deviennent les rêves que tu avais formés? La duchesse de Santarem, élevée au rang de reine d'Espagne, pouvait protéger et défendre ses frères, devenus ses sujets; mais maintenant... continua-t-il avec douleur.

— Maintenant encore, répondit Alliaga avec douceur, nos ennemis eux-mêmes, ou plutôt le ciel, qui ne nous a pas abandonnés, nous offre des moyens de salut dont il nous est permis de profiter. Ou je m'abuse fort, ou le papier que je viens de lire, et que je conserve, peut grandement changer les dispositions du duc de Lerma. Le tout est de l'employer habilement et à propos. Cet écrit lui rend son honneur et sa réputation qu'il a perdus, et qu'il tient à recouvrer aux yeux de l'Espagne et de toute l'Europe. Ministre absolu, il peut commander à tous, excepté à l'opinion publique; il le pourra par cet écrit, et, avant de le lui livrer, je saurai obtenir de lui, ta grâce d'abord, amnistie pleine et entière pour tous ceux qui se sont réfugiés dans ces montagnes et combattent avec toi, et, qui sait? peut-être plus encore. Je le tenterai du moins. Oui, continua-t-il avec chaleur, la réussite est possible, surtout si vous conservez précieusement, comme ôtage entre vos mains, le frère qu'il aime, le chef suprême de l'inquisition.

— Je comprends, dit Yézid.

— Et moi, je vais me hâter. Je me rends d'abord à Valence : il le faut; c'est là seulement que je puis avoir des nouvelles d'Aïxa, de mon père et du vaisseau que, par l'ordre même du roi, j'ai envoyé à leur poursuite. De plus, j'ai pour le vice-roi des instructions que je saurai faire exécuter. Adieu, frère, adieu. Espère encore!

— Je n'espère qu'en toi! s'écria Yézid en se jetant dans ses bras, toi, notre sauveur et notre providence! Pourquoi faut-il nous séparer? Il me semble que ton départ est toujours pour moi le signal d'un malheur!

— Allons, frère, allons, du courage! Tu en auras besoin, car il te faudra encore lutter et combattre contre un adversaire actif et infatigable; mais de là-bas, du moins, je tâcherai de détourner ou d'arrêter ses coups.

En sortant de la tente, les deux frères rencontrèrent à quelques pas le grand inquisiteur et Pedralvi, qui veillait sur lui et ne le quittait pas du regard.

— Eh bien, mes maîtres, leur dit le Maure, son arrêt est-il prononcé? Qu'ordonnez-vous?

— Nous ordonnons, répondit Alliaga, que le prisonnier sera confié à ta garde.

— Bien, cela! dit-il avec joie.

— Et nous te chargeons de le défendre.

— Moi! s'écria-t-il stupéfait.

— Oui, par ta mère, par Juanita, par le sang de tes maîtres, tu vas nous promettre non-seulement de respecter les jours du grand inquisiteur, mais de le protéger contre le poignard de ses ennemis.

— Cela m'est impossible.

— Vois, cependant! j'allais partir pour retrouver Delascar et sa fille, pour sauver nos frères, pour leur rendre leurs biens et leur patrie; mais je ne m'éloignerai pas, Pedralvi, que je n'aie reçu de toi ce serment.

Le Maure hésita quelques instants. Il était en proie à un violent combat. Enfin, triomphant de lui-même, il s'écria :

— Partez donc... je jure... je jure... de protéger celui

qui a massacré nos frères, celui que j'avais promis d'immoler. Et vous, dit-il en se tournant vers Sandoval, cessez de trembler, mon révérend. Vous êtes maintenant plus en sûreté ici qu'au milieu du palais de l'inquisition.

— Bien, lui dit Alliaga, je m'éloigne sans crainte; car je sais que jamais un Maure n'a trahi ni son serment, ni l'hospitalité.

— Soit! murmura Pedralvi, mais pour Ribeira et le duc de Lerma, mon serment tient toujours!





XII

LE RETOUR A MADRID.

Alliaga, toujours escorté par le fidèle Abouhadjad et suivi de Gongarello, descendit la montagne jusqu'à la grande route, occupée par les différents postes des Maures. Là, il voulut vainement renvoyer ses guides; ceux-ci ne consentirent à le quitter que lorsqu'ils eurent franchi presque toute la chaîne de l'Albarracin.

Arrivé enfin au bord du Xucar, rivière qu'il faut traverser pour aller à Cuença, Piquillo les força de s'arrêter; il y aurait eu danger pour eux à aller plus loin; et il continua avec Gongarello à suivre le Xucar jusqu'à la posada où il avait laissé sa voiture et ses gens. Il prétexta une visite qu'il avait voulu faire à pied à un couvent de Franciscains situé dans la montagne, au-dessus de Huelamô de Ocana. Il avait voulu, disait-il, s'y rendre en secret, de peur qu'on essayât de l'en empêcher, à cause du voisinage des Maures.

Il ne s'arrêta pas à Cuença, et le lendemain seulement, assez tard, il arriva à Valence.

Il courut au palais du vice-roi, le marquis de Cazarera, neveu du duc de Lerma. Les ordres du roi, transmis par le ministre, avaient été si formels et si menaçants, que le vice-roi, tremblant de perdre sa place, s'était empressé de les exécuter. La *Vera-Cruz*, de la marine royale, excellente caravelle, vaisseau fin voilier, avait été équipé à la hâte; quelque diligence qu'on y mît, il fallut y employer tout un tour, ce qui donnait une grande avance au *San-Lucar*, que

l'on poursuivait ; mais ce dernier vaisseau naviguait si mal, et la marche de la *Vera-Cruz* était si supérieure, qu'il y avait tout lieu de croire qu'elle rejoindrait promptement Juan-Baptista et son équipage.

Cependant plus de deux semaines s'étaient écoulées, et l'on n'avait eu aucune nouvelle, ni de la *Vera-Cruz*, ni du *San-Jucar*. Il est vrai que des orages terribles avaient éclaté sur les côtes d'Afrique ; qu'un vent contraire, qui régnait depuis plusieurs jours, éloignait tous les vaisseaux et les empêchait d'aborder dans les ports d'Espagne.

Alliaga était désolé et ne pouvait cependant accuser le zèle du vice-roi. Dans son impatience, il ordonna à un nouveau bâtiment, le *San-Fernando*, de mettre à la voile et d'aller à la découverte. Le marquis de Cazarera voulut vainement faire quelques objections ; Alliaga se fit obéir, en montrant la lettre de Sa Majesté, qui lui donnait pleins pouvoirs.

D'ailleurs les vents contraires, qui s'opposaient à ce qu'on entrât dans les ports d'Espagne, n'empêchaient pas d'en sortir, et le *San-Fernando* partit à la recherche de Delascar et d'Aïxa.

Jusqu'à son retour, il fallait attendre, il n'y avait pas moyen de s'éloigner, et cependant Alliaga comprenait combien sa présence était nécessaire à Madrid ; il se disait que chaque jour, chaque instant rendaient peut-être la position de Yézid plus dangereuse ; que pressé de tous côtés par des forces supérieures et par des chefs habiles, il ne pouvait longtemps résister, et que lui Alliaga ne viendrait à son aide que trop tard peut-être.

Jusqu'alors, heureusement, aucune nouvelle n'était arrivée de l'Albarracin. Il était à croire que, fidèle au plan concerté par les deux frères, Yézid avait évité le combat, se contentant de fatiguer ou de harceler son ennemi dans les gorges et défilés de ces montagnes qu'il connaissait mieux que lui.

Enfin le vice-roi s'empressa de remettre à Alliaga un message qu'il venait de recevoir, non par mer, mais par terre.

On assurait qu'un vaisseau, qui ressemblait beaucoup au *San-Lucar*, avait été signalé en vue de Carthagène, battu par la tempête, abandonné à la dérive et devenu le jouet des vents; que, du reste, on enverrait à Valence tous les renseignements que l'on pourrait recueillir à ce sujet.

Le lendemain, en effet, un courrier à cheval, envoyé par le gouverneur de Carthagène, annonçait que le vaisseau signalé était bien réellement le *San-Lucar ;* que le vent ayant subitement changé dans la nuit, le bâtiment avait été jeté à la côte et avait échoué, non pas sur des récifs, mais dans un endroit peu dangereux où il avait été facile de l'aborder; mais qu'à la grande surprise des marins qui s'empressaient de porter des secours aux naufragés, on n'avait trouvé personne à bord du navire; que, malgré de fortes avaries, le *San-Lucar* avait pu encore tenir la mer; que ce n'était donc point par suite d'un naufrage que les passagers l'avaient abandonné; que, d'un autre côté, les habillements, les meubles et les effets précieux laissés dans le navire avaient éloigné toute idée qu'il eût été attaqué ou pillé par des pirates.

Dans l'horrible situation d'esprit où le laissaient de pareilles nouvelles, Alliaga ne savait s'il devait perdre tout espoir ou en conserver encore. En tout cas, sa présence à Valence devenait inutile, et l'intérêt de ses frères le rappelait près du roi. Il laissa au marquis de Cazarera les derniers ordres de Sa Majesté, ou plutôt les siens. C'était, au retour du *San-Fernando* ou de la *Vera-Cruz*, de transmettre à l'instant, à Madrid, et au roi lui-même, tous les renseignements que l'on recevrait, et, si l'un de ces deux navires ramenait la duchesse de Santarem et son père, de les traiter avec les plus grands égards et d'obéir à l'instant à tous les désirs qu'ils exprimeraient sur leur séjour à Valence, ou sur le lieu de leur retraite.

Ces derniers soins remplis, Alliaga, la mort dans l'âme, et en proie aux plus sombres pressentiments, reprit la route de Madrid, voyageant jour et nuit, sans se reposer.

Il ne s'arrêta qu'un instant, en traversant la chaîne inférieure de l'Albarracin, et sans descendre de voiture, il demanda à son ancien hôte, Mosquito, le maître de la posada de Carascosa, s'il avait appris quelque chose des événements de la guerre.

— Je le crois bien ! s'écria celui-ci en faisant le signe de la croix. Son Excellence don Sandoval le grand inquisiteur (c'est un deuil et une désolation pour toute la chrétienté), le grand inquisiteur lui-même est tombé au pouvoir des Maures, des hérétiques, des infidèles.

— Je le sais, je le sais, interrompit vivement Alliaga. Et qu'est-il arrivé depuis ?

— On a tout tenté pour le délivrer, et, la semaine dernière, nous avons entendu d'ici le canon et la mousqueterie, qui, réunis aux échos de la montagne, faisaient un tapage à empêcher nos voyageurs de dormir. Mais, rassurez-vous, seigneur, se hâta d'ajouter l'hôtelier, en s'apercevant de son imprudence, que cela ne vous empêche pas de vous arrêter chez moi ; depuis quelques jours on ne se bat plus, et Augustin de Mexia et ses troupes sont exténués.

— En vérité ! dit Alliaga avec une expression de joie qu'il se hâta de réprimer.

— Je le tiens d'un brigadier courbatu et fourbu qui s'était laissé tomber sur des pointes de rochers. Il prétend que l'armée ennemie, après leur avoir tué beaucoup de monde, a disparu un matin, avec le grand inquisiteur, au moment où elle allait être cernée et faite prisonnière... disparue totalement.

— Ce n'est pas possible !

— Au point que, depuis ce moment, et pour la découvrir, nos soldats parcourent les montagnes dans tous les sens. Ils ont beau chercher les Maures, ils ne peuvent pas les trouver ; impossible de savoir par où ils ont passé, et l'on n'aurait plus de leurs nouvelles si, de temps en temps, la nuit, quelques coups de mousquet ne venaient atteindre nos gens jusque sous leurs tentes. Les uns disent que c'est

un talisman magique qui les rend invisibles, car les Maures ont toujours été savants dans la magie et la sorcellerie; les autres prétendent que c'est Satan lui-même qui les a enlevés et transportés en enfer. Et je le croirais assez, s'ils n'avaient pas avec eux le grand inquisiteur.

— En avant, muletiers! s'écria Alliaga sans vouloir en entendre davantage.

Et sa voiture s'éloigna rapidement, laisant maître Mosquito sur le pas de sa porte, le cou tendu et son bonnet de laine à la main.

Notre voyageur se dit en lui-même que Yézid, par quelque marche savante et par la connaissance qu'il avait des sentiers de la montagne, s'était dérobé à la poursuite d'Augustin de Mexia. C'était ce qu'il pouvait désirer de plus favorable ; et un peu rassuré de ce côté, il redoubla de vitesse et n'épargna pas les pourboires aux muletiers, qui, en reconnaissance, n'épargnaient pas les coups de fouet à leurs mules.

Alliaga arriva à Madrid au milieu de la nuit et bien après la fermeture des portes. Aussi trouva-t-il tout naturel que, pour les lui ouvrir, on lui demandât qui il était; mais quand il eut répondu fray Alliaga, confesseur de Sa Majesté, l'on s'informa s'il se rendait directement au palais.

— Impossible à une pareille heure, répondit-il.

Il ordonna aux muletiers de le conduire à l'hôtel de Santarem. En route, il s'étonna de cette question; il en eut bientôt l'explication.

Il dormait depuis quelques heures à peine, mais d'un sommeil lourd et agité, quoiqu'il eût grand besoin de repos après les fatigues de toute espèce d'un si long voyage, lorsque Gongarello entra brusquement dans sa chambre au point du jour.

— Qu'est-ce? lui dit Alliaga en s'éveillant en sursaut.

— L'hôtel est cerné par des uniformes.

— Des soldats?

— Non, des uniformes noirs que je reconnais trop bien. Des familiers du saint-office, et c'est moi que l'on menace.

— Ce serait moi plutôt, répondit Alliaga en s'habillant à la hâte. Et il se dit en lui-même : Est-ce qu'avant de se mettre en route, et au reçu de la lettre d'Escobar, le grand inquisiteur se serait hâté d'exécuter les conseils que lui donnaient les pères de Jésus, ses nouveaux alliés ? Est-ce qu'il aurait expédié, de Valence, l'ordre de guetter mon arrivée, pour me plonger, sans autre forme de procès, dans les cachots de l'inquisition ? Cela ne se peut ; je ne puis le croire.

Il ne lui fut plus possible de douter, car, un instant après, la porte de son appartement s'ouvrit avec violence.

Un des principaux officiers du saint tribunal, le seigneur Spinello, créature de Sandoval et ennemi déclaré d'Alliaga, se présenta devant lui, et, lui montrant dans la pièce voisine un groupe d'alguazils et de familiers du saint-office, s'écria d'un air de joie et de triomphe :

— Seigneur fray Luis Alliaga, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, au nom de Son Excellence le grand inquisiteur Bernard y Royas de Sandoval, je vous arrête !





XIII

LA GUERRE DANS LES MONTAGNES.

Notre intention n'est pas de suivre don Augustin de Mexia dans ses opérations militaires et de décrire, dans tous ses détails, sa courte et sanglante campagne contre les Maures de l'Albarracin.

Après le désastre complet de Diégo Faxardo et la défaite du brigadier Gomara, il avait compris, en général habile et qui tient à sa renommée, qu'en attaquant ses ennemis dans les fortes positions qu'ils occupaient, la victoire lui coûterait trop cher et qu'un échec minerait sa réputation militaire.

Un triomphe bien plus certain et bien plus facile lui était assuré.

Yézid commandait à une quinzaine de mille hommes, dont le tiers seulement était armé, et encore grâce, en grande partie, aux mousquets et aux munitions enlevés à Diégo. Ce qui affaiblissait les insurgés, c'étaient les femmes et les enfants qu'ils avaient emmenés avec eux. Il y en avait près de dix mille à protéger et à défendre, et bien plus encore à nourrir. La montagne ne produisait rien, et nous avons vu que des colonnes expéditionnaires descendaient de temps en temps dans la plaine pour y chercher des vivres et en ramener des troupeaux.

Augustin de Mexia dressa, d'après ces circonstances, son nouveau plan de campagne. Au lieu d'attaquer de nouveau, il se contenta de repousser ses ennemis sur les sommets de la montagne, avançant sur eux pas à pas, occupant et fermant

successivement les sentiers praticables par lesquels on pouvait descendre dans la plaine.

Les Maures qui tentèrent de forcer ces passages, garnis de troupes et d'artillerie, trouvèrent une si vive résistance, qu'ils furent obligés de regagner la montagne en désordre et avec de grandes pertes. Ils se réfugièrent dans des endroits presque inaccessibles, où les Espagnols se gardèrent bien de les attaquer; mais un ennemi bien plus redoutable vint les y atteindre.

Les troupeaux qu'Abouhadjad avait ramenés de son expédition n'avaient pu suffire longtemps à la consommation d'une population aussi nombreuse. En peu de jours ils avaient été épuisés, et nous venons de voir que les Maures avaient tenté vainement de se procurer de nouvelles provisions. Les soldats pouvaient supporter la faim ; mais les femmes, mais leurs enfants ! Ils leur avaient déjà abandonné les faibles rations qu'on leur distribuait chaque matin, et il fallait, faibles et se soutenant à peine, subir de nouvelles marches, de nouvelles fatigues, de nouveaux combats.

Don Augustin de Mexia avait choisi ce moment pour les attaquer sur tous les points. Il était redevenu maître de la route de Valence à Madrid et de tous les postes importants de ce côté de la montagne, car les autres versants, ceux qui donnaient sur les plaines de Valence et sur les côtes, étaient, comme nous l'avons vu, occupés par Fernand d'Albayda, qui, fidèle aux ordres de son général, avait gardé tous les passages, mais n'avait pas une seule fois attaqué les Maures ; au contraire, il avait souvent, et avec une grande sévérité, retenu ses soldats qui demandaient le combat ; conduite habile et prudente qui avait donné de lui la plus haute opinion à don Mexia, surtout quand celui-ci comparait la sage réserve de son jeune lieutenant, à la fougue inconsidérée et fatale de don Diégo Faxardo.

Quant à Yézid, ne pouvant, avec l'immense population qu'il traînait à sa suite, et avec des soldats exténués, lutter contre des troupes nombreuses et approvisionnées de tout, il avait opéré sa retraite en bon ordre ; il avait, toujours en

reculant, gravi la montagne jusqu'à un plateau assez étendu et que la nature avait pris soin de fortifier. C'était une excellente position, et il s'était arrêté, attendant l'ennemi et lui offrant de nouveau le combat.

Cette fois encore, don Augustin l'avait refusé, comptant toujours sur des auxiliaires qui ne pouvaient lui manquer. En effet, les privations de toute espèce se faisaient plus que jamais sentir; depuis deux jours, les soldats ne pouvaient plus donner leur part à leurs femmes et à leurs enfants: eux-mêmes n'avaient plus rien.

Yézid voyait devant lui, et à peu près à une demi-lieue au-dessous de son camp, le camp des Espagnols, qui, comme par une trêve tacite, s'étaient arrêtés et attendaient que la faim leur livrât leurs victimes. A sa gauche et à sa droite étaient des rochers presque à pic, qui s'élevaient à plusieurs centaines de pieds au-dessus de sa tête. Derrière lui, au midi, commençait la pente de la montagne du côté de la mer, c'était là qu'étaient échelonnées les troupes de Fernand d'Albayda, impatientes de combattre. Mais, de ce côté encore, plusieurs rangs de rochers défendaient le camp des Maures, et de pareils retranchements ne pouvaient être facilement enlevés.

S'il n'eût eu que les Espagnols à combattre, Yézid aurait pu encore espérer la victoire; mais la faim, la faim cruelle commençait déjà à décimer ses soldats, et, une nuit où l'inquiétude et l'agitation l'empêchaient de dormir, il se demandait s'il ne valait pas mieux se précipiter lui-même sur les mousquets espagnols et aller chercher la mort, que de l'attendre dans des tourments aussi cruels; tout à coup il crut entendre, du côté de la plaine, des pas lents et lourds qui gravissaient la montagne; il écouta de nouveau; craignant une attaque nocturne, il choisit quelques hommes déterminés et se glissa avec eux le long des rochers pour découvrir la marche des ennemis et les surprendre lui-même s'il le pouvait.

Quel fut son étonnement quand, pendant la nuit, il crut distinguer d'immenses troupeaux qui, formant une ongue

file, s'avançaient sur le flanc de la montagne et se dirigeaient vers le camp des Maures!

Ce qu'il y avait d'inconcevable, c'était d'abord que ce convoi vînt de lui-même, et ensuite que l'armée ennemie ne l'eût pas arrêté. Ceux qui le conduisaient étaient des bergers de la plaine. Leur chef était un nouveau chrétien qui, depuis plusieurs années, avait reçu le baptême, mais qui était resté Maure au fond du cœur.

— Seigneur, dit-il à Yézid, on m'a ordonné de vous amener ces troupeaux de bœufs, que nous avons chargés d'autant de sacs de blé qu'ils ont pu en porter.

— Qui t'a dit de les conduire vers nous?

— Mon maître! un maître qui envoie cela à ses anciens fermiers, à ceux, m'a-t-il dit, qui pendant tant d'années ont cultivé ses champs et l'ont fait vivre lui-même.

— Ce maître, quel est-il?

— Je ne puis vous le faire connaître.

— C'est juste; ce serait exposer sa tête; et toi-même tu as couru de grands dangers. Comment as-tu fait pour tromper la surveillance ennemie?

— On m'a dit : Gravis la montagne la nuit prochaine, du côté gauche du camp, par le sentier qui serpente entre les rochers.

— Il y avait, hier matin encore, un détachement formidable posté au pied de ces rochers.

— Il n'y était pas ce soir. Personne ne nous a arrêtés, aucune sentinelle ne nous a crié : Qui vive? et depuis trois heures nous montons sans trouver d'autres obstacles que ceux du chemin.

— Je ne saurais payer un pareil service, s'écria Yézid, mais n'importe, prends!

Et il lui présentait une partie des trésors qu'Alliaga lui avait rapportés.

— Je ne puis rien recevoir, répondit le vieux pasteur, mon maître me l'a bien défendu : il m'a seulement ordonné de redescendre la montagne au plus vite et de vous remettre,

à vous-même, avant mon départ, ce qui m'a servi à guider mon troupeau, ce bâton, qu'il vous recommande de briser et de brûler.

Le pasteur et ses compagnons se hâtèrent de s'éloigner. Les troupeaux furent reçus avec des transports de joie dans le camp, où ils ramenaient l'abondance, et Yézid, resté seul, se hâta de briser le bâton qu'on lui avait remis, et qui contenait quelques lignes d'une écriture déguisée.

Il ne s'en étonna pas. Ce message pouvait être intercepté.

« Mes bons et anciens vassaux,

« Recevez le présent qu'un ami vous envoie et de plus un « utile conseil. Quelque forte que vous semble votre position, « hâtez-vous de la quitter; on manœuvre en ce moment « pour tourner votre droite, et dans vingt-quatre heures « vous serez attaqués et cernés de tous les côtés. »

Yézid ne pouvait révoquer en doute la sincérité de cet avis; c'était un Espagnol, il est vrai, qui le lui adressait, mais c'était un ami. C'était un des grands propriétaires des plaines de Valence qui envoyait ainsi en secret, au camp des Maures, de nombreux troupeaux, formant la partie principale de sa richesse.

Cet ami, Yézid ne pouvait le méconnaître.

— O Fernand d'Albayda, s'écria-t-il avec émotion, soyez béni, vous qui arrachez tant de familles à une mort certaine!

Fernand avait, en effet, tout ordonné, tout préparé.

Un vieux serviteur, qui lui était tout dévoué, avait rassemblé ces troupeaux et les avait conduits par le chemin que son maître lui avait tracé.

Pendant huit jours et huit nuits, un nombreux détachement avait étroitement gardé les défilés de ces rochers, et après avoir fatigué, par une surveillance inutile, ces soldats qui en murmuraient eux-mêmes, leur chef leur avait permis de prendre quelque repos la nuit même où cette surveillance devenait nécessaire.

Enfin c'était Fernand d'Albayda qui, sans vouloir être re-

connu, adressait à Yézid ce salutaire avis que lui seul au monde pouvait donner.

Il fallait donc le suivre; mais comment?

Devant Yézid, le corps d'armée d'Augustin de Mexia; derrière lui, les troupes de Fernand; à sa droite, des montagnes qu'il était possible de gravir, il est vrai, et par lesquelles on pouvait opérer une retraite, mais c'était justement de ce côté que l'ennemi l'avait tourné et s'avançait pour le cerner.

A gauche, il ne fallait même pas y penser. Aucun moyen de fuite. Des rochers de hauteurs différentes, mais de plusieurs centaines de pieds chacun, et taillés presque à pic.

On tint conseil. Un des chefs, Cogia-Hassan, né dans ces montagnes, où, depuis son enfance, il avait mené paître ses chèvres, prétendit qu'il y avait au milieu de ces rochers un chemin en apparence impraticable, et en réalité des plus dangereux, par lequel on pouvait, avec de la vigueur et du courage, se hisser jusqu'au haut de ce rempart de granit, et que là on trouverait, à la cime même de ces rochers, une vaste plaine, une prairie arrosée par l'eau d'un torrent supérieur formé par des neiges.

Quel que fût le danger d'une pareille entreprise, c'était le seul moyen de salut; il fallait le tenter. Mais, en l'adoptant, on était obligé d'abandonner l'artillerie, les bagages, et, bien plus encore, les femmes et les enfants, aux mains des ennemis: car il n'y avait que des hommes vigoureux qui pussent entreprendre un trajet aussi pénible, aussi périlleux, et rester, pendant près d'une heure, suspendus au-dessus des abîmes et des précipices. Quant à leurs familles, c'était les exposer à une mort certaine.

Il est vrai que les livrer aux Espagnols offrait exactement le même résultat.

— Si ce n'est que cela, dit Cogia-Hassan, je peux vous enseigner un moyen de mettre nos femmes, nos enfants et nos provisions à l'abri de tout danger et de les dérober même aux regards de tous les Espagnols.

Chacun l'écouta avec attention.

— Il y a, non loin d'ici, une grotte immense qui, à l'intérieur, offre près d'un quart de lieue d'espace. Elle est justement placée sous les rochers que nous voulons franchir. On n'y entre que par une seule ouverture, de quatre ou cinq pieds, qu'il sera facile de fermer en dedans dès que nous serons entrés.

Cette grotte, peu élevée en certains endroits, offre, en d'autres endroits, plus de quarante pieds de hauteur, et elle n'est pas obscure. On y aperçoit même le ciel, car elle reçoit du jour d'en haut, par une immense ouverture pratiquée au milieu des rochers amoncelés sur la grotte.

Cette retraite, presque taillée dans le roc, les Espagnols ne la devineront pas, et quand même ils la soupçonneraient, ils ne pourraient la découvrir, ni surtout y pénétrer.

L'avis de Cogia-Hassan fut adopté. Il n'y en avait pas de meilleur, et du reste on était pressé par le temps et par les Espagnols qui allaient arriver. On trouva, on examina la grotte, la plus belle de toute la sierra de l'Albarracin. Elle était, en effet, vaste, spacieuse, bien aérée et suffisamment éclairée, en certaines parties, par l'espèce de soupirail supérieur dont nous avons déjà parlé. Les parois intérieures et toute la voûte étaient en granit, et nul éboulement n'était à craindre.

Cette grotte, qui s'étendait au loin sous la montagne, pouvait contenir, et au delà, tous ceux qui, dans ce moment, lui demandaient un asile. On s'empressa donc d'y renfermer les vieillards, les femmes et les enfants, au nombre, disent les historiens du temps, de sept à huit mille; de plus, les bagages de toute espèce, l'artillerie et la plus grande partie des troupeaux que l'on devait à la générosité de Fernand d'Albayda. Une autre partie des bestiaux fut tuée pour l'approvisionnement de l'armée, qui, dans le chemin escarpé qu'elle avait à gravir, emportait avec elle ses armes et des vivres pour quelques jours.

Le grand inquisiteur Sandoval, qui, depuis le départ

d'Alliaga, avait été traité par Yézid avec les plus grands égards, était toujours resté prisonnier des Maures. Il ne pouvait les suivre dans la dangereuse ascension qu'ils allaient tenter. Il fut décidé que ce précieux otage serait renfermé dans la grotte, dont Yézid confia le commandement et l'administration à Pedralvi et à quelques soldats déterminés.

Dès qu'ils furent tous entrés, Pedralvi donna ordre de fermer en dedans l'ouverture; pour plus grande précaution, Yézid fit rouler, à l'extérieur, des masses de rocs et de terres; les interstices même des rochers furent garnis d'herbes, de mousses et de plantes sauvages qui dérobaient aux yeux les plus clairvoyants l'entrée déjà si difficile de ce souterrain.

Yézid et ses soldats espéraient se soustraire ainsi, pendant quelques jours, aux Espagnols qui les poursuivaient. Des cimes élevées où il allait asseoir son camp il pourrait défier, non-seulement leurs attaques, mais même leurs recherches, et attendre sans crainte l'effet des promesses d'Alliaga.

Dès que les Espagnols, fatigués de parcourir inutilement les sommets âpres et inhabitables de l'Albarracin, seraient redescendus dans la plaine, ou dans les parties inférieures de la montagne, Yézid et les siens descendraient à leur tour des pics de leurs rochers et viendraient rendre à la liberté les prisonniers de la grotte.

Le soir même, guidée par Cogia-Hassan, l'armée commença sa marche ascensionnelle, et Yézid voulut être le premier à explorer le chemin effrayant qu'on allait suivre. Qu'on se figure une armée entière, une longue file de soldats gravissant un à un une muraille de granit, presque à pic, s'appuyant sur les pointes des roches saillantes, se retenant aux racines d'arbres ou aux plantes vigoureuses qui tapissaient le flanc de la montagne, et chacun, si un faux pas l'entraînait dans l'abîme, risquant sa vie et celle du compagnon qui était au-dessous de lui.

Il faut dire que cette muraille de rochers, qui, à l'œil et de loin, paraissait droite et perpendiculaire (et c'est un effet éprouvé par tous ceux qui voyagent dans les montagnes),

cette muraille offrait, à une trentaine de pieds de hauteur, un sentier escarpé, inaperçu d'en bas, et que Cogia-Hassan connaissait bien. Ce sentier, serpentant en zig-zag le long de la montagne, était encore d'une difficulté extrême, et surtout donnait d'effroyables vertiges à ceux qui avaient l'imprudence de regarder au-dessous d'eux; mais enfin c'était une espèce de chemin de corniche, praticable, et qui conduisit presque toute l'armée des Maures aux sommets des remparts de granit qu'elle avait à franchir.

Là, ainsi que l'avait promis Cogia-Hassan, une plaine s'offrit à leurs regards. Quelques arbres y croissaient encore; l'herbe y verdoyait dans quelques endroits, car ce sol de rochers, ce terrain aride, était arrosé continuellement par les eaux abondantes d'un torrent dont la source supérieure bouillonnait au-dessus de leur tête.

Fatigués par cette longue et pénible marche, les Maures bénirent cette onde bienfaisante qui leur permettait de se rafraîchir et d'accomplir, en signe d'actions de grâces, les ablutions commandées par les rites de leur croyance.

Pendant ce temps, et au moment où les premiers rayons du jour éclairaient la montagne, Augustin de Mexia et ses troupes s'avançaient pour attaquer le camp des Maures. Le général espagnol avait fait faire à une partie de ses soldats une manœuvre admirable pour tourner la montagne de droite, la seule qui lui parût accessible. Il avait calculé les jours et les heures que devait leur coûter cette longue et difficile opération; il avait envoyé ses ordres en conséquence à don Fernand d'Albayda, et toutes les mesures de l'habile général avaient été si bien prises, qu'il gravissait lui-même le nord de la montagne pendant que don Fernand se mettait en marche par le midi, et que la colonne expéditionnaire franchissait les derniers rochers qui régnaient à l'est.

Les trois corps d'armée, étonnés de n'avoir pas été inquiétés dans leur marche, débouchèrent à la même heure et presque au même instant sur le plateau qui était censé occupé par les Maures, qu'ils devaient ainsi accabler par trois côtés

différents. Quant au quatrième côté, nous savons qu'il était fermé par une muraille de granit à pic.

Rien ne peut rendre la stupéfaction de don Augustin de Mexia, au profond silence et surtout à la vaste solitude qui régnaient autour de lui.

Aucune apparence, aucun vestige de ce camp qu'ils venaient détruire, de ces Maures qu'ils venaient massacrer. Tout avait disparu! et comment dix à douze mille soldats, sept ou huit mille femmes et enfants avaient-ils pu, en quelques heures, s'évanouir comme un nuage, comme une fumée, ou devenir invisibles?

C'était un enchantement, une magie! Aussi, le bruit s'en était-il répandu sur-le-champ dans les rangs espagnols, et il n'était pas étonnant que l'hôtelier de Carascosa, le seigneur Mosquito, eût fait part de cette opinion à Alliaga, lorsque, ainsi que nous l'avons vu plus haut, celui-ci, à son passage, avait interrogé le digne maître de la posada sur les opérations de l'armée.

Don Augustin de Mexia n'était pas homme cependant à croire aux corps d'armée enlevés par un coup de baguette. Après avoir bien examiné la position, il lui fut prouvé que Yézid et ses soldats n'avaient pu lui échapper que par les murailles de rochers qui s'élevaient à l'ouest. Pensant bien que les Espagnols, qui avaient découvert le nouveau monde, sauraient découvrir le camp des Maures au milieu d'une montagne, il envoya en éclaireurs plusieurs soldats adroits et intrépides.

Ceux-ci vinrent lui rapporter qu'il y avait réellement sur le flanc du rocher un sentier en zig-zag qui pouvait conduire des chevriers et leurs troupeaux jusqu'au sommet de la montagne; mais qu'il était impossible d'y faire gravir une armée et surtout de l'artillerie; qu'ils ne pouvaient donc croire que les Maures eussent tenté de le faire.

— Il faut pourtant bien qu'ils l'aient fait, se disait en lui-même don Mexia; car ils sont au haut de ces rochers, c'est évident.

Quant à les en débusquer, quant à essayer même de les y attaquer, il n'en eut pas un instant la pensée, quoique ce fût l'avis de Diégo Faxardo, qui, impatient de venger son affront, et malgré sa bonne volonté, remarquait avec désespoir qu'on ne se battait plus depuis... qu'il avait été battu.

— Rassurez-vous, lui répondit son général, je vais vous offrir une occasion de prendre une revanche et de rendre à l'armée un signalé service.

Voici de quoi il s'agissait :

En gravissant ceux des plus hauts sommets opposés qui étaient accessibles, don Augustin avait découvert ou du moins deviné à peu près la position des Maures. Ils devaient être campés sur un terrain aride et inculte, ne pouvant rien produire, ne leur offrant aucune ressource. Ils ne pouvaient descendre de ces hauteurs inexpugnables pour se procurer des provisions et des vivres. Comment avaient-ils pu en emporter avec eux, c'est ce que le général ne s'expliquait pas ; mais ces vivres, quelque abondants qu'ils fussent, devaient s'épuiser un jour ou l'autre. Ce qui durerait plus longtemps, c'était l'eau qu'ils avaient en abondance, c'était ce torrent qui, tombant des sommets neigeux de l'Albarracin, alimenterait sans cesse leur camp.

Il voulait donc, pour les forcer à se rendre, pour les prendre à la fois par la faim et par la soif, détourner l'eau de ce torrent et l'empêcher de tomber dans la vallée où campaient les Maures. Il fallait pour cela, avec des fatigues inouïes, tourner les montagnes de neige qui, de haut et de loin, dominaient la position de Yézid. C'était difficile et dangereux, c'est pour cela que le général en chargeait don Diégo Faxardo.

Celui-ci eût mieux aimé des dangers où sa bonne épée pût lui servir, dût-il, à lui tout seul, combattre les Maures : non dans les rochers, car les rochers lui portaient malheur ; mais en plaine il se faisait fort de prendre sa revanche et de les mettre en déroute.

En attendant, il s'empressa d'obeir au général et partit

avec une centaine d'hommes portant des cordages, des bâtons ferrés et des tentes, enfin tout l'appareil et les bagages nécessaires pour une expédition dans les montagnes et dans les neiges.





XIV

LA GROTTE DEL TORRENTO.

La première journée fut fatigante, la seconde encore plus. Mais ils approchaient ; ils entendaient le bruit du torrent impétueux. Ils apercevaient ses flots bouillonnants d'écume tomber du sommet des neiges, se précipiter en magnifique cascade et descendre de rocher en rocher jusque dans les vallées inférieures.

Certain d'atteindre bientôt le but de son expédition, le capitaine Diégo, avant de tenter sa dernière ascension, permit à ses hommes de se reposer et de se refaire. Ils s'assirent au milieu d'un groupe de rochers, à côté d'une ouverture en entonnoir qui devait donner dans les profondeurs de la terre et qu'ils n'avaient nulle envie de sonder. Ils mangeaient de fort bon appétit des oignons crus, repas ordinaire du soldat espagnol, lorsqu'une fumée épaisse les entoura. Cette fumée apportait avec elle un parfum de cuisine et surtout de bœuf rôti, inusité dans ces montagnes, parfum qui étonnait à la fois et ravissait leur odorat. Ils se levèrent et examinèrent avec attention, l'oreille et le nez au vent.

Cette fumée, qui s'élevait au-dessous de leurs pieds, venait de l'ouverture souterraine qu'ils avaient remarquée. Serait-ce un soupirail de l'enfer ? se dirent quelques-uns des soldats avec effroi.

Diégo les rassura, et, se couchant à plat ventre au bord du cratère de cette espèce de volcan, il regarda attentivement. La fumée qui s'en échappait l'empêchait de rien distinguer

et manquait de le suffoquer; mais il entendait ce bourdonnement confus et incessant que produit une masse d'hommes réunis; il entendait en outre le mugissement des bœufs, le bêlement des moutons.

En ce moment la fumée avait cessé, et Diégo aperçut quelques pointes de rochers qui s'avançaient çà et là, sur lesquelles on pouvait poser le pied et descendre dans l'intérieur de la caverne jusqu'à une profondeur à peu près d'une douzaine de pieds. C'était un moyen d'examiner de plus près, et par son ordre trois ou quatre soldats se hasardèrent à tenter l'entreprise. Mais le premier, après avoir descendu pendant quelques minutes, en s'attachant des pieds et des mains aux aspérités des rochers, cria à voix basse à ses compagnons qu'il n'y avait pas moyen d'aller plus loin, vu qu'au-dessous de lui les parois de la grotte étaient à pic, et qu'il y avait encore un autre danger, c'est qu'on apercevait de la lumière au fond de la caverne, et qu'il avait cru distinguer d'en haut des femmes, des enfants et surtout des hommes avec des mousquets.

Cette dernière assertion fut confirmée à l'instant même d'une manière trop évidente, car plusieurs coups de feu partis d'en bas atteignirent les soldats, qui roulèrent dans l'abîme en poussant un effroyable cri. Leurs deux autres compagnons se hâtèrent de remonter.

Plus de doute, la grotte qui était là sous leurs pieds servait de refuge aux Maures leurs ennemis. Mais comment pénétrer dans ce lieu souterrain? Ce ne pouvait être par l'ouverture que le hasard venait de faire découvrir; il devait donc en exister une autre, et le capitaine Diégo laissa une vingtaine de soldats qu'il chargea d'explorer les environs, et continua sa route avec le reste de ses gens pour mettre fin à l'expédition dont son général l'avait chargé.

A une demi-heure de marche, et toujours en s'élevant vers la région des neiges, à une espèce de premier bassin où tombait le torrent, ils aperçurent distinctement au-dessous d'eux le camp des Maures.

Le géneral espagnol, ainsi qu'on le voit, ne s'était trompé dans aucune de ses conjectures; mais impossible d'aller chercher et de combattre l'ennemi dans une position pareille. Il n'y avait d'autre moyen de le réduire qu'en le privant de toutes ressources, à commencer par l'eau qui l'approvisionnait *.

Le torrent, comme nous l'avons dit, se précipitait d'abord dans un vaste bassin qu'il s'était creusé lui-même au milieu des rochers; de là, il s'échappait par une large échancrure et roulait vers la vallée où campaient les Maures.

Il s'agissait d'abord de lui donner une issue du côté opposé et de le diriger de là vers un autre endroit de la montagne.

Le capitaine Diégo ordonna à l'instant à ses soldats de se mettre à l'œuvre. Les pioches et les hoyaux qu'ils avaient apportés remplacèrent dans leurs mains les mousquets et les épées, et ils travaillèrent toute la journée avec vigueur et courage. Le soir, ils furent rejoints par ceux de leurs camarades qu'on avait envoyés la veille à la découverte.

Ceux-ci déclarèrent qu'ils avaient exploré vainement l'extérieur de la grotte, depuis le haut jusqu'en bas, qu'ils n'avaient aperçu et ne pouvaient même soupçonner aucune entrée, aucune issue, autre que celle qui s'était d'abord offerte à eux, laquelle était impraticable; et cependant, d'après l'étendue probable de cette caverne, plusieurs milliers de Maures avaient dû s'y réfugier; c'était là sans doute qu'ils avaient caché leurs femmes, leurs enfants, leurs provisions, et à coup sûr leurs trésors.

* Don Augustin de Mexia, officier célèbre par son expérience et par la brillante réputation qu'il s'était acquise dans les guerres de Flandres, fut envoyé, avec l'élite des troupes réglées, contre les Maures réfugiés dans la montagne, au nombre de près de trente mille hommes, femmes et enfants, et qui avaient juré de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le général espagnol les réduisit par le manque d'eau, dont il les avait privés.

(Watson, tom. II, liv. IV, pag. 84 et 85.)

A ces derniers mots, tous les soldats frémirent d'impatience et de curiosité, et Diégo, leur chef, de rage. Tenir si près de soi ses ennemis et sa vengeance, et les laisser échapper! Retourner près de son général et de ses compagnons, sans avoir effacé par une revanche éclatante l'affront de sa première défaite! Il ne pouvait s'y résoudre. Le souvenir de sa honte passée ranimait dans son cœur une fureur nouvelle, et cette fureur lui inspira une idée horrible, atroce, diabolique, qui ne devait que trop bien réussir.

Il commanda à ses soldats de redoubler d'efforts et de creuser au torrent un nouveau lit large et profond, en le dirigeant au milieu des rochers vers l'ouverture qu'ils avaient découverte, travail d'autant plus facile, que la grotte était placée à une centaine de pieds au-dessous du premier bassin où tombait la cascade.

Quand cette espèce de canal fut achevé, ils remontèrent vers la première chute, rompirent les digues qu'ils avaient laissées, et le torrent, abandonnant son ancienne direction, se précipita vers le nouveau lit qu'on venait de lui préparer et qui était plus bas que l'autre. Ses eaux bouillonnantes s'élancèrent en grondant et couvrirent de leur fracas les hurlements de vengeance et de joie que poussèrent en même temps Diégo et ses soldats.

— Meurent ainsi tous les infidèles! s'écria le capitaine; meure avec eux le souvenir de mon affront!

Et se tournant vers ses compagnons :

— Nous sommes vengés, dit-il, et notre mission est remplie.

Il descendit alors la montagne, le cœur battant de joie, et alla rendre compte de son expédition à son général, qui occupait alors l'ancien camp abandonné par Yézid, et avait établi ses tentes presque au-dessous des rochers mêmes que Diégo venait de quitter.

Le torrent cependant, s'engouffrant dans les entrailles de la terre, venait d'envahir la retraite souterraine dans laquelle les Maures étaient comme prisonniers, et rien ne peut

exprimer leur surprise et leur effroi quand cette masse d'eau énorme, terrible, incessante, commença à tomber par la vaste ouverture qui, naguère encore, leur donnait la lumière, et qui, dans ce moment, leur apportait une mort horrible et inévitable.

La première pensée de Pedralvi fut de donner un écoulement à l'inondation, qui menaçait de les engloutir, et au risque de tomber entre les mains de don Augustin de Mexia, il cria à ses compagnons de l'aider à dégager l'entrée inférieure, celle par laquelle ils avaient pénétré dans la caverne.

Vaine précaution, inutiles efforts.

La grotte avait été presque murée à l'extérieur par les soins de Yézid et de ses soldats.

— Plus d'espoir! s'écria-t-on.

Pedralvi en avait toujours, et quoiqu'il fût déjà accablé de fatigue, quoique ses mains fussent en sang, il s'écria :

— Du fer! du fer! pour renverser ces derniers remparts et pour frapper les ennemis qui voudraient s'opposer à notre passage!

Ranimés par son énergie et surtout par son exemple, ses compagnons se remirent à l'ouvrage; mais ils furent bientôt forcés de l'interrompre. L'issue qu'ils voulaient dégager était placée dans l'endroit le plus bas du souterrain. C'est là que les eaux se dirigèrent naturellement et s'amoncelèrent d'abord, impossible d'y rester. Il fallut fuir et abandonner l'œuvre de délivrance qu'ils avaient commencée.

Pedralvi et ses compagnons reculant devant l'ennemi terrible qui les menaçait, gagnèrent un autre endroit plus élevé du souterrain. Mais à chaque minute, à chaque seconde, l'onde impitoyable avançait, avançait sur eux, gagnant du terrain et refoulant devant elle cette multitude innombrable de femmes et d'enfants qui poussaient des cris d'épouvante.

La mort sous leurs pas, la mort sur leur tête! Des flots tombant par torrents avec un effroyable bruit, que répétaient au loin et que redoublaient les échos de la caverne; les mugissements des taureaux, qui, dans leur effroi, se pré

cipitaient la tête baissée sur cette masse compacte ou écrasaient sous leurs pieds la foule, qui ne pouvait ni fuir ni se défendre; ajoutez à cela la lumière qui leur était presque ravie. Telle était la scène d'horreur, de chaos et de désolation qu'offrait en ce moment la grotte de l'Albarracin.

Profitant de ce désordre, Sandoval s'était éloigné de son gardien, qui ne le quittait jamais et qui, pour la première fois, l'avait oublié, en songeant au péril de ses frères.

— Mon maître, mon maître ! s'écriait Pedralvi en s'arrachant les cheveux et en appelant Yézid à son secours; comment sauverai-je ces malheureux que vous m'avez confiés? Et toi, Allah, disait-il, au prix de mes jours, viens les délivrer! Que moi seul je périsse!

Généreuse prière que n'entendit point le ciel. Un long cri d'effroi qui retentit en ce moment, sembla lui répondre et lui dire :

Tous doivent périr!...

L'inondation gagnait, et quelque vaste, quelque étendue que fût la caverne, l'eau tombant par torrents depuis plusieurs heures, sans relâche, sans interruption et ne trouvant aucune issue, montait déjà à plusieurs pieds.

Les femmes s'étaient réfugiées sur les rochers, sur les points culminants, sur les aspérités ou les saillies des parois qu'elles avaient pu atteindre. Les mères, élevant leurs enfants au-dessus de leurs têtes, cherchaient à les dérober au flot impitoyable qui s'élançait pour les saisir. Enfin une famille entière, soulevée par la vague, fut tout à coup emportée.

De là partait le cri d'effroi et de douleur que venait d'entendre Pedralvi. Il s'élança, parvint à saisir deux enfants, puis leur mère, les plaça sur un quartier de roc qui dominait encore l'abîme; mais à l'instant d'autres victimes disparaissaient. Il courait à leur aide, il y courait, non plus en marchant, mais déjà à la nage, car tous avaient perdu pied, et dans ce nouveau déluge, hommes, femmes, enfants, troupeaux, confondus pêle-mêle, se débattaient pour mourir.

— Sauvez-moi ! sauvez-moi ! criait une pauvre fille à moitié mourante et qui disparaissait sous les vagues.

Pedralvi pensa à Juanita. Il plongea et ramena la jeune fille sans connaissance ; lui-même pouvait se soutenir à peine. Il regarda autour de lui et aperçut un large rocher en saillie, une espèce de promontoire qui s'avançait au-dessus des flots, et après des efforts prodigieux, inouïs, il parvint à le gravir, avec son fardeau ; il s'empressa alors de donner quelques secours à la jeune fille.

Elle était morte !

Il poussa un rugissement de rage, et de ses poings fermés il menaçait le ciel, sourd à sa voix, quand un frémissement se fit entendre non loin de lui.

Il leva les yeux et vit sur ce rocher Sandoval, le grand inquisiteur, debout à ses côtés.

Par un mouvement involontaire, il chercha son poignard ; mais il s'arrêta, pensant à son serment. Puis, voyant les flots qui déjà s'élevaient à plus de vingt pieds, et qui, avant un quart d'heure, menaçaient de couvrir le rocher, leur dernier asile, il se dit avec satisfaction, en regardant Sandoval :

— Il n'y a rien à craindre, il ne peut pas échapper...

— Seigneur ! Seigneur ! murmurait l'inquisiteur en priant à mains jointes, ne me confondez pas avec ces hérétiques et sauvez-moi !

— Te sauver ! s'écria Pedralvi d'une voix vibrante, toi, la cause de tous nos maux.

— Ah ! reprit le moine, sans l'écouter et tout entier à son effroi, voici l'eau qui s'élève... Bonté du ciel ! que vais-je devenir ?

Cette fois, Pedralvi ne lui répondit pas ; mais il lui montra de la main les cadavres qui flottaient autour d'eux.

— Mourir ! mourir ainsi !

— Pas de ma main, du moins ; tu diras à ton Dieu que j'ai tenu mes serments.

— Mourir sans confession !

— Toi ! confesser tes crimes !... tu n'en aurais pas le temps, car avant une demi-heure le flot se sera élevé au-dessus de nos têtes !

— Oui, l'eau monte et me soulève ! je me soutiens à peine sur ce roc glissant ! s'écria Sandoval...

Puis il continua en se tordant les bras de désespoir :

— Il me faudra donc, mon Dieu ! périr comme ces méchants, ces hérétiques, ces maudits !

— Et être damné comme eux ! ajouta Pedralvi avec un sourire de dédain.

A l'idée seule d'être confondu pour l'éternité avec ceux qu'il méprisait tant, Sandoval retrouva toute sa fierté, et jetant sur Pedralvi un regard foudroyant d'orgueil, il s'écria :

— J'espère que Dieu y réfléchira avant de damner un grand inquisiteur d'Espagne !

Le flot, qui s'élevait toujours, lui ferma la bouche et l'engloutit.

Pedralvi regarda alors autour de lui ; pas un cri, pas un gémissement ne se faisait entendre. Aucun bruit, que celui du torrent qui tombait sans cesse et qui maintenant tombait de moins haut, car à chaque instant les vagues s'élevaient et se rapprochaient de lui.

Cette vaste caverne, nommée depuis la grotte del Torrento (la grotte du torrent), était pour Pedralvi plus affreuse que l'Océan et son immensité, car il ne pouvait nager ni faire un mouvement sans toucher le corps inanimé d'un ami, d'un frère. Lui seul était vivant ; lui seul était destiné encore à survivre au trépas de tous les siens !

L'eau, qui s'élevait sans cesse, n'était plus qu'à une douzaine de pieds de l'ouverture supérieure ; les vagues venaient battre le rocher sur lequel les soldats espagnols étaient descendus le matin. Pedralvi s'y élança, et la route que les Espagnols avaient parcourue pour remonter s'offrit à ses yeux.

Mais cette route était alors bien plus pénible et plus difficile. L'eau du torrent avait rendu glissants les rochers

qu'il fallait saisir, et la colonne d'eau qui tombait toujours faisait, à chaque pas, chanceler Pedralvi ; une fois même elle le rejeta dans l'abîme ; mais il rassembla son courage et ses forces, et enfin, haletant, épuisé, respirant à peine, il arriva au sommet du rocher.

Il vit le jour, il toucha la terre ! Mais, encore épouvanté des scènes dont il venait d'être témoin, il sentit ses genoux fléchir et tomba sans connaissance.

Quand il revint à lui, il s'avança au bord du rocher et aperçut sous ses pieds le camp des Espagnols et leurs tentes où l'on se réjouissait.

A cette vue, sa fureur se ranima.

— Oui, s'écria-t-il, j'avais fait un serment, celui d'immoler, chaque jour, un de nos ennemis, et ce serment, c'est Mahomet, c'est notre Dieu lui-même qui me punissent d'y avoir manqué. Je le tiendrai désormais, je le jure ! C'est pour cela seul que le ciel m'a conservé la vie, et cette vie sera consacrée à venger mes compagnons.

Il se rapprocha de la grotte, y jeta un dernier regard, qui le fit frémir d'horreur. L'eau était montée presque jusqu'à l'ouverture. Plusieurs cadavres surnageaient à la surface, et l'un des premiers qu'il aperçut fut celui du grand inquisiteur.

Furieux, hors de lui, à moitié fou, il le saisit, le traîna jusqu'au bord des rochers, et le lançant au milieu du camp espagnol :

— Reprenez-le, s'écria-t-il, c'est mon présent. J'espère bientôt vous en envoyer d'autres.

Il se précipita alors vers l'autre versant de la montagne et eut bientôt disparu.





PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III

SEPTIÈME PARTIE

I

LA CHUTE D'UN MINISTRE.

Les événements que nous venons de raconter s'étaient passés pendant le voyage d'Alliaga et son retour à Madrid. Nous demanderons maintenant à nos lecteurs la permission de revenir au confesseur du roi, que nous avons laissé à l'hôtel de Santarem, au moment où l'officier de l'inquisition Spinello venait l'arrêter.

— Je suis prêt à vous suivre, répondit froidement Alliaga; et il fit un pas dans l'antichambre.

Spinello s'était fait accompagner de deux membres du saint-office et, pour plus de sûreté, d'une vingtaine de soldats de la sainte Hermandad. Piquillo jeta sur eux un coup d'œil, et reconnut dans celui qui les commandait un ancien garçon parfumeur qui lui avait été autrefois recommandé par la senora Cazoleta.

En rencontrant son regard, l'honnête et malencontreux

18

alguazil baissa la tête d'un air qui voulait dire : C'est mon état, je suis obligé d'obéir.

Spinello fit un signe impératif, et la brigade avança d'un pas.

— Un instant, dit Alliaga, je demande à voir en vertu de quel ordre on m'arrête.

— En vertu d'un ordre du grand inquisiteur lui-même, répondit Spinello d'un air insolent.

Et il exhiba un parchemin que Sandoval lui avait envoyé depuis huit jours.

— Les ordres émanés de l'inquisition et du grand inquisiteur doivent être exécutés dans les vingt-quatre heures, répliqua Piquillo.

— Et celui-ci est daté d'hier, répondit Spinello d'un air victorieux en le lui présentant.

En effet la date avait été laissée en blanc par Sandoval, qui dans une lettre particulière avait recommandé à son agent de mettre cette date le jour même de l'arrivée d'Alliaga à Madrid.

Piquillo prit le parchemin, le regarda et dit lentement :

— Cet ordre d'arrestation n'a pu être daté ni signé, hier, par le grand inquisiteur.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? s'écria Spinello en ricanant.

— Attendu que depuis huit jours son Excellence Bernard y Royas de Sandoval est tombé dans les mains des Maures de l'Albarracin, et que dans ce moment il est leur prisonnier. C'est ce que je viens annoncer au roi.

A ce coup inattendu, tous les alguazils se regardèrent consternés et comme si la chrétienté eût été dans le dernier péril. Spinello lui-même avait été un instant déconcerté; mais se remettant promptement :

— Il n'en est pas moins vrai que cet ordre suprême...

— Ne peut être valable ; il y a fausseté ou surprise, seigneur Spinello, et j'ai là sur moi un autre acte dont ces messieurs ne révoqueront point en doute l'authenticité, car il est écrit et signé de la main même du roi.

Le remettant alors au chef des alguazils, il ajouta :

— Cet ordre vous prescrit de m'obéir comme à Sa Majesté elle-même, et je vous ordonne, au nom du roi, d'arrêter à l'instant le seigneur Spinello et ses deux acolytes, comme coupables envers le grand inquisiteur et le saint-office du crime de faux.

Le brave alguazil ne se le fit pas dire deux fois. Il fit signe à ses gens d'entourer Spinello, qui voulut vainement réclamer.

— Vous vous justifierez devant Sa Majesté elle-même, s'écria Piquillo ; et je vais de ce pas lui rendre compte de cette affaire.

Spinello, commençant à s'effrayer du tour que prenait la chose, essaya de balbutier quelque excuse. Un geste d'Alliaga commanda à la sainte Hermandad de l'emmener ; et quand ils furent tous disparus, Piquillo sentit près de lui quelqu'un qui venait de tomber à genoux et qui baisait le bas de sa robe.

C'était Gongarello.

— Bravo ! maître ! s'écria-t-il. Voilà ce que j'appelle se tirer d'affaire. Nous sommes sauvés !

— Pas encore. Cela seulement me prouve que nous avons à lutter contre de puissants ennemis dont il faut se hâter de déjouer les manœuvres.

Il se rendit à l'instant même au palais du roi.

Le comte d'Avila, qui, ce jour-là, était de service, était parent du duc de Lerma ; il parut étonné à la vue d'Alliaga.

— Je comprends, se dit celui-ci en lui-même, on me croyait déjà dans les prisons du saint-office.

Et sans faire attention au trouble de l'officier des gardes, il se présenta à la première porte qui conduisait aux appartements du roi.

Le comte d'Avila se plaça respectueusement devant lui, le salua et dit :

— Mon révérend, il m'est défendu de vous laisser entrer.

— Moi ! confesseur de Sa Majesté !

— Vous-même !

— Qui a donné cet ordre?

— Le cardinal-duc.

En effet, et dans le cas où le confesseur du roi se rendrait directement au palais, le ministre avait pris d'avance ses précautions.

— Je respecte l'autorité de monseigneur le duc de Lerma, répondit Alliaga, mais j'en connais une supérieure à la sienne, c'est celle de Sa Majesté.

Et il lui montra la lettre qu'il tenait du roi.

Le comte d'Avila, placé entre le souverain qui régnait de droit et celui qui régnait de fait, se trouvait dans un embarras inexprimable. Quelque parti qu'il prît, il redoutait une disgrâce ; mais sachant, après tout, que la colère du favori était plus redoutable que celle du monarque, et connaissant l'importance que le duc de Lerma attachait à ne pas laisser pénétrer Alliaga près du roi, le comte d'Avila s'enhardit et balbutia ces mots :

— Mes ordres immédiats et directs me viennent du cardinal-duc; je ne puis vous laisser entrer, mon père, qu'autant que le ministre lui-même aura changé ma consigne.

A cette fermeté inattendue et qui renversait tous ses projets, Alliaga tressaillit, mais cherchant à cacher son trouble, il répondit :

— Prenez-y garde, monsieur le comte, on ne désobéit pas impunément à son souverain. Un motif des plus graves m'appelle auprès de Sa Majesté, et si quelque malheur arrive, c'est vous qui en assumerez sur vous toute la responsabilité.

L'officier aux gardes hésita un instant, mais il comprit qu'il s'agissait d'une de ces occasions décisives à la cour, occasion de disgrâce ou de fortune éclatante, et comme, pour mille raisons, il avait confiance dans l'étoile du ministre tout-puissant, il protesta à haute voix de son zèle pour le duc, son parent et son protecteur, déclara qu'il lui était dévoué corps et âme, et qu'il ne le trahirait jamais.

Alliaga, ainsi repoussé aux yeux de tous les courtisans qui encombraient l'antichambre, sentit qu'il était perdu, que c'en était fait de lui et de son crédit, s'il donnait à cet échec le temps de se répandre. Il sortit précipitamment, et cela lui fut d'autant plus facile que la foule s'écarta vivement de son passage, et que personne, pas même de ses meilleurs amis, ne l'arrêta un instant pour lui serrer la main.

Il se rendit aux anciens appartements de la reine, où il avait toujours conservé ses entrées; appartements alors déserts et dont les domestiques avaient, presque tous, été placés par lui. La nouvelle de sa disgrâce n'était d'ailleurs pas connue, et chacun s'empressa de l'accueillir avec ce zèle affectueux et prévenant que rencontre partout la faveur.

— Dieu soit loué! dit-il en franchissant le seuil de l'oratoire de Marguerite, où il avait demandé qu'on le laissât seul, rien n'est désespéré. O ma bienfaitrice, protége-nous encore!

Il traversa la chambre à coucher de la reine, s'élança par le passage secret qu'il connaissait si bien et qui conduisait dans la chambre et, de là, dans le cabinet du roi. C'est par ce corridor qu'il avait naguère sauvé Aïxa et l'avait préservée du déshonneur et de la mort. Cette fois encore il s'agissait de ses frères, dont l'avenir et l'existence maintenant dépendaient de lui seul et de sa faveur.

Jamais Alliaga n'avait été aussi avide du pouvoir, ni aussi désireux de s'en emparer.

Il arriva sans obstacle à la chambre du roi. Là se tenait le premier valet de chambre, Latorre, toujours en place, toujours soldé par Sa Majesté ainsi que par la comtesse d'Altamira et par le duc d'Uzède, et dont le zèle, pour servir tant de monde à la fois, se multipliait comme ses appointements.

Il n'avait donc garde de laisser pénétrer dans le cabinet de son maître le confesseur du roi, qui, dans les circonstances actuelles, lui était signalé par ses deux autres maîtres comme l'homme le plus dangereux pour lui, attendu qu'il pouvait lui faire perdre son triple traitement.

Latorre, sans prendre aucun ménagement, répondit brusquement qu'on n'entrait pas dans le cabinet de Sa Majesté, le roi étant triste, malade et désirant être seul.

— Mais moi, son confesseur?

— Raison de plus.

— S'il en est ainsi, j'entrerai.

— Le roi l'a défendu.

— Le roi l'a permis et vous commande de m'obéir... témoin cet ordre de sa main. Lisez... Savez-vous lire?

— Non, mon révérend, répondit effrontément Latorre, qui comprit qu'en ce moment l'instruction devait le perdre et l'ignorance faire sa fortune. Je ne sais pas lire!... pas plus que mon grand-père, qui était bon gentilhomme, mais je sais observer ma consigne, continua-t-il en se posant fièrement devant la porte, et je vous déclare qu'on n'entrera dans le cabinet du roi que de vive force.

Il prononça ces derniers mots avec un air de bravoure qui voulait dire : Et je suis plus fort que vous!

Piquillo, qui avait eu un moment d'espoir, voyait encore tous ses projets renversés par un nouvel obstacle aussi impossible à prévoir qu'à franchir. Le confesseur du roi ne pouvait pas lutter contre un valet de chambre, surtout d'une taille aussi supérieure et d'une encolure aussi avantageuse que celles de Latorre.

N'importe, il n'y avait pas à réfléchir; il n'y avait pas non plus de temps à perdre, et d'un mouvement rapide il s'élança vers le cabinet du roi.

Latorre l'arrêta par le bras, mais de l'autre Alliaga se mit à frapper rudement à la porte. En vain le zélé valet de chambre voulut l'entraîner : l'intrépide moine, s'accrochant au bouton de cuivre doré de l'un des panneaux, se mit à crier à haute voix :

— Sire! sire! c'est un de vos serviteurs qui revient vers vous.

Le roi ne répondit pas.

— C'est moi! c'est Alliaga!

On entendit marcher dans le cabinet du roi.

— J'ai à vous parler des affaires les plus importantes, du salut de votre royaume.

Les pas s'arrêtèrent.

— J'ai à vous parler de la duchesse de Santarem.

On entendit un pas vif et précipité, et au moment où Latorre, redoublant d'efforts et d'énergie, venait de détacher la main d'Alliaga de son seul appui et l'entraînait à l'autre bout de la chambre, la porte du cabinet s'ouvrit, le roi parut.

— Je suis sauvé! s'écria Piquillo.

— Je suis perdu! se dit en lui-même Latorre.

Alliaga se précipita sur les pas du roi, dont la porte se referma.

— C'est toi! c'est toi! s'écria Philippe avec émotion; toi, mon seul ami, ma consolation, mon soutien! Si tu savais combien j'ai pensé à toi, avec quelle impatience je t'attendais et je désirais te voir!

— Et Votre Majesté tardait bien à m'ouvrir!

— Je n'osais pas.

Le roi prononça ce mot à voix basse, mais si vivement qu'il sembla lui avoir échappé malgré lui. Puis, comme honteux de tant de faiblesse, il courba la tête et garda quelques instants le silence.

Alliaga, qui pendant ce temps l'examinait, fut étonné et presque effrayé du changement de ses traits, de sa pâleur, des rides précoces qui sillonnaient son front et surtout du désordre de sa personne et de ses vêtements.

Le roi leva vers lui des yeux où roulaient quelques larmes.

Et Piquillo se jeta à ses genoux en s'écriant :

— Mon maître! mon maître, parlez, qu'avez-vous? Si je ne puis venir en aide à Votre Majesté, je puis du moins mourir pour elle. Me voici, disposez de moi!

— Ah! je suis bien malheureux! s'écria le monarque.

En effet, depuis le départ de Piquillo, ne pensant qu'à la duchesse de Santarem, tout entier à son amour et à sa dou-

leur, il avait manifesté devant le duc de Lerma le désir d'être seul, et ce désir le ministre en avait étrangement abusé : depuis ce moment, en effet, les appartements du roi avaient été fermés à tout le monde, et nul, excepté le ministre, ne pouvait plus approcher du souverain, désormais prisonnier dans son palais.

— Oui, s'écria Philippe, je ne vois plus que ce duc de Lerma, qui m'est odieux, que je déteste! Tous les autres m'ont abandonné !

— Tous, sire ?

— Excepté... mais il ne faut pas en parler, excepté deux amis dévoués qui viennent, parfois, le soir, en secret.

— Et qui donc?

— Le duc d'Uzède et la comtesse d'Altamira.

— Est-il possible! s'écria Alliaga en pâlissant.

— Oui, cela t'étonne, poursuivit le faible monarque, mais le duc d'Uzède est mal avec son père : tout le monde est mal avec lui ; et d'Uzède, ce fidèle serviteur, se cache du ministre pour venir voir et consoler son souverain ; mon valet de chambre Latorre, un autre encore qui m'est dévoué, introduit presque tous les soirs ici le duc d'Uzède et la comtesse.

— Et ce sont eux qui consolent Votre Majesté ?

— Ils le voudraient, je le crois bien ; mais ce qu'ils me disent redouble mes tourments ; car ils sont comme le cardinal-duc : ils prétendent tous que ce fatal amour me conduira à ma perte ; que Dieu me pardonnera peut-être d'aimer une Maure ; mais que songer à l'épouser, c'est encourir les foudres de l'Église, c'est m'exposer à la damnation éternelle.

— Eh bien, sire, répondit tranquillement Alliaga, il faut y renoncer.

— Je ne le puis, je l'aime plus que jamais ; je l'aime malgré eux, malgré le ciel, que je brave, et dont j'ai peur !... Aussi tu vois, poursuivit le malheureux roi, en lui montrant ses traits amaigris, tu vois quels sont mes tourments, c'est à en perdre la raison.

— Je viens vous la rendre, sire, et faire cesser de pareils combats ; car je crois que tout espoir est désormais perdu.

Il lui raconta alors ce qu'il avait appris : la duchesse de Santarem et son père abandonnés sur un vaisseau au pouvoir de Juan-Baptista et des bandits, ses compagnons ; le *San-Lucar* échoué sur les côtes de Carthagène, sans un seul passager à bord, et enfin les mesures, infructueuses jusqu'ici, qu'il avait prises : la caravelle la *Vera-Cruz* et le vaisseau le *San-Fernando* expédiés à la découverte et qui avant peu, sans doute, enverraient leurs rapports à Sa Majesté.

Les tourments dont le roi se plaignait tout à l'heure n'étaient rien auprès de ceux qu'il éprouva en écoutant ce récit. Le regret, la jalousie, la rage, se disputaient tour à tour son cœur. L'idée seule que la duchesse de Santarem était perdue pour lui rendait sa passion plus vive, plus ardente, plus délirante, plus déraisonnable que jamais. En ce moment, malgré son ministre, malgré la cour de Rome et malgré l'inquisition tout entière, il eût épousé la duchesse à la face de l'Espagne et de l'Europe.

A ce premier mouvement de colère succéda un accès de désespoir. Le pauvre roi se mit à fondre en larmes, et voyant Piquillo, dont la douleur, moins expansive, n'était pas moins profonde que la sienne, et qui, retiré dans un coin de l'appartement, détournait la tête et pleurait sans rien dire, il courut à lui et le serra dans ses bras.

Lui aussi pleurait Aïxa ; lui seul comprenait sa douleur et son amour, et dès ce moment Alliaga était tout pour lui. C'était son confident, son ami le plus cher, sa plus douce consolation ; sa présence lui devenait indispensable.

— C'est trop, s'écria Piquillo en étouffant ses sanglots et en essuyant ses larmes ; c'est trop vous occuper de ma douleur, sire ; pour m'empêcher d'y penser, parlons de la vôtre, parlons des autres chagrins qui tourmentent Votre Majesté. Ils sont donc bien grands ?

— Plus que je ne peux te dire ! Le cardinal-duc, qui me vient voir tous les matins, est arrivé l'autre jour, la figure

toute bouleversée, m'annoncer que Dieu était irrité contre nous, que tous les fléaux allaient accabler l'Espagne, et qu'enfin le grand inquisiteur, son frère Bernard y Royas de Sandoval, était tombé entre les mains des Maures.

— Je le savais, dit froidement Alliaga.

— Et ce n'est rien encore ! Hier matin, il est revenu m'annoncer une nouvelle manifestation de la colère céleste : le grand inquisiteur avait été massacré par les infidèles.

— Ce n'est pas possible, sire.

— Son corps avait été jeté du haut des rochers dans le camp même de don Augustin de Mexia. C'est horrible ! n'est-ce pas ?

— Oui... oui... j'en conviens, balbutia Alliaga.

Et il se dit à lui-même en frissonnant :

— Pedralvi a manqué à sa promesse ; je ne l'aurais jamais cru.

Puis s'adressant au roi :

— Que voulez-vous, sire ? Des gens qu'on a réduits au désespoir sont capables de tout. Ce n'est point par des massacres, c'est par la clémence qu'il eût fallu d'abord les réduire.

— Tu crois ?

— J'en suis persuadé.

— Et le cardinal-duc m'a soutenu qu'il fallait redoubler de rigueurs. Il a envoyé à don Augustin de Mexia l'ordre de ne point faire de grâce aux hérétiques. En même temps, et pour choisir, disait-il, un digne vengeur de son frère, il m'a fait donner la place de grand inquisiteur...

— A qui donc ?

— A Ribeira, l'archevêque de Valence.

— O ciel ! et Votre Majesté a signé ?

— Vraiment oui, et la nomination est partie le jour même pour Valence, où le saint prélat est en ce moment.

— Mais ce saint prélat est encore plus rigide, plus impitoyable que celui auquel il succède ; c'est notre ennemi mortel... je veux dire celui des Maures. Il a juré leur extinction totale, et si Aïxa nous était rendue...

— Eh bien? dit le roi avec joie.

— Eh bien! vous trouveriez en lui le plus grand obstacle à vos desseins.

— C'est vrai!... c'est vrai!... s'écria le monarque avec effroi; mais tu n'étais pas là : pas un conseil, pas un ami à qui je puisse me fier. Ceux à qui je m'adresse ne sont pas même d'accord entre eux; et puis si tu savais, si j'osais te l'avouer...

Saisi alors d'un élan de courage, le roi s'écria :

— Eh bien! oui, tu sauras tout; pourquoi te le cacherais-je, à toi, qui es mon seul et mon meilleur ami... Ce cardinal-duc que je vois ici tous les jours...

— Vous est odieux... insupportable... je le sais, sire.

— Bien plus encore, sa présence me cause une répugnance et un effroi mortels.

Puis, baissant la voix, il ajouta :

— J'en ai peur!

— Vous, sire! s'écria Alliaga, vous! avoir peur de vôtre ministre!

— Oui! oui! continua le roi à voix basse, je ne l'avoue qu'à toi; c'est lui qui a empoisonné la reine! je le sais, j'en suis sûr!

— Qui l'a dit à Votre Majesté?

— Des gens dont le témoignage est terrible, accablant, et ne peut être révoqué en doute.

— Mais qui encore?

— D'abord... autrefois... il y a déjà quelques mois, le père Jérôme me l'a attesté ici même sur l'Évangile.

— Lui!... se dit Alliaga avec indignation, en froissant sous sa robe le papier écrit et signé par le père Jérôme et Escobar, et dans lequel ceux-ci signalaient le duc d'Uzède et la comtesse d'Altamira comme les auteurs de ce crime; mais modérant son trouble, il leva les yeux vers le roi et écouta tranquillement.

— Et puis, continua le monarque, il m'est aisé de voir que je ne suis pas seul à savoir que le cardinal-duc est cou-

pable, que d'autres connaissent cet horrible mystère, et s'ils ne me le disent pas formellement, ils ne peuvent du moins le nier, et ici, le soir, bien des fois, ils m'en ont fait presque l'aveu.

— Et qui donc ?

— La comtesse d'Altamira et le duc d'Uzède.

Piquillo poussa un cri d'horreur.

— Oui, oui, dit le monarque en se méprenant sur son indignation, son fils, son fils lui-même n'ose pas dire le contraire. Mais seulement, lui et la comtesse m'engagent, m'exhortent tous les soirs à prendre un parti. Ils me supplient, dans mon intérêt même, de ne pas laisser le cardinal-duc au pouvoir. La comtesse surtout m'a prouvé combien il serait avantageux pour moi de le remplacer par son fils le duc d'Uzède. Moi, franchement, je le voudrais, poursuivit le roi avec bonhomie ; d'abord, je l'ai toujours aimé, et puis, celui-là, je n'ai pas peur de lui ! Ensuite cela ferait moins d'éclat, moins de révolution, cela ne sortirait pas de la famille. Mais comment prendre une résolution pareille ? comment se passer du duc de Lerma, qui, depuis plus de seize ans, mène tout, conduit tout ? Qu'est-ce que l'État deviendrait sans lui ? et où irions nous ?

— On irait autrement, sire, et on irait mieux.

— Crois-tu ? demanda le roi terriblement indécis. Mais ce n'est pas le seul embarras où je me trouve. Le duc d'Uzède me demande tous les jours le renvoi de son père, et le duc de Lerma, depuis avant-hier, me demande formellement l'exil de son fils... Oui, oui, il s'agit de l'exil ou de la prison. Il reviendra encore à la charge aujourd'hui. Je ne peux pas toujours refuser comme je le fais depuis deux jours ; il faut prendre un parti, il faut se prononcer entre eux... Et ce n'est pas tout encore, poursuivit le roi, avec un tressaillement nerveux dont il n'était pas le maître ; j'ai reçu un avis... un avis secret, d'une écriture que j'ai déjà vue plusieurs fois, un avis que j'ai trouvé, comme toujours, là, sur mon bureau, et dans lequel on m'annonce que la main qui

a immolé la reine est levée sur moi et menace mes jours !

— Une telle audace ! s'écria Alliaga avec colère.

— Tu en es indigné... effrayé... et moi aussi. Ne sachant ni ce que je dois craindre ni ce que je dois croire, n'osant me décider entre le père et le fils, j'ai vingt fois déjà changé d'idée, et dans le doute, dans l'indécision, je ne dors pas, j'ai la tête en feu, j'ai la fièvre ! j'en mourrai ou j'en deviendrai fou ! Il n'y a que toi, Alliaga, qui puisse me tirer de ces tourments, ou plutôt de cet enfer ; c'est en toi que j'ai confiance, et c'est toi que je veux croire. Donne-moi un conseil... Oui, s'écria-t-il vivement en regardant autour de lui, nous sommes seuls et personne ne peut nous entendre ; lequel des deux faut-il envoyer en exil ? Lequel faut-il garder ? Prononce toi-même : ce que tu diras, je le ferai.

Jamais personne ne s'était trouvé dans une situation pareille. Jamais sujet, parti de si bas, n'était arrivé si haut. Lui Alliaga, le Maure, le mendiant, appelé à prononcer sur les destinées de la monarchie espagnole, et pouvant à son gré conserver ou renverser le ministre qui, depuis dix-huit ans, regnait en souverain absolu* !... S'il avait osé, et ce fut là sa première pensée, il eût dit au roi : « Au lieu des deux concurrents que me propose Votre Majesté, je lui conseille d'en choisir un troisième. » Mais le roi, effrayé à l'idée seule de se donner un nouveau ministre, c'est-à-dire un maître nouveau et inconnu, aurait préféré garder l'ancien ; d'ailleurs, il fallait brusquer l'événement, se décider à l'instant même; et Alliaga n'avait ni les moyens ni le temps d'étudier et de proposer l'homme d'État le plus capable.

La question resta donc posée entre le duc d'Uzède et son père. Il était aisé à Alliaga de justifier le duc de Lerma. Il le pouvait d'un mot, et le premier ministre, conservant la

*Alliaga délibéra en faveur de qui, ou de Lerma ou d'Uzède, il ferait pencher la balance. L'alternative qu'embrassa ce moine est digne de la plus sérieuse attention, à cause des conséquences politiques qui en furent le résultat.
(Watson, *Histoire de Philippe III*, tom. II, liv. VI, pag. 290.

faveur royale, lui aurait d'abord témoigné peut-être quelque reconnaissance du pouvoir qu'il lui aurait dû. Mais la reconnaissance du duc de Lerma (Alliaga le savait par expérience) n'était pas de longue durée, et, tant qu'il resterait en place, il n'y avait aucun espoir pour Piquillo d'atteindre son unique but et de voir son rêve se réaliser. Le duc de Lerma, qui avait pendant si longtemps combattu pour obtenir l'expulsion des Maures, ne pourrait vouloir leur rappel et ne travaillerait jamais franchement à la révocation d'un édit qui était son ouvrage.

Le duc d'Uzède, au contraire, n'y avait pris aucune part, et sur ce sujet, comme sur beaucoup d'autres, il n'avait aucune idée arrêtée. Uzède, nommé par Alliaga, resterait constamment dans sa dépendance, car Alliaga avait toujours les moyens de le perdre avec la déclaration du père Jérôme et d'Escobar, attestant sa complicité dans l'empoisonnement de la reine. D'Uzède aussi pouvait être ingrat, mais il aurait toujours peur, et si, dans un cœur tel que le sien, la reconnaissance était fugitive, la crainte ne l'était pas. Grâce à ce sentiment, Alliaga devait toujours commander et d'Uzède toujours obéir. Le nommer ministre était donc se nommer lui-même, et, frappé de l'immense avantage qui devait en résulter pour lui et surtout pour les siens, Piquillo n'hésita plus, son choix fut fait.

— Sire, lui dit-il, je suis prêt à répondre à l'honneur que me fait Votre Majesté ; mais si elle approuve le parti que je vais lui proposer, je demande que cette résolution soit exécutée, non pas demain, mais aujourd'hui, sur-le-champ, à l'instant même.

— Soit ! dit le roi, un peu ému déjà de l'idée de se décider aussi vite.

— Eh bien ! et puisque Votre Majesté est assise devant son bureau, je la prie de vouloir bien écrire les mots suivants.

Le roi avait déjà pris la plume et écoutait avec une curiosité inquiète. Alliaga continua :

« Le cardinal-duc sortira aujourd'hui même de Madrid « et se retirera dans tel lieu qu'il lui plaira de choisir.

« MOI, LE ROI *. »

— Que cela? dit le monarque étonné.

— Pas davantage, sire! Votre Majesté n'aura pas même besoin de revoir le duc; il comprendra.

— Je n'aurais jamais cru, dit le roi, que ce fût aussi facile.

Et il respira avec satisfaction, comme un prisonnier qui hume le grand air après une longue captivité.

— Mais, reprit-il gaiement, et le duc d'Uzède?

— Puisque Votre Majesté tient la plume, elle n'a qu'à continuer :

« Le duc d'Uzède prendra dès ce jour le titre de pre- « mier ministre, et en exercera les fonctions.

« MOI, LE ROI. »

Si Votre Majesté veut maintenant me confier ces deux ordonnances, je me charge du reste.

— Volontiers, s'écria le monarque.

En ce moment l'officier de service, le comte d'Avila, parut à la porte du cabinet, et resta frappé de surprise en voyant Alliaga qu'il venait de renvoyer. Son air étonné semblait dire :

— Par où est-il entré?

Se remettant cependant, il annonça en balbutiant que monseigneur le cardinal-duc demandait à présenter ses hommages à Sa Majesté.

Le roi pâlit, et son émotion fut si grande, que sa main,

* Le roi enjoignit à son ministre en termes exprès, dans un billet écrit de sa propre main, de sortir de Madrid, avec pleine et entière liberté de se retirer en tel lieu qu'il lui plairait de choisir, pour y jouir en paix des effets de ses anciennes bontés.

(Watson, tom. II, liv. VI, pag. 303.)

qui tenait encore les deux ordonnances, trembla convulsivement.

— C'est vrai, dit-il à demi-voix à Alliaga, c'est l'heure à laquelle il vient d'ordinaire; mais je ne veux pas le voir, je ne le veux pas!

— Votre Majesté en est la maîtresse. Elle peut se retirer dans ses appartements, je recevrai le duc.

Le roi, soulagé d'un second fardeau, remercia son conseiller par un regard de reconnaissance, et ajouta :

— Que vais-je faire pendant ce temps?

— Votre Majesté n'est pas sortie depuis plusieurs semaines, le grand air ne peut que lui faire du bien, et je l'engagerais à aller à la chasse.

— J'y pensais, dit le roi.

Il sonna, donna ordre que l'on préparât ses équipages et se retira dans sa chambre à coucher au moment où entrait le cardinal-duc.

Il parut, le regard fier, la tête haute et environnée de cette auréole d'insolence qu'on nomme la faveur. Il resta stupéfait en apercevant Alliaga; mais il fit signe de la main à d'Avila de se retirer.

— Vous ici, seigneur Piquillo? dit-il d'un air dédaigneux.

— Moi-même, monseigneur.

Soit distraction, soit à dessein, le duc se jeta dans le fauteuil du roi, pendant qu'Alliaga se tenait modestement assis sur un humble pliant.

— Je ne pensais pas, dit le duc avec majesté, vous rencontrer ici.

— Je le crois, monseigneur, vous vous étiez arrangé pour que je fusse ailleurs : Votre Éminence avait défendu de me laisser entrer au palais, et votre frère avait donné ordre de me jeter dans les prisons de l'inquisition.

— Eh mais, répondit le duc d'un air d'ironie, c'est une idée qui n'était pas si mauvaise et qui peut encore se réaliser. Où est le roi?

— Le roi, dit froidement Alliaga, vient de partir pour la chasse, et m'a chargé de vous recevoir.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria le duc avec un peu d'émotion.

— Je vais vous l'expliquer, monseigneur. Vous rappelez-vous le jour où,malgré la parole de ministre et de gentilhomme que vous aviez donnée à un vieillard, à Delascar d'Albérique, qui venait vous apporter la rançon de ses frères...

— Eh bien! monsieur... interrompit le duc avec impatience.

— Ce jour où vous veniez de faire signer au roi un édit qui proscrivait deux millions de ses sujets et enlevait à ces malheureux leurs biens et leur patrie...

— Eh bien, monsieur?...

— Eh bien! je vous déclarai ce jour-là que moi, qui n'étais rien, je vous renverserais, vous ministre tout-puissant. Je l'ai juré, et je ne suis pas comme vous, monseigneur, je tiens mes serments!

— Que voulez-vous dire? s'écria le duc en pâlissant et en se levant avec vivacité.

— Voici une ordonnance que le roi m'a chargé de vous remettre, répondit gravement Alliaga en restant assis sur son modeste pliant.

Le ministre, qui ne l'était plus, entr'ouvrit d'une main tremblante le papier fatal qu'on venait de lui remettre. D'un coup d'œil il l'avait parcouru ; mais ne pouvant y croire encore, il relut une seconde et une troisième fois ces mots qui lui semblaient impossibles, ces mots terribles, foudroyants, et tracés en caractères de feu, car ils lui brûlaient et la main et les yeux.

A sa première pâleur avait succédé un rouge pourpre; tout son sang, qui d'abord s'était porté au cœur, était remonté à la tête avec une telle violence, qu'il chancela et retomba dans le fauteuil comme frappé d'apoplexie. Alliaga s'élançait pour le secourir, quand la porte s'ouvrit de nouveau : un huissier de la chambre annonça que

l'on sollicitait l'honneur de parler à fray Luis Alliaga.

— Qui donc?

— Monseigneur le duc d'Uzède.

A ce nom, le cardinal-duc, prêt à perdre connaissance, se releva comme piqué par un serpent, mais il s'arrêta en entendant Alliaga répondre brusquement :

— Je n'ai pas le loisir! qu'il attende!

Cet affront fait à son fils fut pour le duc de Lerma comme un baume appliqué sur sa plaie saignante. Il chercha à reprendre ses sens, et d'une voix dont il s'efforçait de cacher l'émotion, il dit :

— Je comprends, c'est lui qui me succède.

Alliaga baissa la tête et ne répondit pas.

— Et vous, seigneur Alliaga, vous! un homme d'honneur, vous approuvez une telle conduite!

— Je la trouve infâme!

— Je ne méritais donc pas, s'écria le duc avec joie, d'être traité ainsi, d'être renversé du pouvoir.

— Si, monseigneur, mais point par votre fils!

Le vieux ministre, qui avait eu un rayon d'espoir, regarda Alliaga avec étonnement, et cherchant vainement dans ses yeux l'explication d'une conduite qu'il ne pouvait comprendre, il s'écria :

— Je veux parler au roi, je veux le voir.

— C'est impossible, monseigneur.

— Conduisez-moi vers lui.

— Je ne le puis ni ne le veux, car cette lettre c'est moi qui la lui ai fait écrire.

— Vous, Alliaga, vous qui me devez tout!

— Vous oubliez, monseigneur, répondit Piquillo avec fierté, que je ne suis venu ici que pour vous prévenir des dangers qui menaçaient notre patrie, des complots médités contre elle et contre vous. C'est donc moi qui, le premier, vous ai rendu service. Je vous suis resté fidèle tant que vous l'avez été à l'Espagne, et ne vous ai abandonné que le jour où vous avez trahi ses plus chers intérêts.

Répondez vous-même : de quel côté est la trahison?

— Oui, je le reconnais, oui, vous m'aviez prévenu ; vous avez agi loyalement, s'écria le duc avec une émotion et une chaleur toujours croissantes; eh bien! au nom de notre ancienne alliance, au nom de cette amitié que je n'aurais jamais dû rompre et qui peut se renouer encore, si vous le voulez... écoutez-moi, daignez m'écouter!

La porte s'ouvrit encore, et l'huissier répéta :

— Monseigneur le duc d'Uzède supplie fray Luis Alliaga de vouloir bien lui accorder la faveur d'un instant d'audience.

— Dites-lui que c'est impossible en ce moment, répondit Alliaga avec un air d'impatience et de mépris; il peut attendre, je suis avec quelqu'un à qui il doit respect.

La porte se referma.

— Merci!... merci!... s'écria le duc en étendant les mains vers lui; et maintenant, j'en suis certain, vous ne refuserez pas la dernière grâce que j'implore, celle de parler au roi en ma faveur.

Alliaga détourna la tête et répondit :

— Je ne le puis!

Alors... le dirai-je? il faut donc que le sourire du maître ait un attrait bien enivrant; que le pouvoir, quand on l'a une fois possédé, devienne un besoin si vif qu'on ne puisse plus y renoncer; que le désespoir de le perdre cause une douleur tellement intolérable, qu'elle fasse oublier tout, jusqu'à l'honneur... alors, sans respect pour sa propre dignité, pour sa grandeur passée, pour les cheveux blancs qui couvraient sa tête, le duc de Lerma, ce ministre, ce cardinal, ce vieillard, se précipita aux pieds d'Alliaga, et, disputant encore les derniers lambeaux de la faveur qui lui échappait, mendia l'appui de celui qui venait de le renverser *.

* Dans cette douloureuse situation, Lerma, oubliant sa dignité, ne rougit point de paraître en suppliant aux pieds

Alliaga, honteux et rougissant pour lui, s'empressa de le relever, en lui disant à voix basse :

— Je n'ai rien vu, monseigneur, je me tairai... je me tairai, je vous le jure!

Ces mots rappelèrent le duc à lui-même, et, désormais résigné à son sort, il s'écria :

— Je pars! je pars! je saurai défier l'adversité qui m'accable ; mais il est un coup que je ne me sens point la force de supporter, une idée qui me conduira au tombeau : c'est que les calomnies dont on m'a abreuvé soient parvenues jusqu'au roi et qu'il y ait ajouté foi. Avouez-le-moi, s'écria-t-il avec véhémence, Philippe m'accuse et me croit coupable; il est persuadé que j'ai empoisonné la reine.

Alliaga lui fit signe que oui, et le vieillard, poussant un cri d'horreur, leva les mains au ciel en disant :

— Je jure par ce que j'ai de plus cher, par mon salut éternel, par le Christ lui-même, que je suis innocent.

— Je le sais! je le sais! s'écria Alliaga en lui serrant la main.

— Eh bien! que le roi en soit convaincu, c'est tout ce que je demande, c'est mon dernier vœu sur la terre!

— Le roi le saura, le roi en aura la preuve par moi, je vous le promets.

d'Alliaga, et de conjurer, au nom de la reconnaissance, le moine ingrat d'intercéder en sa faveur auprès du roi.

(Watson, *Histoire de Philippe III.* tom. II, liv. VI, pag. 303. — Vittorio Siri, tom. III. — Gonzalo de Cespedes y Meneses.)

Nota. La conduite d'Alliaga à l'égard du duc de Lerma est traitée de trahison par plusieurs historiens. Ceux-ci, catholiques et Espagnols, pouvaient avoir raison à leur point de vue; mais, d'origine musulmane et Maure de naissance, Ali-Aga (car c'est ainsi que son nom devrait s'écrire), Ali-Aga, en rêvant le retour de ses frères en Espagne, avait un but qui devait tout légitimer à ses yeux.

— C'est bien ! c'est bien ! à ce prix j'oublie tout !... à ce prix je pardonne à vous, et même... à mon fils !

Il sortit par la porte qui donnait dans la chambre du conseil ; un instant après le duc d'Uzède entrait par celle de la salle des gardes.



II

UNE SCÈNE DE FAMILLE.

Uzède avait un air humble et embarrassé. Il salua avec respect Alliaga toujours assis sur son pliant, puis leva sur lui un regard curieux et inquiet qu'il baissa aussitôt. On voyait qu'il désirait et n'osait engager la conversation.

— Il ne sait rien encore, se dit Alliaga.

Puis, adressant la parole au grand seigneur debout devant lui :

— Pardon, monseigneur, de vous avoir fait attendre près d'une demi-heure.

— Quand on est occupé, balbutia le duc, c'est tout naturel! Cela peut arriver à tout le monde.

— En effet, répondit froidement Alliaga; je me souviens que la première fois que je me suis présenté à votre hôtel, à Valladolid, il y a bien longtemps de cela, vous avez été obligé, à votre grand regret, j'en suis sûr, de me faire attendre plus d'une heure.

Le duc parut visiblement déconcerté et dit en essayant de sourire :

— Oui... oui... je me rappelle le commencement de cette audience...

— Moi, je me rappelle surtout la fin, répliqua Alliaga d'un air glacial; mais rassurez-vous, monseigneur, je ne suis pas ici chez moi.

Et d'un air plus gracieux, lui montrant un fauteuil, il ajouta :

— Nous sommes chez le roi.

Cette fois le duc avait totalement perdu la tête, et dans un désordre inexprimable il s'écria :

— Et moi aussi, je n'ai point oublié ce souvenir fatal! il m'a poursuivi constamment, il a fait le malheur de ma vie; car on a beau faire, il est des remords auxquels on ne peut échapper, il est une voix secrète qui parle à votre cœur et vous révèle la vérité! C'est cette voix, que je n'ai pu étouffer, qui m'amène repentant vers vous; qui, malgré ma fierté, m'oblige à implorer votre pardon et à vous crier : Mon fils! mon fils!

En achevant ces mots, qu'il s'efforçait de prononcer d'une voix émue, le duc étendit ses bras vers Alliaga, qui se leva vivement, fit un pas en arrière, et le repoussant de la main avec un geste de dédain, répondit :

— Le premier cri de la nature doit être seul écouté... et vous aviez sans doute raison alors.

— Ne comprenez-vous donc pas le repentir?

— Si, monseigneur, je comprends le vôtre; vous ne vouliez pas être le père de Piquillo et vous désirez être celui de fray Luis Alliaga.

Alors, et avec un accent généreux, il s'écria :

— Quel que soit le sang qui coule dans mes veines, mon père à moi est celui qui a tendu la main à ma misère et non pas à ma fortune; qui m'a ouvert ses bras quand j'étais sans asile et qui alors m'a dit : Mon fils!... Mon père à moi, c'est celui qui, errant et sans patrie, a maintenant besoin de mon secours! Mon père à moi, c'est Delascar d'Albérique le proscrit!

Puis modérant son émotion et jetant un regard de pitié sur d'Uzède, qui courbait la tête :

— Quant à vous, monsieur le duc, lui dit-il avec douceur, qu'est-ce qui vous amène? Confiez-le-moi franchement, car il y a encore un autre motif que celui dont vous me parliez tout à l'heure.

— C'est vrai, mon révérend, le roi vient de partir pour

la chasse. Sa voiture a rencontré celle de la comtesse d'Altamira. Il a fait signe de la main à ses gens de s'arrêter, et a dit d'un air riant à la comtesse : « Il y a de bonnes nouvelles. Dites à d'Uzède d'aller voir Alliaga. » Et alors je venais...

— Le roi n'a pas dit autre chose?

— Non, mon révérend.

— Et vous n'en savez pas davantage?

— Rien de plus; mais je vous avoue que je suis impatient de connaître ces bonnes nouvelles.

— Je vais vous les apprendre.

Il regarda le duc d'un air solennel et dit :

— Dans la position où nous allons nous trouver l'un et l'autre, je suis obligé de vous parler avec franchise, dût cette franchise vous paraître bien dure et vous blesser cruellement; mais vous *seul* au monde...

Et il appuya sur ce mot.

— Vous *seul*, si vous le voulez, aurez connaissance des faits dont je vais vous entretenir. Le roi lui-même les ignore et les ignorera toujours; du reste, je n'avancerai rien qui ne soit appuyé sur des preuves.

Il tira alors de sa poche la déclaration écrite et signée par le père Jérôme et par Escobar, il la lut lentement et à voix basse, comme si les officiers qui étaient dans les autres salles, comme si les murs même du palais pouvaient l'entendre.

A cette accusation si nette, si détaillée, si précise, d'Uzède n'eut pas la force d'opposer un seul désaveu. Il gardait un silence accablant, mais ses dents s'entre-choquaient, ses traits étaient livides, la sueur coulait de son front.

— Cet écrit, continua Alliaga, a été remis par vos anciens amis, les pères Escobar et Jérôme, au grand inquisiteur Sandoval, votre oncle. Rassurez-vous, c'est de lui seul que je le tiens; mais si cet écrit était tombé entre d'autres mains que les miennes, entre les mains d'un ennemi, et vous en avez beaucoup...

Uzède tressaillit.

— La comtesse est seule coupable, je le sais; mais le crime qu'elle a commis, vous le connaissiez, vous en étiez le complice, et si j'avais montré cet écrit au roi, vous étiez perdu; il vous fallait renoncer à votre rang, à vos honneurs, à la vie peut-être!

— Ah! vous ne le voudriez pas! s'écria d'Uzède en étendant vers lui les bras, et les liens qui nous unissent...

— Même sans y croire, répondit froidement Alliaga, vous voyez bien, à la manière dont je vous parle et dont j'agis envers vous, que je ne veux pas vous perdre, et si je ne l'ai pas fait, si au lieu de vous abattre, je vous soutiens dans la faveur du roi, si même je vous élève encore plus haut...

Un éclair de joie brilla dans les yeux du duc.

— C'est que j'ai des desseins sur vous, continua Alliaga; c'est que je veux, pour vous réhabiliter à vos propres yeux, vous faire concourir à une grande expiation et au bonheur à venir de l'Espagne.

Le duc redoubla d'attention.

— Oui, une grande injustice et une grande faute ont été commises : l'expulsion des Maures, qui, en se retirant, ont emporté avec eux la richesse et la prospérité de notre pays; ce serait, pour le règne de Philippe III, une tache odieuse et déshonorante. Je veux l'effacer, je veux en faire disparaître jusqu'aux moindres traces. Si vous voulez me seconder franchement dans ce projet, m'aider dans tout ce qui en amènera l'exécution, je vous place au pouvoir souverain, je vous fais nommer premier ministre...

Le duc ne put retenir un tressaillement de surprise et de joie.

— Sinon, en montrant au roi cet écrit, je le force à renoncer à vous, et je dirige son choix sur celui qui promettra d'agir de concert avec moi, pour le bonheur et la gloire du pays.

— Je le promets, je le promets! s'écria d'Uzède avec transport. J'écouterai vos avis, je m'y soumettrai. J'ordon-

nerai, je commanderai à tous, mais je ne serai que le bras et vous serez l'âme. Et quant au généreux projet que vous avez conçu, je m'y associe d'avance et m'y dévoue, je vous le jure par le ciel qui nous entend.

— C'est bien, lui dit froidement Alliaga, vous êtes premier ministre.

Et il lui remit l'ordonnance signée par le roi.

D'Uzède n'en pouvait croire ses yeux. Ce titre qui lui avait coûté tant d'efforts, tant d'intrigues et tant de bassesses, ce pouvoir suprême pour lequel il s'était rendu criminel et presque parricide, il le possédait enfin! Sa joie était si grande, que pendant quelques instants elle lui fit oublier tout. Il sortit du palais radieux, triomphant et presque sans remords.

Quelques heures après, le roi était de retour. Tout lui réussissait ce jour-là; le ciel était pour lui. Sa chasse avait été favorisée d'un temps superbe, et il avait tué un cerf de sa propre main.

Alliaga lui raconta ce qui s'était passé en son absence.

Le roi se fit répéter ce récit, tant il avait peine à se persuader qu'il fût libre et que le cardinal-duc quittât Madrid le jour même. C'était pour Alliaga le moment de tenir la promesse qu'il avait faite au favori déchu.

— Sire, lui dit-il, puisque Votre Majesté rend aujourd'hui justice à tout le monde, elle ne peut la refuser au malheur.

— Que voulez-vous dire?

— Que le cardinal-duc a mérité de perdre votre faveur, mais non pas votre estime; qu'il a été mauvais ministre, mais non pas un régicide et un empoisonneur.

Alors, et sans lui parler du duc d'Uzède, il lui raconta en détail ce qu'avait fait la comtesse d'Altamira, et comment, en voulant se défaire de la duchesse de Santarem, elle avait pour ainsi dire donné elle-même la mort à la reine.

Le roi, à ce récit, pâlit d'effroi. Tout ce qu'il y avait en lui d'honnête et de généreux se souleva d'indignation. Lui qui si longtemps, et la veille encore, avait été dupe de la

comtesse et de ses intrigues, voulait à l'instant même la faire arrêter, juger et condamner. Mais, cédant à sa faiblesse ordinaire, il se calma bientôt et recula devant un pareil éclat, et surtout à l'idée du déshonneur qui allait rejaillir sur tant de nobles familles auxquelles la comtesse était alliée.

Alliaga lui conseilla un parti plus prudent et plus clément.

La comtesse, qui était dans l'ivresse, et qui se réjouissait déjà du succès de son allié le duc d'Uzède, reçut dans la journée une expédition, en bonne forme, de l'ordonnance suivante :

« La comtesse d'Altamira quittera Madrid aujourd'hui
« même, et il lui est défendu désormais d'habiter à moins
« de soixante lieues de la capitale. Mandons et ordonnons
« à notre premier ministre de tenir la main à l'exécution de
« la présente ordonnance. »

Elle était signée du roi et plus bas du duc d'Uzède. C'était le premier acte de son autorité.

La comtesse resta anéantie, foudroyée!!! Ce n'était pas la peine de renverser le duc de Lerma, car d'Uzède avait exactement les mêmes façons d'agir que le duc son père, excepté que celui-ci avait été moins vite et ne s'était point brouillé avec son alliée le jour même de son avénement au pouvoir.

Elle courut au palais du duc d'Uzède. On se doute bien que le nouveau ministre avait ce jour-là trop d'affaires pour recevoir ses amis. Elle essaya de parler au roi et s'adressa pour cela à Latorre, qui venait d'être congédié, après dix ans de service, par le frère Luis Alliaga, sous prétexte que, de son propre aveu, lui, Latorre, *ne savait pas lire*, ce qui était incompatible avec la place de valet de chambre de confiance de Sa Majesté.

La comtesse écrivit alors à Escobar une lettre qu'elle lui envoya par un exprès, et celui-ci lui répondit sur-le-champ par le même courrier. Consolée du moins par l'empressement et le zèle du bon père, elle se hâta d'ouvrir le billet, qui contenait ces mots :

« J'ignore ce qui se passe et ne veux point le savoir. « Quoi qu'il puisse arriver, je n'entends ni me compromettre « ni me mêler désormais de rien; persuadé qu'avec votre « adresse et votre esprit ordinaires vous sortirez victorieuse « de tous les mauvais pas, je resterai neutre, madame la « comtesse, et tout ce que peut me permettre le souvenir « de notre ancienne amitié, c'est de faire des vœux pour « vous. »

Il sembla à la comtesse que ces paroles ne lui étaient pas inconnues; et, en effet, c'était la réponse qu'elle-même avait adressée un mois auparavant à Escobar, lorsqu'il s'agissait d'expulser les jésuites, et que le prieur de Hénarès était venu réclamer son appui. Cette réponse, Escobar ne l'avait pas oubliée (car il avait une mémoire admirable), et il venait de la renvoyer à la comtesse, sans en retrancher un mot, mais aussi sans l'aggraver d'une syllabe, tant le bon père avait de conscience.

Cependant la disgrâce de l'insolent favori, la chute du ministre tout-puissant avaient déjà retenti dans Madrid, et la renommée en portait la nouvelle à toutes les extrémités du royaume. Le peuple espagnol, qui, en perdant le duc de Lerma, croyait retrouver sa richesse, sa gloire et sa prépondérance en Europe, fêtait par des chants de triomphe et des feux de joie le départ du cardinal-duc. Les cris de Vive le roi! éclataient de toutes parts. Le monarque avait été obligé de paraître à son balcon, et accueillait d'un air étonné ces transports de l'enthousiasme populaire, auxquels il n'était point habitué.

Du fond de son appartement, le duc de Lerma entendait les cris de joie qui insultaient à sa chute. L'instant de la faiblesse était passé, il avait repris tout son courage. Comprenant que désormais toute sollicitation nouvelle serait inutile et ne servirait qu'à l'abaisser, il renonça à voir le roi et quitta sur-le-champ la cour, pour se retirer dans l'héritage de ses pères, dans son château de Lerma, embelli par ses soins, son goût et sa magnificence. Mais pour aller prendre

sa voiture, le duc fut obligé de traverser les jardins du palais. Il s'y arrêta un instant et resta plongé dans de profondes réflexions; alors, sans doute, le ministre disparut devant le prêtre, devant le cardinal; car, regardant d'un œil reconnaissant et attendri les appartements de la famille royale, il répandit sur Philippe et sur ses enfants ses plus ferventes bénédictions. Il fit quelques pas pour s'éloigner, et se trouva près du bosquet où il avait lui-même présenté à la reine ce verre fatal, cause de tant de calomnies. Là, sa fermeté l'abandonna, une larme brûlante s'échappa de ses yeux, et il murmura à voix basse une ardente prière :

— Punissez-moi, Seigneur, pour les fautes que j'ai commises, mais non pour les crimes dont je suis innocent; et si je ne puis, aux yeux de tous, faire éclater la vérité, que mon roi du moins la connaisse et me rende son estime; que j'obtienne cette dernière grâce, ô mon Dieu, et après rappelez à vous votre serviteur!

Il releva la tête, traversa les jardins d'un pas ferme, monta en voiture, et pendant que le peuple, rassemblé sous son balcon, brisait ses fenêtres et criait : Mort au duc de Lerma! il prit la route de Guadarrama, où il passa la nuit.

Le lendemain matin, au moment où il se levait pour continuer son voyage, on lui annonça qu'un présent et un message du roi venaient d'arriver pour lui de Madrid.

Un présent, un message du roi dans une telle circonstance, lui paraissaient, à lui et à tous ceux qui l'entouraient, une chose impossible, incompréhensible. Lui seul devait avoir le mot de cette énigme.

Un piqueur de Sa Majesté lui apportait le cerf que le roi avait tué la veille, à la chasse, de sa propre main, et de plus une lettre du souverain.

Le duc tressaillit. Il ouvrit la lettre avec respect; puis, après l'avoir lue, il la porta à ses lèvres, et levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes, il s'écria :

— Je te remercie, Alliaga, tu m'as tenu parole.

Cette missive, que ne purent jamais s'expliquer ni les

courtisans ni le duc d'Uzède lui-même, contenait ce peu de mots * :

« Alliaga m'a donné des preuves telles, qu'il ne m'est « plus permis de douter de votre innocence au sujet de la « reine, et si la nouvelle direction à imprimer aux affaires « du royaume exige votre éloignement de la cour, vous em« porterez du moins dans votre retraite l'estime de votre « souverain et son amitié. »

A quelques lieues de Guadarrama, au premier relais, le duc aperçut un carrosse de la cour ; il crut reconnaître celui de la comtesse d'Altamira. Une femme, qui parut un instant à la portière, se rejeta brusquement au fond de la voiture. L'ancien ministre demanda qui elle était, et on lui répondit :

— C'est l'ancienne dame d'honneur de la reine, la comtesse d'Altamira, reléguée désormais à soixante lieues de Madrid et qui se rend en exil.

— Ah ! se dit le duc en lui-même, Alliaga est juste et le ciel aussi !

Les deux voitures marchèrent un instant de front ; les deux anciens alliés, les deux anciens ennemis se saluèrent, et le ministre disgracié, continuant sa route, courut cacher ses regrets dans son château de Lerma, dans cette magnifique et royale résidence élevée à ses frais, et à ceux de l'État.

* Il prit la route de Guadarrama, où il passa la nuit. Il y reçut, avec un cerf tué à la chasse de la propre main du roi, une lettre de Sa Majesté Catholique dont le contenu a toujours échappé aux esprits les plus pénétrants.

(Watson, *Histoire de Philippe III*, tom. II, pag. 305.)





III

LE NOUVEAU CONSEIL DU ROI.

Le soir même de ce jour, Alliaga se rendit dans le cabinet du roi. Il y trouva le duc d'Uzède, qui, dans la ferveur de son zèle et pour mieux prouver son dévouement au confesseur de Sa Majesté, et à Sa Majesté elle-même, venait de faire arrêter et jeter en prison Rodrigue de Calderon, secrétaire du dernier ministre. Il voulait même plus, et on le croirait difficilement si le fait n'était confirmé par plusieurs historiens, il proposait de faire mettre en jugement le duc de Lerma, son père.

Le roi frémit, et il repoussait la proposition quand Alliaga entra.

— Je m'en rapporte à Sa Seigneurie, s'écria d'Uzède.

— Et moi aussi, dit le roi.

Alliaga ne répondit pas : il regarda d'Uzède, qui baissa les yeux ; puis le roi, qui jeta au feu l'ordonnance qu'on venait de lui présenter.

— C'est bien, sire, dit Alliaga. Ce n'est pas nous, c'est votre cœur que Votre Majesté devrait toujours consulter. Aussi je venais lui soumettre, ainsi qu'à son ministre, un ordre que M. le duc d'Uzède approuvera, j'en suis certain.

Ces derniers mots furent prononcés d'un air si respectueux et si modeste, que le duc ne pouvait s'en formaliser. Il répondit d'un air protecteur :

— Voyons, mon père, de quoi s'agit-il ?

— Trop de sang a déjà coulé dans les montagnes de l'Albarracin. Ce n'est point par des mesures rigoureuses, c'est

par la clémence et la persuasion que l'on forcera les Maures à déposer les armes. Je propose à Sa Majesté de partir moi-même pour cette œuvre de pacification ; mais il faudrait, je crois, envoyer d'abord à don Augustin de Mexia l'ordre de suspendre immédiatement toutes les hostilités.

— C'est complétement mon avis, répondit avec aplomb le duc d'Uzède, et je vais à l'instant même faire partir un courrier, si le roi l'approuve.

— Faites, monsieur le duc, dit le roi, nous l'aurons pour agréable.

— J'ai encore une autre proposition à soumettre à Votre Majesté, dans l'intérêt du royaume en général et de M. le duc en particulier.

— Parlez, dit le roi, qui jamais ne s'était autant mêlé des affaires de l'Etat, et qui, ne fût-ce que par nouveauté, semblait y prendre goût ; parlez.

En disant ces mots il décachetait, contre son ordinaire, plusieurs lettres qui lui étaient adressées ; bien plus, il se mit à les lire lui-même, ce qui ne lui arrivait jamais, sans cesser pour cela de prêter son attention à Alliaga, à qui il répéta avec bonté :

— Parlez, mon père, je vous écoute.

— Il y a des gens à qui Votre Majesté a parfois accordé sa confiance et qui la méritent peu. Ce sont les pères Jérôme et Escobar, de la société de Jésus.

— En vérité ! dit le roi étonné, il me semble cependant qu'ils ont bien de l'esprit.

— C'est cela même qui les rend redoutables. Le père Jérôme, vous en avez maintenant la preuve, avait déjà calomnié auprès de vous le duc de Lerma.

— Et ils en calomnieront bien d'autres, s'écria vivement d'Uzède, en pensant à la terrible déclaration qu'ils avaient signée contre lui. Ils sont d'abord, je le sais mieux que personne, les ennemis du révérend frère Alliaga.

— Et je ne les crois pas non plus favorablement disposés pour M. le duc, ajouta Alliaga en souriant.

— Moi qui les ai comblés de bontés ! dit d'Uzède avec un soupir.

— Et je me contenterai de rappeler à Votre Majesté un rapport excellent, fait autrefois par M. le duc, et qui tendait à congédier les révérends pères de la compagnie de Jésus.

— C'est vrai, mais c'était une idée du duc de Lerma.

— Qu'importe ! monseigneur d'Uzède a trop d'esprit pour repousser une bonne idée, par la seule raison qu'elle viendrait de son prédécesseur.

— Vous trouvez donc que le renvoi des révérends pères jésuites est une idée bonne ?

— Excellente, sire, à la condition qu'aucune rigueur ne sera exercée contre eux, qu'on leur laissera tous leurs biens, qu'il leur sera permis de les vendre et d'en emporter le prix.

—Moi je confisquerais leurs biens, dit le duc d'Uzède d'un air de finesse.

— A quoi bon ? répondit Alliaga ; ce ne sont point leurs richesses qui sont coupables, ce sont leurs doctrines.

— Je me range définitivement à cette idée, répliqua d'Uzède lentement et avec un air de profondeur ; et comme les sages résolutions ne peuvent être exécutées trop promptement, je leur expédierai l'ordre en question dès la semaine prochaine.

— Dès demain, ajouta Alliaga.

— C'est ce que j'allais dire, répondit le duc. Maintenant, sire, continua-t-il, je désire expliquer à votre Majesté et au seigneur Alliaga comment il est cependant nécessaire que Rodrigue de Calderon, comte d'Oliva, et ancien secrétaire du duc de Lerma, soit tenu pendant quelque temps au secret et interrogé sur plusieurs actes auxquels il a pris part, et dont la connaissance est indispensable à la marche du gouvernement actuel.

Mais le duc avait beau parler et s'efforcer de son mieux de développer son projet, le roi ne l'écoutait plus ; le roi, sous la préoccupation d'une autre idée, manifestait un trouble et une agitation extraordinaires. Une des lettres qu'il

avait ouvertes en se jouant, et presque sans y penser, absorbait toute son attention; il la parcourait en respirant à peine; sa figure était pâle, ses mains étaient tremblantes.

— Sire, qu'avez-vous? qu'est-ce donc? s'écria Alliaga effrayé.

— Ce que j'ai!... ce que j'ai!... Tenez, cette lettre du marquis de Cazarera...

— Du gouverneur de Valence!

— Voyez vous-même... lisez.

Et, pouvant à peine parler, il tendit la lettre à Alliaga, qui la parcourut et devint aussi pâle que le roi, car le premier mot, le seul qui d'abord avait frappé ses yeux, était le nom d'Aïxa.





IV

LE SAN-LUCAR.

Après avoir précipité à la mer le capitaine Giampietri et le fidèle Pedralvi, Juan-Baptista s'écria :

— A nous, mes amis ! à nous le vaisseau et tous ses trésors !

Juanita montait en ce moment l'escalier qui conduisait sur le tillac; elle redescendit vivement dans l'étage inférieur, appelant Pedralvi à son secours.

Pedralvi ne lui répondit pas.

Privée de son seul défenseur, de celui qui leur inspirait à tous confiance et courage, Juanita se précipita dans la chambre où s'étaient retirés Aïxa et son père. C'était la plus grande, la plus riche et la plus commode du navire.

En entendant les cris horribles qui retentissaient au-dessus de leurs têtes, toutes les femmes et les jeunes filles maures s'élancèrent auprès de leur maîtresse et l'entourèrent. Le peu d'hommes qui les accompagnaient, et qui étaient sans armes, fermèrent et barricadèrent de leur mieux l'ouverture d'en haut, faible barrière qui ne pouvait longtemps résister aux efforts de leurs ennemis.

Ceux-ci, après avoir parcouru le pont du navire et monté les bagages, les malles ainsi que les coffres qu'on y avait entassés, ne trouvant point les trésors qu'ils cherchaient, se mirent en devoir de visiter les étages inférieurs jusqu'à la cale du bâtiment. Juan-Baptista, saisissant une hache, eut bientôt fait voler en éclats les planches qui s'opposaient à

son passage. A l'instant où cet obstacle fut détruit, un hurlement horrible se fit entendre. Tous les bandits abandonnèrent le tillac et se précipitèrent dans l'intérieur du vaisseau aux cris mille fois répétés de Vive Juan-Baptista ! vive notre capitaine !

A ce nom fatal, Aïxa sentit un froid mortel parcourir ses veines. Elle ne s'était donc point trompée, celui qu'elle avait cru reconnaître la veille était bien Juan-Baptista, le brigand au pouvoir duquel elle s'était vue pendant quelques instants au château de Santarem. Elle savait de quoi il était capable, elle connaissait son audace; sans le secours de Piquillo, elle en eût déjà été victime; mais Piquillo n'était plus là. Elle, son vieux père et ses femmes étaient livrés sans défense à la fureur de ces bandits.

D'Albérique frémit, non pour lui, mais pour sa fille bien-aimée.

— Dieu de nos pères, s'écria-t-il, prenez mes jours et sauvez ceux de mon enfant ! préservez-la surtout de la honte !

— Soyez tranquille, mon père, répondit Aïxa d'un ton ferme, je ne tomberai pas vivante entre leurs mains, je vous le promets.

— Que veux-tu faire ? lui demanda le vieillard, en la voyant belle et pâle, tandis que dans ses yeux noirs brillait le feu du désespoir et du courage, que veux-tu faire, ma fille ?

— Il y a toujours moyen de défendre son honneur; que ne puis-je de même défendre vos jours !

Et elle serra d'une main convulsive un riche flacon de cristal qu'elle venait de saisir.

— Ecoutez... écoutez ! crièrent toutes les femmes tremblantes... entendez-vous ces cris de mort et de douleur ?

— On vient à notre secours, dit le vieillard, ce sont nos serviteurs qui nous défendent.

C'étaient leurs serviteurs qu'on égorgeait.

Juan-Baptista et ses compagnons avaient parcouru vainement tous les coins de ce navire qu'ils croyaient si riche-

ment chargé. Ils avaient compté puiser à pleines mains les pièces d'or, les perles et les diamants, mais ils n'avaient pas réfléchi que d'Albérique était trop prudent pour emporter avec lui des trésors qui étaient bien plus en sûreté dans le souterrain mystérieux du Val-Paraiso et surtout chez tous les banquiers de l'Europe où il les avait placés.

La seule découverte que firent les pirates, en visitant la cale, c'est que le vaisseau, qui était en assez mauvais état, faisait eau en plusieurs endroits.

— Ah ! s'écria le capitaine avec un horrible jurement, il ne nous manquerait plus que de devenir la proie des requins ; allons, à l'ouvrage ! et travaillez !

Mais leurs efforts étaient impuissants. Le vaisseau était trop chargé.

— Que ne le disiez-vous ? répondit le capitaine. A la mer les bagages inutiles, à commencer par ce troupeau de Mauresques qui s'entassent devant la porte du vieux d'Albérique et font pencher le navire de ce côté. Place, vous autres ! Il faut que je parle à votre maître ; rangez-vous pour que je passe.

Mais, au lieu d'obéir, les fidèles serviteurs se pressèrent devant la porte de Delascar et de sa fille, les protégeant de leurs corps, seul rempart qu'ils pussent leur offrir.

— J'ai besoin d'avoir du jour et de l'air, s'écria le pirate avec un rire féroce.

Et faisant jouer sa hache à droite et à gauche, au milieu de cette foule sans défense, il eut bientôt jonché le plancher de cadavres. Ses compagnons, s'empressant de prendre part à cette sanglante moisson, ramassaient derrière lui les morts et les blessés et les jetaient à la mer. C'est là ce que Juan-Baptista appelait alléger le vaisseau. Longtemps on entendit les cris des combattants ou plutôt des victimes, car celles-ci ne pouvaient se défendre qu'en étreignant corps à corps leurs barbares adversaires et en luttant sans armes contre la lame des épées et celle des poignards.

Enfin, le dernier soupir de la douleur, le dernier râlement

de l'agonie. s'éteignit dans des flots de sang. Comme autrefois leurs ancêtres dans la cour des Lions, les derniers Abencérages venaient de tomber sous le fer des bourreaux.

Juan-Baptista, tenant à la main sa hache sanglante, arriva devant la porte de Delascar, désormais sans défenseur. D'un seul coup il en fit voler en éclats les panneaux, et, à travers les ais brisés, Aïxa vit briller l'œil ardent du bandit.

Les jeunes filles poussèrent un cri d'effroi, lorsque, terrible et farouche, il s'arrêta sur le seuil de l'appartement. Son regard fixé sur Aïxa semblait s'enivrer d'avance du plaisir de la vengeance.

— Ah! ah! dit-il avec un sourire infernal, nous ne sommes plus ici au château de Santarem! plus de frère, plus d'amant, plus de corrégidor pour vous défendre. On peut braver ici la justice des hommes et celle du ciel, ajouta-t-il avec un horrible blasphème, s'il y en a une! Partout la mer!.. la mer ou nous, choisissez!

— Vieillard, continua-t-il en s'adressant à d'Albérique, tu peux cependant nous offrir une rançon digne de toi et de nous. Apprends-moi où tu as caché tes richesses, et nous verrons...

D'Albérique ne daigna pas répondre, mais d'un mouvement convulsif il serra sa fille contre son cœur.

— Ah! tu gardes le silence, continua Juan-Baptista; eh bien, mes amis, à nous les seuls trésors qu'il ne nous ait pas dérobés; à nous ces jeunes filles! je vous les livre et ne m'en réserve qu'une seule pour ma part.

Il s'élança alors dans la chambre, où ses compagnons le suivirent.

Delascar se précipita au-devant de sa fille, l'entoura de ses bras, la couvrit de son corps, et vainement Juan-Baptista essaya de les séparer.

Alors, sans respect pour la douleur et la majesté paternelles, il leva sa redoutable hache.

Aïxa poussa un cri, s'arracha des bras de son père et se jeta aux pieds du monstre.

Mais déjà l'acier avait brillé, le hache étincelante était retombée sur le front du vieillard, qui murmura ces derniers mots : Ma fille !

Et son sang rejaillit sur Aïxa, qui couvrait de ses baisers et de ses larmes le corps de son père, qu'on voulait lui arracher pour le jeter ainsi que les autres à la mer.

En ce moment une horrible secousse se fit sentir dans tout le bâtiment ; le vaisseau venait de toucher contre un banc de sable ou un rocher. Chacun resta immobile ; un silence de terreur succéda au tumulte effroyable qui depuis un quart d'heure régnait sur le bâtiment.

On entendit alors distinctement un coup de canon... puis un autre, et un boulet atteignit le grand mât qu'il coupa en deux et qui tomba avec fracas sur le pont du vaisseau.

Voici ce qui était arrivé :

L'équipage de Juan-Baptista, ainsi que l'avait dit Pedralvi, entendait fort peu la manœuvre, et depuis le moment où, entraînés par l'ardeur du pillage, le capitaine et les matelots s'étaient tous précipités dans l'étage inférieur, le vaisseau, abandonné à lui-même, avait vogué au hasard et à la grâce de Dieu, qui, dans sa justice, ne se crut pas sans doute obligé de le bien conduire. Aussi, le bâtiment, obéissant au vent qui le poussait vers la côte, alla échouer contre un banc de sable.

Depuis longtemps cependant un navire fin voilier avait aperçu le *San-Lucar* et lui avait adressé des signaux que, pour de bonnes raisons, l'équipage n'avait pas aperçus, et auxquels, par conséquent, il n'avait eu garde de répondre.

Choqué de cette impolitesse ou de cette désobéissance, le capitaine du bâtiment royal, car c'était la *Vera-Cruz*, ne voulant pas continuer à suivre le *San-Lucar* pour échouer avec lui à la côte, s'était contenté de lui adresser de loin quelques avertissements plus énergiques et avait mis à la mer deux chaloupes remplies de soldats bien armés.

Au second boulet, Juan-Baptista venait de s'élancer sur le tillac et aurait été écrasé au troisième par la chute du

grand mât, si évidemment l'enfer ne l'eût protégé. A la vue de la caravelle la *Vera-Cruz*, qui s'était arrêtée à portée du canon, se balançant coquettement sur les vagues; à la vue surtout des deux chaloupes qui faisaient force de rames pour arriver jusqu'à lui, Juan-Baptista comprit qu'il n'y avait rien à gagner à une bataille, si ce n'étaient des balles pendant le combat et un bout de corde après. Il porta donc vivement à ses lèvres le sifflet du commandement.

A ce son aigu ses compagnons accoururent sur le pont pour recevoir ses ordres. Le seul qu'il leur donna fut celui-ci :

— Sauve qui peut!

Et loin d'imiter ces capitaines de vaisseau qui, en cas de danger, ont la simplicité de rester les derniers à bord, Juan-Baptista, pressé d'assurer sa retraite, se jeta le premier à la mer; ses compagnons suivirent son exemple, et comme la côte n'était pas éloignée, ils eurent bientôt abordé aux environs d'Estepona.

— Salut, ô ma patrie! s'écria le capitaine en touchant la terre d'Espagne, je te ramène tes enfants.

Ils s'enfoncèrent dans un petit bois qu'ils aperçurent de loin, et, revenant à pied par Malaga, Grenade, Jaën et Ciudad-Réal, ils traversèrent la Nouvelle-Castille, et se trouvèrent, un mois après, dans l'Aragon, prêts à tenter de nouvelles entreprises.

Les chaloupes avaient cependant abordé le *San-Lucar*, où il ne restait plus qu'Aïxa, Juanita et leurs malheureuses compagnes. Il eût fallu trop de temps pour relever et dégager le bâtiment, qui, privé de son grand mât et d'une partie de sa voilure, était hors de service, et qui d'ailleurs n'avait plus d'équipage pour le conduire.

Aïxa s'était vu arracher le corps de son père, que les vagues avaient emporté, et, couverte encore de son sang, et à moitié folle des scènes de carnage dont elle venait d'être le témoin, elle n'avait plus qu'une idée, un désir,

c'était de quitter ce vaisseau, dût-elle pour le fuir se précipiter dans les flots où son père avait été enseveli.

La *Vera-Cruz* était commandée par un jeune capitaine, don Lopez de Sylva, qui, touché de la douleur et de la beauté de la duchesse de Santarem, se sentait tout disposé à lui obéir, quand même il ne lui eût pas été prescrit, au nom du roi, de suivre, en tout et avant tout, les ordres de madame la duchesse.

On se hâta donc de quitter le *San-Lucar*, que l'on abandonna à son sort. La marée le remit à flot, puis la tempête, qui se déclara quelques heures après, l'emporta en pleine mer. Il erra longtemps au hasard, battu par les vents, qui finirent, comme nous l'avons vu, par le rejeter sur la côte de Carthagène.

Le seigneur don Lopez de Sylva, qui était venu, à un second voyage de la chaloupe, chercher la duchesse de Santarem et ses femmes, avait hâte de retourner à bord de la *Vera-Cruz*, car tout annonçait une longue et terrible tempête, qui, en effet, ne tarda pas à éclater.

Le vent, qui soufflait avec une violence extrême, venait heureusement de la côte, et éloigna le vaisseau des récifs et des rochers contre lesquels il se serait brisé ; mais en même temps il le rejeta en pleine mer et du côté opposé aux îles Baléares, situées à la hauteur du port de Valence, que le capitaine don Lopez avait le dessein de gagner.

Poussé vers le détroit de Gibraltar, qu'il fallut traverser, la caravelle se trouva forcée de naviguer dans l'Océan, et, pendant quinze jours de suite, un vent contre lequel elle ne put lutter la porta constamment dans la direction des Açores. Enfin le calme revint, les vents changèrent, et, après une longue et pénible traversée, la caravelle la *Vera-Cruz* aborda à Valence.

Mais quel changement, grand Dieu ! et dans quelle situation se trouvait Aïxa en revoyant cette ville et ses campagnes chéries ! La mort de son père couvrait tout à ses yeux d'un voile de deuil, et l'aspect de ces lieux si pleins de son

souvenir rendait sa douleur plus vive et ses regrets plus amers.

D'autres craintes venaient encore l'assaillir. Quoique, à bord du vaisseau, on eût eu pour elle les plus grands égards, quoiqu'elle y eût été traitée plutôt en reine qu'en prisonnière, c'était par ordre du roi qu'elle était ramenée en Espagne. Dans quel but? dans quel dessein? Don Lopez ne pouvait l'en instruire et s'était enfermé dans un respectueux silence.

Mais au moment de débarquer à Valence, les inquiétudes et les tourments d'Aïxa redoublèrent : Yézid et les siens, réfugiés dans les montagnes de l'Albarracin et levant l'étendard de la révolte ; Augustin de Mexia et l'élite des troupes espagnoles leur faisant une guerre d'extermination ; et pour comble de douleur, Fernand d'Albayda lui-même combattant contre Yézid son frère bien-aimé ; telles furent les nouvelles qui attendaient, à son arrivée, la duchesse de Santarem !

Elle venait de les apprendre par le vice-roi de Valence, le marquis de Cazarera, qui s'était empressé de se rendre à bord de la *Vera-Cruz*, aussitôt son entrée dans le port.

Mais il y avait encore bien d'autres événements.

Le marquis, homme de cour s'il en fut jamais, après avoir humblement présenté ses hommages à madame la duchesse, lui expliqua comment il avait reçu du roi l'injonction expresse et formelle de prendre les ordres de madame de Santarem et de se mettre à sa disposition, à la seule condition de ne pas lui laisser quitter l'Espagne. Il finissait en s'inclinant et en demandant quel lieu madame la duchesse désirait choisir pour sa retraite.

— La maison de mon père, répondit Aïxa, qui à ce mot eut peine à retenir ses pleurs, la maison que Delascar d'Albérique habitait à Valence, si elle n'est pas confisquée.

— Confisquée ne serait rien, répondit le marquis en s'inclinant, parce qu'un mot du roi suffirait pour que la confiscation fût levée, et ce mot... Sa Majesté l'avait déjà dit.

— Eh bien, alors, monsieur le marquis...

— Eh bien! il y a une autre difficulté, c'est que cette maison a été brûlée!

— Brûlée! s'écria la duchesse avec effroi.

— Totalement, reprit le vice-roi en saluant de nouveau.

Le marquis arrangea les rubans et les dentelles de son pourpoint, et continua en ces termes :

— On avait reçu la nouvelle que les révoltés de l'Albarracin nous avaient tué beaucoup de monde, d'excellents soldats, ce n'était rien ; mais le lendemain on apprit qu'ils avaient fait prisonnier Bernard y Royas de Sandoval, le grand inquisiteur, et bien plus, qu'ils l'avaient massacré!

— Massacré! s'écria la duchesse avec effroi.

— Comme j'ai honneur de vous le dire, répondit le marquis en saluant de nouveau, et il continua :

— Mon oncle, le duc de Lerma, m'a adressé cette nouvelle en même temps que la nomination de notre pieux archevêque Ribeira aux éminentes fonctions de grand inquisiteur. Vous connaissez le zèle fougueux du prélat, son ardent enthousiasme, et surtout la réputation de sainteté dont il jouit dans le royaume de Valence et dans toute l'Espagne. Avant de se rendre à Madrid, il a voulu faire à son prédécesseur des obsèques magnifiques ; puis, la croix à la main, il a prononcé, sur la grande place de Valence, et vis-à-vis de la cathédrale, un sermon contre les hérétiques, une croisade contre les Maures, sermon tellement prodigieux, qu'à la péroraison tous les assistants ont allumé des torches et des flambeaux, et sans m'en demander la permission, sans qu'il y eût moyen de les en empêcher, ils ont brûlé toutes les propriétés appartenant aux Maures, à commencer par celle de votre père.

— Et vous l'avez souffert?

— Je leur criais vainement : Prenez garde... et j'avais raison!... car le feu, qui ne distingue rien, a gagné, et brûlé deux de mes maisons!... et beaucoup d'excellents chrétiens.

Puis le prélat, toujours la croix à la main, s'est dirigé vers l'Albarracin, entraînant sur son passage toute la population des campagnes, qui maintenant ravage tout, même des terres extrêmement catholiques, et je n'oserais conseiller à madame la duchesse d'essayer de se rendre au Val-Paraiso.

— Ne pouvez-vous donc nous protéger?

— Je n'ai que mon zèle, mon dévouement, les ordres du roi... et quelques alguazils, sur lesquels je n'oserais compter; le peu de troupes réglées, de bons soldats que nous ayons, est sous les ordres de don Augustin de Mexia, qui en a grand besoin pour réduire les rebelles. Telle est la situation des choses, que j'ai désiré expliquer à madame la duchesse, avant de la laisser débarquer, ce que franchement je n'oserais lui conseiller, ajouta-t-il en saluant de nouveau.

Aïxa réfléchit. Où chercher un asile? où trouver un protecteur? Elle ne pouvait ni n'osait s'adresser à Fernand d'Albayda. De ses deux frères, Yézid était dans les gorges de l'Albarracin, au milieu de son camp et de ses soldats; Piquillo était à la cour près du roi, et tout disait à la fille de Delascar d'Albérique que ce n'était point là sa place. Elle pensa alors à la compagne, à l'amie de son enfance.

— J'irai près de Carmen, s'écria-t-elle; c'est là que je dois vivre et mourir. Oui, je suis sûre de son cœur; oui, la fille de don Juan d'Aguilar me recevra dans les murs de son couvent, moi et Juanita, et les pauvres filles qui m'accompagnent et que je dois défendre.

Le parti d'Aïxa était pris. Elle déclara au vice-roi qu'elle voulait se retirer à Pampelune, au couvent des Annonciades, dont Carmen d'Aguilar était l'abbesse.

La difficulté était de s'y rendre. Impossible de traverser ni le royaume de Valence, où l'on pillait, ni l'Albarracin, où l'on se battait; sans compter que l'Aragon n'était pas déjà très-sûr, et le marquis de Cazarera, à qui le roi avait recommandé la duchesse de Santarem sur sa tête... et sur sa place,

était dans des angoisses dont Aïxa s'empressa de le tirer. Elle décida qu'elle ne descendrait pas de la caravelle la *Vera-Cruz*, et qu'elle continuerait une partie de sa route par mer.

— Si le seigneur don Lopez de Sylva, dit-elle avec un gracieux sourire, veut bien nous conduire jusqu'à Barcelone, nous y débarquerons, nous traverserons toute la Catalogne.

— Qui est calme et paisible! s'écria le vice-roi. Les Catalans, en général, et les habitants de Barcelone, en particulier, sont une population de négociants qui tiennent à faire fortune; ils aiment le commerce, ils aiment les Maures...

— C'est bien, monsieur le marquis, dit la duchesse en l'interrompant, le seigneur don Lopez de Sylva mettra à la voile quand il le jugera convenable.

Le vice-roi avait salué une dernière fois et avait couru à son palais adresser à Sa Majesté le rapport détaillé de tout ce qu'il venait de faire pour le service du royaume et l'agrément de madame la duchesse de Santarem.

C'était cette lettre que le monarque venait de décacheter et de lire, pendant que le duc d'Uzède lui expliquait les mesures politiques qu'il comptait prendre contre les créatures et les amis du dernier ministre.

Le roi n'entendait rien, n'écoutait rien, il n'avait plus qu'une seule pensée. La duchesse de Santarem était au couvent des Annonciades à Pampelune, et toutes ses idées étaient désormais tournées vers cette province. C'était de toute l'Espagne et des Indes le seul point de son vaste empire qui l'intéressât maintenant.

Il interrompit le duc d'Uzède au milieu de sa proposition, à laquelle il n'avait pas prêté la moindre attention, et lui dit :

— Je suis entièrement de votre avis.

— Je vais en prendre note, répondit d'Uzède, et agir en conséquence. Rodrigue de Calderon sera arrêté dès aujourd'hui.

— Très-bien, dit le roi, qui ne l'avait pas écouté davantage. Mais à ces considérations j'en ajouterai une autre, la

nécessité de maintenir une alliance, une étroite alliance avec la France.

Alliaga, qui lisait attentivement la lettre du vice-roi de Valence, s'arrêta à ces paroles de son souverain, tant il était surpris de voir le roi émettre de lui-même une intention ou une vue politique ; son étonnement cessa quand Sa Majesté continua et dit :

— On avait parlé dernièrement, au conseil, d'une entrevue entre moi et la régente de France, Marie de Médicis, entrevue qui devait avoir lieu à Pampelune.

— Votre Majesté avait désapprouvé cette idée, répondit le duc.

— J'avais tort ; c'est, pour l'entrevue des deux souverains, un lieu parfaitement choisi, sur les frontières de la France et de l'Espagne, et puis, Pampelune est une ville très-agréable.

— Il y a une fort belle citadelle, dit le duc.

— Qui n'est pas encore terminée, répondit Alliaga.

— Et puis, il y a de fort beaux couvents, ajouta le roi, que je ne serais pas fâché de visiter. Il faut écrire à d'Épernon et au maréchal d'Ancre, ou plutôt à Éléonore Galigaï, pour que l'on parle à Sa Majesté la régente de France de cette entrevue. Nous entendons que cela s'arrange, et le plus tôt possible ; c'est vous, monsieur le duc, que nous chargeons de cette négociation. En attendant, Alliaga, nous partirons dès demain.

— Votre Majesté ne pense pas, répondit le duc, qu'il faut des mois entiers pour traiter avec la cour de France une pareille affaire, qui offrira sans doute des difficultés.

— Je n'en veux pas ! Nous partirons demain.

— Avant d'attendre la réponse de Marie de Médicis ?

— Quelle qu'elle soit, on peut toujours partir. Cela me donnera l'occasion de parcourir l'Aragon, la Navarre, et même la Biscaye. Nous n'avons visité aucune de ces provinces depuis la première année de notre règne. Sous le duc de Lerma, nous ne faisions jamais que le voyage de Valla-

dolid, qui m'ennuyait plus que je ne peux vous dire. Il faut qu'un roi se montre à ses sujets et voie tout par lui-même, n'est-il pas vrai ? ajouta-t-il en regardant Alliaga.

Et celui-ci, qui avait autant d'envie que le roi de se trouver enfin auprès d'Aïxa, répondit affirmativement.

En conséquence, le voyage du roi fut décidé, et tout Madrid apprit le lendemain que le roi partirait, dans trois jours, pour visiter l'Aragon, la Navarre et les provinces basques.





V

LES CAPTIFS.

Aïxa cependant était heureusement débarquée à Barcelone. Don Lopez avait transmis au gouverneur de cette ville les ordres du vice-roi de Valence ou plutôt ceux du roi lui-même, et toutes les précautions avaient été prises pour que la duchesse de Santarem et sa suite traversassent sans danger la Catalogne et la Navarre.

La jeune abbesse du couvent des Annonciades, Carmen, dont l'année de noviciat était expirée, allait prochainement prononcer ses vœux. L'infortunée avait renoncé au monde, aux plaisirs, au bonheur; elle se regardait comme morte, et se sentit renaître à la vue d'Aïxa.

Cette amie, cette sœur si chère la rappelait à la vie; il lui semblait qu'elle sortait un instant de la tombe pour la revoir, l'embrasser et l'aimer encore. Les lieux mêmes où elles se retrouvaient ajoutaient encore à leur émotion. C'est là que s'était écoulée leur enfance, c'est là qu'avaient commencé leur amitié, leur joie, leurs plaisirs, et peut-être aussi la peine dont chacune d'elles se mourait. Non loin de ce couvent était le palais de don Juan d'Aguilar, non loin de là aussi était sa tombe; et voyant Aïxa couverte de longs voiles noirs, Carmen l'interrogeait d'un œil inquiet; les larmes d'Aïxa lui répondirent : elle aussi avait perdu son père, il avait été massacré dans ses bras.

Ah! que d'événements s'étaient succédé depuis un an! que de malheurs, que de tourments elles avaient à se ra-

conter ! Carmen n'en avait qu'un, toujours le même... Mais elle ne pouvait en parler ; elle expirait lentement, sans se plaindre, et le sourire sur les lèvres. Aïxa du moins pouvait pleurer, et Carmen la trouvait bien heureuse.

Juanita et les compagnes de la duchesse de Santarem avaient reçu au couvent des Annonciades l'hospitalité la plus douce et les soins les plus attentifs. Elles auraient pu se croire encore au sein de leurs familles, car la jeune abbesse les traitait comme ses sœurs, et son exemple était suivi par toute la communauté, dont Carmen était l'idole.

Aïxa habitait la cellule de sa sœur. Elles ne se quittaient pas. Carmen avait tant de choses à lui demander ! Elle l'interrogeait même sur Fernand d'Albayda, et elle s'était presque persuadée qu'il lui devenait indifférent, depuis qu'elle était parvenue à prononcer son nom sans trembler et sans rougir.

Aïxa lui avait avoué alors, à voix basse, et comme une nouvelle qui allait la surprendre, les idées de mariage que don Fernand avait formées... dans le lointain, dans l'avenir. Carmen, hélas ! ne les connaissait que trop. Cette union, elle s'en doutait, elle s'y attendait, elle la désirait même, elle le croyait du moins ! Et cependant, quand Aïxa lui en parla, elle manqua de s'évanouir, et pour la première fois peut-être elle bénit son habit de novice et le large capuchon blanc qui cachait sa pâleur.

Au milieu de ces épanchements, de ces conversations cruelles et parfois encore si douces, quelques jours de repos s'étaient écoulés pour les deux amies, qui depuis longtemps n'avaient joui d'un pareil bonheur. Il ne devait pas durer, et leur intimité fut troublée par une arrivée bien inattendue.

C'était celle de la comtesse d'Altamira.

Trompée dans ses projets ambitieux, abandonnée de ses amis politiques, exilée à soixante lieues de Madrid, sa cause paraissait désormais perdue ; elle seule ne la regardait pas comme telle ; mais avant de renouer de nouvelles intrigues et de se créer de nouveaux amis, quitte encore à être trahie

par eux ou à les trahir à son tour, la comtesse cherchait où elle pourrait s'établir et quel asile lui restait. Elle avait voulu d'abord se rendre à son château de Duero, aux environs de Valladolid ; mais Valladolid n'était qu'à quarante lieues de la capitale, et d'ailleurs on ne la laisserait pas aussi près de la cour, qui habitait si souvent cette résidence. Elle pensa alors à sa nièce Carmen, abbesse du couvent des Annonciades, à Pampelune; elle se trouverait là en famille ; c'était une retraite tranquille, honorable, où on ne songerait pas à l'inquiéter. Pampelune était à quatre-vingts lieues de Madrid, et ce qui valait mieux encore, Pampelune était près de la France, et c'était du côté de la maréchale d'Ancre, Éléonore Galigaï, favorite de Marie de Médicis, que la comtesse espérait tourner ses nouvelles batteries.

Elle arrivait donc chez sa nièce, les bras ouverts, et fut toute stupéfaite d'y rencontrer Aïxa, son ennemie mortelle et la cause probable de sa disgrâce. Son premier mouvement avait été du dépit ; le second fut presque du contentement. On n'a rien à faire dans l'exil, et chercher à perdre une rivale qu'on déteste, c'est toujours un passe-temps ; la comtesse se promit de se livrer tout entière à cette occupation.

Pendant ce temps, Sa Majesté le roi d'Espagne s'était mis en route. L'étiquette forçait la cour à voyager à petites journées, au grand regret du monarque, qui trouvait la distance bien longue de Madrid à Pampelune.

Dans son impatience d'arriver, il regardait comme un malheur véritable tout ce qui retardait sa marche ; jamais il n'avait reçu avec un sourire plus contrarié les clés des villes, les hommages des corporations et les corbeilles de fleurs des jeunes filles vêtues de blanc ; jamais il n'avait écouté de plus mauvaise grâce les discours des gouverneurs, alcades ou corrégidors.

Il ne se dédommageait de ses ennuis qu'en causant avec Alliaga, qu'il voulait toujours avoir à côté de lui, et chacun s'écriait : « Quel pieux monarque ! il ne peut quitter son confesseur, il lui parle sans cesse. »

Le roi ne lui parlait que de la duchesse de Santarem.

Depuis que le duc de Lerma, la comtesse d'Altamira, et surtout le grand inquisiteur Sandoval n'étaient plus là pour lui faire peur du ciel, de l'inquisition et de la noblesse, le roi s'était singulièrement enhardi; il se disait qu'il avait, comme tous ses sujets, le droit d'être heureux, et il commençait même à comprendre qu'on offensait moins le ciel en épousant secrètement une femme qu'on aimait, qu'en la prenant hautement pour maîtresse.

Il n'y avait que l'article du baptême et de la conversion d'Aïxa qui le troublât dans ses rêves amoureux et jetât une teinte plus sombre sur les nuages dorés à travers lesquels lui apparaissait l'avenir. Mais Alliaga saurait convaincre sa sœur et la décider; c'était pour cela que le roi d'Espagne soignait son confesseur, le flattait et lui faisait presque la cour, situation toute nouvelle, et inouïe jusque-là dans les fastes de l'étiquette espagnole.

Enfin, le roi se voyait à plus de la moitié de son voyage. Il avait traversé les chaînes des montagnes et s'approchait de l'Èbre. Après une journée assez fatigante par la marche et surtout par la chaleur, la cour s'était arrêtée à Calahorra, petite ville célèbre par une grande victoire que les chrétiens remportèrent autrefois, dans ses environs, sur les Maures, jusque-là leurs vainqueurs.

L'arrivée de la cour, quoiqu'elle fût depuis longtemps annoncée et attendue, avait tout bouleversé dans la ville; on ne savait où loger les bagages, les équipages et les gens de la suite. Le plus bel hôtel, celui du corrégidor, pouvait à peine suffire à Sa Majesté, qui, pour la première fois depuis le commencement du voyage, fut obligée de se séparer de son confesseur.

Celui-ci fut placé dans une maison particulière, et pendant qu'on préparait son repas, il se mit un instant à la fenêtre pour jouir de la fraîcheur de la nuit. Cette route de Madrid à Pampelune était pour lui une source intarissable d'émotions et de souvenirs; tous les événements de sa vie, déjà si

longue et si agitée, se retraçaient l'un après l'autre à sa pensée. La fortune l'avait tour à tour accablé de ses dons et de ses rigueurs, et, comme cela arrive toujours, il s'arrêtait avec plus de complaisance sur ses jours de tourments que sur ceux de bonheur. Il rêvait à une des époques les plus tristes et les plus sombres de sa vie, celle de sa longue captivité dans les montagnes de Tolède, lorsqu'il entendit sous ses fenêtres le son d'une guitare. C'était un bohémien, un chanteur ambulant qui cherchait à attirer son attention et surtout sa générosité. Alliaga se souvenait toujours du temps où il n'était que Piquillo, et tout mendiant avait droit à sa sympathie. Il avait donc jeté à celui-ci une poignée de monnaie, et le musicien ambulant ne se retirait pas; au contraire, il raclait plus fort que jamais, et d'une main désespérée, un air si remarquable par son étrangeté et par la barbarie de ses accords, qu'Alliaga, qui avait d'abord cherché à s'y soustraire, l'écoutait avec une attention et une émotion indéfinissables. Ce n'était pas la première fois que cet air frappait ou plutôt déchirait ses oreilles. Il lui semblait l'avoir déjà entendu dans une occasion terrible et inquiétante de sa vie, et soudain la mémoire lui revint. C'était l'air que Pedralvi lui chantait au pied de la tour du village d'Aïgador, lorsqu'il était prisonnier du curé Romero, ou plutôt de l'archevêque de Valence Ribeira.

La nuit était trop obscure pour qu'il lui fût possible de reconnaître les traits du chanteur. Celui-ci, d'ailleurs, avait l'air de se cacher, dernière circonstance qui éveilla ses soupçons. N'osant faire monter ce mendiant dans sa chambre, il saisit un moment où les gens de la maison le laissaient seul; il descendit lui-même dans la rue, quitte à dire, à son retour, qu'il avait voulu jouir un instant de l'air et de la promenade, pour mieux faire honneur au souper splendide qu'on lui préparait.

Il alla droit au chanteur ambulant, qui s'éloignait, mais lentement, et sans vouloir se soustraire à ses regards. Alliaga le suivit. L'inconnu se dirigea vers une rue solitaire,

puis vers une esplanade environnée d'arbres, non loin des murailles de la ville. Il marchait de manière à prouver qu'il voulait immédiatement être rejoint, car lorsqu'il se vit éloigné de tous les regards, il s'arrêta, se retourna vers celui qui le suivait et ne laissa échapper que ces mots prononcés avec émotion :

— Piquillo ! notre frère !

A ce nom, à cette voix, Alliaga avait reconnu Pedralvi; mais il étendit le bras et dit d'un ton sévère :

— Je ne reconnais plus pour mon frère celui qui a manqué à sa parole. Je t'avais confié l'inquisiteur Sandoval, et sa mort a été le signal de nouvelles persécutions contre nous.

Pedralvi se hâta de se justifier et lui raconta en peu de mots l'horrible scène de la grotte du torrent, qui avait été suivie de bien d'autres désastres.

— Eh quoi ! s'écria Alliaga étonné, don Augustin de Mexia n'a-t-il pas reçu du roi et du ministre l'ordre de suspendre toutes les hostilités ?

— Trop tard; tout était fini pour nous.

Il lui raconta alors que le manque de provisions et surtout le manque d'eau avaient réduit au désespoir les soldats commandés par Yézid. Voyant leur perte inévitable, ils avaient préféré une mort qui devait du moins coûter la vie à quelques-uns de leurs ennemis, et ils avaient quitté la position aride et inexpugnable qu'ils occupaient, cherchant à se frayer un passage et à descendre dans la plaine pour y trouver des vivres.

C'est ce qu'attendait avec impatience don Augustin de Mexia. Il s'était élancé sur ces troupes épuisées par le besoin et qui pouvaient à peine porter leurs armes. L'ardeur ou plutôt la rage de ses soldats avait encore été animée par la présence du nouvel inquisiteur. Ribeira, patriarche d'Antioche, archevêque de Valence, successeur et vengeur de Sandoval, était apparu dans leurs rangs, la croix à la main; il avait marché à leur tête, leur défendant, au nom du ciel, de faire aucun quartier aux hérétiques.

Alors un combat, ou plutôt une chasse humaine horrible, avait commencé *. Poursuivis, traqués dans tous les défilés, dans toutes les grottes et sur tous les rochers de l'Albarracin, les Maures ne pouvant descendre la montagne du côté occupé par les soldats de don Mexia et surtout par l'impitoyable archevêque, les Maures s'étaient rejetés en foule sur l'autre versant, défendu par Fernand d'Albayda et ses troupes, qui n'avaient pas encore donné. Le général ennemi avait prévu ce mouvement, qui était immanquable, et il s'était mis lui-même à gravir le sommet de la montagne, certain maintenant de tenir entre deux feux les rebelles, dont pas un ne pouvait échapper.

A cette nouvelle, le pieux archevêque Ribeira n'avait pu retenir des larmes de joie. Aux yeux de toute l'armée, il s'était jeté à genoux et avait remercié le ciel du triomphe de la foi et de l'extinction de l'hérésie. Mais en donnant sa bénédiction aux soldats qui partaient pour ce dernier combat, il leur avait recommandé, contrairement à ses exhortations ordinaires, d'épargner les vaincus et de faire cette fois le plus de prisonniers qu'ils pourraient, attendu qu'au nom de l'inquisition, dont il était désormais le chef, il voulait à Valence, à Saragosse, à Tolède, à Burgos et dans toutes les principales villes de l'Espagne, célébrer par des auto-da-fé magnifiques la victoire des chrétiens sur les infidèles, et ranimer ainsi, sur tous les points du royaume, le zèle et l'enthousiasme religieux, qui commençaient à s'éteindre.

Lui-même, après ce discours, s'était mis en marche et, avec des fatigues et des peines inouïes, il avait gravi les sommets les plus arides de l'Albarracin, à la suite de l'armée.

Yézid, cependant, voyait sa perte inévitable. En descendant du côté de la plaine de Valence, qui donnait sur la mer, il avait devant lui Fernand et des soldats frais et nombreux, qu'il ne pouvait espérer écraser avec des troupes

* Watson, *Histoire de Philippe III*, tom. II, liv. IV, pag. 87.

décimées par la faim et la souffrance. Le sentier de rochers par lequel le convoi de troupeaux lui était arrivé était le seul point qui pouvait protéger sa fuite. Quand ses éclaireurs y arrivèrent, ils l'avaient trouvé occupé par l'avant-garde ennemie.

Toute retraite lui était donc fermée, et du sommet de la montagne, le général en chef, son armée et le redoutable archevêque allaient, d'un instant à l'autre, tomber sur lui comme un torrent.

On lui avait annoncé en ce moment un parlementaire, venant de la part de don Fernand. Il se hâta de le recevoir.

C'était un bel officier, que nous avons vu brigadier au commencement de cette histoire, et que maintenant on appelait le capitaine Fidalgo d'Estrèmos. Il était monté en grade, d'abord grâce à l'amitié de Fernand, qui l'avait toujours protégé, et ensuite par son mérite et ses services, considération qui n'aurait peut-être pas suffi sans la première. Fidalgo d'Estrèmos, qui avait toute la confiance de son chef, venait proposer à Yézid une capitulation qui pouvait seule le sauver.

— Mais à quelles conditions? demanda Yézid avec inquiétude.

Le capitaine Fidalgo regarda autour de lui. Ils étaient seuls. Il lui dit alors vivement et à voix basse :

— Les conditions que vous voudrez ; mais hâtez-vous, car si Augustin de Mexia et l'archevêque Ribeira arrivaient, don Fernand, mon général, ne pourrait plus traiter avec vous.

— Je comprends! Eh bien, tous ceux que je commande auront la vie sauve.

— Accordé.

— Il seront, à l'instant même, conduits au port des Alfaques, où se trouvent des vaisseaux de l'Etat.

— Accordé.

— Et seront dirigés sur les côtes de France, sur Mar-

seille, dont le rivage nous sera plus hospitalier que celui d'Afrique *.

— Accordé.

Une demi-heure après, cette convention était signée, et Fernand, comprenant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, avait déjà commencé à l'exécuter. Après avoir donné à ces pauvres gens tous les secours que demandait leur état, un premier convoi, formant plus des deux tiers de l'armée maure, avait été, le soir même, dirigé vers la mer. Les plus faibles et les plus souffrants devaient se mettre en route le lendemain; jusque-là, ils devaient rester prisonniers dans le camp espagnol, ainsi que leur général, qui, dans ce moment, se trouvait sous la tente de Fernand d'Albayda.

Yézid remerciait son noble ami, et, tout entier à sa reconnaissance ainsi qu'au bonheur de le revoir, il le serrait contre son cœur, lorsque les grands'gardes du camp signalèrent l'armée de don Augustin, qui descendait de la montagne, à la poursuite des rebelles.

Le général en chef et ses soldats, ne trouvant pas d'ennemi devant eux, étaient tentés, comme la première fois, de crier au sortilége et de croire que l'armée maure était encore devenue invisible.

Mais quelle fut la pieuse et sainte colère de l'archevêque quand il apprit la capitulation signée par don Fernand!

— Mon général, répondit celui-ci, m'avait ordonné, il y a un mois, de faire mettre bas les armes à tous les Maures ou de les exterminer. Voici l'ordre de don Augustin de Mexia, et voici les armes de nos ennemis, car ils les ont tous déposées en nos mains.

— Votre général ne vous avait point ordonné de les diriger vers la mer et de les faire embarquer!

— Non, monseigneur; mais telles sont les intentions du roi; car il ordonne, dans son édit, à tout commandant et officier de ses armées de tenir la main à ce que les Maures

* Bouche, *Histoire de Provence*, tom. II, liv. X, pag. 850.

dont on s'emparera soient tous conduits à la côte et immédiatement embarqués.

— Vous n'aviez pas ce droit!

— Le roi, le ministre et le conseil en décideront.

— Quoi qu'il en soit, monsieur le général, s'écria l'archevêque furieux en s'adressant à don Augustin, j'espère que la religion et la foi trouveront en vous un défenseur plus fervent; vous ferez poursuivre les fugitifs, s'il en est temps encore, et quant aux hérétiques et à leur chef qui sont encore entre vos mains, je demande qu'ils soient remis dans celles de la sainte inquisition; c'est à elle qu'ils appartiennent; comme tribunal spécial établi contre l'hérésie, elle seule a droit de les juger. D'ailleurs, continua-t-il en levant les yeux au ciel, il faut que justice se fasse, et l'on ne me contestera pas, je l'espère, l'honneur de venger le saint archevêque martyr Bernard y Royas de Sandoval, mon prédécesseur, massacré par ces mécréants et ces impies.

Don Augustin de Mexia, qui était meilleur général que casuiste, n'avait rien à répondre à ce pieux et terrible argument, et il s'inclina en signe d'assentiment.

— Pardon, mon père, répondit don Fernand d'Albayda, il y a quelque chose encore de plus sacré que la vengeance, c'est la foi jurée, et mes soldats et moi ne pouvons permettre qu'on y manque.

— Qu'est-ce à dire? s'écria l'archevêque, d'une voix terrible et en fronçant ses noirs sourcils.

— Je dis, mon père, que d'après la capitulation signée par moi, Yézid et ses soldats doivent avoir la vie sauve.

— Aux yeux du ciel l'existence d'un hérétique n'est rien.

— Mais c'est quelque chose que l'honneur d'un soldat et la parole d'un Espagnol. Je n'ai jusqu'ici jamais manqué à la mienne, et vous me permettrez, mon père, de ne pas commencer aujourd'hui.

— Non, je ne le permettrai pas! s'écria le fougueux prélat. Qui veut arrêter le glaive de Dieu mérite d'en être frappé.

S'abandonnant alors à toute l'exaltation que lui donnait l'enthousiasme religieux, Ribeira se mit à prêcher les soldats de don Augustin et ceux même de Fernand avec une conviction et une fureur si ardentes et si saintes que ces vieux guerriers, tremblants à sa voix, crurent entendre celle de Dieu même. Catholiques et Espagnols, ils devaient naturellement obéir au grand inquisiteur plutôt qu'à leur officier; ils tombèrent à genoux en faisant le signe de la croix et demandèrent à Ribeira sa bénédiction et ses ordres.

Ses ordres furent d'arrêter non-seulement Yézid, mais Fernand d'Albayda, dont il demandait que la conduite fût sévèrement examinée, attendu que, comme premier baron de Valence et intéressé à la conservation des Maures, il n'était pas impossible qu'il eût continué à entretenir des intelligences avec eux. Des rapports particuliers, transmis au saint-office, l'accusaient même d'avoir fait passer des vivres dans le camp des rebelles,ce qui constituerait le crime de trahison contre le roi et contre l'Etat.

Fernand allait donc être conduit dans les prisons de l'inquisition à Madrid. Quant aux autres prisonniers maures, au moment où l'ordre du roi était arrivé de suspendre les hostilités, les uns, envoyés à Valence, avaient déjà figuré dans un somptueux auto-da-fé, aux cris de joie et aux pieuses acclamations de la multitude; les autres, au nombre desquels se trouvait Yézid, venaient d'arriver à Saragosse, où un pareil sort les attendait sans doute prochainement; telles étaient les nouvelles que Pedralvi venait annoncer à Alliaga.

Quant à lui, compris par la bonté de Yézid dans le premier convoi de prisonniers dirigé sur le port des Alfaques, et qui maintenant devait voguer vers Marseille, il n'avait pas voulu quitter l'Espagne sans son maître. Il avait, d'ailleurs, disait-il, des serments à tenir. Il s'était donc échappé, avait pu, grâce à ce déguisement, se soustraire à toutes les recherches, et, sachant que Sa Majesté se rendait à Pampe-

lune, il était accouru, certain de rencontrer Alliaga près du roi.

— Maintenant, lui dit-il, tu sais tout ; que faut-il faire pour sauver Yézid et nos frères, et ce généreux Fernand d'Albayda qui nous a défendus au péril de ses jours?

Les moments étaient précieux. Alliaga courut le soir même chez Sa Majesté, qui allait se mettre au lit, lui démontra combien les rigueurs de Ribeira étaient impolitiques, combien elles faisaient de tort au roi auprès de ses sujets et surtout auprès de la duchesse de Santarem, qui ne lui pardonnerait jamais la mort de Yézid, son frère (dernier argument, qui n'était pas le moins puissant) ; que plus tard on aviserait au meilleur parti à prendre, mais que, dans ce moment, il fallait, avant tout, arrêter l'effusion du sang et empêcher un second auto-da-fé.

D'après l'avis d'Alliaga, le monarque écrivit donc de sa propre main au grand inquisiteur Ribeira qu'il approuvait fort son zèle pour la foi catholique, mais qu'il désirait qu'on ne brûlât plus personne sans son aveu, à lui le roi ; qu'il entendait en outre que les prisonniers maures restassent, non dans les prisons, mais dans la citadelle de Saragosse, et qu'on amenât sur-le-champ à Pampelune, où il se rendait avec toute sa cour, le chef des Maures, Yézid d'Albérique, et don Fernand d'Albayda, sur le sort desquels le roi et son ministre se réservaient de prononcer, après avoir écouté les avis du pieux archevêque Ribeira, ce flambeau de la foi et la lumière de la sainte inquisition.

Un courrier partit à l'instant même, porteur de cette lettre, avec injonction de ne s'arrêter, ni jour ni nuit, qu'il ne fût arrivé à Saragosse, et le roi, qui ne signait rien et ne s'occupait jamais d'affaires d'État après son souper, tout étourdi encore de ce qu'on venait de lui faire faire, se coucha étonné et ravi de son activité.

Don Ribeira fut moins enchanté en lisant la missive royale ; une sainte indignation s'empara de lui. Son visage, jaune d'ordinaire, car volontiers les dévots sont bilieux, son

visage devint d'un rouge pourpre, et il eut besoin d'un violent effort sur lui-même pour ne point proférer contre le roi une de ces malédictions que réprouvent également la charité chrétienne et la fidélité de sujet. Il fallait cependant obéir. Il donna ordre, ainsi qu'on le lui prescrivait, de diriger don Fernand d'Albayda et Yézid sur Pampelune, mais il les y devança, et précéda même de quelques jours l'entrée du roi.

Sur toute sa route, il fut accueilli par la population des villes et des campagnes comme le saint de l'Espagne, comme l'apôtre de la foi, comme l'élu du ciel, et chacun accourait pour toucher ses vêtements et lui demander sa bénédiction.

A Pampelune, il fut reçu dans le palais de l'inquisition avec les honneurs qu'on eût rendus, non pas au roi, mais au pape lui-même. Dès le jour même de son arrivée, et les jours suivants, il ne cessa de prêcher dans la cathédrale devant un immense concours de fidèles. Il avait le cœur trop ulcéré pour se modérer; aussi, cédant à la fougue naturelle de son caractère, il ne put s'empêcher de tonner contre l'hérésie et surtout contre l'indulgence coupable des rois de la terre. Il se plaignit de la tiédeur qui voulait éteindre les bûchers que, dans son zèle, il cherchait vainement à rallumer. Il n'y réussit que trop bien, et il avait tellement excité les passions de la multitude et leur enthousiasme fanatique qu'un cri d'indignation, un *tolle* général, s'élevait de toutes parts contre les Maures; chacun dans Pampelune et dans les environs se demandait pourquoi la capitale de la Navarre n'aurait pas, comme Valence et d'autres villes privilégiées, l'avantage d'un auto-da-fé et de quel droit on la priverait de ce spectacle.

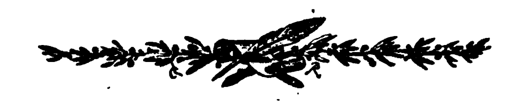
Telle était la disposition des esprits lorsque, arrivant enfin au terme de son long voyage, le roi avec toute sa cour et toute sa suite se présenta aux portes de la ville. Cette fois, sachant combien les habitants de la Navarre, et surtout ceux de Pampelune, étaient jaloux de leurs fueros, et se

rappelant l'émeute qui, lors de la première année de son règne, avait accueilli son entrée, le roi s'était bien gardé de se faire accompagner par aucune troupe. En effet, les bourgeois de la ville, qui plus que jamais, et pour des causes que nous dirons plus tard, tenaient à leurs priviléges, s'étaient rendus à leur poste et, la hallebarde à la main, étaient venus recevoir le roi. Mais sur son passage, aucune foule, aucune affluence; les rues et les fenêtres des maisons semblaient presque désertes, non pas que la population de Pampelune fût moins curieuse qu'autrefois, mais un autre spectacle qui attirait bien plus sa sympathie avait lieu ce jour-là même et faisait tort au roi d'Espagne.

Pendant que Sa Majesté entrait par la porte de Madrid, Yézid et Fernand d'Albayda arrivaient par celle de Saragosse.

La foule, excitée contre les Maures par les prédications de don Ribeira, avait, à la vue de Yézid, montré une telle irritation, que les familiers du saint-office et les bourgeois de la ville, préposés à la garde du prisonnier, avaient eu toutes les peines du monde à le dérober aux manifestations hostiles de la multitude. On s'était empressé de gagner le palais de l'inquisition, et Yézid y était entré, tout étonné d'y trouver un refuge.





VI

LE COUVENT DES ANNONCIADES.

La comtesse d'Altamira, frappée d'exil, voyant le duc de Lerma renversé, et apprenant, quelques jours après, l'expulsion du père Jérôme, d'Escobar et de toute la compagnie de Jésus, la comtesse s'était dit que trois coups si décisifs portés à la fois n'avaient pu l'être que par une main ferme et résolue. Ce ne pouvait être celle du duc d'Uzède, son ancien ami, qu'elle connaissait trop bien pour le soupçonner d'un pareil acte de vigueur. Evidemment il était l'agent, le prête-nom d'une volonté plus puissante. Elle cessa donc de le haïr, se contentant de le mépriser, et, ne désespérant pas de le ramener plus tard, elle dirigea ses efforts contre cette volonté qui dirigeait toutes les autres. C'était celle d'Alliaga. Lui et la duchesse de Santarem régnaient en ce moment et avaient tout pouvoir sur le roi : l'un par son esprit, l'autre par sa beauté. C'étaient là les deux ennemis à renverser, et comme la comtesse ne pouvait y parvenir à elle seule, elle devait songer à se faire de nouveaux alliés.

La comtesse commença par assister avec assiduité et ferveur aux prédications furibondes du pieux Ribeira, le grand inquisiteur. Placée au premier rang, au-dessous de la chaire, et remarquable par l'élégance de sa toilette, elle ne perdait ni une de ses paroles, ni un de ses regards. Quoique prédicateur on est homme, c'est-à-dire accessible à l'amour-propre, et surtout à l'amour-propre d'auteur, le plus insinuant de tous. L'attention de la comtesse le flatta, et quand

elle le supplia de vouloir bien désormais diriger sa conscience, ce fut lui qui la remercia.

Une fois en relation avec l'archevêque, elle n'eut pas de peine à exciter son animosité contre Alliaga. C'était déjà à moitié fait. Les pieuses rancunes sont implacables, et le saint prélat n'avait jamais pardonné à Piquillo de s'être laissé convertir par d'autres que par lui. Il avait, depuis ce temps, conservé contre le nouveau chrétien un fonds de haine qui eût toujours augmenté, même si Piquillo ne fût pas devenu confesseur du roi, à plus forte raison depuis qu'il balançait, par cet emploi, la puissance même du grand inquisiteur.

La comtesse avait signalé aussi à Ribeira un fait qui l'affligeait profondément. Elle ne pouvait voir sans douleur sa nièce, Carmen, la future abbesse du couvent des Annonciades, donner asile à la duchesse de Santarem et à ses compagnes, qui, après tout, étaient du sang et de la religion mauresques. C'était un véritable scandale.

Il n'en fallait pas tant pour soulever la colère et l'éloquence du grand inquisiteur. Le matin même de l'arrivée du roi, il avait tonné en chaire contre les filles du Seigneur qui profanent les lieux saints par la présence impure des infidèles. Le couvent des Annonciades n'était pas nommé, mais il était si bien désigné qu'il était impossible de s'y méprendre, et la foule avait témoigné par ses murmures combien elle s'associait à l'indignation du prélat. Le feu couvait sous la cendre; il ne s'agissait plus que de l'animer et de lui donner de l'extension.

La comtesse avait pris à son service l'ancien valet de chambre du roi, qui, ainsi qu'elle, maudissait l'ingratitude et l'injustice des cours; elle l'avait à peu près initié à ses desseins. Il s'agissait de trouver, pour exciter les passions de la multitude, quelques-uns de ces hommes hardis et remuants, lesquels, quoi qu'il arrive, n'ont rien à perdre et tout à gagner.

M. de Latorre avait justement trouvé à la comtesse ce

qu'elle désirait : c'était un ancien capitaine mécontent qui s'était battu sur terre et sur mer. Plein de bravoure, et sans argent pour le moment, il arrivait de la côte d'Afrique, où il avait conduit une cargaison de Mauresques. Son navire, le *San-Lucar*, un navire superbe, avait échoué au service du gouvernement, et le ministre lui refusait des indemnités.

La comtesse voulut faire connaissance avec ce digne capitaine, que nos lecteurs ont reconnu déjà, et qui n'était autre que Juan-Baptista. Quand elle lui eut donné à entendre qu'il s'agissait de perdre Piquillo et la duchesse de Santarem, il s'écria si vivement qu'il le ferait pour rien, que la comtesse, ne voulant pas se laisser vaincre en générosité, lui donna une bourse pleine d'or. Il accepta, non pour lui, mais pour ses braves compagnons, car il n'était pas seul : il avait avec lui tout son équipage, circonstance qui charma la comtesse autant que la prestance et la galanterie du capitaine, qui ne la quitta qu'après lui avoir juré serment de fidélité.

Alliaga cependant avait vu avec inquiétude l'aspect de la ville à l'entrée du roi. Il s'alarmait de l'indifférence du peuple pour le monarque et de son empressement à courir au-devant des victimes qu'on lui amenait ; il prévoyait qu'il y aurait de rudes combats à soutenir pour délivrer Yézid, et que le grand inquisiteur ne lâcherait pas aisément sa proie. Il fallait, et avant que la discussion s'envenimât, se hâter de mettre en liberté don Fernand, qui, par sa position, son influence, et surtout son énergie, pouvait rendre de grands services à la cause qu'il avait déjà si noblement défendue. Il parla dans ce sens au duc d'Uzède, qui hésita et refusa presque. Alliaga fronça le sourcil.

— C'est mon ennemi personnel, s'écria le nouveau ministre ; il m'a autrefois insulté. Non pas que je veuille, pour cela, le mettre sous les verrous, mais puisqu'il y est, la loyauté me permet de l'y laisser.

— Elle vous ordonne au contraire de le délivrer, monseigneur, et je suis persuadé, ajouta-t-il en appuyant d'un

ton un peu menaçant, que telle est l'intention de Votre Excellence.

— Certainement, dit le duc en se mordant les lèvres ; et il signa d'un air de mauvaise humeur la lettre que lui présentait Alliaga, et qui était ainsi conçue :

« Monsieur le grand inquisiteur,

« Don Fernand d'Albayda, officier du roi, n'est point jus-
« ticiable du tribunal de l'inquisition ; c'est à Sa Majesté et
« à ses conseillers à prononcer sur sa conduite, et il n'a
« agi, je dois vous le dire, qu'en vertu d'ordres supérieurs.
« Veuillez donc avoir pour agréable de le faire mettre en
« liberté sur-le-champ au reçu de la présente. »

Alliaga fit porter à l'instant même cet ordre, et se rendit près du roi pour lui en rendre compte. Le roi l'écouta à peine : une seule idée le préoccupait, un seul espoir faisait battre son cœur : il était dans la même ville que la duchesse de Santarem. Plusieurs fois, le matin, au moment de son entrée dans la grande rue, il avait mis la tête à la portière de son carrosse pour voir s'il n'apercevait pas de loin le clocher du couvent des Annonciades. A peine arrivé au palais du vice-roi, qui avait été préparé pour lui, il voulait sortir et visiter la ville, en dirigeant sa promenade vers la montagne Saint-Christophe, où étaient situés la citadelle et le couvent des Annonciades.

Alliaga employait tous ses efforts pour calmer son souverain, pour le rappeler à la raison et lui faire comprendre qu'une telle précipitation paraîtrait au moins fort étrange, et pourrait même compromettre le succès de ses projets. Le roi répondait qu'il voulait voir la duchesse de Santarem, qu'il se rendrait près d'elle incognito et déguisé, s'il le fallait, comme au jour de leur première entrevue, mais qu'il lui tardait de connaître son sort.

Tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'il attendrait jusqu'au lendemain ; à la condition, cependant, que le soir même, Alliaga se rendrait près de sa sœur, qu'il lui parlerait de la proposition du roi, et viendrait rendre réponse à

son souverain de la manière dont la duchesse aurait accueilli l'idée du baptême, et surtout celle du mariage secret.

Alliaga, enchanté de revoir Aïxa, n'importe, hélas! à quel prix, avait accepté toutes ces conditions, et le roi, retiré avec lui dans son oratoire, lui répétait, pour la vingtième fois, les mêmes recommandations, l'engageant à partir, lorsque, au moment où Piquillo allait prendre congé de Sa Majesté, une rumeur sourde et prolongée se fit entendre au loin.

La nuit était venue, et au milieu des ténèbres on distinguait une lueur rougeâtre qui éclairait certaines parties de la ville; cette lueur partait d'un point élevé et semblait venir de la montagne Saint-Christophe. Au même moment, le bruit d'abord vague et confus devint plus fort, plus distinct, et enfin plus effrayant; c'étaient des cris d'effroi et des cris menaçants. Tout à coup une cloche lointaine se fit entendre, à laquelle répondirent toutes les cloches de la ville, puis le tocsin d'alarme.

Le roi sonna et appela à la fois.

— Qu'est-ce? demanda-t-il.

— Sire, dit un des valets de chambre, c'est le feu qui vient de prendre...

— Eh! non, dit un autre, c'est le feu qu'on vient de mettre...

— Où donc?

— Au couvent des Annonciades.

Le roi poussa un cri d'effroi, et, incapable de réprimer son émotion et sa terreur, il se laissa tomber dans son fauteuil; puis, saisi d'un tremblement nerveux, il se tourna du côté d'Alliaga pour l'interroger, le consulter, ou plutôt pour être rassuré par lui; mais Alliaga n'était plus là. Au premier mot qu'il avait entendu, il s'était précipité hors de l'appartement et courait au feu.

Carmen, retirée dans sa cellule, causait avec sa sœur de l'arrivée du roi à Pampelune.

— Piquillo est-il avec lui? demanda Aïxa d'un air inquiet.

— Certainement. Il était dans le carrosse du roi, et ne le quitte pas.

— Nous allons donc le voir ?

— Oui, mais on annonce aussi une autre nouvelle, et je crains, ajouta Carmen, qu'elle ne te cause trop d'émotion.

En disant ces mots, elle était elle-même si émue, qu'on l'entendait à peine.

— Qu'est-ce donc ? demanda Aïxa, en commençant à s'effrayer.

— Eh bien, on prétend, mais on se trompe sans doute, que Fernand d'Albayda a été conduit dans les prisons de l'inquisition.

— Lui ! s'écria Aïxa en tremblant ; de quoi l'accuse-t-on ?

— D'avoir défendu et protégé les Maures qu'il devait combattre.

— Et tu crois, demanda Aïxa avec angoisse, qu'il sera condamné ?

— Pas par toi, du moins, dit Carmen avec un regard plein de douceur, en tendant la main à sa sœur, qu'elle voyait pâlir.

En ce moment un murmure lointain se fit entendre autour des murs du couvent, et peu à peu il devint si fort, que les deux jeunes filles cessèrent leur conversation et écoutèrent attentivement.

Le couvent des Annonciades était situé sur la montagne de Saint-Christophe, qui, elle-même, domine toute la ville de Pampelune, et Juanita entra effrayée, annonçant qu'on voyait, de la fenêtre de sa cellule, accourir une grande multitude de peuple qui se dirigeait vers la grille du couvent. On distinguait en effet les pas tumultueux de la foule qui, jusque-là silencieuse, arriva devant la grille principale, et on entendit alors ces cris :

— Ouvrez ! ouvrez !

— N'ouvrez pas ! je le défends ! répondit Carmen à plusieurs de ses religieuses qui venaient prendre ses ordres ; sachons d'abord ce qu'ils nous demandent.

— Je vais vous le dire, s'écria la comtesse d'Altamira en se précipitant dans la cellule de sa nièce. C'est la populace de Pampelune qui, irritée contre vous, demande qu'on lui livre les hérétiques auxquelles vous avez imprudemment donné asile, toutes les femmes maures renfermées dans ce couvent.

— Jamais ! répondit Carmen en se plaçant devant sa sœur et devant Juanita.

— Je conçois votre générosité, reprit la comtesse, mais songez que le peuple est furieux ; que dans sa colère il n'épargne rien, et que, si on ne lui donne pas satisfaction, il est capable de tout mettre à feu et à sang.

Aïxa poussa un cri d'effroi.

— Et vous ne voudriez pas, continua la comtesse, sacrifier, pour des étrangères et des infidèles, ces jeunes filles confiées à votre garde.

— Madame la comtesse a raison, dit froidement Aïxa. Mes sœurs et moi avons déjà vu la mort de plus près encore. La terre d'Espagne nous a maudites et doit nous servir de tombeau. Mais l'hospitalité qu'on nous a donnée ne sera fatale qu'à nous.

— Allons, dit-elle à Juanita, allons nous livrer à nos bourreaux.

— Je ne le souffrirai pas; retenez-la, empêchez-la de sortir ! dit Carmen aux religieuses qui accouraient en foule autour d'elle. C'est moi qui vous l'ordonne ! moi, votre abbesse !

— Tu ne l'es pas encore ! s'écria Aïxa.

— Je le suis, dès qu'il y a du danger ! répondit avec énergie la jeune fille jusque-là si douce et si timide. Apportez-moi mes habits... mes plus riches habits ; hâtez-vous.

Et couverte des insignes du commandement, elle descendit dans la cour du couvent d'un pas ferme, et suivie de toutes ses religieuses.

A la vue de ces jeunes fronts si candides et si purs, de ces filles vêtues de blanc et s'avançant intrépidement au-

devant des meurtriers, un sentiment d'émotion et de respect circula dans tous les rangs. Il se fit un profond silence.

Carmen en profita pour s'approcher de la grille.

— Que voulez-vous ? Que demandez-vous ?

— Qu'on nous livre les hérétiques, dit un des chefs, qui n'était autre que Juan-Baptista. Elles ont mérité la mort.

— Ce n'est pas à nous de les juger, mais de les défendre puisqu'elles nous ont demandé l'hospitalité.

— En les défendant, craignez notre colère.

— En les trahissant, je craindrais celle du ciel.

— Nous les refuser, c'est vous exposer à la mort.

— Vous livrer leur sang, c'est m'exposer à la damnation éternelle.

— Nous les aurons malgré vous, dit le bandit en secouant la grille avec force.

— Le premier qui osera violer les priviléges de ce couvent et franchir cette clôture, qui est sacrée, sera maudit sur terre et maudit dans le ciel ! s'écria Carmen avec force.

A ces paroles, le peuple recula de quelques pas avec crainte ; il ne resta près de la grille que Juan-Baptista et une douzaine de ses compagnons qui tentaient, ainsi que lui, de briser ce rempart.

— Anathème sur vous ! continua Carmen en étendant les bras, anathème !

Le peuple tomba à genoux et cria au capitaine et aux siens :

— Retirez-vous ! retirez-vous ! n'entendez-vous pas qu'elle vous menace de l'anathème ?

— Eh ! que m'importe ? se disait Juan-Baptista en lui-même, j'ai deux cents ducats à gagner et je les gagnerai.

Mais il se retourna et vit que le peuple se retirait : il allait presque rester seul.

— Eh bien, s'écria-t-il avec colère, nous ne franchirons point cette clôture, puisqu'elle est sacrée. Mais, sans pénétrer dans cette enceinte, nous trouverons moyen d'en faire sortir les hérétiques ou de les exterminer.

— A la bonne heure ! à la bonne heure ! s'écria le peuple en se rapprochant de lui.

En ce moment, le vent soufflait avec violence ; le couvent, situé sur la hauteur, formait un vaste carré ; excepté l'entrée principale, fermée par une grille en fer, tout le reste était bâti en bois ou en constructions très-légères. Non loin de là était un maréchal ferrant ; Juan-Baptista et les siens coururent à sa forge, tout le peuple les imita, en un instant des milliers de brandons furent jetés, en cent endroits différents, contre les murailles ou la toiture du couvent ; l'incendie se déclara sur tous les points, et le vent qui l'alimentait le rendit bientôt impossible à éteindre.

Les religieuses, effrayées, éperdues, sonnèrent les cloches du couvent pour appeler à leur secours. Les cloches de la ville répondirent à ce cri d'alarme, et c'est à ce bruit que Piquillo, hors de lui, s'était élancé dans les rues de Pampelune, priant le ciel de l'inspirer et de lui venir en aide. La citadelle, qui était voisine du lieu de l'incendie, ne renfermait pas de garnison, et, ainsi que nous l'avons déjà dit, pas un seul régiment, pas un seul soldat n'avait escorté le roi à son entrée.

Le grand inquisiteur, accouru à la hâte, ne savait que faire, que résoudre, et le duc d'Uzède avait aussi perdu la tête. Alliaga seul avait conservé la sienne. Le désespoir lui avait donné du sang-froid.

Il ordonna à tout ce qu'il y avait de familiers du saint-office et d'alguazils disponibles de se rendre à l'endroit du désastre. Il commanda à tous les bourgeois, qui accouraient armés de hallebardes, de le suivre. Plusieurs refusèrent, attendu que l'incendie du couvent ne les regardait pas.

— Les maisons voisines sont déjà la proie des flammes, répondit Alliaga, et par le vent qui souffle de la montagne, toute la ville de Pampelune, qui est bâtie en bois, sera bientôt la proie de l'incendie. Si cela vous convient, messeigneurs, soit, restons ici.

Et il se croisa les bras.

— Courons! s'écrièrent les hallebardiers, qui étaient presque tous propriétaires.

Alliaga ne courait pas, il volait, et ne s'arrêta qu'à la vue de l'horrible spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Les deux parties latérales du couvent étaient déjà totalement la proie des flammes. Les religieuses, forcées de fuir l'incendie, s'élançaient hors de leurs murailles embrasées et étaient recueillies par la multitude, qui ouvrait ses rangs devant elles avec respect et leur donnait asile. Mais toutes celles qui ne portaient pas l'habit des nonnes, toutes les jeunes filles qu'à leur costume on reconnaissait pour mauresques, étaient repoussées et rejetées dans le foyer de l'incendie, et la flamme qui les enveloppait les avait bientôt dévorées.

Dans cet auto-da-fé d'un nouveau genre, les acclamations et les hurlements de joie de la foule se mêlaient aux cris des victimes, pendant que d'autres, plus dévots ou plus féroces, entonnaient un chant de cannibales et psalmodiaient en chœur : *Dies iræ, dies illa!*

Au milieu de cette horrible fête, le capitaine Juan-Baptista, ardent, et l'œil en feu, attendait la duchesse de Santarem, qu'on n'avait pas encore aperçue, non plus que Carmen, mais elles ne pouvaient, ni l'une ni l'autre, tarder à chercher leur salut dans la fuite; car les flammes avaient déjà gagné le bâtiment principal, celui où était située la cellule de l'abbesse. Quant à la comtesse d'Altamira, elle avait été une des premières à échapper au danger, et, grâce au capitaine, qui l'avait reçue et protégée, elle était déjà loin de l'incendie qu'elle avait allumé et dont maintenant elle attendait tranquillement les résultats.

Tout à coup, du sein des flammes, une jeune fille s'élance éperdue. Elle traverse la cour du couvent en poussant des cris d'effroi; et malgré ses cheveux en désordre, malgré ses vêtements à moitié brûlés, il est aisé de voir que ce n'est pas une religieuse, une nonne, une chrétienne.

— Au feu, l'hérétique! criait-on de toutes parts... rejetez-la dans la fournaise! le feu purifie tout!

La jeune fille, épouvantée, n'entendait rien, ne voyait rien, que la flamme qui la poursuivait; et dans son égarement, elle se précipita dans les bras d'un homme qui était au premier rang et qui semblait l'attendre. Cet homme c'était Juan-Baptista, qui, levant la jeune fille dans ses bras vigoureux, s'écria, en poussant un éclat de rire :

— Ah! c'est la belle Juanita qui a allumé tant de feux dans sa vie! des feux comme celui-ci et que rien ne peut éteindre... rien!

— Que ton sang! cria une voix sourde à son oreille.

Au même instant, le capitaine sentit dans son flanc la lame froide d'un poignard. Juanita lui échappa des bras au moment où il allait la lancer dans la fournaise. Un autre de ses compagnons la saisit, mais soudain il tomba lui-même, frappé mortellement, et deux autres qui s'avançaient reculèrent bientôt dangereusement blessés.

— Et de quatre! murmura la voix, c'est toujours un à-compte!

Puis celui qui avait prononcé ces mots, tenant Juanita d'une main et de l'autre son poignard ensanglanté, se fraya un passage à travers la foule de curieux, qui, étant venus pour regarder, et non pour s'exposer, se rangeaient avec empressement. Dailleurs, parmi tant d'autres scènes de carnage, dans le désordre et le bruit de l'incendie, dans le fracas des murailles qui s'écroulaient, à peine avait-on fait attention à cet épisode; il avait été presque inaperçu de tous, excepté de Juan-Baptista et de ses compagnons, dont les hurlements se perdaient au milieu de ceux de la foule et qui criaient vainement :

— Arrêtez !

C'est dans ce moment qu'Alliaga, tenant une croix à la main, arriva à la tête des hallebardiers. Du premier coup d'œil il avait reconnu Pedralvi et Juanita, et cria à ceux qui voulaient s'emparer d'eux :

— Laissez-les! laissez-les! ce n'est pas là, c'est à l'incendie qu'il faut courir. En avant! suivez-moi!

Et les bourgeois suivirent la croix que tenait Alliaga. Pedralvi et Juanita étaient déjà loin.

A l'entrée du couvent, un homme était étendu raide mort ; un autre, dangereusement blessé, était à terre près de lui, et criait d'un ton lamentable :

— Laisserez-vous périr un bon chrétien, un vrai catholique !

Alliaga se baissa pour le relever et pour le secourir. Le blessé s'appuya sur son bras, et regardant les traits du moine, dont le capuchon venait de retomber en arrière, il murmura avec terreur :

— Piquillo !

— Non pas Piquillo, répondit celui-ci d'une voix solennelle, mais la justice divine, mais le châtiment qui arrive enfin !

S'adressant alors à un groupe d'alguazils et de familiers du saint-office qui venaient de gravir la montagne Saint-Christophe par une autre rue :

— Au nom du roi, conduisez cet homme dans les prisons de l'inquisition, pour m'être représenté à moi, à moi seul. Vous en répondez sur votre tête. Allez.

Se tournant alors du côté de l'incendie, il fut effrayé de ses progrès, que rien désormais ne semblait pouvoir arrêter.

Ainsi que nous l'avons dit, les deux ailes du bâtiment avaient été consumées, et toute la violence des flammes était maintenant concentrée sur le corps de logis principal, où étaient les appartements de l'abbesse et la chapelle du couvent, qui, plus solidement bâtis, avaient résisté plus longtemps, mais un côté de la toiture et quelques parties de murailles, quoique construites en pierres, commençaient à s'écrouler.

Et pas de secours ! et pas d'eau ! et sur cette montagne aride, impossible de s'en procurer ! On venait d'en envoyer puiser au bas de la ville, dans l'Arga, mais la difficulté de transport, et le temps surtout !... Quand ce secours arriverait

le couvent des Annonciades ne serait plus qu'un monceau de ruines !

La jeune abbesse, cependant, après avoir vu le peuple et Juan-Baptista lui-même se retirer à sa voix, s'était empressée d'accourir auprès d'Aïxa.

— Sauvée ! sauvée ! lui dit-elle ; ils n'oseront franchir l'enceinte de ce couvent ni le profaner de leur présence ; rassure-toi, ma sœur, le danger est passé.

Mais bientôt la lueur des flammes brillant à travers les croisées de la cellule vint leur apprendre la vérité. Les religieuses effrayées vinrent supplier leur abbesse de ne pas attendre que l'incendie eût rendu la retraite impossible.

— Hâtez-vous de fuir ! lui disaient-elles ; on le peut sans péril : le peuple laisse sortir toutes les religieuses, toutes les filles du Christ, et leurs rangs s'ouvrent devant nous.

— Alors, dit Carmen à sa sœur, partons !

— Non, senora, non, crièrent les nonnes en se jetant aux pieds d'Aïxa, ne vous y exposez pas : ils vous massacreraient, vous et les vôtres, ou vous précipiteraient dans les flammes !

— Alors, dit tranquillement la duchesse de Santarem, partez, mes amies, partez promptement. Je sais le moyen d'échapper à leurs coups.

— Comment cela ?

— J'attendrai que ces murailles s'écroulent sur moi. Je reste.

— Et moi aussi, dit Carmen en se rapprochant de sa sœur.

Ni les prières d'Aïxa ni les larmes de ses religieuses ne purent la faire changer de résolution.

En vain l'incendie commença à siffler avec violence, en vain des masses de flamme et de fumée passèrent en tourbillonnant devant leurs croisées, Carmen repoussa sa sœur qui se jetait à ses genoux et répéta :

— Je reste.

Les deux ailes du couvent s'écroulèrent, des gerbes de

feu s'élancèrent vers le ciel ; toutes les nonnes, épouvantées, sortirent de la cellule de l'abbesse, descendirent le large escalier de pierre, dont les marches étaient déjà brûlantes, et s'élancèrent dans la cour, qui était libre encore.

Carmen resta ; elle resta seule avec sa sœur, et s'approcha d'elle les yeux rayonnants de joie.

Aïxa était pâle ; elle tremblait, mais non pour elle.

— Qu'as-tu fait, insensée? lui dit-elle. Ne t'expose pas plus longtemps à cet affreux supplice, à ces douleurs atroces. Il en est temps encore, va-t'en ! Je t'en supplie, par notre tendresse, par don Juan d'Aguilar, ton père, que je vais retrouver, et qui m'attend près du mien. Ma Carmen, ma sœur bien-aimée, laisse-moi périr seule. J'ai du courage, tes souffrances me l'ôteraient. Laisse-moi ! laisse-moi... je ne crains pas la mort.

— Et moi je la désire ! s'écria Carmen. Oui, oui ! poursuivit-elle avec exaltation, mieux vaut le supplice d'un instant que le long supplice du cloître, tourments d'une vie entière, existence de douleurs, de larmes et de regrets !

— Que dis-tu ? s'écria Aïxa étonnée.

— Vois-tu, ma sœur, répondit Carmen avec joie, vois-tu la flamme qui s'avance et qui va m'atteindre ? Ta main, ma sœur, ta main, pose-la sur ce cœur qui bientôt ne souffrira plus.

— Toi, des souffrances ! Et lesquelles? Achève... dis-moi tout.

— Oui, s'écria Carmen en se jetant dans les bras d'Aïxa, on peut tout se dire, quand on va mourir. Par ces flammes qui nous entourent, par ce Dieu qui m'entend et va me recevoir, j'ai fait tous mes efforts pour l'oublier... je n'ai pas pu, je te le jure !

— O ciel ! tu l'aimais ?

— Toujours !

— Et tu as voulu y renoncer ?

— Parce qu'il t'aimait, parce que je préférais votre bonheur au mien.

— Toi, Carmen, t'immoler pour moi !

— Tu m'en avais donné l'exemple ! Mais j'en serais morte de douleur, je le sens ; je serais morte, et loin de toi ! Que béni soit le ciel qui me permet de t'embrasser encore et de t'adresser mon dernier adieu !

En ce moment, tout un pan de muraille s'écroula du côté de la cour.

Les deux jeunes filles s'élancèrent dans les bras l'une de l'autre, disant à la vie un éternel adieu, et par un mouvement involontaire, leurs lèvres murmurèrent à la fois le nom de Fernand.

Un espoir leur restait cependant encore. De la cellule de l'abbesse, qui était située au second étage, on descendait jusque dans la cour du couvent par un escalier de pierre, lequel était demeuré debout. Mais elles ne songeaient point à profiter de ce dernier moyen de salut, qui bientôt leur fut ravi, car au bout de quelques instants l'escalier tomba avec fracas, et les deux jeunes filles restèrent seules au milieu des flammes dans la cellule, qui, ouverte et comme suspendue en l'air, allait bientôt s'écrouler elle-même.

A genoux et les bras tendus vers le ciel, elles priaient toutes les deux, elles priaient l'une pour l'autre.

— Dieu de mes pères, puissant Allah !

— O vierge Marie ! ô Jésus ! disait Carmen.

— Toi le Dieu véritable !

— Toi le vrai Dieu !

— Ouvre tes bras à ma sœur !

— Reçois Aïxa dans ton sein !

Une pluie de feu tombait dans la cour, les pierres se détachaient et les poutres craquaient de tous les côtés ; la multitude attentive faisait maintenant silence, comme pour ne rien perdre de ce terrible spectacle, et chacun calculait déjà d'avance l'instant où la cellule allait disparaître dans les flammes.

En ce moment suprême, des deux extrémités de la foule, deux hommes, qui sans doute ne s'étaient pas entendus et

qui peut-être ne se connaissaient pas, s'élancèrent vers le dernier foyer de l'incendie. A voir son chapeau galonné et orné de plumes, son riche manteau brodé et l'épée attachée à son ceinturon, l'un devait être un officier et un grand seigneur ; l'autre n'était qu'un pauvre moine.

Le premier avait couru dans une maison voisine et s'était emparé d'une échelle ; le moine n'avait pensé à rien qu'à s'approcher des deux jeunes filles, à les secourir s'il le pouvait, ou à mourir avec elles. Tous les deux, du reste, s'avançaient avec une égale intrépidité sous les éclats enflammés qui souvent atteignaient leurs vêtements, mais n'arrêtaient point leur marche. Les yeux fixés sur un seul point, ils semblaient compter pour rien leur propre danger.

Le jeune officier, arrivé au pied de la muraille prête à s'écrouler, cherchait vainement à y appuyer son échelle et à la consolider d'en bas. Les décombres et les débris ne le permettaient pas. De l'autre côté, une poutre, qui seule était restée au milieu du bâtiment incendié, joignait encore la cellule de l'abbesse à un pan de muraille à moitié détruit. Le moine s'élança sur cette muraille, gravit jusqu'à la hauteur de la poutre, et, sans hésiter un instant, sans jeter même un regard sur ce pont étroit et enflammé, qui déjà craquait sous ses pas, il s'avança aussi tranquillement que s'il marchait sur les dalles d'une église.

Sa tête était nue, et la toiture en feu menaçait de l'écraser ; il ne s'en inquiétait guère, il marchait toujours.

Ses pieds et ses mains étaient brûlés, il ne le sentait point, car il avançait, car il n'était plus qu'à deux pas de cette jeune fille vêtue de blanc qui priait à genoux.

— Tu m'attendais, ma sœur ! tu m'appelais ? lui dit-il ; me voici.

Et sans attendre sa réponse, il l'avait saisie et l'emportait, au moment où un cri frappait son oreille :

— Fernand ! Fernand !... s'était écriée Carmen.

Le jeune officier, gravissant d'un autre côté, comme à l'assaut, venait d'escalader la cellule embrasée et recevait

dans ses bras sa cousine tremblante de terreur et de joie. Il descendit avec elle à reculons, par où il était monté, la couvrant de son corps et la protégeant contre la pluie de feu qui redoublait.

Pendant ce temps, Alliaga s'était de nouveau hasardé sur le pont brûlant qu'il avait déjà traversé. Cette fois il tremblait, car il portait Aïxa, et sous ses pas était un abîme, un volcan !... Mais à ses horribles angoisses se mêlait un sentiment indéfinissable de bonheur : il serrait contre son cœur cette sœur bien-aimée, et il était sûr, s'il ne parvenait pas à la sauver, de périr avec elle.

Dieu, sans doute, veillait sur eux ; car à peine avaient-ils fait quelques pas dans la cour, que le dernier étage du bâtiment s'abîma dans les flammes : la cellule de l'abbesse n'offrait plus qu'un monceau de décombres fumants.

C'était tout ce qui restait du couvent des Annonciades.

A l'aspect du danger auquel Aïxa et Carmen venaient d'échapper, et comme s'il n'avait plus besoin maintenant de l'énergie qui l'avait soutenu jusqu'alors, Alliaga sentit ses forces l'abandonner et ses genoux fléchir.

— Dieu soit béni, murmura-t-il, je puis mourir à présent! Et il perdit connaissance.

Quelques instants auparavant, le grand inquisiteur Ribeira était arrivé sur le lieu du désastre, donnant sa bénédiction à tout le monde. Il avait entonné le *Libera nos*, *Domine*, et la multitude ne douta pas que la présence du prélat et surtout ses prières fussent la cause immédiate du salut miraculeux qui venait de s'opérer.

Le prélat se retourna vers les principaux officiers et vers les familiers de l'inquisition qui l'entouraient, et, leur montrant Alliaga, il leur dit froidement :

— Donnez des secours à notre frère. Quant à cette jeune fille (il désignait la duchesse de Santarem), conduisez-la dans le palais de l'inquisition ; ce n'est pas aujourd'hui que nous pouvons décider de son sort ; mais demain, nous prie-

rons l'Éternel, pour qu'il nous guide et nous inspire ce que nous devons faire à son égard.

En ce moment arrivèrent les gens qu'on avait chargés de puiser l'eau dans l'Arga. La nuit était avancée, le couvent entièrement brûlé; il n'y avait plus rien à voir, et la multitude satisfaite se retira en criant :

— Vive Monseigneur Ribeira! vive notre saint inquisiteur!





VII

LES FUEROS.

Le lendemain, la capitale de la Navarre était dans la consternation. Le couvent des Annonciades, un des plus beaux monuments de la ville, avait été détruit de fond en comble; plusieurs maisons avaient souffert de l'incendie; plusieurs familles des plus distinguées comptaient des morts ou des blessés, et, comme cela arrive d'ordinaire, l'indignation publique accusait les Maures d'être la cause d'un événement dont ils étaient les victimes.

Le bruit courait que la comtesse d'Altamira, qui habitait le couvent près de sa nièce Carmen, avait péri dans l'incendie; et tout portait à le croire, car le lendemain elle ne reparut pas.

Le fait est que la comtesse, ayant appris de M. de Latorre que Juan-Baptista avait été arrêté par Piquillo, redoutait pour elle les aveux du capitaine et la vengeance d'Alliaga. Il lui sembla alors prudent d'attendre les événements et de se laisser passer pour morte tant que durerait le danger, quitte à revivre dès qu'elle y trouverait avantage.

En attendant, sa perte était un nouveau crime que l'on imputait aux Maures; les hautes classes, auxquelles elle appartenait, se joignirent aux bourgeois et à la populace pour approuver les mesures rigoureuses employées contre des hérétiques qui étaient décidément les ennemis de l'Espagne. La haine contre eux devint si vive et si générale que bien des gens se glorifièrent hautement, et comme d'une sainte

action, d'avoir contribué aux événements de la veille. Mais cette manifestation leur porta malheur, et tous ceux qui avaient ainsi publié leurs exploits se hâtèrent de les démentir et de s'en défendre. Chaque soir, en effet, quelques bourgeois tombaient sous une main inconnue, et le poignard qui les frappait portait d'ordinaire un papier avec cette inscription :

De la part des Maures.

Ces actes d'une vengeance imprudente achevèrent d'exaspérer la population de Pampelune, qu'il fallait au contraire tâcher d'apaiser, car elle n'était que trop disposée à faire cause commune avec le grand inquisiteur. Aussi, ce dernier, fort de l'opinion publique qui se prononçait pour lui, crut pouvoir tout oser, et son zèle ainsi que son audace ne connurent plus de bornes.

Le roi, que ces événements avaient profondément affligé, les regardait comme un double malheur, en ce qu'ils ne lui permettaient pas de voir, dès le lendemain, comme il l'avait espéré, la duchesse de Santarem, prisonnière de l'inquisition. Il se flattait bien, ainsi que Piquillo, que cette détention ne serait que pour la forme et ne durerait qu'une journée tout au plus; mais que devint-il quand il apprit que le grand inquisiteur n'avait pas craint de dénoncer Yézid et Aïxa au tribunal du saint-office, et qu'il les accusait, l'un d'avoir causé la révolte de l'Albarracin, et l'autre l'incendie du couvent des Annonciades!

Le saint-office avait d'abord décidé, comme mesure de convenance, que la jeune Carmen d'Aguilar, la future abbesse des Annonciades, et ses religieuses, se retireraient à Grenade, dans une succursale de leur ordre, pendant le temps que l'on emploierait à rebâtir leur couvent.

Le redoutable tribunal avait ensuite déclaré qu'il se regardait comme saisi des deux affaires, que le grand inquisiteur avait portées devant lui, et qu'il allait immédiatement s'en occuper.

Cette décision était effrayante, d'abord par le danger qu'elle pouvait faire courir à la duchesse et à son frère, ensuite pour les projets du roi, dont elle rendait l'exécution presque impossible. Comment, après un pareil éclat, songer à épouser Aïxa, même secrètement? Il était évident que cette idée entrait pour beaucoup dans les combinaisons de l'archevêque. Il fallait donc se hâter de s'y opposer et étouffer cette affaire, avant même que le saint tribunal commençât à s'en occuper.

Le roi donna, dès le soir même, des ordres en conséquence au duc d'Uzède, qui, malgré son empressement et son zèle apparents, semblait peu flatté du rôle dont on le chargeait. Mais le roi commandait et Alliaga le surveillait; il fut bien forcé de se soumettre. Il devait le lendemain signifier au grand inquisiteur et au saint-office les volontés de Sa Majesté, et Alliaga, comme membre lui-même de l'inquisition, promit d'assister à cette séance.

Le soir même, Pedralvi, qui n'avait pas de demeure fixe, mais qui errait dans la ville, dans les places publiques, établissant son domicile au milieu des groupes et de la foule, écoutant et surveillant tout, Pedralvi vint annoncer à Alliaga que le duc d'Uzède était sorti à la nuit tombante et était entré dans l'église de Santa-Cruz.

— Eh bien! qu'y a-t-il à cela d'étonnant?

— Un instant après, j'en ai vu sortir le grand inquisiteur.

— Eh bien?

— Ils ont dû se rencontrer, ils ont pu se parler.

— C'est possible. J'examinerai et je le saurai.

Le lendemain, les membres du saint-office étaient tous à leur poste, car on leur avait annoncé une communication de Sa Majesté.

Le premier ministre fut introduit. Il salua respectueusement le tribunal, puis le grand inquisiteur; Alliaga crut leur voir échanger un regard d'intelligence.

Le duc déclara, d'un ton sec et hautain qui eût indisposé les juges les mieux intentionnés, que la volonté de Sa Majesté

catholique était qu'on ne donnât aucune suite au procès du Maure Yézid et d'Aïxa, duchesse de Santarem.

L'inquisiteur se leva, et, déployant une arrogance qui paraîtrait inconcevable, si l'on ne savait qu'avec un roi tel que Philippe III, et même avec d'autres princes plus puissants que lui, l'Église se regardait alors comme bien au-dessus du trône, l'inquisiteur déclara que le saint tribunal était déjà saisi de l'affaire; qu'il n'y avait pas d'exemple que le roi eût jamais entravé le cours de la justice dans les tribunaux ordinaires; pourquoi donnerait-il l'exemple d'une telle violation dans un saint tribunal, devant lequel s'agitaient, non les intérêts de la terre, mais ceux du Ciel? que lui, archevêque de Valence et grand inquisiteur, savait tout le respect qu'il devait à Sa Majesté le roi d'Espagne, mais qu'il devait aussi obéissance à un maître plus puissant encore, au roi des cieux, au Christ lui-même, dont il défendait la cause, et que, quelque danger qu'il pût en résulter, il ne le trahirait jamais.

Voyant que le duc d'Uzède, au lieu de répondre et de rétorquer les arguments du prélat, les écoutait dans un silence respectueux et presque approbatif, Alliaga ne pouvant contenir son impatience s'écria d'une voix un peu émue:

— Ainsi donc, Son Excellence entend résister aux ordres du roi?

— J'entends défendre les priviléges de l'inquisition, répondit Ribeira avec hauteur. Quiconque consent à fléchir sur un point, sur un point seul, quelque minime qu'il soit en apparence, porte un coup mortel à l'ordre de Saint-Dominique et à ses institutions. Nous avons juré au pied des autels de maintenir les droits de ce saint tribunal, et nous devons, même au prix de nos jours, les transmettre intacts à ceux qui viendront après nous.

— Je saurai, aussi bien que Votre Excellence, répondit Alliaga, défendre les droits de l'inquisition; mais le roi a aussi les siens. Vous ne lui contesterez pas celui de faire grâce, et s'il veut absolument en user...

— Pour que le roi fît grâce, répliqua adroitement le prélat,

il faudrait qu'il y eût condamnation; il n'y en a pas encore. Il ne s'agit, dans ce moment, que d'un jugement seulement, d'un jugement que l'on veut empêcher d'intervenir, et je m'étonne qu'un membre du saint-office vienne, au sein même de ce tribunal, lui proposer de renoncer à ses droits et de s'avilir. Quant à moi, qui ne crains ni la disgrâce ni même le martyre, je sais mourir, s'il le faut, mais non pas céder.

Puis se tournant vers ses collègues il ajouta :

— Aux voix, mes frères. Nous pouvons délibérer devant monsieur le duc, qui daignera rapporter notre réponse à Sa Majesté.

Cette réponse, qui n'était pas douteuse, fut que l'inquisition était décidée à maintenir ses droits; qu'ainsi donc l'affaire suivrait son cours, et que le Maure Yézid et la duchesse de Santarem seraient jugés dans le plus bref délai possible.

Ce délai ne fut pas long, et le soir même, pendant qu'Alliaga délibérait avec le roi sur le parti à prendre dans ce conflit entre l'autorité royale et l'autorité ecclésiastique, Yezid et Aïxa furent traduits devant le tribunal, et on commença, par leur interrogatoire, l'instruction de l'affaire.

Alliaga comprit alors qu'il n'avait plus affaire au duc de Lerma, qu'il avait à lutter contre un ennemi audacieux et résolu, qui ne reculerait pas même devant la puissance royale. D'un autre côté, les alliés dont il pouvait disposer étaient sans talents, sans énergie, à commencer par le duc d'Uzède, qui, de plus, était malintentionné et le trahirait probablement à la première occasion favorable.

La noblesse et les gens de la cour étaient déjà jaloux de sa faveur, le clergé était humilié d'une élévation si prompte. Les amis du père Jérôme et de la société de Jésus (et ils étaient nombreux) étaient devenus ses ennemis. Alliaga n'avait pour lui que le roi, qu'il gouvernait, il est vrai, à son gré; mais la situation du royaume et la position de chacun étaient alors si singulières que commander au roi n'était presque commander à personne.

Et puis, quelque pénible qu'il soit de l'avouer, ce qui nuisait encore à Alliaga, c'est qu'il était honnête homme, c'est qu'il écoutait ses scrupules et sa conscience. Il voulait sauver sa sœur et les siens; mais il ne pouvait oublier que le roi lui avait donné sa confiance, son amitié et son pouvoir; qu'il était ministre réel, ministre de fait de ce roi qui s'abandonnait à lui et à ses conseils. Il lui était donc impossible de lui conseiller tel acte qui soulèverait contre lui le clergé et l'opinion publique, qui porterait ses sujets à la haine, au mépris, à la révolte peut-être.

Et c'est ce qui arriverait immanquablement si, pour défendre une Mauresque qu'il aimait et qu'il voulait épouser, le roi se mettait en lutte ouverte et déclarée avec l'inquisition, ce tribunal formidable qui pouvait tout, même faire excommunier et déposer les rois.

Il fallait donc attaquer Ribeira et l'inquisition, les combattre et les vaincre, sans que le roi eût l'air de s'en mêler, sans qu'il intervînt dans la lutte; il fallait, pour sauver la majesté royale, la tenir, s'il était possible, en dehors de la question.

C'était là une difficile entreprise. Ce fut celle qu'Alliaga conçut.

L'obstacle le plus grand était dans la popularité de Ribeira, dans le respect et l'adoration fanatiques que chacun lui portait, et qui, d'avance, lui donnaient gain de cause, quoi qu'il hasardât; le duc d'Uzède était dans des conditions toutes contraires : ses actes étaient tout d'abord frappés de défaveur.

Le dernier ministre avait laissé de grands déficits dans les coffres du roi; il était nécessaire de les remplir, et par les moyens les plus prompts; il y avait urgence. D'Uzède, qui déjà supportait avec impatience le joug d'Alliaga, ne crut pas avoir besoin de ses conseils pour obtenir des fonds que réclamaient impérieusement les besoins de l'État; on venait d'établir de nouveaux impôts dans les deux Castilles et dans plusieurs autres provinces qui avaient payé sans rien dire. Il

imposa de même l'Aragon, la Navarre et la Biscaye. Il ignorait qu'avec cette dernière province surtout, il y avait d'autres précautions à prendre.

Les députés des provinces basques, au reçu de l'ordonnance qui créait un nouvel impôt sans leur concours et sans leur consentement, se réunirent, suivant l'usage de leurs ancêtres, sous le vaste et antique chêne de Guernica ; c'est là que se tenaient leurs assemblées. Ils délibérèrent, et l'histoire a conservé l'énergique remontrance qu'ils adressèrent à Philippe III : « Eux seuls, d'après leurs fueros, avaient le « droit de s'imposer, et l'avaient fait jusqu'alors ; mais en « vertu de leurs fueros, ils déclaraient qu'ils ne pouvaient « faire davantage, et ils suppliaient le roi de retirer son « ordonnance ; sinon, disaient-ils, et si l'on veut violer nos « fueros, nous prendrons les armes pour défendre nos droits « et notre bien-aimée patrie, dussions-nous voir brûler nos « maisons et nos campagnes, mourir nos femmes et nos en- « fants ; dussions-nous chercher ensuite un autre seigneur « pour nous protéger et nous défendre * ! »

Cette adresse, à laquelle l'imprudence du duc d'Uzède venait d'exposer la majesté royale, était si juste qu'il n'y avait rien à y répondre. Il fallait y faire droit, c'est ce qu'Alliaga avait conseillé au roi. La nouvelle de cet échec ministériel se répandit dans Pampelune. Les bourgeois de la ville félicitèrent ceux de la Biscaye de la manière dont ils avaient su défendre leurs fueros, et coururent tous aux archives pour examiner si, dans ceux de la Navarre, il n'y aurait pas aussi quelque article qui leur permît de ne pas payer d'impôt.

Ils n'y trouvèrent pas cette clause, que leurs ancêtres avaient négligé de faire insérer. Il n'y en avait que deux principales : l'une leur donnait, comme nous l'avons déjà vu, le droit de se garder et d'empêcher qu'aucun soldat pé-

* Ch. Weiss, *l'Espagne*, tome I, pag. 322. Archives du ministère des affaires étrangères, vol. Espagne.

nétrât dans leur ville ; l'autre leur conférait le droit de se juger eux-mêmes, par leurs propres tribunaux, et de connaître seuls des crimes ou délits commis dans leur ville.

Alliaga, qui, au sujet de l'affaire de Guernica, venait d'étudier aussi les fueros de la Navarre, vit dans cette dernière clause le moyen de salut qu'il cherchait, et se hâta de l'exploiter avec habileté.

Dès le soir même, Pedralvi et quelques amis dévoués, habillés en bons bourgeois de Pampelune, se répandaient dans tous les groupes, parlaient des fueros du pays et de leur importance, démontraient, par l'exemple des provinces basques, combien il était essentiel de les défendre et de ne pas y laisser porter la moindre atteinte.

— Dans ce moment, par exemple, s'écriaient-ils, Dieu nous préserve d'oser élever la voix contre le saint et respectable Ribeira, notre grand inquisiteur; mais enfin, d'après nos fueros, ce ne serait pas à lui et à l'inquisition, mais à nous seuls et à nos tribunaux, qu'il appartiendrait de juger la duchesse de Santarem.

— C'est vrai, répondirent plusieurs autres bourgeois, nous n'y avions pas pensé.

— C'est cependant grave... c'est un point capital.

— Très-capital ! répondit la foule.

— Si nous permettons aujourd'hui un empiétement, quelque léger qu'il soit, on s'en permettra demain un autre plus important.

— C'est vrai ! d'Uzède en est bien capable.

— Et si j'étais de vous, ajouta Pedralvi, j'y prendrais garde.

— Vous avez raison, il faudrait aviser.

— Faire une remontrance respectueuse au roi et surtout à l'inquisition.

— C'est une bonne idée !

Et cette bonne idée, fermentant dans toutes les têtes, fut, le soir même, le sujet de toutes les conversations, dans les

boutiques, hôtelleries et lieux d'assemblée de la bonne ville de Pampelune.

Le lendemain, une réunion de notables demanda audience au roi, qui s'empressa de l'accorder et reçut la députation de la manière la plus gracieuse.

Ravis de cet accueil, les bourgeois exposèrent avec confiance à Sa Majesté leurs justes griefs et leurs réclamations.

Le roi répondit que sa conduite passée avait dû prouver à quel point il respectait les fueros de la Navarre ; qu'il veillerait toujours, autant que les Navarrois eux-mêmes, à la conservation de leurs précieux priviléges; que, dans la présente question, il était complétement de l'avis de ses fidèles sujets, les bourgeois de Pampelune ; mais que, l'inquisition étant saisie de l'affaire, son autorité royale ne pouvait intervenir dans les choses de l'Église ; que, du reste, don Ribeira était un saint homme et un homme juste, et qu'il s'empresserait, sans aucun doute, de faire droit à des réclamations aussi légitimes.

Les députés du peuple crièrent Vive le roi ! et quittèrent son palais pour se rendre à celui de l'inquisiteur.

Don Ribeira était en prières, et les fit attendre près d'une heure.

Enfin on les introduisit, et, après avoir écouté leur harangue avec un sang-froid glacial, le grand inquisiteur répondit, comme Alliaga s'y attendait, et avec son entêtement ordinaire, que le saint-office était saisi de l'affaire, qu'il ne s'en dessaisirait pas, et qu'il ne ferait point à des bourgeois une concession qu'il avait refusée au roi lui-même.

Les députés crurent que le roi avait déjà fait une tentative en leur faveur, et bénirent en eux-mêmes ce roi jusque-là si calomnié.

Le chef de la députation voulut répliquer à Son Excellence, mais celui-ci répondit avec hauteur :

— L'Église ne discute pas, elle commande, et chacun doit obéir.

— Mais cependant, monseigneur, les droits du peuple...

— Doivent se taire devant ceux de l'Église.

Et le pieux Ribeira, l'apôtre de la foi, l'élu du ciel, le saint de l'Espagne, tourna le dos à la bourgeoisie de Pampelune, qui se retira fort mécontente.

Quelques heures après, ces nouvelles s'étaient déjà répandues dans toute la ville, chacun connaissait la gracieuse réception de Sa Majesté et la réponse fière et hautaine de l'archevêque.

Le soir, Son Excellence traversa la promenade de la Taconera au milieu du plus profond silence.

La voiture de Sa Majesté fut accueillie tout le long de son passage par les cris chaleureux et répétés de Vive le roi !

— Bien ! se dit en lui-même Alliaga, voici déjà les bourgeois de Pampelune qui deviennent royalistes.





VIII

LA POPULARITÉ.

Le lendemain, l'archevêque devait prêcher, et à peine quelques rares auditeurs, quelques-unes de ses pénitentes dévouées, assistèrent à cette solennité, qui, d'ordinaire, attirait un si grand concours de fidèles. Ribeira, habitué à la foule et aux murmures approbatifs, sentit un vif dépit en contemplant, du haut de sa chaire, cette enceinte presque déserte, cette église silencieuse et veuve des admirateurs de son archevêque.

Les blessures les plus cruelles sont celles de l'amour-propre, et l'orgueil irascible du prélat lui conseilla une prompte vengeance. Comme pour jeter un défi à tous ses adversaires, il redoubla de fermeté, ou plutôt d'entêtement; il entama hardiment le procès et en pressa la conclusion. A cette nouvelle, le mécontentement redoubla et de sourds murmures éclatèrent.

On n'osait encore se prononcer ouvertement; le respect qu'on avait eu si longtemps pour Ribeira arrêtait l'indignation prête à éclater; mais il s'agissait, après tout, des fueros de la Navarre, des droits les plus chers, et, qu'ils fussent menacés par l'Église ou par le trône, le devoir de tout citoyen était de les défendre, dès qu'ils étaient en danger. Des groupes séditieux se formaient dans les rues, aux environs du palais de l'inquisition, et cette fois le carrosse du prélat fut accueilli par les cris de *Vivent les fueros! A bas qui ose y porter atteinte!*

Ribeira ne pouvait croire que de pareilles manifestations s'adressassent à lui, et, mettant la tête à la portière, il jeta sur la populace un regard méprisant et hautain, qui porta l'exaspération de la foule au dernier degré. Le défi était accepté, la lutte était désormais entre le peuple et l'inquisition ; et l'archevêque, qui, la veille encore, était adoré, ne comprenant point qu'une popularité comme la sienne pût disparaître du jour au lendemain, voulut faire courber devant lui, par la crainte, ceux que l'admiration tenait naguère à ses genoux.

Le roi, la cour et la ville de Pampelune apprirent, avec un sentiment de douleur, de surprise et d'indignation, que l'inquisition venait de rendre son jugement, et que Yézid et Aïxa étaient condamnés à être brûlés sur la principale place de Pampelune, le dimanche suivant, c'est-à-dire dans trois jours.

Quand nous disons que l'indignation fut générale, entendons-nous. Ce n'était point en faveur de Yézid et d'Aïxa qu'elle s'élevait ; le peuple consentait à leur supplice, et le demandait même à grands cris; mais il voulait que leur arrêt fût prononcé et exécuté par lui.

Les priviléges de la Navarre, violés aujourd'hui par l'archevêque, pouvaient l'être demain par le roi ou par ses ministres, qui s'appuieraient de l'exemple et de l'autorité de l'Église. C'était donc une chose grave, et il n'y avait pas que la populace qui l'entendît ainsi.

Alliaga l'avait fait aisément comprendre au grand justicier de la Navarre et aux gens du roi composant le tribunal de Pampelune, lesquels avaient réclamé auprès de l'inquisition, et l'inquisition, représentée par Ribeira, n'avait eu nul égard à leurs remontrances.

L'administration judiciaire était donc, ainsi que le peuple, indignée contre l'archevêque. La cour ne l'était pas moins ; car un homme qui ne respectait pas même la maîtresse du roi pouvait fort bien, lorsque la fantaisie lui en prendrait, s'attaquer aussi aux grands seigneurs, aux dames de la cour;

et du moment que la protection et la faveur ne servaient plus à rien, cela devenait un abus intolérable.

Quant au roi, à la fois effrayé et furieux qu'on eût osé, malgré lui, juger et condamner au bûcher la duchesse de Santarem, il ne pouvait écouter plus longtemps les conseils de la modération, et, comme les gens faibles, qui sont toujours extrêmes dans leurs premières résolutions, il voulait faire entrer dans la ville de Pampelune un régiment, deux régiments, et même plus, commandés par Fernand d'Albayda, attaquer le palais de l'inquisition, l'incendier comme le couvent des Annonciades, et enlever Aïxa.

Alliaga, aussi inquiet et non moins malheureux que le roi, avait grand'peine à lui rappeler que Sa Majesté avait, dernièrement encore, juré de respecter les fueros de Navarre, qu'elle allait les violer à son tour et imiter l'archevêque, en faisant entrer des troupes dans Pampelune; qu'aux premiers soldats que l'on verrait paraître, le peuple, qui était pour le roi, se soulèverait contre lui et ferait cause commune avec le grand inquisiteur. Enfin, il lui affirma, ce qu'il tenait de Fernand d'Albayda, à qui il en avait déjà parlé, qu'il était sûr des soldats pour toute autre entreprise, mais qu'il ne pouvait répondre de leur obéissance dès qu'il s'agirait d'attaquer l'inquisition.

Fernand savait par lui-même que la discipline militaire et l'influence des chefs devenaient bientôt nulles, à la voix toute-puissante de don Ribeira.

C'était donc au peuple seul à combattre et à vaincre. Il fallait le laisser faire... en l'aidant un peu.

Le peuple, bien mené, est capable de tout. En exaltant les têtes, on pouvait les pousser à se révolter, à attaquer l'inquisition de vive force et à main armée. Cela s'était déjà vu autrefois en Aragon, sous Philippe II lui-même, dans l'affaire d'Antonio Pérès, et ce qu'avaient fait les bourgeois de Saragosse, ceux de Pampelune pouvaient bien le faire.

Dans le désordre d'une attaque, ou d'un assaut, et à la faveur de l'émeute, Alliaga, qui ne quittait point le palais de

l'inquisition et qui en connaissait tous les détours, pourrait aisément délivrer Yézid et Aïxa. Une fois hors de Pampelune, ils étaient sauvés; Fernand, suivi de Fidalgo d'Estrèmos et de quelques soldats dévoués, répondait de leur salut et les conduirait en lieu sûr.

De cette manière, ni le roi ni ses ministres ne se seraient mêlés de cette affaire et n'y auraient paru en rien; mais on devait se hâter de se mettre à l'œuvre, les moments étaient précieux; on n'avait devant soi que trois jours.

Le barbier Gongarello, qui était revenu, sous la protection d'Alliaga et avec l'autorisation du roi, dans la ville de Pampelune, si longtemps habitée par lui, fut chargé de revoir toutes ses anciennes connaissances, ses anciennes pratiques, ses anciens voisins, de les aider à s'indigner et à être furieux. Pour cela, il ne fallait que parler, et Gongarello était là dans son centre; c'était un allié utile.

Pedralvi courait tous les bons endroits, les cabarets et les hôtelleries; il n'eut garde d'oublier l'hôte du *Soleil d'Or*, et retrouva, à sa grande satisfaction, son ancien patron Pérès Ginès de Hila, assis au même comptoir, et coiffé presque du même bonnet de coton qu'autrefois. Depuis quinze ans et plus, le digne aubergiste n'avait point changé de place; seulement, lui autrefois si maigre, avait pris un embonpoint considérable, et sa fortune avait fait comme lui.

— A boire ! s'écria Pedralvi d'une voix de gentilhomme qui a de quoi payer; j'espère que le seigneur Ginès de Hila me fera l'honneur de trinquer avec moi, dit-il à l'hôtelier, qui venait de faire monter de la cave plusieurs bouteilles.

Celui-ci s'inclina et se plaça vis-à-vis de son hôte.

— Le vin est-il bon?

— C'est du Benicarlo tout pur.

— Non, dit Pedralvi en le goûtant, prenons-en un autre. Celui-ci est de votre première cave à droite, où vous placez votre provision de vin du crû.

— Que voulez-vous dire, seigneur cavalier? s'écria l'hôtelier tout déconcerté; c'est du vrai Benicarlo.

— Du tout. Vrai vin de Pampelune, vin de treille; cette belle treille en berceau que vous avez dans votre jardin, et sous laquelle on vous surprit, un soir, avec Giuseppa, votre voisine.

L'hôtelier, de plus en plus interdit, voulut balbutier quelques mots que Pedralvi ne lui laissa pas achever; il déboucha une autre bouteille, en disant :

— Voyons celui-ci.

— C'est du Val-de-Peñas, murmura l'aubergiste.

— Fabriqué à Pampelune, répondit son convive. Seulement, nous y avons mis du sureau qui croît sur la montagne Saint-Christophe, pour le colorer un peu.

— Mais, seigneur cavalier...

— C'est ainsi que vous le faites.

— Je vous atteste, par la Vierge et les saints, que jamais, au grand jamais...

— J'en ai fait avec vous, continua froidement Pedralvi.

L'hôtelier le regarda alors d'un air inquiet et effrayé, et le jeune homme s'écria en riant :

— Eh quoi! seigneur Ginès de Hila, vous ne reconnaissez pas un ancien serviteur, un ancien ami qui s'est élevé dans vos cuisines?... Pedralvi!

— Le petit Pedralvi, s'écria l'hôtelier, qui revient grand seigneur!

— Le tout est de bien commencer.

— Mariquita, apporte-nous une bouteille de vin de Xérès de la Frontera, de ma petite armoire.

— J'allais vous en demander. Je vois que c'est toujours là le bon endroit, et cette bouteille-là ne saurait arriver plus à propos, dit Pedralvi en la débouchant, car il s'agit ici de boire à notre amitié et à nos fueros. Vive l'amitié!

L'hôtelier trinqua avec empressement.

— Vivent nos fueros!... les fueros de Navarre!

L'hôtelier ne dit mot et se contenta de boire en silence.

— Eh quoi! mon maître, vous autrefois si beau et si entraînant au milieu de l'émeute, vous qui avez travaillé avec tant

d'ardeur à la défense de nos droits et priviléges, les verrez-vous attaquer avec indifférence, et n'êtes-vous plus prêt à vous lever, vous et vos gens, pour les maintenir?

— Non, dit froidement le maître du *Soleil d'Or*, je n'ai point oublié cette émeute qui eut un si grand succès.

— Et vous craignez cette fois d'échouer?

— Je craindrais de réussir. C'est assez de triomphe comme cela. Je me rappelle les jours et les nuits qu'il m'a fallu passer à porter la hallebarde.

— Qu'importe! vous avez maintenu vos droits.

— Ce maintien-là m'a coûté cher. Je me souviens encore de l'état dans lequel j'ai trouvé ma maison à mon retour. J'aurais eu vingt soldats du roi à loger, et l'ordonnance ne m'en donnait qu'un seul, que jamais on n'aurait vu un pareil pillage. Imaginez-vous...

— Je le sais, dit Pedralvi, j'y étais.

— Et vous voulez que je me remette encore dans les révolutions! A d'autres, seigneur Pedralvi! Quand je n'avais rien, j'étais pour le changement; aujourd'hui que j'ai fait fortune, je suis pour l'ordre, le gouvernement et monseigneur l'archevêque.

— Mais vos libertés?

— On y tient quand on n'a que ça; mais je suis, grâce au ciel, assez riche pour m'en passer. C'est ce que nous disions ce matin avec mon compère et voisin Truxillo le tailleur, chez qui je déjeunais, et qui m'a donné une olla podrida délicieuse.

— Le seigneur Truxillo a donc fait aussi fortune?

— Comme tous les tailleurs qui sont honnêtes! Une immense fortune. Il est devenu fabricant de draps et a une centaine d'ouvriers.

— Et il partage vos principes?

— Nous avons bu ensemble à la santé de monseigneur Ribeira le saint inquisiteur.

Pedralvi ne put obtenir autre chose de son ancien patron. Il rapporta cette conversation à Alliaga et alla s'adresser à

d'autres bourgeois qui eussent leur fortune à faire. Il en trouva beaucoup.

Le lendemain Ginès de Hila et son compère Truxillo reçurent de l'inquisition une condamnation à dix réaux d'amende, au profit des couvents et hospices de la ville, pour avoir mangé, l'un et l'autre, une olla podrida un saint jour de vendredi. Cette ordonnance portait la signature de don Juan de Ribeira, le grand inquisiteur.

Les deux compères, peu édifiés, cette fois, du pieux rigorisme et de la sainteté de l'archevêque, ne craignirent pas d'en témoigner à voix haute leur mécontentement; et le soir même un ordre leur arriva venant du saint-office, qui leur prescrivait de fermer, l'un ses ateliers, et l'autre son hôtellerie pendant trois jours, vu les propos scandaleux et impies qu'ils avaient osé tenir sur Son Excellence don Juan de Ribeira, le flambeau de la foi et la lumière de la sainte inquisition.

Pour cette fois il fut impossible à l'hôtelier et à son voisin de ne pas joindre leur indignation à celle de la ville entière, et de ne pas déclamer, comme tout le monde, contre le pouvoir arbitraire et abusif que s'arrogeait l'archevêque de Valence. Il fallait absolument s'y opposer et y mettre un terme; non-seulement défendre ses libertés, mais en exiger de plus grandes encore, et notamment une loi spéciale contre la fermeture des boutiques. Telles étaient les plaintes chaleureuses exhalées par les deux voisins, au milieu des groupes déjà disposés à la révolte.

De plus, les ateliers du tailleur, fermés pendant trois jours, jetaient sur le pavé de Pampelune une centaine d'ouvriers que Truxillo ne payait plus, et qui n'avaient rien à faire qu'à parcourir les rues et à grossir les rangs des mécontents. Il en était de même des nombreuses pratiques du *Soleil d'Or*, qui, ne pouvant s'établir et causer, suivant leur usage, dans les salles de l'hôtellerie, se promenaient ou formaient des groupes et faisaient leurs réflexions en plein air.

Le résultat était facile à prévoir. Le premier des trois

jours qui précédaient le supplice, le peuple s'était contenté de murmurer, de se rassembler et de crier sous les fenêtres de l'inquisition :

— Vivent les fueros !

Le soir, l'agitation avait augmenté. Les groupes étaient devenus plus nombreux, plus compactes, plus menaçants. Les familiers du saint-office, qui avaient voulu les dissiper, avaient été repoussés par la foule, injuriés, bafoués, couverts de boue, et étaient rentrés avec peine dans le palais de l'inquisition, laissant sur le champ de bataille des chapeaux et des manteaux noirs. Le peuple avait porté, au bout de grandes perches, ces trophées de sa victoire.

La nuit avait été assez tranquille ; mais le lendemain l'orage gronda avec plus de violence. Pedralvi et ses compagnons arrivèrent sur la grande place au moment où, par l'ordre de Ribeira, on élevait le bûcher pour la cérémonie du lendemain. Les débris en furent dispersés, et Pedralvi s'écria :

— A bas l'inquisition ! mort aux inquisiteurs !

Jamais ces cris audacieux n'avaient été proférés dans les remparts de Pampelune, et la foule hésita un instant. Mais les compagnons de Pedralvi le firent retentir de nouveau, sans que la foudre les frappât, sans que le ciel même s'obscurcît, et la multitude, enhardie par leur exemple, s'écria :

— A bas l'inquisition ! mort aux inquisiteurs !

Une fois que les échos de Pampelune eurent répété ce cri, une fois que les oreilles espagnoles y furent habituées, il ne parut pas plus difficile à prononcer qu'un autre, et retentit bientôt dans toutes les rues de la ville. A ces blasphèmes de la populace, les bourgeois épouvantés, redoutant la colère céleste, qui était probable, et celle de l'inquisiteur, qui était certaine, fermèrent leurs boutiques, se rassemblèrent en tumulte à l'hôtel de ville, et, après une longue et orageuse délibération, nommèrent une députation, composée des notables bourgeois et commerçants, que l'on chargea de présenter une dernière requête au grand inquisiteur.

Celui-ci, malgré son pieux entêtement, commençait, non pas à avoir peur, mais à s'inquiéter sérieusement de la tournure que prenaient les choses. Il s'était cru en proie à un mauvais rêve, quand il avait entendu, sous ses fenêtres, les premières manifestations populaires; mais quand ces cris insensés, incroyables, invraisemblables : *A bas l'inquisition! mort aux inquisiteurs!* étaient parvenus jusqu'à lui, il avait bondi d'étonnement et d'horreur, comme si l'ordre de la nature allait être interverti, comme si l'univers bouleversé allait retomber dans le chaos.

Il avait rassemblé à la hâte les principaux membres de l'inquisition, sans en excepter Alliaga. Son front hautain respirait toujours l'orgueil et l'audace; mais au fond du cœur il était moins rassuré qu'il n'affectait de l'être, et quoiqu'il eût réuni le saint tribunal pour aviser, disait-il, à des moyens victorieux et décisifs contre l'hérésie et la révolte, il n'eût peut-être pas demandé mieux que de transiger avec elles.

C'est dans ce moment que les notables se présentèrent au palais du saint-office. Leur supplique fut apportée au grand inquisiteur dans la salle du conseil, pendant que la députation attendait la réponse dans la chapelle de Saint-Dominique.

— Mes frères, dit gravement Ribeira après avoir lu la requête, je tiens avant tout, et je l'ai assez prouvé, à signaler mon zèle pour la foi catholique et mon dévouement à l'inquisition; mais ces pieux sentiments ne m'empêchent point de déplorer les désordres qui viennent d'éclater dans cette ville et d'aviser aux moyens d'en arrêter le cours; car notre mission est de forcer les aveugles à voir, les sourds à entendre, et ceux qui s'égarent à rentrer dans le bon chemin.

Il s'arrêta, jeta un coup d'œil sur ses collègues, qui le regardaient avec étonnement, et continua d'une voix adoucie et d'un ton paterne :

— Voici une humble supplique; elle nous est adressée, non par cette populace impie que je méprise et que nous

châtierons dès que nous en aurons le loisir; mais elle nous est présentée par la partie saine de la population, par des bourgeois estimables, par les notables commerçants de cette ville, dont je dois vous dire les noms honorables.

Et parmi ceux-là figuraient, en première ligne, Pérès Ginès de Hila, l'hôtelier du *Soleil d'Or*, et Truxillo, le tailleur marchand de draps.

— Que proposent-ils? demanda un des membres du saint-office.

— Ils persistent à prétendre, continua Ribeira en haussant les épaules avec dédain, que leurs fueros leur donnaient à eux seuls le droit de juger les coupables que nous venons de condamner.

— Je le nie! s'écrièrent plusieurs inquisiteurs.

— Et moi aussi! répéta fièrement Ribeira, et je le nierai toujours; mais enfin, et vous allez voir que leur réclamation est presque une reconnaissance de nos droits, ils demandent que les coupables soient livrés et remis entre leurs mains.

Alliaga tressaillit.

— Ils demandent que, si le jugement leur a été enlevé, du moins l'exécution leur en soit confiée. Ils ont renversé le bûcher que j'avais donné ordre d'élever, parce qu'il attestait trop hautement la violation de leurs droits, à laquelle ils ne consentiront jamais. Si les coupables périssent par le feu, le châtiment sera reconnu aux yeux de tous venir de l'inquisition; s'ils périssent par la potence, c'est la justice civile, c'est le peuple qui aura puni.

En un mot, mes frères, voici à quoi se résume la question : Nous avons jugé les coupables, ils demandent à les frapper. Nous voulions qu'ils fussent brûlés; ils désirent qu'ils soient pendus : c'est la seule satisfaction qu'ils exigent, et il me semble que nous ne pouvons la leur refuser. Il faut savoir faire des sacrifices à la tranquillité et au bonheur publics.

Un murmure approbatif suivit la fin de ce discours.

Alliaga sentit une sueur froide couler sur son front. Tout était perdu, le peuple et l'inquisition étaient réconciliés.

Devant ce double pouvoir tout autre devait se briser. Il comprenait trop bien, d'ailleurs, qu'Aïxa et Yézid, livrés aux mains du peuple, n'en sortiraient pas vivants, qu'on ne pourrait ni raisonner ni arrêter sa fureur, exaltée encore par la joie du triomphe, et que, dans quelques instants peut-être, tout serait fini, avant même qu'il eût pu s'entendre avec le roi et Fernand d'Albayda.

Il n'y avait pas à hésiter, il fallait tout risquer.

Alliaga prit son parti sur-le-champ, et, avant de laisser à la discussion le temps de s'établir, il se leva et s'écria avec chaleur qu'il ne consentirait jamais, pour sa part, à une transaction pareille, à un acte de faiblesse et de lâcheté qui déshonorerait à jamais l'inquisition et mettrait en discussion tous ses droits.

A cette brusque sortie, chacun s'émut, et Ribeira jeta sur Alliaga un regard courroucé; mais, sans se laisser intimider par ce regard, Alliaga continua :

— Oui, monseigneur, moi qu'on a accusé de vouloir trahir les droits et priviléges de l'inquisition, je déclare que je suis décidé à les défendre contre tous, fût-ce contre vous-même, que je respecte et que j'admire! Quoi! vous notre chef, notre lumière, notre flambeau dans le sentier de la foi, vous nous disiez vous-même, il y a quelques jours, ici, dans cette enceinte : « Quiconque consent à fléchir sur un point, sur un point seul, quelque minime qu'il soit en apparence, porte un coup mortel à l'ordre de Saint-Dominique et à ses institutions... »

— Permettez!... s'écria le prélat déconcerté.

— Vous l'avez dit, monseigneur, continua Alliaga avec véhémence; vous avez dit ces mémorables paroles, que chacun de nous se rappelle, et que je regarderai, que je citerai désormais comme un article de foi : « Nous avons juré au pied des autels de maintenir les droits de ce saint tribunal, et nous devons, au prix même de nos jours, les transmettre *intacts*. »

— Mais cependant, mon frère... balbutia Ribeira, dont l'embarras redoublait.

— Vous l'avez dit, monseigneur, poursuivit Alliaga avec plus de chaleur encore; vous avez dit *intacts!* ce mot sacramentel et sublime qui renferme tout; *intacts!* et vous voulez laisser au peuple de Pampelune le droit d'exécuter nos jugements!

— C'est vrai, murmurèrent plusieurs inquisiteurs.

— Si nous n'osons les exécuter, nous n'avions donc pas le droit de les rendre?... c'est le reconnaître, c'est en convenir.

— C'est vrai, répétèrent les autres membres du tribunal.

— Et quand les lois du saint-office commandent que tout hérétique soit puni par le feu, par le feu emblème terrestre de la flamme éternelle qui doit purifier son âme; quand la règle de notre ordre, écrite par saint Dominique lui-même, nous offre ce texte précis et formel, il n'est donné à personne, pas même à nous, de changer la loi sainte. Qui l'oserait tenter commettrait lui-même un sacrilége dont il serait responsable aux yeux de Dieu et de ce tribunal, devant lequel je ne craindrais pas moi-même de l'accuser.

Les inquisiteurs, fiers à la fois et flattés d'une audace dont aucun d'eux n'eût été capable, ne purent retenir un nouveau murmure d'approbation, et Ribeira tressaillit, car il savait qu'Alliaga était homme à exécuter sa menace.

— A Dieu ne plaise, continua Alliaga, que j'interprète ainsi les pieuses intentions du saint archevêque qui nous préside, ou que je veuille traiter d'hérésie une erreur qu'il reconnaît mieux que moi, et que ses hautes lumières lui avaient déjà signalée.

— C'est vrai! c'est vrai! s'empressa de murmurer le prélat, en cherchant vainement à dissimuler la colère qu'il ressentait, colère d'autant plus violente, que son adversaire, plus fin et plus adroit que lui, le battait par ses propres armes.

Il sentait bien que l'indignation d'Alliaga n'était pas réelle; que celui-ci avait l'intention de le pousser dans un précipice où devaient se briser sa popularité et son pouvoir; mais

comment s'arrêter sur la pente où lui-même s'était placé?

Il tenta cependant un dernier effort.

— Je reconnais, dit-il, que nous ne devons nous dessaisir d'aucun de nos priviléges; et fidèle à la règle prescrite par notre saint fondateur, je maintiendrai les bûchers de l'inquisition.

— Très-bien! dirent les inquisiteurs.

— Mais, pour ne pas donner à l'effervescence populaire l'occasion de se manifester de nouveau, pour épargner à la multitude des impiétés et des crimes qu'il nous faudrait punir, je vous proposerai, mes frères, un nouveau parti qui obtiendra, je l'espère, votre assentiment.

L'attention de l'assemblée redoubla.

— Je me range de l'avis du frère Luis Alliaga, continua Ribeira avec un air de déférence. Je pense, comme lui, que nous devons exécuter nous-mêmes nos jugements, non pas demain, mais aujourd'hui même.

— Comment cela? demanda Alliaga avec inquiétude.

— En faisant sur-le-champ élever les bûchers dans la cour de l'inquisition; en livrant les criminels aux flammes, pendant que nous réciterons sur eux les prières qui doivent les racheter de la damnation éternelle.

— Je n'y vois ni obstacle ni inconvénient, dit un des inquisiteurs.

— J'en vois de très-grands, répondit Alliaga. D'ordinaire c'est le criminel, ce n'est point le juge qui se cache; le juge répond de ses actes à la face du ciel et des hommes! L'inquisition tremble donc en Espagne? L'inquisition a donc rendu un jugement inique et infâme, puisqu'elle se dérobe à tous les yeux pour le faire exécuter? C'est ce qu'on dira de nous, mes frères, et c'est ce qui n'est pas! Le saint inquisiteur lui-même est trop convaincu de la justice de ses arrêts pour les désavouer.

— Non certes, je ne les désavoue pas et je m'en glorifie, reprit le prélat avec aigreur.

— C'est précisément ce que je dis. On se glorifie au grand

jour et non pas à l'ombre. Nous sommes tous prêts à paraître demain sous la bannière de Saint-Dominique, conduisant nous-mêmes vers le bûcher la sainte procession qui doit traverser la ville, et notre chef, j'en suis persuadé, ne voudra céder à personne le droit de marcher à notre tête.

— Ah! s'écria Ribeira avec dépit, vous voudriez bien m'enlever cet honneur!

— Je le réclame, si vous le refusez.

— Vous êtes donc bien tranquille sur ce peuple, mon frère?

— Vous en avez donc bien peur, monseigneur?

A ce mot, toute prudence abandonna le prélat, et n'écoutant plus que sa colère, que sa vanité blessée, son orgueil humilié, il s'écria :

— A demain l'auto-da-fé! demain le bûcher s'élèvera sur la grande place de Pampelune; demain, aux yeux de tous, les portes de ce palais s'ouvriront, et, tenant la bannière de Saint-Dominique, je traverserai seul, s'il le faut, tout ce peuple que je brave et qu'un mot de moi fera tomber à mes pieds! A demain donc, mes frères.

— A demain! dit Alliaga en s'inclinant avec respect.

Alliaga, en sortant de la salle du conseil, rencontra dans la chapelle de Saint-Dominique la députation des notables de Pampelune, au nombre desquels brillaient l'hôtelier et son compère, attendant toujours la réponse de Ribeira.

Il la leur donna en peu de mots :

Le grand inquisiteur, décidé à défendre les droits du saint-office, ne consentait à aucune concession. Il refusait tout, et déclarait que le jugement prononcé par lui serait exécuté le lendemain.

Quelques heures après, cette nouvelle était déjà répandue dans toute la ville; Ginès de Hila et Truxillo étaient maintenant partisans déclarés des fueros et péroraient sur la place du marché; Pedralvi, Gongarello et leurs affidés parcouraient les autres quartiers. L'exaspération était au comble, et, sans savoir encore au juste ce qu'il voulait faire, le

peuple était décidé à demander et à obtenir satisfaction pour ses droits méconnus et violés.

De son côté, Ribeira s'apprêtait à la défense : tous les familiers du saint-office, tous les alguazils de la ville avaient été rassemblés par ses ordres. Le palais même de l'inquisition renfermait un grand amas de piques, de hallebardes et même d'escopettes, et le peuple n'avait pas d'armes.

Ce n'était pas là ce qui inquiétait Alliaga. Il savait bien que le peuple saurait s'en faire, et qu'une fois déchaîné il aurait bon marché de tous les alguazils de Pampelune, fussent-ils quatre fois plus nombreux.

Mais le peuple oserait-il jamais s'attaquer à la procession, à l'inquisition et surtout à la bannière de Saint-Dominique? Il avait tellement l'habitude de se prosterner sur son passage, qu'il n'oserait jamais se lever contre elle. Il fallait l'entraîner et lui donner la première impulsion; c'est de cela que tout dépendait.

Gongarello, qui, placé sur une borne, pérorait volontiers, n'était bon que pour la tribune et non pour l'action; Pedralvi et quelques amis qui l'entouraient étaient insuffisants pour commencer le mouvement : en s'élançant seuls au milieu de la multitude, ils trahissaient leur faiblesse et leur petit nombre, et se faisaient bien vite entourer et arrêter. Où leur trouver des alliés intrépides, autres que les bourgeois de Pampelune, des auxiliaires sans préjugés et sans peur, que n'effrayeraient ni les robes noires de l'inquisition, ni l'étendard de Saint-Dominique? C'était là ce que cherchait Alliaga; car dans la singulière position où il se trouvait placé, ce qu'il craignait le plus, c'était de ne pas être attaqué le lendemain. Tout était perdu si le peuple respectait le pieux cortége dont il devait faire partie. Son seul espoir était dans la fureur de la multitude, dans le désordre et les dangers qui devaient en résulter, et à la faveur desquels il pourrait tenter de délivrer Yézid et Aïxa.

Seul et renfermé dans sa cellule, qui donnait sur les jardins de l'inquisition, il rêvait aux événements du lendemain,

qu'il avait préparés de son mieux et dont l'issue lui paraissait encore bien douteuse. Ses yeux s'étaient arrêtés sur un moine de haute stature qui se promenait avec impatience dans une allée du jardin et semblait attendre quelqu'un; circonstance en elle-même fort indifférente et qui méritait peu d'exciter son attention; mais la figure de ce moine ne lui était pas inconnue.





IX

LA VEILLE D'UNE ÉMEUTE.

C'était une physionomie assez originale pour qu'on ne l'oubliât pas, et, après quelques instants de recherches, Alliaga se rappela cette espèce de bête brute, cet Indien à moitié Espagnol, Acalpuco, qui au village d'Aïgador faisait l'office de frère rédempteur, et déchirait, à coups de lanière, ceux que Ribeira avait résolu de convertir.

L'archevêque de Valence l'avait sans doute amené avec lui et l'avait attaché à l'inquisition. Acalpuco était monté en grade ainsi que son patron. Ce qui étonnait Alliaga, qui connaissait son caractère, c'est qu'il restât seul à se promener dans le jardin, quand les cloches de Saint-Dominique avaient appelé depuis longtemps tous les autres moines au réfectoire.

Mais tout lui fut bientôt expliqué.

Un cavalier, enveloppé d'un manteau, s'avança mystérieusement, et de sa cellule, ou plutôt de l'observatoire où il voyait sans être vu, Alliaga reconnut cette fois, sur-le-champ, M. de Latorre, l'ancien valet de chambre du roi, qui parla bas au frère Acalpuco, lui remit un petit papier et disparut.

Quel rapport avait M. de Latorre avec ce moine dévoué à Ribeira ? Il pouvait être important de s'en assurer. Alliaga sortit à l'instant de sa cellule et se trouva sur le passage d'Acalpuco, qui revenait du jardin et se rendait dans les appartements du grand inquisiteur.

— Un mot, mon frère, lui dit Alliaga, en découvrant le capuchon du moine et en s'assurant bien qu'il ne s'était pas trompé. Me reconnaissez-vous?

— Est-il possible? le seigneur Piquillo!

— Moi-même, à qui vous avez rendu autrefois d'importants services que je n'ai point oubliés, quand vous trompiez pour moi, et moyennant quelques réaux, le curé Romero et monseigneur Ribeira!

— Silence! dit le moine avec un air d'effroi.

Alliaga vit avec plaisir que son homme était toujours aussi poltron.

— Je serais perdu si l'on entendait ce que vous dites là, car monseigneur le grand inquisiteur a toute confiance en moi.

— Depuis quand vos rapports sont-ils devenus si intimes?

— Monseigneur, depuis un événement qui a suivi votre départ, un malheur qui devait vous atteindre, et qui, je ne sais comment, est retombé sur monseigneur, lequel, touché de mon désespoir, et voulant aussi s'assurer à jamais de ma discrétion, m'a donné une bonne place, près de lui, à l'inquisition.

— Laquelle?

— Tortionnaire.

— C'est-à-dire, bourreau!

— Ils appellent cela ici tortionnaire.

— On t'emploie dans la question ordinaire et extraordinaire?

— Je m'en tire assez bien. Il est vrai que j'ai commencé depuis longtemps. J'ai fait mes études en province au couvent d'Aïgador, à l'œuvre de la Rédemption.

— Je le sais.

— Il fallait cela avant d'exercer dans la capitale.

— Tu as encore d'autres emplois : tu reçois des messages pour le compte du grand inquisiteur.

— Qui vous a dit cela? s'écria Acalpuco en pâlissant.

— M. de Latorre vient de te remettre un billet.

— Silence ! alors.

— Tu sais que je suis discret, je te l'ai prouvé. Tu vas me donner cette lettre.

— A vous ! jamais !

— Je suis fray Luis Alliaga, confesseur du roi, et je te fais arrêter à l'instant comme coupable d'entretenir des correspondances avec un ancien valet de chambre de Sa Majesté chassé par moi pour crime de trahison.

Acalpuco commença à trembler.

— Monseigneur Ribeira lui-même ne pourrait te sauver ; et d'ailleurs il ne le voudra pas, dès qu'il apprendra par moi que tu l'as trahi autrefois pour quelques misérables réaux.

— J'ai eu tort, c'est vrai, dit le moine avec componction et repentir ; cela n'en valait pas la peine.

— Je le conçois. Mais aujourd'hui que je suis plus riche, si je t'offrais mieux ?

— Que voulez-vous dire ?

— Que gagnes-tu au service de Ribeira ?

— Vingt-cinq ducats.

— Tu en auras cinquante de supplément si tu me sers en même temps.

— Deux maîtres à la fois, c'est bien de l'ouvrage. Qu'est-ce que j'aurai à faire à votre service ?

— Rien.

— C'est faisable !

— Rien, qu'à te taire et à t'arranger de façon que personne ne puisse soupçonner ce qui se passera entre nous.

— C'est ce que je demande.

— Tu acceptes donc ?

— Qu'ordonnez-vous, maître ?

— Cette lettre que tu as reçue, je la veux !

— La voilà.

— Et voici d'avance cinquante ducats. A quelle heure M. de Latorre viendra-t-il chercher la réponse ?

— Ce soir, à neuf heures, dans ce jardin.

— Très-bien. Tu viendras prendre la mienne, une demi-heure avant.

Acalpuco s'éloigna, et Alliaga, remonté dans son oratoire, s'empressa d'ouvrir ce billet. Il ne portait pas de suscription, mais il était adressé à Ribeira; il n'était pas signé, mais Alliaga en reconnut l'écriture, qu'il avait vue souvent. Elle était de la comtesse d'Altamira. La comtesse n'était donc pas morte, comme le bruit en avait couru, et ce mystère annonçait déjà quelque nouvelle trame.

Voici, du reste, ce que disait ce billet :

« Monseigneur,

« Pour échapper aux piéges et à la vengeance de mes « ennemis, qui sont aussi les vôtres, je n'ai point démenti « le bruit de ma mort. Le domestique de confiance qui vous « remettra ce billet connaît seul le secret de ma retraite, « et sur un mot de Votre Excellence, je m'empresserai de « me rendre près d'elle. D'ici là, je dois vous prévenir que « le peuple, excité par un nommé Pedralvi et quelques « autres agents de fray Luis Alliaga, confesseur du roi, veut, « à la faveur d'une émeute, vous enlever, demain, les pri- « sonniers que vous avez si justement condamnés au bû- « cher, et dont la mort assurera le triomphe de l'Espagne « et le nôtre. Je puis, pour déjouer leurs desseins, vous « indiquer un homme de tête et de cœur, sur lequel vous « pourrez compter. Il y a dans les prisons de l'inquisition un « capitaine de navire, le commandant du *San-Lucar*, qui « moyennant une piastre par tête, fera entrer ce soir dans « Pampelune deux cents de ses compagnons, plus, s'il le « faut, déguisés en marchands ou en bourgeois. Ils sont ca- « chés à la montagne, avec Barbastro, son lieutenant, dans les « gorges de Savora, attendant ses ordres, et paraîtront à sa « voix. Profitez, monseigneur, de cet avis important, et n'y « voyez que mon dévouement pour Votre Excellence, ainsi « que mon zèle pour la foi, dont vous êtes le défenseur. »

Alliaga relut deux fois, bien attentivement, cet écrit et se dit :

— Nos ennemis nous envoient, eux-mêmes, les auxiliaires dont j'avais besoin.

Il se fit ouvrir le cachot où, quelques jours auparavant, il avait fait enfermer Juan-Baptista.

A la vue de son ancienne connaissance, le bandit frémit et crut son dernier moment arrivé. Sa blessure, quoique dangereuse, n'était pas mortelle, mais il comprit qu'on ne lui laisserait pas le temps de la voir se cicatriser et qu'on venait le chercher pour le conduire à l'échafaud. Quel fut donc son étonnement lorsque Alliaga plaça devant lui une plume, de l'encre et du papier, et lui dit :

— Écris !

Il n'y avait rien à répondre. Alliaga dicta et le capitaine écrivit :

« Mes chers et dignes compagnons, demain je dois être « conduit au bûcher... »

— Ah ! c'est demain ! dit le capitaine en s'interrompant.

Alliaga ne lui répondit pas, mais lui fit signe avec la main de continuer.

Le capitaine obéit.

« Demain je dois être conduit en grande procession sur « la place de Pampelune, et il y a peu d'espoir, cette fois, « que j'en réchappe; cela dépend cependant de vous... »

Le capitaine s'arrêta encore, contemplant d'un air étonné et curieux Alliaga, qui, gardant le même silence, lui renouvela du geste l'ordre de continuer.

« Vous autres qui ne craignez ni Dieu ni diable, pouvez « seuls me venir en aide et me délivrer. Il s'agit seulement, « pour cela, de vous introduire, ce soir, dans la ville, dé- « guisés en bourgeois, et demain d'attaquer et de disperser « la procession, qui ne sera composée que de moines, « d'alguazils et de familiers du saint-office. »

Le capitaine s'efforçait vainement de s'expliquer une pareille épître; désespérant d'y parvenir, il y renonça et acheva docilement d'écrire sous la dictée d'Alliaga :

« *Post-scriptum.* Comme, malgré l'amitié qui nous lie,

« vous n'êtes pas des gens à vous exposer pour rien, le « porteur, en qui vous pouvez avoir toute confiance, vous « remettra d'avance une piastre par tête, ce qui fait deux « cents, et autant demain soir après le succès de l'expé- « dition. »

— C'est donc sérieux? dit le capitaine en laissant tomber ses bras de surprise.

— Signe, lui dit froidement Alliaga.

— Quoi! vraiment, s'écria le bandit, en signant effrontément Juan-Baptista, capitaine du *San-Lucar;* quoi! c'est toi, Piquillo, qui consens à me délivrer! Tu es donc bien généreux ou tu as bien besoin de moi? Tant mieux, j'en serais enchanté; car, quoique ennemis, on se rend justice et on s'estime.

Alliaga, sans lui répondre, plia la lettre, la cacheta et la plaça devant le bandit pour qu'il y mît l'adresse.

— Ah! s'écria le bandit, je comprends enfin; vous voulez connaître ainsi la retraite de mes compagnons et me forcer à vous les livrer. Deux cents gaillards, dont le voisinage redoutable inquiète la sainte-hermandad!

Alliaga haussa les épaules, et Juan-Baptista continua tranquillement :

— C'est une affaire comme une autre. Voyons, parlons franchement. Je ne demande pas mieux que de vous les vendre tous jusqu'au dernier, cela dépend du prix. Que me donnerez-vous pour vous désigner le lieu de leur retraite?

Alliaga, le regardant avec mépris, lui montra du doigt la lettre et lui dicta l'adresse suivante :

« Au senor Barbastro, lieutenant de marine, dans les gorges de Savora, aux environs de Pampelune. »

Cette fois, toute la pénétration de Juan-Baptista fut en défaut; et tout en écrivant, il ne put que répéter :

— Je t'estime, Piquillo! c'est plus fort que moi! je t'estime! sans compter que tu as commencé avec moi, ça ne s'oublie pas! Et depuis, nous avons, chacun de notre côté, fait bien du chemin... tu as fait le plus beau!... j'en conviens.

Sans écouter plus longtemps le capitaine, et sans daigner lui répondre un seul mot, Alliaga prit la lettre et sortit. La porte du cachot se referma sur le fils de la Geronima, sur le descendant des ducs de Santarem, qui, plongé de nouveau dans l'obscurité, resta livré à ses réflexions morales et autres.

La lettre du capitaine fut remise à Pedralvi, qui, bien armé et muni d'une bourse de deux cents piastres, sortit de Pampelune le soir même, et se rendit aux gorges de Savora, pour s'entendre avec le nouveau corps d'armée qu'il allait prendre à sa solde.

Huit heures sonnèrent au couvent de Saint-Dominique. Une demi-heure après, Acalpuco était à la porte de son nouveau maître. Celui-ci lui donna ses instructions, non par écrit, mais de vive voix, les lui fit répéter deux fois, et descendit ensuite avec lui dans les jardins de l'inquisition.

Acalpuco se plaça près du bosquet où il était le matin, et immobile attendit M. de Latorre. Alliaga s'était caché dans l'épaisseur du massif, à deux pas de son nouveau serviteur, et tenait dirigé contre lui un pistolet, que celui-ci ne pouvait voir, attendu l'obscurité, mais il croyait toujours en sentir le canon effleurer ses reins.

A neuf heures précises, une petite porte en bois noir, garnie de lames de fer, s'ouvrit non loin du massif, et M. de Latorre parut enveloppé de son manteau. En deux pas il fut près d'Acalpuco.

— Eh bien ! quelle nouvelle ?

— Le grand inquisiteur a reçu la lettre de votre maîtresse, répondit le moine d'une voix un peu tremblante. Il m'a dit de vous dire qu'il ferait usage du bon avis qu'on lui donne.

— Très-bien.

— Qu'il ne répond point par écrit, parce que dans sa position il ne le peut pas.

— Je comprends.

— Mais que demain soir, à pareille heure, il attendra madame la comtesse.

— Je le lui dirai.

— C'est moi qui serai chargé de la recevoir ici et de la conduire chez monseigneur.

— A merveille. Bonne nuit, frère Acalpuco.

— Bonne nuit, seigneur de Latorre.

Le valet de chambre s'éloigna. La porte des jardins se referma sur lui, et Acalpuco, à peine encore revenu de son émotion, se retourna vers le massif, et dit à demi-voix :

— Est-ce bien, mon maître ?

— Oui. Retire-toi maintenant, et songe à tes promesses... sinon, je n'oublierai pas les miennes.

Une heure plus tard, toutes les lumières étaient éteintes dans le palais de l'inquisition, et chacun se préparait aux grands événements du lendemain.





X

LA PROCESSION.

La journée s'annonça sombre et triste. Pas un rayon de soleil; le ciel était couvert de nuages épais; bientôt la pluie commença à tomber et ne cessa point de toute la matinée. C'était une circonstance fâcheuse pour Alliaga et pour ses amis, qui avaient besoin d'un grand concours de monde, car la foule hésite à sortir de chez elle quand il fait mauvais. Les plus belles émeutes se font par le beau temps.

Pendant la nuit, et par les soins de l'inquisiteur, le bûcher s'était élevé sur la grande place de Pampelune; un triple rang de soldats de la Sainte-Hermandad en défendait les approches, et permettait aux gens du saint tribunal de s'occuper des apprêts du supplice. Acalpuco était à son poste et donnait ses ordres comme premier tortionnaire, c'est-à-dire bourreau du saint-office. Il avait déjà commencé à allumer le bûcher, qui, vu la pluie continuelle, avait grand'-peine à s'enflammer.

Toutes les cloches de Pampelune sonnaient à grande volée. Le peuple, malgré le mauvais temps, se répandait peu à peu dans les rues, mais chacun se regardait en silence et avec crainte; il semblait que l'approche du moment fatal eût glacé tous les courages et paralysé les bruyantes résolutions de la veille.

Alliaga, quoique saisi d'une angoisse mortelle, était animé et soutenu par les dangers mêmes qu'il allait courir, par les chances de l'entreprise dont il était l'âme et le chef; et

puis son parti était pris : il savait bien qu'il délivrerait Aïxa et Yézid ou qu'il mourrait avec eux. Le plus à plaindre de tous était le malheureux roi, à qui il n'était pas permis d'agir, et qui, en proie aux douleurs et aux appréhensions les plus vives, ne pouvait influer en rien sur les événements et se voyait forcé de les attendre. Retiré dans l'endroit le plus reculé de son palais, à genoux dans son oratoire, il tremblait et priait pour la duchesse de Santarem, et lorsque, le matin, Alliaga entra chez lui, il crut voir un ange sauveur; il n'espérait pas encore de nouvelles, mais il voulait du moins parler de la duchesse de Santarem, de son amour et de ses craintes pour elle.

— Courage, sire, courage ! il y a bon espoir, nous délivrerons Aïxa, je vous le promets.

— Et par quels moyens?

— Votre Majesté peut s'en rapporter à nous. Les projets du grand inquisiteur seront déjoués.

— A la bonne heure; mais en respectant l'inquisition, entendez-vous bien ?

— Oui, sire.

— Pas d'éclat, pas de scandale.

— Nous y tâcherons, sire. La procession va se mettre en marche; je cours au milieu du danger.

— Et moi je vais prier, dit le monarque.

Et il retourna à son oratoire.

Cependant midi venait de sonner à toutes les paroisses de la ville. Le peuple, rassemblé depuis longtemps devant le palais de l'inquisition, s'animait, s'exaltait par ses discours, par ses cris, et plus encore par sa masse elle-même. Un grand rassemblement se croit toujours la majorité, et la majorité a toujours raison.

— Oui, criait-on, puisqu'ils ne veulent écouter aucun accommodement, nous ne devons pas céder.

— On doit nous livrer les prisonniers, nous les aurons !

— On ne les conduira pas au bûcher !

— Certainement, nous ne devons pas les laisser brûler; ce serait reconnaître la juridiction ecclésiastique !

— Et d'après la juridiction civile, ils doivent être attachés au gibet.

— Oui, et par nous ! c'est notre droit ! notre privilége!

— Vivent nos libertés !

— Et puisqu'ils ont établi un bûcher sur la grande place...

— En es-tu sûr ?

— Je l'ai vu.

— Nous irons le voir aussi, n'est-ce pas, ma commère ?

— Certainement; c'est ce bûcher-là qui est pour nous une injure.

— C'est un affront pour toute la ville de Pampelune.

— Et nous devrions, à notre tour, élever ici deux potences, en face du palais de l'inquisition, pour les narguer.

— C'est une idée !

— Afin que Ribeira les voie en sortant.

— Est-ce que tu crois qu'il sortira, lui et sa procession ?

— Cela se pourrait bien.

— Il n'osera pas ! il n'osera jamais, j'en suis certain; la preuve, c'est que midi va sonner et les portes de l'inquisition ne sont pas seulement ouvertes.

— Et elles ne s'ouvriront pas. Ils ont peur de nous; ils savent bien ce qu'est le peuple de Pampelune. Ce n'est pas à lui qu'il faut s'attaquer.

— Oui, ce n'est pas nous qu'il faut braver, répéta la foule; nous ne sommes pas endurants ! qu'ils viennent, s'ils l'osent ! qu'ils viennent !

En ce moment, les deux grandes portes du palais s'ouvrirent. Le grand inquisiteur, don Juan de Ribeira, archevêque de Valence, parut dans tout l'éclat et la majesté de ses habits pontificaux. Les principaux membres du saint-office le précédaient et le suivaient. Alliaga était à ses côtés. Devant eux marchaient la croix sainte, des milliers de cierges, des flambeaux, des prêtres récitant des prières, et au-dessus

de leurs têtes se balançait la bannière de Saint-Dominique.

A cette vue, par un mouvement involontaire, instantané, aussi rapide que la pensée, tout le peuple se précipita à genoux et baissa la tête : un silence profond avait succédé au tumulte et le respect aux menaces.

Ribeira promena sur la foule prosternée un regard d'orgueil et de mépris, lui jeta sa bénédiction, et, lançant à Alliaga un coup d'œil de triomphe, fit signe au cortége de continuer sa marche.

Derrière eux s'avançaient les deux prisonniers, dont il était impossible de distinguer les traits, car ils étaient couverts du *carrachas* et du *san-benito*, qui cachaient leur taille et leur figure. Aïxa et Yézid étaient chacun entre deux moines aux formes vigoureuses et athlétiques, qui veillaient sur les prisonniers et en répondaient corps pour corps. La marche était terminée par un détachement nombreux de familiers du saint-office, armés de piques, de hallebardes et de pertuisanes.

Le peuple s'était relevé après le départ de Ribeira, et encore sous l'impression du respect, il continua à garder le silence à la vue de ces armes qui, de loin, avaient un aspect d'autant plus redoutable, qu'on ne voyait pas les soldats qui les portaient.

Le seul mouvement qui se fit dans la foule fut produit par les curieux qui abandonnèrent la place de l'Inquisition et coururent par des rues détournées pour apercevoir de nouveau le cortége sur un autre point.

A la vue de ce premier échec, Alliaga avait pâli, mais il avait cherché à cacher son trouble aux yeux de l'inquisiteur, qui l'observait. Le cortége continua sa marche solennelle. Partout le même calme, partout un morne silence. On voyait bien sur chaque visage un air d'indignation et de colère, mais de colère concentrée, qui n'osait se manifester. Alliaga n'apercevait aucune figure de connaissance ; seulement, au coin de la rue de la Taconera, il aperçut Gongarello monté sur une borne. Ses traits respiraient un air séditieux ; mais

au moment où le cortége passa, il ôta brusquement son chapeau et, tout en s'inclinant, il murmura entre ses dents :

— Les lâches ! pas un seul n'ose se prononcer !

Le pauvre Gongarello n'était pas seul à penser ainsi : ses voisins étaient comme lui indignés, et tous, au passage du cortége, saluaient et baissaient les yeux.

Alliaga pouvait se soutenir à peine ; il sentait ses genoux fléchir. Encore une rue et on allait arriver à la place où s'élevait le bûcher. Il délibérait en lui-même si, la croix à la main, il ne fallait pas s'élancer au milieu du peuple, l'appeler à la révolte et se mettre à sa tête. Il s'était arrêté à ce parti et allait l'exécuter, lorsqu'à l'entrée de la rue le cortége fut entravé un instant par un homme du peuple qui traînait une petite charrette de légumes et qui n'avait pu se ranger assez tôt. Les alguazils et les familliers du saint-office voulurent le forcer à presser le pas, il tomba; sa charrette renversée intercepta le passage et fit refluer une partie du cortége, parmi lequel commença à se produire quelque désordre.

Ribeira, furieux, fit signe d'avancer. Les familiers frappèrent alors avec le bois de leur hallebarde le paysan, qui était resté à terre et qui semblait ne pouvoir se relever ; mais à ces coups de bâton rudement assénés, le blessé se retrouva sur ses pieds avec une promptitude extraordinaire; il étendit à terre, d'un coup de poing, celui qui venait de le frapper, et voyant un des familiers baisser sa hallebarde pour le percer de part en part, il détourna de la main gauche l'arme meurtrière, tira de sa main droite un pistolet, renversa à ses pieds le soldat du saint-office, puis, se retournant vers la foule, il s'écria à haute voix :

— Aux armes ! mes amis ! on tire sur les bourgeois de Pampelune !

A ce cri, répondit un cri général. Excepté les familiers du saint-office, personne n'avait vu le coup de feu, tout le monde l'avait entendu ainsi que l'exclamation de Pedralvi, car c'était lui.

— C'est peu d'en vouloir à nos priviléges, continua-t-il,

on en veut à nos jours. Défendons-les ! défendons nos droits ! Vivent les fueros !

— Vivent les fueros ! répéta la multitude, comme si elle n'eût attendu que ce moment pour laisser éclater son opinion.

— Vivent les fueros ! cria de toutes ses forces Gongarello, qui était resté sur sa borne et qui mêla sa voix retentissante à celle de ses voisins.

Ribeira ne répondit à ces vociférations qu'en saisissant lui-même l'étendard de Saint-Dominique.

— En avant ! dit-il, le saint lui-même saura bien nous faire un passage.

En effet, à mesure que la bannière s'avançait, le peuple se reculait devant elle en criant : Vivent les fueros ! mais sans autre manisfestation plus hostile.

Tout à coup plusieurs bandes de bourgeois d'assez mauvaise mine se précipitèrent résolûment au milieu du cortége en criant :

— A bas l'inquisition !

Le peuple répéta comme eux :

— A bas l'inquisition !

— Mort aux inquisiteurs ! répondit Pedralvi.

Et un hurlement épouvantable s'étendit au loin sur toute la ligne que tenait la procession :

— A nous les prisonniers ! enlevons les prisonniers ! Justice ! justice ! faisons-nous justice nous-mêmes !

En un instant le peuple, se ruant sur le cortége, l'avait rompu et dispersé en vingt endroits. Les alguazils, les familiers du saint-office, effrayés, poursuivis, se sauvaient dans toutes les directions ; quelques-uns par dévouement, d'autres perdant la tête et ne sachant où se réfugier, avaient entouré le grand inquisiteur, qui, furieux, lançait sur la multitude l'excommunication ; foudre inutile qui se perdait dans les airs et dans le tumulte.

Alors Ribeira, cédant à sa colère, à sa haine, à toutes les passions brûlantes qu'excitait en lui l'orgueil humilié, or-

donna aux hallebardiers qui l'entouraient de se frayer un passage, n'importe à quel prix.

— Frappez ! frappez ! criait-il. Mort aux hérétiques, quels qu'ils soient !

Dans ce tumulte, des femmes et des enfants furent blessés, et le prélat répétait :

— Frappez !

— Sois donc obéi, murmura en lui-même Pedralvi, qui venait de se glisser dans la foule, et qui, s'approchant du grand inquisiteur, lui dit :

— Au nom de nos frères dépouillés et proscrits, je t'apporte ce que tu leur as laissé : la vengeance !

Et comme un homme qui acquitte un vœu, il frappa le prélat en s'écriant :

— Et de deux ! mes frères ! encore un inquisiteur que je vous envoie !

Le prélat tomba, et avec lui l'étendard de Saint-Dominique. A ce dernier coup la déroute de l'inquisition fut complète.

Mais le danger n'était plus là. Alliaga l'avait déjà compris, et depuis longtemps il s'était élancé vers l'extrémité du cortége, pour courir au secours de Yézid et d'Aïxa.

Le mouvement du peuple, préparé et secondé par les compagnons de Juan-Baptista, avait été si prompt et si terrible, que les piques, les hallebardes et les pertuisanes des familiers du saint-office n'avaient pu l'arrêter un seul instant. Les milices de l'inquisition avaient été dispersées, et plusieurs cavaliers qui, depuis le moment où le cortége était sorti de l'inquisition, n'avaient pas quitté des yeux les deux condamnés, les arrachèrent des mains de leurs gardiens et les entraînèrent.

— Venez, venez, mes amis, suivez-moi, disait l'un d'eux.

C'était la voix de Fernand d'Albayda. Mais le fatal costume dont les prisonniers étaient revêtus était malheureusement trop visible pour ne pas être aperçu par la foule, qui,

les désignant du doigt, s'attachait à leur poursuite en disant :

— Nous les tenons ! ils sont à nous ! A nous d'en faire justice ! Vivent les fueros !

Fernand et ses amis, qui avaient rebroussé chemin, se trouvaient alors près de la place de l'Inquisition, et comme ils la traversaient, un autre flot du peuple leur ferma le passage, Ils furent bien forcés de s'arrêter. Il y avait en face du palais du saint-office une espèce d'échoppe occupée par un écrivain public et formant un angle. C'était le seul retranchement qui s'offrît à leurs yeux. Ils placèrent les deux prisonniers dans cet angle, se mirent devant eux et tirèrent leurs épées.

Ce n'était plus contre l'inquisition, c'était contre un ennemi bien plus redoutable qu'il fallait défendre Yézid et Aïxa, c'était contre le peuple déchaîné, furieux, qui, de tous les points de la place, accourait enivré de son triomphe.

— Au gibet ! au gibet ! les Maures ! les hérétiques au gibet ! criait-on de toutes parts. Élevons la potence en face du palais des inquisiteurs, pour leur apprendre à respecter nos droits.

Ils s'arrêtèrent cependant en voyant Fernand d'Albayda l'épée à la main, ainsi que quelques-uns de ses officiers, au nombre desquels était Fidalgo d'Estrèmos. Ceux-ci portaient, non pas l'habit militaire, mais le costume de ville. Ce n'était pas la robe de moine, ce n'étaient pas des ennemis, le peuple leur cria :

— Retirez-vous, seigneurs cavaliers. Place à la justice du peuple !

— Nous n'abandonnerons point des malheureux, répondit Fernand ; vous êtes vainqueurs de l'inquisition, cela doit vous suffire. Laissez-nous le passage libre ; ne nous forcez pas à nous défendre contre vous.

Ces paroles, qui auraient peut-être désarmé les premiers assaillants, n'étaient point entendues de ceux qui étaient plus loin derrière eux, gens de sac et de corde, qui ne de-

mandaient que sang et pillage. C'étaient les compagnons de Juan-Baptista; ils excitaient et secondaient la fureur du peuple ; aussi, malgré sa vaillance et celle de ses compagnons, Fernand d'Albayda allait être indubitablement massacré par la multitude, lui et ceux qu'il voulait défendre.

C'est en ce moment qu'Alliaga arriva au palais de l'inquisition. Du haut des marches du portique principal, il embrassa la place tout entière et vit l'étendue du danger. Quelques membres et familiers du saint-office l'avaient accompagné, poursuivis par le peuple. Pedralvi et ses compagnons venaient de le rejoindre.

Il leur montra du doigt les furieux qui entouraient Fernand d'Albayda, et leur dit :

— C'est là qu'il faut mourir ! marchons !

Mais déjà Pedralvi avait reconnu de loin, à la plume rouge de son chapeau, l'ami de Juan-Baptista, le lieutenant Barbastro, avec qui il avait traité la veille au soir, aux gorges de Savora ; il en conclut sans peine que ceux qui l'entouraient étaient ses compagnons. Il fendit la foule et dit à l'oreille du bandit :

— Que faites-vous, lieutenant? à quoi vous amusez-vous là? On transporte Juan-Baptista dans la prison de l'hôtel de ville. Vous pourrez le délivrer encore en prenant par la grande rue de la Taconera. Courez vite !

Quelques minutes après, Barbastro et son escorte avaient quitté la place de l'Inquisition, enlevant ainsi au peuple son principal allié et à Fernand d'Albayda ses adversaires les plus redoutables.

Au même moment, une masse d'alguazils et de familiers du saint-office arrivaient en déroute de toutes les rues environnantes, cherchant un refuge naturel dans le palais du saint-office.

— Lâches que vous êtes ! leur cria Alliaga; indignes soldats de la foi ! vous fuyez la hallebarde à la main ! Où est le grand inquisiteur votre chef ?

— Blessé, peut-être mort ! répondirent-ils en faisant le signe de la croix.

— Et vous l'abandonnez, ainsi que la bannière de Saint-Dominique, ainsi que les prisonniers que vous deviez défendre et qu'on va massacrer sous vos yeux ! Allons, aurez-vous du moins le courage de me suivre ?

Et il s'élança à leur tête au secours de don Fernand et de ses amis.

La foule qui remplissait la place, composée de bourgeois, presque sans armes, abandonnée par Barbastro et ses compagnons, repoussée vivement par Fernand, attaquée avec vigueur par Alliaga et les siens, regardait déjà de quel côté la retraite serait le plus facile, lorsqu'elle fut totalement démoralisée par un cri terrible, le cri de *Sauve qui peut !* que Pedralvi répéta dans les rangs. Une partie se précipita du côté de la Taconera, tandis que l'autre moitié remontait la place et faisait bonne contenance, attendant des rues adjacentes des renforts qui lui arrivaient à chaque instant.

La milice du saint-office se dirigea alors vers les prisonniers, que d'Albayda voulait également défendre contre eux. A la vue d'Alliaga, il s'arrêta, et celui-ci lui dit vivement à voix basse :

— La retraite est pour vous impossible ; vous ne pourriez jamais sortir de la ville avec Aïxa et Yézid, et moi je réponds d'eux maintenant, remettez-les-moi.

A l'instant même, et leur serrant la main, il se mit à côté d'eux, au milieu de ses soldats en robe noire, remonta la place de l'Inquisition, gravit les degrés du portique au moment où le peuple revenait en foule, assura la retraite de ses troupes et de ses prisonniers, et rentra le dernier dans le palais, dont les portes de fer retombèrent sur lui.

Environné de tous les membres du saint-office, Alliaga ne pouvait se jeter dans les bras de Yézid et d'Aïxa. Il donna ordre au frère Acalpuco, qui faisait partie de cette retraite, de conduire les prisonniers dans une chambre qu'il lui in-

diqua. Puis, se retournant vers les principaux membres et les familiers du saint-office, qui, après de semblables fatigues, croyaient pouvoir se reposer :

— Nous ne laisserons point le grand inquisiteur et la bannière de Saint-Dominique au pouvoir du peuple, ce serait pour nos ennemis trop de gloire et pour nous trop de honte.

— Que voulez-vous faire ? lui dirent ses collègues.

— On m'accusait dernièrement, répondit-il, d'abandonner les droits de l'inquisition ; je prouverai que personne plus que moi ne tient à défendre son honneur et sa dignité.

A l'instant même, et suivi de toute la milice du saint-office, il sortit par la porte secrète, celle des jardins, que nous connaissons déjà, et par une marche adroite dans des rues détournées et alors presque désertes, il se porta rapidement sur le champ de bataille à l'endroit où le prélat était tombé sous un poignard inconnu.

La foule du peuple qui était restée auprès de lui, inoffensive et lui portant des secours, s'enfuit effrayée à l'aspect de ce déploiement de forces inattendues ; chacun des curieux s'empressa de disparaître, sans même retourner la tête, craignant qu'on ne l'accusât d'avoir été auteur, complice ou même témoin d'un crime aussi grand.

On transporta sur un brancard emprunté au seigneur Terceiro, tapissier voisin, don Juan de Ribeira, qui venait de reprendre connaissance, et on releva l'étendard de Saint-Dominique, tombé à côté de son chef. Les principaux inquisiteurs voulaient qu'on retournât au palais par la porte secrète qui donnait sur les jardins.

— La bannière de Saint-Dominique ne se cache pas et ne peut rentrer que par la grande porte, répondit Alliaga.

La procession se remit donc en marche, et arriva en bon ordre sur la place du palais.

En effet, à la vue de leur ancienne idole, du grand inquisiteur vaincu et blessé, à la vue du saint étendard objet de son respect, un morne silence régna dans cette foule tout

à l'heure si bruyante. Les portes de fer s'ouvrirent de nouveau; l'inquisition, sans être troublée dans sa retraite, ramenait dans son camp son général, ses étendards et ses prisonniers ; c'étaient presque les honneurs de la guerre. Mais le peuple, au moment où son redoutable ennemi était disparu, avait poussé des cris de joie en signe de triomphe.

Des deux côtés on se regardait comme vainqueurs; des deux côtés on chantait le *Te Deum*.

On n'était cependant qu'au milieu de cette mémorable journée.





XI

LE SOIR DE L'ÉMEUTE.

Le peuple ne comptait pas en rester là. Il avait mis l'inquisition en déroute, mais il n'avait pas eu satisfaction, on ne lui avait pas livré les prisonniers, on n'avait pas reconnu ses droits, et les groupes recommencèrent à se former plus tumultueux que jamais, non-seulement autour de l'inquisition, mais près du palais du roi. Et ce n'était plus seulement à don Juan de Ribeira, mais au duc d'Uzède et au roi lui-même qu'on demandait justice.

D'un autre côté, l'inquisition ne pouvait plus céder : ce n'était pas qu'au fond du cœur les principaux membres du saint-office, effrayés des désastres de la matinée, ne demandassent peut-être pas mieux que de capituler avec leur fierté et de livrer au peuple les prisonniers cause d'une si déplorable collision ; mais Alliaga, qui comprenait tout le danger d'une telle condescendance, leur rappelait à chaque instant l'honneur de l'inquisition, et jamais, ils étaient obligés eux-mêmes d'en convenir, il n'avait été si bien défendu.

La blessure de don Juan de Ribeira n'était pas mortelle; ce qui pouvait la rendre dangereuse, c'était l'état d'exaspération où il se trouvait et qui lui donnait une fièvre ardente. En proie au délire, il était incapable de rien entendre, ni même de reconnaître aucun de ceux qui l'entouraient, et cependant on ne pouvait, dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait, rester sans un chef.

Cette place temporaire offrait trop de périls pour éveiller

les ambitions, et, sous l'influence des dangers que l'on avait à courir, on décerna, d'une voix unanime, l'autorité suprême à fray Luis Alliaga, confesseur du roi.

— J'accepte, répondit celui-ci, à condition qu'on me donnera un pouvoir absolu, et que je serai seul maître d'agir comme je l'entendrai tant que le danger existera.

Cette dernière phrase lui assurait l'obéissance de chacun, et l'on s'empressa de prêter entre ses mains le serment qu'il exigeait.

— Bien, dit-il, je vous promets que demain tout sera terminé sans porter atteinte aux priviléges et à l'honneur de la sainte inquisition.

Il donna alors des ordres pour que le lendemain, au point du jour, deux bûchers fussent élevés dans la grande place de Pampelune.

Il se rendit de là chez le roi. Le monarque, tout pâle encore et tout effrayé des événements de la journée, se les faisait raconter par le duc d'Uzède, lequel avait totalement perdu la tête. Il voulait absolument faire entrer des troupes dans la ville, la mettre à feu et à sang pour assurer la tranquillité publique, et d'une émeute faire peut-être une révolution.

— Sire, dit froidement Alliaga, si Votre Majesté et monsieur le duc veulent me donner pleins pouvoirs, je me fais fort d'apaiser dès demain l'émeute, de donner satisfaction au peuple de Pampelune et de lui faire crier Vive le roi ! vive l'inquisition !

— C'est justement ce que je veux, ce que je demande, pas autre chose ! dit vivement le roi, et d'avance j'approuve.

Le duc consentit également et se retira.

— Mais, dit le roi à Alliaga quand ils furent seuls, tu sais cependant que ces furieux osent parler de gibet et de potence, et que l'inquisition tient toujours à ses bûchers. Comment feras-tu alors pour leur arracher la duchesse de Santarem ?

Elle sera sauvée, je vous le jure, ainsi que son frère

Yézid. Que votre Majesté s'en repose sur moi et dorme tranquille.

Il n'était encore que cinq heures du soir, et l'agitation régnait plus forte que jamais dans les rues de Pampelune : tout annonçait une soirée et surtout une nuit terribles; chacun tremblait que le peuple ne se portât aux plus grands excès. On craignait même qu'il n'incendiât le palais du roi ou celui de l'inquisition. Le couvent des Annonciades les avait mis en goût.

Alliaga fit prier les députés des notables de vouloir bien se rendre dans la salle du conseil; il les reçut lui-même et leur fit un accueil aussi gracieux que celui de Ribeira avait été dur et hautain.

Il leur déclara que le roi, que l'inquisition elle-même, sans faire l'abandon total de ses droits, reconnaissaient cependant ceux du peuple, et il termina son discours en leur disant :

— Vous pouvez demain, au point du jour, faire élever deux gibets sur la grande place de Pampelune.

Alliaga avait hâte de faire un autre usage de son pouvoir. Grand inquisiteur par intérim, tout lui obéissait, et depuis les principaux membres du tribunal jusqu'aux derniers porte-clefs, chacun s'inclinait devant lui, chacun exécutait ses ordres, sans en chercher le motif; le grand inquisiteur n'en devait compte à personne, du moins dans l'intérieur du palais : c'était, depuis saint Dominique, l'usage établi.

Alliaga se fit ouvrir, non le cachot, mais l'appartement où il avait fait renfermer Yézid et Aïxa. Pour tous les deux, séparés depuis si longtemps, c'était déjà un grand bonheur d'être réunis ; mais quand ils virent entrer Piquillo, quand la porte se fut refermée sur lui, tous trois se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et fondirent en larmes.

Que de chagrins ils avaient traversés, que de douleurs ils avaient subies, que de changements dans leurs destinées depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus !

C'étaient les cachots de l'inquisition qui réunissaient toute la famille d'Albérique, naguère si brillante, aujourd'hui si

misérable. Qu'il y avait loin de ce lugubre appartement, de ces fenêtres sombres et grillées au riant aspect du Val-Paraiso, aux délices de la vallée du Paradis ! Se tenant les mains et se regardant tristement, ils eurent, sans doute, la même pensée, car ils s'écrièrent tous les trois :

— Mon père !

— Où est-il ? s'écria Alliaga, où l'avez-vous laissé ? et loin de nous que lui reste-t-il ?

— Il ne lui reste pas même un tombeau ! répondit Aïxa. C'est dans les bras de sa fille qu'il a été massacré. Les flots de la mer ont reçu son corps et il ne reposera point sur la terre d'Espagne, qu'il aimait tant !

Elle lui raconta alors les derniers crimes de Juan-Baptista.

— Ah ! dit Alliaga en levant les yeux au ciel, mon père, vous serez du moins vengé !

Les moments étaient précieux ; il n'avait que le soir de cette journée pour tout disposer. Il rassura Aïxa et Yézid, leur promit que le lendemain ils seraient libres tous deux, et tous deux loin de Pampelune. Il remettait à leur parler plus tard de ses plans, de ses espérances et du projet qu'il n'abandonnerait jamais de rendre à ses frères leur patrie.

Il embrassa de nouveau son frère et sa sœur bien-aimés, et malgré l'heure, qui le pressait de partir et d'aller veiller à leur délivrance, il ne pouvait se résoudre à quitter Aïxa.

Seulement alors, et à la faible lueur de la lampe qui éclairait ce vaste appartement, il s'aperçut pour la première fois du changement que les traits de sa sœur avaient subi, et recula effrayé. Hélas ! tant de tourments l'avaient accablée, les scènes horribles du vaisseau, celles du couvent des Annonciades et celles de cette journée, le bûcher dressé pour elle, les cris, les outrages, les menaces de la multitude, c'était plus qu'une femme n'en pouvait supporter... et Aïxa y avait résisté, et son courage, plus grand que ses forces, l'avait soutenue jusque-là.

— Ma sœur ! s'écria Alliaga, ma sœur, tes maux vont finir !

Elle le remercia d'un sourire mélancolique et doux, et lui dit :

— Oui, bientôt... bientôt, je l'espère.

Alliaga courut s'entendre, pour le lendemain, avec Fernand et Pedralvi. Les troupes du capitaine Juan-Baptista et le lieutenant Barbastro furent soldés, licenciés, et le soir même sortirent de la ville, qui après leur départ commença à jouir d'une tranquillité complète.

Une grande partie des rues étaient illuminées ; les bourgeois circulaient d'un air radieux et épanoui, se prélassant dans leur triomphe et se félicitant de la vigueur déployée par la bourgeoisie de Pampelune, vigueur qui assurait à jamais le maintien de leurs fueros. Ginès Pérès de Hila et son compère Truxillo ne pouvaient suffire aux félicitations et aux poignées de mains du quartier, et les deux héros de cette ovation populaire répondaient avec une fierté modeste :

— Que voulez-vous! quelque pacifique que l'on soit, il y a des occasions où un citoyen doit se montrer!

Alliaga était rentré depuis longtemps au palais du saint-office. Acalpuco, à son poste, dans les jardins de l'inquisition, attendait, près de la petite porte, la comtesse d'Altamira, qui, enveloppée de sa mante, parut au second coup de neuf heures.

Elle suivit Acalpuco. Il marchait devant elle et la conduisait, par des détours qu'elle avait déjà parcourus, au cabinet de don Juan de Ribeira, qu'elle connaissait parfaitement.

Elle ouvrit la porte, qui se referma sur elle, et s'avança, d'un pas ferme et dégagé, vers le grand inquisiteur, qui, assis et le front baissé, travaillait devant son bureau. Il leva la tête.

La comtesse poussa un grand cri et s'arrêta immobile : elle venait de reconnaître Piquillo Alliaga.

Il lui fit signe de la main de s'asseoir sur un fauteuil qui était vis-à-vis du sien ; elle balbutia d'un air interdit :

— Pardon, mon frère, je venais pour parler au grand inquisiteur...

— Vous êtes devant lui. Je suis dans ce moment nommé à sa place par les membres du saint-office, mes collègues, et leur choix unanime a été approuvé par le roi. Vous pouvez donc me dire ce que vous aviez à confier au grand inquisiteur.

— Je n'ai rien à dire à Piquillo Alliaga, répliqua la comtesse avec dédain.

— C'est à lui alors de vous parler, dit le nouvel inquisiteur d'une voix grave et solennelle ; vous répondrez après, madame, si vous le pouvez.

De nouveau il lui fit signe de s'asseoir, et, cette fois, d'un geste et d'un air si imposants, que la comtesse étonnée se laissa tomber sur le siége qu'on lui désignait.

Seulement alors elle s'aperçut qu'elle était sur une espèce de sellette qui servait d'ordinaire aux accusés. Elle tressaillit, et Alliaga, sans faire attention à son trouble, continua d'une voix lente, distincte et accentuée :

— Moi, grand inquisiteur, je vous accuse d'avoir voulu vous défaire par le poison d'Aïxa, duchesse de Santarem, ainsi que vous en êtes convenue vous-même avec moi.

Je vous accuse d'avoir, en voulant attenter aux jours de cette jeune fille, donné la mort à votre souveraine, Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne, ainsi que le prouve cet écrit, signé par le révérend père Jérôme et le frère Escobar y Mendoza, vos deux directeurs.

Je vous accuse d'avoir payé le capitaine Juan-Baptista et son lieutenant Barbastro, dont voici la déclaration, pour incendier le couvent des Annonciades et pour massacrer toutes les jeunes filles mauresques qui tenteraient de s'échapper des flammes.

Je vous accuse ! poursuivit-il avec force ; ou plutôt ce sont ces victimes elles-mêmes qui vous accusent, et dont les ombres sanglantes s'élèvent contre vous. Répondez-leur.

La comtesse restait immobile, pâle et atterrée.

— Répondez donc maintenant, défendez-vous, car je ne veux pas vous condamner sans vous entendre.

La comtesse tomba à genoux, et étendit les bras vers lui :

— Grâce !... grâce ! lui dit-elle.

— Je n'ai pas le droit de faire grâce, je n'ai que celui de faire justice. Vous vous êtes déjà fait justice ; vous vous êtes fait passer pour morte. Don Fernand d'Albayda et toute votre noble famille vous croient ensevelie sous les débris fumants du couvent des Annonciades. Il vaut mieux, je m'en rapporte à don Juan votre frère, qui nous contemple dans ce moment, il vaut mieux pour les d'Aguilar vous pleurer comme victime que vous maudire comme coupable ! Écoutez donc votre arrêt, écoutez-le, seule, pour que vos aïeux, pour que votre noble race, pour que Fernand d'Albayda, ne puissent l'entendre :

Au nom de l'inquisition, qui a remis aujourd'hui en mes mains tous ses pouvoirs, vous, comtesse d'Altamira, je vous condamne, comme empoisonneuse, régicide et incendiaire, à la peine de mort !

La comtesse poussa un cri et s'évanouit. Alliaga détourna la tête et sentit la pitié s'emparer de lui ; mais, reprenant son courage, il plaça la main sur son cœur, leva les yeux au ciel et se dit :

— J'ai prononcé en mon âme et conscience ; que Dieu juge lui-même mes jugements !

Il sonna Acalpuco. Il lui fit signe d'enlever la comtesse et descendit dans le cachot de Juan-Baptista.

— Ah ! s'écria le bandit avec joie, ce sont mes compagnons et la liberté qui m'arrivent.

— Non, répondit Alliaga ; c'est ton juge, et il sera, comme toi, sans pitié. A tous tes crimes, tu as ajouté celui de massacrer un vieillard sans défense ; ce vieillard était mon père, et tu n'as de grâce à espérer ni de moi ni de la justice humaine. Tâche de fléchir celle de Dieu et passe cette nuit en prières, car demain, Juan-Baptista, bandit et assassin, tu mourras !

Et il s'éloigna.

— Cette fois, dit le brigand en secouant la tête, la partie

me paraît à peu près perdue, et c'est dommage! Une partie si longtemps disputée et que j'ai tant de fois manqué de gagner! Bah! qui sait?... répéta-t-il en lui-même; Barbastro et les siens peuvent encore me délivrer. J'ai tant de fois méprisé la potence et les avances qu'elle me faisait, que, si elle a un peu de fierté, elle ne doit plus vouloir de moi!

Puis, s'adressant au geôlier :

— Frère Pacôme, lui dit-il, envoyez-moi pour cette nuit...

— Un confesseur?

— Non, saint homme, mais une pipe et une burette d'eau-de-vie.

Le geôlier fit le signe de la croix et s'enfuit.





XII

L'AUTO-DA-FÉ.

Le lendemain, c'était jour de fête à Pampelune. Comme la veille, les cloches de toutes les églises sonnaient depuis le matin; comme la veille, le peuple se pressait dans les rues; les balcons, décorés de tapisseries et de fleurs, étaient couverts d'une foule avide et curieuse, mais cette foule pacifique venait, cette fois, assister à un triomphe et non à un combat.

Leurs fueros reconnus et l'inquisition humiliée, c'était là le sujet de toutes les conversations. Personne ne songeait à ce que coûtait la victoire, aux deux Maures qui en étaient le prix, et qu'on trouvait trop heureux de mourir pour faire triompher les priviléges du peuple. Personne, en ce moment, ne leur portait de haine; on ne leur voulait pas de mal; on les aurait crus presque étrangers à ce qui se passait, et, en effet, aux yeux de la multitude, ils n'étaient qu'un détail de la fête, un accessoire; le principal n'était pas là.

Comme la veille, l'inquisition sortit en grande procession; la bannière de Saint-Dominique et son nouvel inquisiteur marchaient en tête. Des cris, des *vivat* frénétiques accueillirent Alliaga.

C'était lui, disait-on, qui avait triomphé de l'obstination de don Juan de Ribeira; c'était lui qui avait tout pacifié; c'était lui qui avait reconnu les droits du peuple et proclamé les fueros, et, dans leur enthousiasme, Ginès de Hila, Truxillo et toute la bourgeoisie de Pampelune répétaient :

— Vive Alliaga! Alliaga pour toujours! que désormais, comme aujourd'hui, il marche à la tête de la sainte inquisition!

Jamais Ribeira n'avait excité de pareils transports, et, dès ce jour, sa popularité était à jamais détruite.

Comme la veille, les deux prisonniers s'avançaient, enveloppés du *carrachas* et du *san-benito*, qui cachaient complétement leurs traits. Les hallebardiers fermaient la marche et veillaient sur les deux condamnés; mais il y avait près d'eux et autour d'eux une garde bien plus sûre et qui ne les perdait pas de vue.

C'étaient une demi-douzaine de moines enveloppés du capuchon et de la robe des inquisiteurs, mais qu'à leur tournure martiale, à leur air déterminé, des yeux prévenus ou défiants auraient certainement pris pour d'autres soldats que ceux de Saint-Dominique.

C'étaient Pedralvi, Alahmar-Abouhadjad et quatre de leurs compagnons, tous anciens serviteurs de Delascar d'Albérique et de son fils Yézid, qui avaient juré de venger l'un et de sauver l'autre, et qui, dans l'accomplissement de ce double devoir, comptaient leurs jours pour rien.

Ils étaient bien armés et décidés à ne pas laisser sortir vivants de leurs mains les prisonniers qu'Alliaga leur avait confiés. Pedralvi, marchant à côté de Juan-Baptista, tenait de sa main droite un poignard caché sous sa robe, et de l'autre un livre de prières. Quelqu'un qui aurait été placé près d'eux aurait pu s'apercevoir que, dans sa distraction, le faux moine portait son psautier à l'envers, ce qui ne l'empêchait pas d'y tenir les yeux attachés attentivement et d'en réciter les versets avec ferveur.

Mais pendant qu'à la lueur des cierges et des flambeaux tout le sombre cortége défilait et répétait ses hymnes funèbres, Pedralvi, toujours la tête baissée sur son livre, murmurait à l'oreille de Juan-Baptista :

— Tu as beau regarder autour de toi, tes compagnons ne viendront pas te délivrer.

Puis il reprenait à voix haute avec le chœur des moines :

De profundis clamavi...

— Tu voudrais vainement détacher les liens qui retiennent tes mains ou arracher le bâillon qui t'empêche de crier, ils ont été attachés par moi, moi, Pedralvi, que tu as arrêté, dépouillé, et que tu voulais massacrer dans les montagnes de Tolède!...

De profundis clamavi...

Par moi, Pedralvi, que tu as retrouvé à bord du *San-Lucar* et que tu as jeté à la mer; par moi, dont tu as assassiné le noble maître, Delascar d'Albérique.

De profundis clamavi ad te, Domine!

Par moi, dont tu voulais brûler vive la fiancée, Juanita, après avoir jeté aux flammes ses compagnes et nos sœurs...

De profundis clamavi ad te, Domine!

Ne crains rien, Juan-Baptista, la litanie de tes crimes est longue, et nous n'aurions jamais fini; heureusement, nous voici arrivés à la grande place.

Juan-Baptista fit un geste de fureur.

— Allons, reprit Pedralvi, un peu de sang-froid, et tâche de faire bien les choses; ne vois-tu pas tout ce peuple accouru pour te voir? C'est plus d'honneur que tu n'en mérites, il faut t'en rendre digne. Ne vois-tu pas, à gauche, pour toi seul, pour ton usage particulier, ce large bûcher dont la flamme se dessine déjà, brasier moins ardent que celui du couvent des Annonciades? Ne vois-tu pas, juste au-dessus du bûcher, ce gibet élevé qui avance son bras pour saisir la proie qu'il attendait depuis si longtemps? Tout cela est pour toi, Juan-Baptista! A celui qui avait commis tant de crimes, ce n'est pas trop d'une double mort!

Et Pedralvi répéta avec tous les moines qui venaient de s'arrêter :

— *De profundis clamavi ad te, Domine!*

Malgré ce que lui avait dit son implacable ennemi, le capitaine avait toujours conservé, pendant toute la marche du cortége, l'espoir qu'une émeute ou quelque coup de main

viendrait le délivrer; tout à coup il sentit ses genoux fléchir et toute sa résolution l'abandonner.

A coup sûr, Juan-Baptista n'était pas lâche, et on ne pouvait guère l'accuser d'être superstitieux; mais à la vue de ce bûcher et de cette potence, il se rappela soudain la prédiction que lui avait faite, quinze ans auparavant, à l'hôtellerie de Bon-Secours, Aben-Abou Gongarello, le barbier, en lui disant :

— Tu seras pendu et brûlé!

Le capitaine baissa la tête et murmura en lui-même :

— Cette fois, je donne ma démission, le maudit Maure avait raison.

En effet, l'instant d'après, et sur un geste d'Alliaga, le fidèle Acalpuco et ses assesseurs, réunis à ceux de la ville, hissèrent aux yeux de la multitude le capitaine Juan-Baptista et une autre victime que la terreur avait déjà anéantie.

A cette reconnaissance solennelle de leurs droits et privilégés, à la vue de la justice qui leur était rendue, tous les bourgeois de Pampelune poussèrent un long cri de joie et de triomphe. Des croisées, des balcons, du haut des toits de la place Mayor, une multitude immense et frémissante leur répondit.

Mais une minute à peine s'était écoulée que soudain la corde fut coupée; du haut du gibet les deux condamnés tombèrent dans le bûcher placé au-dessous d'eux, et dont les flammes dévorantes les eurent bientôt réduits en cendres.

A cet aspect, un cri d'allégresse partit à son tour des rangs de l'inquisition; des milliers de voix entonnèrent *Hosanna!* gloire au Seigneur!

La bannière de Saint-Dominique et la croix sainte s'élevèrent; le peuple se prosterna, et, comme la veille encore, chacun des deux partis, satisfait de sa gloire et se regardant comme victorieux, chanta un *Te Deum*, en actions de grâce, dans la cathédrale de Pampelune.

Tandis que ces événements se passaient et que toute la population de la ville semblait agglomérée sur un seul point,

place Mayor, un carrosse bien fermé et attelé de deux bonnes mules s'avançait dans les rues presque désertes et se dirigeait vers la porte de Saragosse. Pendant qu'on les brûlait sur la grande place, Yézid et Aïxa sortaient de Pampelune. Avec eux était la pauvre Juanita.

Fernand d'Albayda les avait guidés et ne les quittait pas. Hors des portes de la ville, une escorte nombreuse et fidèle les attendait.

— Je réponds de vous maintenant, s'écria Fernand, c'est à moi seul de veiller sur vos jours. Où faut-il vous conduire ?

Yézid ne connaissait qu'un seul endroit qui pût le soustraire à toutes les recherches : c'était le souterrain qui renfermait les trésors de leurs ancêtres, et il s'écria :

— Allons chez mon père !

A ce mot, Aïxa tressaillit; Yézid ressentit lui-même la douleur qu'il venait d'éveiller; il essuya une larme et dit à Fernand en se reprenant :

— Allons au Val-Paraiso.

La voiture et son escorte s'élancèrent à travers les plaines de l'Aragon, et le surlendemain traversèrent les campagnes de Valence.

Les deux arrêts prononcés la veille avaient été approuvés et signés par le monarque, auquel Alliaga les avait présentés. Il courut lui rendre compte de l'exécution et de la réussite de leurs projets.

Le roi remercia le ciel avec ferveur, et se crut lui-même sauvé du danger en apprenant la délivrance et la fuite de la duchesse de Santarem; mais sa douleur fut grande quand Alliaga lui démontra qu'en ce moment du moins, il fallait renoncer à ses idées d'alliance; qu'aux yeux de tous la duchesse passait pour morte; qu'il ne fallait point, par une imprudence, remettre de nouveau en question la vie d'Aïxa, l'honneur et la dignité du roi, peut-être même la tranquillité du royaume; qu'il fallait laisser à l'irritation des partis le loisir de s'apaiser; qu'on pouvait tout attendre du temps, et

que tel obstacle, impossible à vaincre aujourd'hui, pouvait plus tard s'aplanir de lui-même.

— Et comment ces obstacles pourraient-ils jamais disparaître? s'écria le roi; comment oser même l'espérer? Connais-tu un moyen d'y parvenir?

— Peut-être, sire.

— Dis-moi-le donc, et laisse-moi du moins l'apercevoir en perspective.

— La duchesse est condamnée à mort; elle est condamnée par l'inquisition comme étant d'une race proscrite, et elle ne peut reparaître tant que subsistera contre elle et contre les siens un édit injuste et barbare, un édit qui fera la honte de votre règne et la ruine du royaume, vous le savez vous-même, sire.

— Oui, oui, je le comprends maintenant, dit le roi en soupirant.

— Vous auriez beau, plus tard, faire grâce à la duchesse et la rappeler en Espagne, elle n'y pourrait revenir, aux yeux de tous, que si tous les siens y rentraient avant elle.

— Eh bien! dit le monarque avec résolution, crois-tu possible de révoquer l'édit qui proscrit les Maures?

— Oui, sire, tout est possible avec du temps, de l'adresse et du courage; surtout quand une cause est juste et utile.

— Et tu te sentiras capable de tenter une pareille entreprise?

— Oui, sire, si Votre Majesté veut ne rien brusquer et me laisser maître du moment.

— Écoute, dit le roi, il n'y a qu'un obstacle véritable, c'est don Juan de Ribeira, le grand inquisiteur; mais dans cette dernière affaire, où toutes les chances étaient réunies en sa faveur et où tout semblait conjuré contre nous, tu t'y es pris de manière que les événements se sont arrangés, d'eux-mêmes, comme tu l'entendais. J'ai donc confiance en toi.

Oui, poursuivit le monarque à demi-voix, j'en suis persuadé maintenant, tu as plus d'esprit que le grand inquisi-

teur et que le duc d'Uzède lui-même, qui aurait, hier, tout à fait perdu la tête, si je ne l'avais soutenu et ranimé. Fais donc comme tu l'entendras, Alliaga; mais hâte-toi, et surtout, si tu juges convenable que la duchesse quitte l'Espagne pour quelque temps, jure-moi que je la verrai une fois encore avant son départ.

— Je vous le promets, sire; dès demain j'irai la rejoindre pour lui parler des projets de Votre Majesté et de ce qu'elle me permet de tenter pour le bonheur de nos frères.

— Va donc, lui répéta le roi; je t'attendrai à Madrid, où je vais me rendre. Je renonce à l'entrevue projetée avec la cour de France; je ne peux plus rester à Pampelune depuis que la duchesse n'y est plus.

Le lendemain on annonça le départ de la cour; nouveau sujet de surprise pour les habitants de la Navarre et pour le grand inquisiteur Ribeira, qui commençait à revenir à lui-même. Il avait retrouvé toutes ses idées; et la première qu'il voulut mettre à exécution fut celle-ci :

— Qu'on arrête fray Luis Alliaga, qu'on le jette dans les cachots de l'inquisition et qu'on le juge, sans désemparer, comme traître, relaps et renégat.

On crut que le saint prélat n'avait pas encore toute sa tête, et on s'empressa de lui apprendre que c'était Alliaga qui était venu à son secours, qui l'avait arraché des mains des rebelles et ramené au palais, ainsi que la bannière de Saint-Dominique; que c'était lui qui, en son absence et pendant sa maladie, avait été nommé grand inquisiteur par intérim.

— Alors, s'écria-t-il furieux, tout est perdu!

— Tout est sauvé!

— Mais le peuple?...

— Est apaisé et rentré dans le devoir.

— Mais les deux condamnés?...

— Ont été exécutés et brûlés, sur la place Mayor, aux cris de joie de la multitude.

— Et Alliaga?

— En apprenant qu'il n'y avait plus de danger et que l'on répondait de votre guérison, il s'est empressé de remettre entre vos mains le pouvoir qu'on lui avait confié et qu'il n'a gardé que vingt-quatre heures.

Don Ribeira, ne pouvant s'expliquer de pareils événements, envoya chercher en secret la comtesse d'Altamira, pour connaître, par elle, la vérité; mais, à sa grande surprise, impossible de découvrir la comtesse, ni de savoir ce qu'elle était devenue; tous les efforts du prélat, à cet égard, furent complétement inutiles.

Une autre circonstance redoubla son dépit et faillit lui occasionner une rechute; le jour même, ayant entendu un grand bruit dans la rue, il se fit porter près de son balcon, dont les fenêtres étaient ouvertes. C'était Alliaga qui partait par ordre du roi; il partait, environné et suivi des bénédictions de la foule, qui lui prodiguait les noms de père et de sauveur; quelques-uns venaient d'apprendre, sans doute, qu'il se désistait déjà du pouvoir, car ils s'écriaient :

— Vive Alliaga! Qu'il ne nous quitte pas! qu'il reste toujours grand inquisiteur!

Ribeira les entendait, et pas une acclamation, pas un souvenir, pas un regret pour lui! Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et murmura avec douleur :

— Même en fait de sainteté, qu'est-ce donc que la popularité, ô mon Dieu?

Alliaga cependant avait peine à modérer sa joie. Ses vœux étaient comblés; il était sûr maintenant du rachat de tous les siens; il espérait bientôt leur rendre une patrie.

— O d'Albérique! se disait-il, toi qui m'as nommé ton fils! Yézid, Aïxa, vous tous qui m'avez reçu parmi vous comme un frère, vous reconnaîtrez que j'en étais digne, et que ma dette est payée.

Alliaga n'avait voulu se séparer ni de Pedralvi ni des fidèles compagnons qui l'avaient si courageusement servi. Loin de lui, ils pouvaient courir quelques dangers; il les avait emmenés, et eux seuls composaient presque toute sa suite.

Ils avaient voyagé sans attirer l'attention, évitant les grandes villes, et autant que possible ne marchant que de nuit. Aussi il était nuit close quand ils arrivèrent au Val-Paraiso.

C'était aussi le soir qu'Alliaga y était entré pour la première fois; mais quelle différence ! c'était alors le bruit et le mouvement d'une nombreuse famille; les lumières brillaient aux croisées de la ferme et de la fabrique; les chiens aboyaient, saluant le retour du maître, ou annonçant l'arrivée du voyageur; les serviteurs allaient et venaient, ouvrant à l'étranger la porte hospitalière, ou s'empressant de le servir.

Cette fois, tout était muet, sombre et solitaire, et le marteau retentit plus d'une fois avant qu'aucun pas se fît entendre.

— Qui va là ? dit, avant qu'on tirât les verrous, une voix faible et tremblante.

Pedralvi avait reconnu celle de Juanita, et il s'écria :

— Enfants d'Ismaël !





XIII

L'AVEU.

Au son de cette voix Juanita poussa un cri, la porte s'ouvrit, et les serviteurs de Delascar d'Albérique se virent encore une fois sous ce toit protecteur et près de ce foyer qu'ils appelaient tous le foyer paternel.

Fernand n'était point au Val-Paraiso; il y avait conduit le frère et la sœur et habitait, non loin de là, son château d'Albayda.

Juanita prit Alliaga par la main et le mena dans la chambre de Yézid, qui était seul. Les deux frères s'embrassèrent, et Alliaga, ne voyant pas Aïxa, la demanda avec inquiétude.

— Ne crains rien, frère, je vais te mener près d'elle.

Yézid alluma alors une lampe, fit jouer le ressort secret que lui seul connaissait, et s'avança dans le souterrain.

— Vois-tu, frère, dit-il à Alliaga, qui le suivait, regarde bien, examine bien. Peut-être nos jours sont-ils comptés, à ma sœur et à moi. Toi seul alors seras maître de ce secret, à toi seul appartiendront tous ces trésors. Tu viendras y puiser pour secourir nos frères malheureux; c'est pour cela que mon père les a amassés.

— Fernand d'Albayda connaît-il ce secret? demanda Alliaga.

— Non! toi, moi et Aïxa! pas d'autres! Parmi les Espagnols, une seule personne autrefois... c'était une femme... a appris ce secret par moi, et elle l'a emporté avec elle!

— Elle n'est plus?

— Pour vous tous, répondit Yézid, car pour moi elle existe toujours !

Et s'arrêtant près du rocher où il avait autrefois cueilli un bouquet de grenades, il semblait regarder une personne invisible et présente, et ses lèvres murmurèrent un nom qu'Alliaga ne put entendre, mais qu'il devina.

Ils arrivèrent à un appartement souterrain richement décoré, celui où s'était réfugié autrefois don Juan d'Aguilar; c'était là que reposait Aïxa, si l'on pouvait appeler repos quelques instants d'un sommeil brûlant et agité.

A la vue de Piquillo un rayon de bonheur éclaira tous ses traits. Elle venait de s'éveiller et lui tendit la main en lui disant :

— Toi encore ! même à mon réveil !

— Tu rêvais donc à moi ! s'écria Alliaga.

— Oui, frère ! je rêvais que notre bon ange veillait sur nous; tu ne pouvais être loin ! mais te voilà en réalité !... je t'aime mieux ainsi !

Et elle conservait la main d'Alliaga dans les siennes.

Il ne lui répondit pas. Il la regardait.

Au premier mouvement de plaisir causé par la vue d'Aïxa avait succédé un sentiment d'inquiétude et de crainte. L'altération de ses traits était bien plus sensible que quelques jours auparavant; et cependant elle était si belle encore !

— Tu souffres ? lui dit-il.

— Non, je suis bien, dans ce moment surtout; parle-moi de toi, de ton amitié; ces paroles-là sont si douces et il y a si longtemps que je ne les ai entendues !

— J'apportais de graves nouvelles, dit Alliaga, et peut-être n'es-tu pas en état de les entendre.

— Serait-ce quelques nouveaux tourments ? dit Aïxa; ne crains rien, je suis forte ! ma vie, à moi, c'est la souffrance, et je dois vivre encore, et beaucoup, je le sens ! Parle, mon frère, nous t'écoutons, Yézid et moi, et puis maintenant, il n'y a pas de malheurs qui puissent nous vaincre, nous sommes trois !

Alliaga raconta alors les desseins qu'il avait formés de

faire révoquer l'édit de bannissement et de rendre aux Maures d'Espagne leurs biens, leurs familles et leur patrie.

Aïxa, dont l'âme ardente se ranimait à l'idée seule d'un noble projet ou d'une pensée généreuse, Aixa lui serra la main en répétant :

— C'est bien ! frère, c'est bien !

— Mais l'exécution d'une pareille idée demandera peut-être bien des sacrifices.

— Nous n'hésiterons pas !

— Et si ce sacrifice dépend de toi?

— Je suis prête, répondit la jeune fille d'un ton ferme.

Alliaga, moins intrépide, sentit son courage l'abandonner. S'efforçant cependant de maîtriser son trouble, il raconta à sa sœur et à Yézid sa dernière conversation avec le roi, le pouvoir suprême et presque absolu qui lui avait été confié, et enfin quelle condition était imposée à la duchesse de Santarem.

Aïxa l'avait écouté jusqu'au bout, froide, impassible et sans manifester aucune émotion. Il semblait qu'il ne s'agissait pas d'elle.

Après un instant de silence, et comme ses deux frères attendaient en tremblant sa réponse, elle leur dit en souriant :

— Le roi m'élève dans son estime, et je l'en remercie. Il me siérait mal, lorsque, par dévouement, j'avais presque consenti à la honte, de refuser aujourd'hui l'honneur qu'il veut me faire, et, quoi qu'il pût m'en coûter, je vous jure, mes amis, que je me soumettrais au sacrifice que vous me proposez, s'il dépendait encore de moi... Mais, ajouta-t-elle en hésitant un peu, ce n'est pas à moi qu'il faudrait maintenant le demander.

— Que veux-tu dire? s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Mon cœur ni ma main ne m'appartiennent plus! je les ai donnés !

Alliaga sentit un voile épais couvrir ses yeux. Il lui sembla qu'un poignard froid et aigu lui traversait le cœur. Il

crut mourir !... et, heureux de cette idée, un sourire contracta ses traits pâles et décomposés.

Il avait éprouvé dans sa vie d'atroces souffrances ; le sort lui avait réservé celle-là pour les lui faire oublier toutes.

Il revint à lui, essuya la sueur froide qui coulait de son front, et voyant qu'il existait encore :

— La douleur ne tue donc pas ! se dit-il en lui-même.

Il pouvait maintenant défier toutes les tortures : elles n'étaient plus rien auprès de celle-là.

— Ah ! répéta-t-il d'un air calme, tu ne peux plus disposer de toi-même ?

— Et qui donc a maintenant ce droit? demanda Yézid.

— Peu importe, répondit Alliaga avec la même impassibilité, Aïxa était maîtresse de se donner ; c'est à nous de renoncer à nos projets, et c'est à moi de détourner le roi des siens. Notre sœur doit être libre, libre d'épouser celui qu'elle aime.

— Merci, frère, dit Aïxa en lui tendant la main, merci ; mais je ne veux pas me marier et ne me marierai jamais !

— Tu n'aimes donc pas Fernand d'Albayda ? s'écria Piquillo avec un accent impossible à rendre.

— Qui t'a dit son nom ? lui demanda Aïxa d'un air étonné.

— Ne nous l'avais-tu pas dit tout à l'heure, à moi et à Yézid ?

— Non vraiment.

— J'avais cru l'entendre... Il y a des choses qu'on n'apprend pas et que l'on sait, répondit froidement Alliaga.

— Ce que je sais, dit la jeune fille, c'est qu'il n'est permis à personne de manquer à la foi jurée. Fernand m'a offert sa main quand nous étions malheureux et proscrits ; je l'ai acceptée... et maintenant il se trouve que je ne puis pas l'épouser. Non ! s'écria-t-elle en levant les yeux au ciel, non, je ne le puis, c'est impossible ! mais du moins je ne disposerai pas d'un bien que je lui ai promis et qui lui appartient. Ne pouvant être à lui, je ne serai à personne, et moins encore à un roi ! Fernand croirait que je le trahis par ambition.

Puis, se tournant vers Alliaga :

— Pardonne-moi, mon frère, si une conduite que je ne puis encore t'expliquer renverse tous tes projets.

— Les tiens avant tout, répondit Alliaga.

— Ah ! lui dit-elle en contemplant la souffrance empreinte sur tous ses traits, je te rends bien malheureux.

— Oui, d'abord ! mais pas maintenant. Je suis calme, je te le jure, sœur, je suis heureux !

Alliaga disait vrai, Aïxa ne serait à personne ! c'était encore un bonheur.

— Maintenant, reprit-il, que veux-tu faire? décide, nous obéirons.

Elle les regarda tous les deux et leur dit :

— J'ai une grâce à vous demander ! la dernière !

— Et pourquoi la dernière? s'écria Yézid.

Elle s'arrêta avec embarras et reprit :

— Ah ! c'est que déjà je vous en ai tant demandé, vous avez couru pour moi tant de dangers, que j'hésite à vous exposer encore.

— Parle, dit Yézid.

Quant à Alliaga, il ne dit rien. Aïxa savait qu'il était prêt.

— Eh bien ! quelque inconvénient qu'il y ait pour nous à quitter une retraite aussi sûre que celle-ci, je voudrais partir pour Grenade.

— Toi ! dit Yézid étonné, et pourquoi?

— Pour voir Carmen.

— En effet, répondit Alliaga à son frère, Carmen et ses religieuses ont cherché un abri au couvent des Annonciades de Grenade ; mais elle y est en sûreté, et rien ne nécessite ce prompt départ. Dans quelques jours nous verrons.

— Non, s'écria Aïxa, aujourd'hui même, je vous en conjure.

— Attendons que tu sois rétablie...

Aïxa secoua la tête d'un air de doute.

— Que tu puisses du moins supporter le voyage...

— Hâtons-nous donc ! s'écria-t-elle vivement.

Ses instances furent à la fois si pressantes et si doulou-

reuses, que ses frères, qui ne savaient rien lui refuser, disposèrent tout pour le départ, quels que fussent d'ailleurs, comme Aïxa en convenait elle-même, les dangers de ce voyage, car Aïxa et Yézid pouvaient être reconnus.

Une litière douce, commode et surtout exactement fermée, fut préparée par les soins de Pedralvi. Fernand d'Albayda se joignit à la caravane, qui s'arrêtait le jour, pour se reposer et pour ne pas être vue. On ne marchait que de nuit, et ces nuits chaudes et embaumées sont plus délicieuses que le jour, sous le beau ciel et dans les belles campagnes de l'Andalousie.

A chaque instant Fernand et Yézid demandaient à la jeune fille comment elle se trouvait.

— Toujours de mieux en mieux, répondait-elle avec un doux sourire.

Et ils étaient rassurés; Alliaga seul ne l'était pas.

Plus il regardait sa sœur, et ses yeux ne la quittaient pas, et plus il lui semblait reconnaître sur tous ses traits les traces du mal terrible et lent qui avait consumé la reine.

Ainsi qu'elle, Aïxa ne souffrait pas; mais c'était la même faiblesse, la même pâleur. Rien ne pouvait rappeler la vie fugitive qui, de jour en jour, s'éteignait en elle.

Quand Fernand, quand Yézid ou Alliaga s'éloignaient, une vive inquiétude se peignait dans tous ses traits; son œil les suivait comme on suit l'ami qui s'éloigne et que peut-être on ne doit plus revoir.

— Ne me quittez pas! leur disait-elle; je suis si heureuse auprès de vous! Et ce bonheur-là je n'en veux pas perdre un seul instant, j'en suis avare!

Enfin, on arriva sans accident à Grenade.





XIV

L'ALHAMBRA.

Palomita la mercière n'existait plus depuis longtemps; mais sa fille, la sœur de lait d'Aïxa, établie par les bienfaits de la famille d'Albérique, avait épousé un des gardiens de l'Alhambra, Nicolo Matéo, Maure d'origine, et dont le père, Aben-Ayeb, avait combattu avec Delascar dans les Alpujarras.

L'Alhambra n'offrait pas alors l'aspect de ruine qui afflige aujourd'hui l'œil du voyageur; mais déjà cette antique demeure des rois était abandonnée et déserte. Matéo le gardien, Lolla sa femme, et quelques employés nommés par le gouverneur de Grenade, occupaient seuls ces longues galeries, où souvent eux-mêmes s'effrayaient du bruit de leurs pas.

C'était à Matéo et à Lolla que Yézid avait fait demander asile.

Ceux-ci, qui lui devaient tout, s'étaient empressés de mettre à sa disposition les trois cent soixante-cinq chambres de l'Alhambra, car on prétend que cet immense édifice avait alors autant d'appartements qu'il y a de jours dans l'année; Yézid et Aïxa se trouvaient donc installés dans l'ancienne demeure des rois maures; ils étaient là plus en sûreté, et surtout plus secrètement, que dans le meilleur hôtel de la ville.

Lolla avait choisi pour sa jeune maîtresse un appartement dans la tour de Comarès. D'un des balcons, l'œil découvrait toute la plaine de Grenade, avec ses montagnes couvertes

de neige, ses vallées ombragées et fertiles, ses tours mauresques, ses dômes gothiques, ses édifices en ruine et ses jardins en fleur.

Au pied de la tour était la cour de l'Alberça et son grand vivier, entouré de roses. Plus loin, la cour des Lions avec sa fameuse fontaine et ses légères arcades. Au centre de l'édifice, le petit jardin de Lindaraja, que ses buissons et ses arbustes faisaient ressembler de loin à une brillante émeraude.

Alliaga, plongé dans de profondes et tristes rêveries, contemplait, appuyé sur le balcon de la tour de Comarès, la dernière descendante des rois Maures venant chercher un tombeau peut-être dans le palais de ses ancêtres. Mais ces sombres idées, il ne voulait pas y croire, il les repoussait loin de lui, lorsque Carmen, prévenue en secret de l'arrivée d'Aïxa, s'élança dans l'appartement.

Aïxa lui tendit les bras ; mais trop faible en ce moment pour supporter une pareille émotion, elle tomba sans connaissance, et, pendant qu'on s'empressait de la rappeler à la vie, Carmen, contemplant sa sœur et le changement de ses traits, poussa un cri d'effroi. Alliaga se rapprocha d'elle et lui dit à voix basse :

— Comme la reine, n'est-ce pas? comme la reine !

— Ah ! je n'osais pas le dire ! s'écria Carmen tremblante.

— Et moi, j'en suis sûr, se dit Alliaga en frémissant.

— C'est pour toi que je suis venue, Carmen, lui dit Aïxa, quand elle eut repris ses sens. C'est la semaine prochaine, je crois, que tu prononces tes vœux et prêtes serment comme abbesse des Annonciades ?

— Oui, ma sœur.

— Aussi, tu le vois, je suis venue pour t'embrasser, pour te parler, et je n'en ai pas la force... Mais plus tard je le pourrai... Laisse-moi aujourd'hui tout entière au plaisir de te retrouver.

Pendant plus d'une heure, Alliaga et Carmen prodiguèrent à Aïxa les soins les plus tendres et les plus touchants.

Elle parlait à peine, mais elle les regardait et souriait.

— Nos beaux jours sont revenus, leur dit-elle, nous voici comme au temps de notre enfance; ne vous semble-t-il pas que cette porte va s'ouvrir, que don Juan d'Aguilar, ton père, va revenir?... Oui, je vais le revoir, continua-t-elle, oui... il y a si longtemps, que cela me fera bien plaisir. Ce qui me fera de la peine, c'est de vous quitter... mais il y aura un endroit plus beau encore que celui-ci, dit-elle, en montrant de sa fenêtre ouverte les riches bosquets et les jardins en terrasse du Généralife... un endroit où, Maures et chrétiens, nous pourrons tous nous aimer sans crime, sans remords, et toujours... *toujours !...* ce mot que répète si souvent mon frère Yézid, et qui le console...

Carmen se mit à fondre en larmes.

— Que vous ai-je dit? s'écria Aïxa en revenant à elle; pardonnez aux rêves d'une malade qui demain sera guérie... Oui, demain il n'y paraîtra plus. A demain, Carmen... je t'attends.

Quand elle le voulait, son amitié avait tant de charme et de séduction, qu'elle rassura Carmen et la renvoya presque contente. Elle l'avait trompée. Tournant alors ses yeux vers Alliaga, elle s'efforça aussi de lui rendre le calme.

— Non! non! s'écria-t-il en tombant à ses genoux, ce n'est pas moi que l'on abuse. Aïxa, dis-moi la vérité tout entière, tu le peux.

Et baissant la voix, il ajouta en portant la main sur son cœur :

— Si tu savais ce qui se passe là, tu verrais que je puis maintenant tout apprendre et tout souffrir.

— Eh bien! lui dit-elle, je voulais, à toi et à tous les miens, vous épargner des adieux bien cruels. Prête à partir, et pour toujours, je voulais du moins vous cacher le jour et l'instant du départ. Toi seul le sauras, Piquillo.

Puis, le regardant, comme au fond du cœur, avec une expression de douleur, de tendresse et de compassion, elle lui dit :

— Piquillo, mon frère, toi peut-être à qui j'ai fait le plus de mal, je te dois une récompense : tu me fermeras les yeux comme tu as fermé ceux de la reine.

— De la reine ! s'écria Piquillo épouvanté. Tu sais donc...

— Oui, répondit froidement la jeune fille, je sais le sort qui m'attend ; j'en suis sûre, je n'en ai jamais douté. Te rappelles-tu ce flacon de cristal qui venait de la comtesse d'Altamira, ce flacon que je t'ai pris et qui n'est plus sorti de mes mains ?

— Eh bien ? dit Alliaga en se soutenant à peine.

— Eh bien, à bord du *San-Lucar*, quand je me suis vue au pouvoir de ce Juan-Baptista et de ses compagnons, il fallait choisir entre la mort et le déshonneur... Tu aurais fait comme moi, frère, tu n'aurais pas hésité.

— Ah ! noble fille ! s'écria Alliaga, en étendant vers elle ses mains tremblantes pour la bénir.

— Je croyais, continua-t-elle, qu'en prenant, non pas quelques gouttes, mais le flacon tout entier, l'effet de ce poison serait terrible et subit ; mais non, ce jour-là tout nous trahissait, même la mort, que nous implorions, et, sans le vaisseau envoyé par toi et qui nous a délivrées, mon désespoir même eût été inutile ! Maintenant, frère, tu sais tout ; la mort vient lentement, mais elle vient, et rien ne peut m'y soustraire ; tu m'aideras à l'attendre et tu garderas mon secret.

Elle lui fit signe de se taire, car d'Albayda entrait en ce moment.

Alliaga alla au-devant de Fernand et lui serra la main avec une expression que celui-ci ne put comprendre, et qu'Alliaga lui-même ne s'avouait peut-être pas. Sans doute son noble cœur s'accusait ainsi et demandait pardon à un ami d'un mouvement de haine involontaire que la pitié avait déjà réprimé. On ne peut en vouloir aux malheureux, et Fernand d'Albayda l'était tant !... Il allait perdre Aïxa !

Le lendemain, Fernand se trouva seul, un instant, avec la jeune fille. Elle l'avait accueilli le sourire sur les lèvres, et

avait elle-même amené la conversation sur les derniers événements; elle lui parlait du couvent des Annonciades et du courage qu'il avait déployé en arrachant Carmen à l'incendie.

— Mais vous ignorez, lui dit-elle, les scènes qui avaient précédé ce moment terrible.

Et elle lui raconta alors, avec émotion, l'instant solennel et suprême où, les flammes les environnant de toutes parts, Carmen s'était jetée dans ses bras, et, prête à mourir, avait laissé échapper le secret de son cœur et de son généreux dévouement!

Fernand, pâle et tremblant à ce récit, se sentait déchiré de désespoir et de remords.

— Oui, s'écria Aïxa, devinant les combats qui se livraient en lui, oui, c'est pour nous que Carmen s'est sacrifiée; c'est pour que nous fussions heureux qu'elle s'est condamnée au malheur. Dans le silence du cloître et sous le voile de l'abbesse, on aime encore, et elle vous aime, Fernand, elle vous aimera toujours! Elle en mourra, c'est là son désir, son espoir, et si don Juan d'Aguilar nous demande un jour, à vous et à moi, comment nous avons tenu nos serments, que pourrons-nous lui répondre?

— Oui, s'écria Fernand hors de lui, vous avez raison; il m'accusera de parjure! Mais puis-je dire à mon cœur de ne plus battre pour Aïxa? Puis-je empêcher mon âme et mes pensées de voler vers vous? Toute l'affection et toute l'amitié si tendres que j'ai vouées à Carmen peuvent-elles se changer en amour?

— Peut-être; elle en est si digne, elle le mérite tant!

— Que voulez-vous dire? s'écria le jeune homme avec effroi; voudriez-vous manquer vous-même à vos promesses?

— Jamais, jamais! répondit-elle, mais je ne suis qu'une pauvre Maure, et je suis superstitieuse. Cette nuit j'ai vu mon père qui me tendait les bras. S'il me rappelait à lui?...

— Ce n'est pas, ce n'est pas! vous vous abusez.

— Je l'espère, Fernand, j'espère vivre pour vous, qui m'avez tout donné et tout sacrifié. Mais cependant, continua-t-elle en levant sur lui ses grands yeux noirs si expressifs, mon père me regardait avec joie et tendresse, et, je l'ai bien entendu, il a murmuré ce mot : Viens!... S'il me rappelait à lui, Fernand?

— Aïxa, je vous en supplie, ne dites pas cela.

— S'il me rappelait, répéta avec force la jeune fille, m'aimerais-tu assez, Fernand, pour me donner une dernière preuve d'amour, plus forte que toutes les autres? Veux-tu que je puisse me présenter devant mon père, et devant Juan d'Aguilar, sans crainte et sans remords? veux-tu, si je dois te quitter, que je parte heureuse... même en te quittant... le veux-tu?

Le noble Fernand d'Albayda la regarda en pâlissant; mais il rassembla tout son courage, et lui dit :

— Toi qui es mon âme et ma vie, commande, j'obéirai.

— Eh bien ! si je meurs, jure-moi d'épouser Carmen.

Fernand se jeta, en sanglotant, à ses genoux, et lui répondit :

— Je le jure !

Depuis ce moment, et comme si ce dernier effort eût épuisé tout son courage, Aïxa sentit la vie l'abandonner, chaque jour et presque à chaque instant. Entourée de Yézid, de Piquillo et de Fernand, elle avait à peine la force de leur parler, elle n'avait que celle de les aimer.

Le surlendemain, Carmen vint encore la voir. C'était dans deux jours, c'est-à-dire le dimanche suivant, que la jeune fille recevait, des mains de l'archevêque de Grenade, le titre et le pouvoir d'abbesse des Annonciades.

— Déjà ! s'écria Aïxa. Et elle ajouta en elle-même : J'ai bien fait de me hâter.

Puis regardant sa sœur, elle lui dit :

— Tu n'es donc pas encore obligée, avant deux jours, de porter cette robe et cette guimpe qui m'affligent.

— Et pourquoi ?

— Te le dirai-je ? je te cherche en vain telle que tu étais autrefois. Avec ce costume et ces ornements religieux, ce n'est plus toi, ce n'est plus l'amie et la compagne de mon enfance. Écoute, Carmen, il faut avoir quelque indulgence pour les fantaisies ou les caprices d'une pauvre malade. Sais-tu ce que je désire ardemment, ce qui me ferait un grand plaisir ? Ce serait de te voir encore une fois comme aux jours où, dans les jardins et les salons de don Juan d'Aguilar, nous étions habillées de même. Un seul instant encore, rends-moi Carmen, rends-moi ma sœur.

Tu y consens ? dit-elle, en voyant la jeune fille baisser la tête en signe d'assentiment.

Un dernier éclair de joie brilla dans les yeux d'Aïxa.

— Vite ! dit-elle, Juanita, Lolla, prenez mes plus fraîches, mes plus riantes parures. Autrefois, ma sœur, mes robes t'allaient si bien... Tiens, celle-ci que je préfère... ces robes blanches... ces dentelles... et ces perles. Hâtez-vous, hâtez-vous !

— Eh mais ! dit Carmen avec un sourire mélancolique, et pendant que ses deux femmes de chambre s'empressaient autour d'elle, on dirait d'une robe de mariée.

Contemplant Carmen avec les yeux d'une sœur, ah ! mieux encore, avec l'œil d'une mère, Aïxa s'écria :

— Que tu es bien ainsi ! que tu es belle ! Je te revois, je te retrouve, et avec toi tout le bonheur et les rêves de ma jeunesse ! Lolla, va chercher Yézid ; Juanita, amène-moi Piquillo... et puis... un autre encore.

Elle ne prononça pas son nom.

— Que veux-tu faire et qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Carmen se voyant seule avec Aïxa.

— Écoute, ma sœur, approche-toi bien près de mes lèvres, car je me sens épuisée et je crains que tu ne puisses m'entendre. J'ai un aveu à te faire. Nous étions bien à plaindre, Fernand et moi ; quoiqu'il voulût m'épouser, il pensait sans cesse à toi, il t'aimait et te regrettait toujours.

— En vérité ! s'écria Carmen avec un cri de joie qu'elle ne put retenir.

— Il me l'a dit, il me l'a avoué à moi-même ; je ne puis donc pas en douter. Aussi, et quoiqu'il m'aimât, j'étais jalouse de toi. Oui, jalouse. Pardonne-moi, ma sœur !

Carmen lui serra la main, et dans ce moment, sans doute, les anges qui volaient autour d'elles, et qui entendirent ce pieux et sublime mensonge, s'arrêtèrent pour le pardonner et pour le bénir.

— Oui, j'étais jalouse, continua la jeune fille, et lui, bien malheureux ! Nous aurions souffert tous les deux, peut-être tous les trois, ajouta-t-elle avec un doux sourire. Par bonheur le ciel m'a exaucée, et il m'est venu en aide.

Rassemblant alors toutes ses forces, elle dit d'une voix imposante :

— Ma sœur, écoute-moi bien ; je vais mourir.

Carmen poussa un cri de douleur et d'effroi.

— Les volontés des mourants sont sacrées, et ma volonté, à moi, ma volonté dernière, la voici.

En ce moment la porte s'ouvrit. Yézid, Alliaga et Fernand parurent. Ils étaient suivis de Juanita, de Pedralvi, de tous les fidèles serviteurs qui les avaient accompagnés dans la vie, et qui avaient juré de les suivre jusqu'à la tombe.

A cette vue, Aïxa parut se ranimer : il semblait que, près de mourir, elle s'arrêtât pour regarder encore tous ceux qu'elle avait aimés.

Elle tendit la main à Yézid, et montrant Fernand et Carmen, elle s'écria :

— Piquillo ! mon frère ! hâte leur union, pour que j'en sois témoin !

Pour toute réponse, Piquillo se jeta à genoux près du divan où elle était étendue, et, aux sanglots qui s'échappèrent de sa poitrine, on eût dit qu'elle allait se briser.

Cette volonté si ferme, cette intelligence si supérieure, ce cœur si intrépide, tout avait disparu, tout s'était anéant dans la douleur.

Aïxa eut pitié de tant de désespoir, et, comme devinant la seule consolation possible à une affliction si grande, elle se baissa vers lui et lui dit à l'oreille :

— Comme toi, Piquillo, je n'aurai appartenu qu'au ciel !

Puis elle ajouta à voix haute :

— Hâte-toi ! hâte-toi ! mon père m'appelle... et la vie est près de m'échapper.

Alliaga se releva avec majesté, et étendant les mains sur Fernand et sur Carmen, prosternés à ses pieds, il prononça les prières et les paroles sacrées, et s'écria :

— Au nom du ciel, et au nom de cet ange, je vous unis.

On entendit alors une voix mourante murmurer ces mots :

— Juan d'Aguilar, bénissez vos enfants !... et toi, mon père, reçois le tien ! me voici ! me voici !...

Aïxa n'était plus ! ! !





XV

CONCLUSION.

Le bruit de ces événements s'était répandu dans Grenade; on savait que des Maures, des proscrits s'étaient réfugiés dans l'Alhambra; dès le jour même, les issues en furent gardées par des troupes nombreuses, et le gouverneur monta lui-même à la tour de Comarès.

— Que voulez-vous? lui demanda Alliaga d'un air farouche.

— Exécuter le décret de bannissement contre les Mauresques.

Alliaga lui montra du doigt Aïxa, et lui dit :

— En voici une, monseigneur, que l'édit ne peut plus atteindre! Fille de l'Alhambra, elle est morte dans le palais de ses pères. Elle est chez elle. Cette terre lui appartient : elle y reposera.

Il se fit alors connaître et parla au nom du roi.

— Quant à ceux-ci, dit-il en montrant Yézid, Pedralvi et ses compagnons, ce sont mes amis ou mes serviteurs. Ne vous en inquiétez pas, c'est moi qui en réponds.

Dès le lendemain cependant, et pour éviter que les scènes de Pampelune ne se renouvelassent à Grenade, il fut décidé que Yézid, Pedralvi et les siens partiraient au point du jour, traverseraient les Alpujarras et redescendraient vers la côte pour s'y embarquer.

Jetant un dernier adieu à Aïxa, qu'ils confiaient à Piquillo, les exilés abandonnèrent de nouveau la terre d'Espagne, où Yézid laissait ce qu'il avait de plus précieux et de plus cher, sa sœur et Marguerite.

— A bientôt! s'écria Alliaga; bientôt mes projets seront

réalisés ; vous reverrez votre patrie, ou j'irai vous rejoindre sur la terre étrangère.

Au bout de quelques heures, les proscrits atteignirent le pied d'une chaîne de montagnes arides et élevées qui forment la barrière des Alpujarras. Ils s'arrêtèrent à l'endroit que l'on nomme la *cuesta de las Lagrimas*, la colline des Larmes.

C'est là que le dernier roi de Grenade, l'infortuné Boabdil, s'arrêta pour regarder encore Grenade, qu'il venait de perdre à jamais.

Yézid poussa son cheval sur la cime du rocher où Boabdil exhala ses derniers regrets. Ce rocher porte encore le nom de *el Ultimo suspiro del Moro*, le Dernier soupir du Maure.

Yézid contempla quelques instants les riches plaines de Grenade, ce beau royaume où avaient régné ses ancêtres; le Généralife, séjour de leurs plaisirs ; l'Alhambra, séjour de leur gloire... l'Alhambra, où reposait maintenant Aïxa !

Tant de souvenirs et de regrets l'assaillirent à la fois, que craignant de succomber à de pareilles émotions, il s'élança du rocher en s'écriant :

— Adieu, ma sœur ! adieu, ma patrie ! !

Ils redescendirent les Alpujarras, s'embarquèrent au port de Malaga, et arrivèrent en France, où ils furent généreusement accueillis.

Comblés des richesses de Yézid, Pedralvi et Juanita se marièrent et furent s'établir à Pau, non loin des Pyrénées, pour être plus près de l'Espagne et attendre le jour de leur rappel.

Leur oncle Gongarello, le barbier, ne tarda pas à les rejoindre ; il éleva une boutique élégante, où il faisait la barbe, et la conversation, à tous ceux qui se rendaient en Espagne, ou qui en revenaient.

Don Fernand d'Albayda n'avait plus de bonheur qu'auprès de sa femme !... Elle seule lui parlait d'Aïxa ! Et bientôt, amitié, souvenirs, amour, il concentra tout sur Carmen, qu'il était impossible de ne pas aimer.

Leur premier enfant fut une fille; ils la nommèrent Aïxa, malgré la réclamation de leur chapelain, lequel prétendait que ce n'était pas un nom chrétien.

Le jour de la naissance de sa fille, Fernand d'Albayda avait reçu un coffre plein d'or, avec ce billet :

« Pour les troupeaux envoyés par Fernand d'Albayda à « ses anciens vassaux. »

Le premier jour où Carmen reparut à la cour, elle avait trouvé sur sa toilette un écrin digne d'une reine et renfermant ces deux mots : « Diamants d'Aïxa! »

Fernand d'Albayda joua un rôle important sous le règne suivant, et arriva aux premiers emplois de la monarchie.

Alliaga, après avoir rendu les derniers devoirs à sa sœur bien-aimée, retourna à Madrid, près du roi, qu'il essaya vainement de consoler.

En traversant Alcala de Hénarès, il avait été fort étonné d'apercevoir, parmi les religieux qui venaient le complimenter à son passage, le frère Escobar y Mendoza.

— Je croyais, mon père, lui dit-il, que tous ceux de votre compagnie, tous les frères du couvent de Hénarès, avaient reçu l'ordre de quitter l'Espagne?

— Sans contredit; aussi je ne fais plus partie du couvent des révérends pères Jésuites.

— Alors, qu'êtes-vous donc ici?

— Recteur de l'Université d'Alcala, avait répondu humblement Escobar; je me suis consacré à l'éducation de la jeunesse espagnole.

Piquillo, fidèle aux promesses faites à ses frères, ne perdait point de vue son projet.

Maître du royaume, sous le nom du duc d'Uzède, plus que jamais nécessaire au roi, qui lui continua l'affection la plus tendre et la plus sincère, Alliaga n'avait à combattre que le grand inquisiteur Ribeira, aussi entêté dans sa haine que dans son fanatisme. Mais, plus adroit que lui, il avait successivement gagné à sa cause tous les membres de l'inquisition, et, pour la gloire et la prospérité de

l'Espagne, pour l'honneur de l'humanité, le funeste édit contre les Maures allait être révoqué, lorsqu'une année après les événements dont nous venons de parler, le roi, auquel la mort d'Aïxa avait porté un coup fatal, le roi, que minait, depuis ce jour, une fièvre continuelle, vit hâter sa fin par un événement imprévu et bizarre, par la vapeur d'un brasier trop ardent, que les gentilshommes de la chambre n'osèrent éteindre en l'absence du grand seigneur que ce soin regardait. Ainsi, bien jeune encore, Philippe III mourut victime de l'étiquette, le 31 mars 1621, entre les bras d'Alliaga, déplorant amèrement le passé, et regrettant, pour la gloire de son règne, de n'avoir pas connu plus tôt un conseiller si habile et un ami si fidèle.

Après la mort de Philippe III, Alliaga se hâta de quitter la cour; sa carrière politique était terminée, mais non pas la mission qu'il avait entreprise de secourir et de protéger ses frères; et les événements singuliers auxquels il se trouva mêlé sous le règne suivant nous auraient donné un instant l'idée de continuer sa vie, si, à tous les reproches qu'on est en droit d'adresser à notre héros, nos lecteurs n'ajoutaient déjà peut-être celui d'avoir trop vécu.

Quant au frère Escobar, instruisant la jeunesse espagnole, et composant de beaux livres que, pendant longtemps, personne n'osa réfuter, il fut la gloire de son ordre, le plus célèbre des casuistes, forma de nombreux disciples, et mourut à quatre-vingt-dix ans, de dépit, en lisant un livre qu'on venait de lui envoyer de France, et qui était intitulé les *Lettres provinciales*, par un nommé PASCAL.

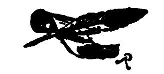


TABLE

Piquillo Alliaga ou les Maures sous Philippe III

Cinquième partie.

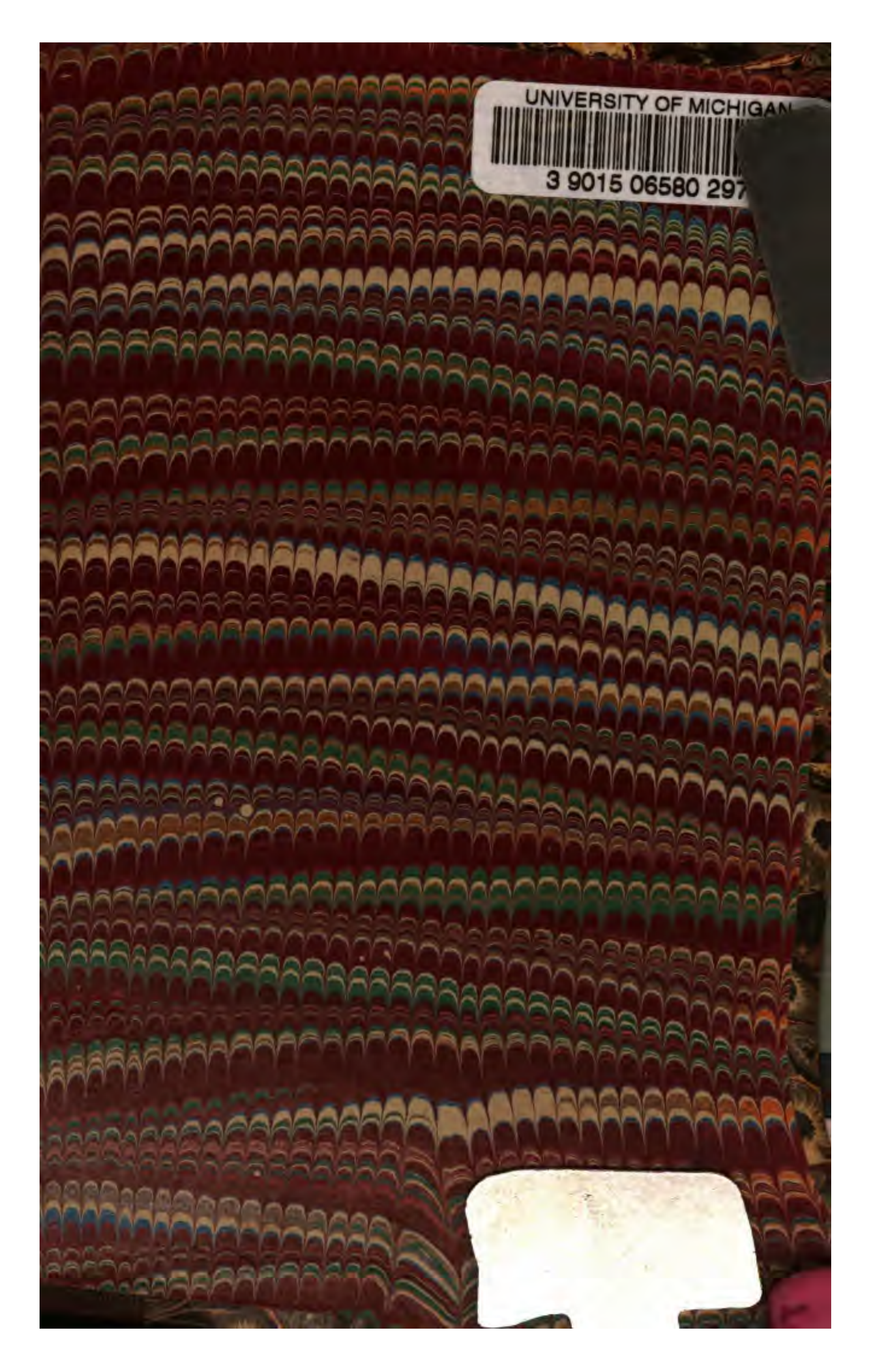
Sixième partie.



Paris. — Imp. de Paul Dupont, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (1433, 10-4.)






UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06580 297